1907.

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario ~~1949~~ 2059
Sala Grande
Scansia ~~30~~ 21 Palchetto ~~3~~ 2
N.° d'ord. ~~6~~ 5

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

SUR

LES GUERRES DE NAPOLÉON

EN EUROPE,

DEPUIS 1796 JUSQU'EN 1815.

Honneur et Patrie.

Digitized by Google

Cet ouvrage se trouve aussi à Paris,

CHEZ PONTHIEU, Libraire, Palais-Royal.

ANSELIN ET POCHARD, rue Dauphine, n° 9.

Et chez tous les libraires de France.

Pour l'étranger, chez les libraires suivans :

Bruxelles, DEMAT.

Berlin, SCHLESINGER.

Florence, GUILLAUME PIATTI.

Francfort-sur-Mein, JUGEL.

Genève, PASCHOUD.

Londres, DULAU et Compagnie.

Manheim, ARTARIA ET FONTAINE.

Mayence, LEROUX.

Milan, BOCCA ET GIEGLER.

Moscou, RISS.

Saint-Pétersbourg, WEYHER ET GEORGES LEFFLER.

Turin, BOCCA ET PIC.

Varsovie, GLUCKSBERG.

Vienne, SCHAUMBOURG ET SCHALBACHER.

PARIS, IMPRIMERIE DE LEBEL, IMPRIMEUR DU ROI,
rue d'Erfurth, n° 1.

Digitized by Google

582932

MÉMOIRES

SUR

LA GUERRE DE 1809,

EN ALLEMAGNE,

AVEC LES OPÉRATIONS PARTICULIÈRES DES CORPS D'ITALIE, DE POLOGNE, DE SAXE, DE NAPLES ET DE WALCHEREN;

PAR LE GÉNÉRAL PELET,

D'après son Journal fort détaillé de la campagne d'Allemagne; ses reconnaissances et ses divers travaux; la correspondance de Napoléon avec le major-général, les maréchaux, les commandans en chef, etc.; accompagnés de pièces justificatives et inédites.

Testabatur omnibus ea quæ sub oculis suis viderat opera Magni. Mac.

TOME SECOND.

PARIS,

RORET, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE,

AU COIN DE CELLE DU BATTOIR.

1824.

Digitized by Google

CAMPAGNE

DE 1809.

CHAPITRE PREMIER.

LE 20, NAPOLÉON, A LA BATAILLE D'ABENSBERG, ROMPT LA LIGNE DE L'ARCHIDUC ET MENACE SA BASE.

L'influence de Napoléon sur son siècle se fait remarquer dans la guerre de 1809. — Le 19 avril, il étudie son terrain, et rentre le soir à Vohbourg. — Ses prédictions sont justifiées. — Il va séparer Charles d'Hiller, et prévenir celui-ci sur Landshut, où il s'emparera des magasins et de la base de l'ennemi. — Le 20, Napoléon annonce aux confédérés, qu'il va combattre au centre avec eux; Lannes marche à la gauche par Rohr; la droite formée par Wrede, est refusée. — Les corps s'engagent près d'Offenstetten, à Kirchdorf, Siegenbourg, Rohr, Rottembourg, Langquaid et Pfeffenhausen. — A l'aile gauche, Davout contient le prince Charles. — A l'aile droite, Masséna arrive à Freysing. — Hiller se retire. — Charles ne s'occupe que de Ratisbonne. — Bellegarde et Kollowrath se portent sur Eichstedt: celui-ci est rappelé sur Ratisbonne. — Cette ville, sommée sur les deux rives, se rend. — Ainsi, faute de quelques heures de résistance, est ouverte la porte par laquelle s'échappe le prince Charles. — Il n'en profite pas pour réunir son armée.

Il est des époques où un seul homme exerce la plus grande influence sur le sort du monde.

Notre orgueil se débat vainement contre cette vérité. L'histoire est là pour opposer à tous les raisonnemens, son autorité, et l'expérience des siècles. Elle mesure le mérite de ces hommes si rares, suivant l'étendue de cette influence et la magnanimité de leur conduite, plutôt que d'après le succès qui ne dépend pas toujours d'eux-mêmes. Aucun homme n'a peut-être fait sentir autant que Napoléon, de quel poids il était dans la balance des destinées. Nous en avons assez vu les effets, pendant sa toute-puissance. Nous avons dû les reconnaître encore, après sa chute, lorsque enchaîné sur un rocher au fond de l'Océan, il tenait en perpétuel émoi, l'univers attentif à ses moindres mouvemens. Enfin, depuis que sa mort a laissé un libre cours à l'accomplissement des projets de la coalition, depuis que les nations ont pu juger entre ses ennemis et lui, elles ont dû regretter amèrement d'avoir combattu cette influence, qui était toute à leur avantage, et qui avait pour but le repos du monde.

Durant le cours de ses prospérités, la force magique de la présence de Napoléon ne s'est peut-être jamais manifestée si vivement, que dans les événemens de cette campagne. L'armée autrichienne, pleine d'ardeur et de confiance, s'avançait en

masse, avec des projets offensifs préparés depuis long-temps; une partie de l'Allemagne était prête à se soulever; l'Europe guettait le moment favorable pour tomber sur la France. Notre armée, éparpillée sur le Danube, restait exposée aux plus grands dangers. L'Empereur paraît le 17 avril à Donawerth; la situation morale des deux armées, l'esprit des peuples et des cours, la face de l'Europe sont changés. Napoléon ordonne la réunion des corps vers le centre, par la plus audacieuse manœuvre; il fait marcher sa droite, qu'il tient toujours à portée de lui, contre la base et la ligne d'opérations des Autrichiens. A peine ses ordres ont-ils eu le temps de parvenir; et le 19 dans la matinée, l'ennemi est déjà battu, l'armée réunie, la droite portée sur les derrières de l'Archiduc, qui va être coupé de sa ligne de communication avec Vienne, et de sa base. En cinq jours, la guerre sera terminée, si les ordres de l'Empereur sont exécutés.

Nous avons trouvé dans la correspondance de Napoléon, la preuve incontestable, qu'ayant jugé parfaitement la position et le caractère des deux armées opposées, la conduite et les projets du prince Charles jusqu'à ce moment, l'effet même que devait produire son arrivée sur l'Ar-

chiduc, il avait deviné le changement que ce prince allait porter dans ses dispositions, et sa marche sur Ratisbonne. Cependant, comme les troupes ennemies se montraient en même temps sur toute la ligne d'Au à Abach; comme leurs principales forces étaient rassemblées pendant la nuit du 18 au 19 à Rohr, et que la direction générale du mouvement qu'elles opéraient depuis le commencement des hostilités, les conduisait vers Neustadt et Kelheim; comme enfin les ordres donnés aux divers corps de l'armée française, devaient les réunir en combattant entre Abensberg et Pfaffenhofen; Napoléon avait dû rester entre l'Abens et Ingolstadt, au centre général des manœuvres des deux armées. Le 19 à midi, le canon ne s'était pas encore fait entendre à Ingolstadt. A une heure, Napoléon étant sans nouvelles de Davout et de Lefebvre, monte à cheval, et va au-devant des rapports. Il se rend sur la ligne de l'Abens; il parcourt et étudie ce terrain compliqué, couvert de forêts, coupé de vallées, de ruisseaux, de défilés, et qui se trouve entre le Danube et l'Abens. L'Empereur longe les bords de ce ruisseau, examine les débouchés et le versant du plateau de Rohr. Du haut des collines d'Abensberg, il prépare les

victoires du lendemain. Dans la soirée, il revient à Vohbourg, où son quartier-général s'établit pendant la nuit du 19 au 20.

Les rapports du soir et de la nuit apprirent à Napoléon comment se dessinait le mouvement de l'ennemi. Il sut que Davout avait eu affaire à des forces considérables, dont la plus grande partie s'étant prolongée vers sa gauche, et ayant poussé l'avant-garde du général Montbrun, couronnait les hauteurs de Dinzling et d'Eglofsheim; que dans la nuit, le corps ennemi qui avait combattu à Tengen, s'était retiré derrière la Laber à Lewerndorf; que le reste de la ligne autrichienne s'étendait le long de l'Abens, jusqu'à Mainbourg, où le sixième corps avait passé la nuit; et qu'il y avait des forces à Siegenbourg, à Bibourg, enfin à Offenstetten où était le corps du général Thierry, battu la veille. Tout cela formait, en face du centre de l'armée française, une longue ligne d'une quarantaine de bataillons et d'une trentaine d'escadrons des 5e, 6e corps et 2e réserve; tandis que les masses principales de l'archiduc Charles, séparées d'Hiller par un intervalle de quatre à cinq lieues, étaient à l'extrême droite, dans la direction de

Ratisbonne. Ainsi Napoléon voyait ses prédictions et ses calculs justifiés.

L'Empereur ayant opéré dans la première journée, par les combats de Thann, Arnhofen et Pfaffenhofen, la concentration de son armée, a déjà obtenu un grand avantage, et se trouve en état de tout entreprendre. Saisissant rapidement les suites de la fausse manœuvre de l'Archiduc, il va profiter de l'ouverture que ce prince a laissée entre ses corps et ceux d'Hiller; il va l'agrandir et compléter la séparation de ces deux parties de l'armée autrichienne, séparée elle-même de Bellegarde; il va en même temps détruire sa gauche et occuper Landshut. C'est tout à la fois s'emparer des immenses magasins formés dans cette ville, de la base et de la ligne de l'Archiduc, dont celui-ci soignait beaucoup la conservation dans ses dernières dispositions; c'est lui barrer sur ses derrières, la porte du *cul-de-sac* du bas Iser, dans lequel il s'est si imprudemment engagé; c'est d'un seul coup et en quelques instans, délivrer la Bavière, et s'ouvrir la route de Vienne. Afin d'obtenir ces résultats, Napoléon choisit pour la nouvelle direction de ses mouvemens, la route de Kelheim à Landshut, (par Rohr et Rottembourg) qui marquait l'in-

tervalle entre les corps de Charles et d'Hiller; il néglige l'attaque par Siegenbourg et Pfeffenhausen, qui aurait pu rejeter une partie des forces d'Hiller sur Charles, ou du moins leur permettre de se rejoindre. Il veut que son opération soit complète; que cette gauche de l'armée autrichienne soit coupée et enveloppée sur l'Iser, par le corps de Masséna, déjà avancé dès la veille; il veut que la seconde réunion de notre armée s'effectue à Landshut, pour revenir avec cette masse écraser l'Archiduc.

Napoléon fait ordonner en conséquence, à Davout qui était à Tengen, de manœuvrer devant le prince Charles « de manière à l'inquiéter et le » contenir dans ses positions sur les deux rives » de la Laber; laissant en avant des défilés de » Postsaal, la division Saint-Sulpice pour les gar- » der, et lier les troupes de Davout avec celles » qu'il allait conduire lui-même : » il fait prescrire à Lefebvre, qui était en avant d'Abensberg, « de » déboucher et de seconder les dispositions du » 3e corps : » à Masséna, « de faire marcher les » divisions d'Oudinot par Au et Geissenfels, pour » appuyer les opérations de l'armée et se con- » certer avec elle. » Il lui écrit à six heures et demie du matin « qu'il va monter à cheval et

» poursuivre l'ennemi; qu'il le prie de ne pas » perdre un moment, pour surprendre Hiller au » passage de l'Iser; que plus le passage qu'il » prendra, sera près de Landshut, mieux cela » vaudra; que ce point serait le meilleur, mais » que Mosbourg sera encore bien. » On voit par là que le mouvement de Masséna, prévu de loin, n'était pas l'effet du hasard, comme semble l'indiquer Stutterheim.

Napoléon se porte au-delà d'Abensberg, pour diriger les manœuvres des troupes confédérées et de la partie du 3e corps qui s'y trouvait. Il met momentanément sous les ordres de Lannes, les divisions Morand, Gudin et Nansouty. Lefebvre avait réuni les divisions Prince-royal et Deroi. Celle de Wrede occupait toujours les positions, en face de Bibourg et de Siegenbourg. Dans cette guerre entreprise pour les intérêts de la Confédération du Rhin, au moins autant que pour ceux de la France, Napoléon avait résolu de donner, dans la première bataille qu'il livrerait, la plus grande preuve de confiance à ces soldats allemands, que de toutes parts et par toutes sortes de moyens, on cherchait à soulever contre lui. Il voulut combattre au milieu d'eux, au milieu de ces balles plus d'une fois diri-

gées par des inimitiés personnelles. S'arrêtant à la tête des divisions bavaroises, il appela autour de lui tous les officiers, et leur adressa cette allocution qui, traduite par le prince royal de Bavière, fut ensuite répétée aux compagnies.

« Soldats bavarois (1)!

» Je ne viens point à vous comme empereur » des Français, mais comme protecteur de votre » patrie et de la confédération allemande!

» Bavarois! vous combattez aujourd'hui seuls » contre les Autrichiens. Pas un Français ne se » trouve dans les premiers rangs; ils sont dans le » corps de réserve, dont l'ennemi ignore la pré- » sence.

» Je mets une entière confiance dans votre » bravoure. J'ai déjà reculé les limites de votre » pays. Je vois maintenant que je n'ai pas assez » fait. A l'avenir, je vous rendrai si grands, que » pour faire la guerre contre les Autrichiens, » vous n'aurez plus besoin de mon secours. De- » puis deux cents ans, les drapeaux bavarois, pro- » tégés par la France, résistent à l'Autriche. Nous

(1) Traduit de l'allemand des *Beobachtungen und historiche Sammlung wichtiger Ereignisse aus dem Kriege im Jahr* 1809. *Weimar* 1809 (E).

Voyez les Rapports bavarois et wurtembergeois aux pièces.

» allons maintenant la punir du mal qu'elle a
» toujours causé à votre patrie, *dans Vienne où*
» *nous serons bientôt.*

» L'Autriche voulait partager votre pays en ba-
» ronies, vous diviser et vous distribuer dans ses
» régimens. Bavarois! cette guerre est la dernière
» que vous soutiendrez contre vos ennemis. Atta-
» quez-les avec la baïonnette, et anéantissez-les. »

Les Bavarois, enflammés par la présence et les paroles du grand homme, demandèrent à marcher et lui promirent la victoire.

Napoléon avait donné ordre aux Wurtembergeois, de se porter de Siegenbourg au-delà d'Abensberg. Chaque corps, après avoir passé le défilé, se dirigeait sur une hauteur où se trouvait l'Empereur, qui leur parla comme aux Bavarois. Il leur rappela les victoires remportées par eux contre les Autrichiens, sous le grand Frédéric, les lauriers obtenus deux ans auparavant en Silésie. Il finissait ainsi : « L'instant est venu de vaincre de nouveau, et de rejeter la guerre sur le sol autrichien. » Le lieutenant-général de Neubroun traduisit son discours aux Wurtembergeois. Ces braves troupes se montrèrent, comme tous les soldats allemands, dignes du chef magnanime qui, s'abandonnant à leur fidélité, présidait à leurs mouvemens.

Ainsi Napoléon comptait s'attacner, par tous les liens sacrés parmi les hommes de guerre, l'honneur, la gloire, et surtout cette extrême confiance que la postérité admirera, l'armée allemande, à laquelle il apprenait l'art des batailles et les sécrets de la victoire; qui manifestait alors des sentimens tellement exaltés, que l'histoire ne saurait comment les caractériser, s'ils n'avaient existé réellement au fond des cœurs. Funeste générosité, qui armait des ingrats, qui a coûté aussi cher à l'Europe qu'à la France! Comment justifiera-t-on les défections que nous avons essuyées en 1813? Que s'était-il passé, entre cette époque et 1809? La Bavière n'était-elle pas la même qu'alors, la même que sous Louis XIV et Louis XV? A qui devait-elle sa couronne royale et ses nouveaux agrandissemens? Par qui et sur qui avait-elle envahi en 1740, la couronne impériale? L'Allemagne, l'Europe entière n'avaient-elles pas autant d'intérêt que la France, à la guerre contre l'Angleterre, à l'expédition contre la Russie (1), qui se faisait l'alliée des Anglais, et n'a-

(1) L'Europe admirera les dispositions et les détails de la campagne de Russie, quand elle sera connue; et regrettera qu'elle n'ait pas réussi. Peut-être un jour pleurera-t-elle amèrement les victoires, que les frimas ont remportées sur le génie et la vaillance!

vait peut-être jamais cessé de l'être? Que pouvons-nous voir dans tout cela, sinon l'influence de la coalition ministérielle? Et comment le soldat plébéien, comment les vrais patriotes et les amis de l'humanité, se sont-ils laissés décevoir, au point de partager les passions de l'aristocratie féodale?

Napoléon fit former les corps sur les hauteurs à l'est d'Arnhofen et de la route de Ratisbonne; celui du maréchal Lannes à gauche, sur la route de Kelheim à Landshut; les Wurtembergeois, au centre; les Bavarois, à la droite qui tombait presque sur l'Abens. Vers les neuf heures, Napoléon donnant le signal du combat, mit sa ligne en mouvement. Wrede qui était à l'extrême droite, débouchait sur la route de Pfeffenhausen, par le pont de Siegenbourg qu'il fallut rétablir. Le maréchal Lannes avait reçu l'ordre de marcher vers Alzhausen sur la Laber, par la route de Rohr; de repousser vers la gauche, les troupes du prince Charles qu'il rencontrerait; d'intercepter les communications entre elles et le général Hiller; et d'empêcher tout secours d'arriver aux corps attaqués. Napoléon conduisit lui-même au centre, les Wurtembergeois et les Bavarois, les premiers par Offenstetten sur Rohr, les seconds

par Pruck sur Kirchdorf. La direction générale de tous ces corps était sur Rottembourg.

La ligne ennemie, d'une quarantaine de bataillons et de vingt-cinq escadrons, faible en elle-même contre ces forces réunies, s'étendait beaucoup trop. Elle était formée : 1° par le corps de Thierry, qui, battu la veille, s'était retiré sur Offenstetten, soutenu à Bachel par le général Pfanzelter, qui abandonna ce poste pour rejoindre le prince Hohenzollern, et à Rohr par le général Schusteck avec quatre escadrons de Kienmayer; 2° par le corps de Bianchi, devant Bibourg depuis la veille; 3° par la brigade de Reuss, envoyée à gauche du précédent pour l'appuyer; 4° par le reste du 5e corps, en position à Siegenbourg, avec la 2e réserve qui y était arrivée pendant la nuit. Le 6e corps était parti de Maimbourg, à la pointe du jour. Pour rejoindre à Siegenbourg, il n'avait pas plus de trois lieues à faire, et pouvait y être rendu de bonne heure, en suivant la route de Freysing à Ratisbonne, par la rive gauche de l'Abens, ou un chemin de traverse par la rive droite. Il voulut aller passer à Pfeffenhausen, ce qui doublait la distance; mais il se trouva par hasard utilement placé, s'étant rapproché de Rottembourg.

Les divisions françaises n'eurent d'abord qu'à

marcher. Le général Thierry qui était le plus avancé, avait commencé sa retraite sur Bachel, dès qu'il avait vu les préparatifs de l'attaque. Il rencontra les coureurs de Lannes, au lieu du général Pfanzelter qui devait l'appuyer. Le corps de Thierry, chargé en tête et pris en flanc, fut culbuté sur Rohr, et vivement poursuivi. Nos cuirassiers mirent en déroute le régiment de dragons de Levenher, qu'ils chassèrent devant eux jusqu'auprès de Rohr.

L'Empereur conduisit les Bavarois contre Bianchi, presque en face de Bibourg. Ce corps fut bientôt repoussé sur celui du prince de Reuss, qui avait une bonne position sur les hauteurs de Kirchdorf. Là se trouvaient réunis huit bataillons autrichiens, avec un régiment de cavalerie. Les Bavarois, électrisés par la présence de l'Empereur, attaquèrent avec la plus vive ardeur; la résistance ne fut pas moins vigoureuse. Les Wurtembergeois, dirigés sur le flanc droit de l'ennemi, enlevèrent après beaucoup d'efforts, un village auquel il s'appuyait. Le prince de Reuss et le général Bianchi débordés et presque entourés, combattirent avec un dévouement qui leur fait d'autant plus d'honneur, que, dans cette occasion mémorable, les Bavarois et les Wurtembergeois

se surpassèrent. L'engagement se prolongea longtemps après l'occupation de Rohr, qui était à une lieue vers la droite, sur les derrières du corps autrichien.

L'archiduc Louis canonnait vivement dès le matin, avec des pièces de 12, le pont de Siegenbourg, afin d'empêcher la division Wrede de le réparer et de déboucher. Vers deux heures, ce pont étant rétabli, les Bavarois s'avancèrent en deux colonnes sur les deux flancs de la route, tournant ainsi le corps de Louis et menaçant de lui couper la retraite. Celui-ci se mit en mouvement, soit qu'il s'y trouvât réellement forcé, soit plutôt qu'il y fût déterminé par ce qui se passait du côté de Rohr. Le prince avait fait occuper par quelques bataillons de grenadiers, les hauteurs de Lutmansdorf, sur lesquelles il se reployait, côtoyé par les Bavarois.

L'infanterie du général Thierry s'était retirée en désordre et à travers les bois, jusqu'à la réserve du général Schusteck, placée en avant de Rohr, auprès de laquelle s'était aussi réfugié le régiment de dragons de Levenher. Le maréchal Lannes arrivant avec sa cavalerie, manœuvre sur la droite de la position du général Schusteck. Les cuirassiers renversent les hussards de Kienmayer, et

les poursuivent vivement au travers de Rohr, malgré la protection de l'infanterie de Thierry, postée pour les soutenir. La résistance fut peu considérable dans ce village; le général Schusteck ayant ramené les hussards de Kienmayer et les dragons de Levenher, essaya de les faire charger pour arrêter nos attaques, au milieu du terrain qui s'ouvre au-delà de Rohr. Ces régimens furent de nouveau culbutés, et suivis l'épée dans les reins jusqu'à Rottembourg. L'infanterie du général Thierry, assaillie de tous côtés, était dans le plus grand désordre. Le général descendit de cheval pour la retenir et la reformer. Malgré ses efforts, sa troupe fut enlevée presque en entier par le maréchal Lannes qui serrait de près, et appuyait ces attaques. Il trouva à Rohr une partie des blessés et des parcs du corps de Hohenzollern.

Ainsi on voit se dessiner progressivement la manœuvre générale de l'Empereur. Il fait contenir Charles par Davout; il met à sa gauche, qu'il avance fortement sur la ligne de séparation des archiducs, l'intrépide Lannes avec trois divisions françaises : de bonne heure celui-ci était maître de Rohr, et en sortait pour se porter sur la Laber. Napoléon marchant avec le centre, conduit lentement cette partie de la ligne, et

fait tourner l'ennemi à gauche par les Wurtembergeois. Il entretient à Kirchdorf le combat, que pouvait faire cesser le moindre mouvement de Lannes, éloigné d'une petite lieue. Enfin l'Empereur refuse sa droite; et Wrède, qui était venu prendre ses instructions, ne débouche devant Siegenbourg qu'à deux heures. L'objet de ses dispositions était de dépasser, avec *son aile marchante*, la droite du prince Louis; de le prévenir sur la Laber et à Landshut, pour peu qu'il fût en retard; et de le mettre toujours dans l'impossibilité de se réunir au prince Charles. Depuis la veille au soir, les divisions de Lannes ont pénétré dans cette ligne, dont elles vont séparer entièrement les deux parties.

Le général Hiller parvenu enfin, avec la tête de sa colonne, à Niderhornpach, vers huit heures du matin, dut avoir là quelques nouvelles des combats de la veille à l'extrême droite; il y arrêta fort à propos le 6e corps. Il se rendit de sa personne à Siegenbourg, d'où il vit nos préparatifs d'attaque du côté d'Abensberg. Apprenant ainsi que la route de Rohr était particulièrement menacée, il expédia l'ordre au général Vincent d'y marcher avec les brigades de Weissenvolf, d'Hofmeister, et quatre escadrons de

chevau-légers. En approchant de Rottembourg, la cavalerie qui formait l'avant-garde, aperçut la chaussée couverte d'une déroute de fuyards, d'équipages, de parcs, de blessés. A peine, en accourant au grand trot, put-elle garnir les hauteurs, et jeter quelques compagnies dans la ville. Elle recueillit les débris des corps de Thierry et de Schusteck; mais elle n'arriva pas assez tôt, pour garnir le pont et les bords marécageux de la Laber, qui auraient pu arrêter nos régimens. Ils les traversent en même temps que les fuyards, pêle-mêle avec les troupes, les parcs, les équipages, dont la plus grande partie tombe en leur pouvoir. Les Bavarois, les Français ne tardent pas à s'avancer, chacun de leur côté, sur Rottembourg. Ils trouvent en ligne les deux brigades Hofmeister et Weissenvolf, du 6e corps. Une vive canonnade s'engage. Le général Hiller vient lui-même à Rottembourg; et envoie à Weissenvolf l'ordre d'attaquer le corps qu'il avait devant lui, et qu'on prétendait n'être qu'un faible détachement. Weissenvolf pénètre dans un bois, où il pousse les Bavarois; mais bientôt il est repoussé lui-même, avec une assez grande perte. Malgré la nuit déjà obscure, la fusillade continue encore quelque temps. Bientôt Hiller fait ses dispositions

de retraite, qu'il masque avec habileté; et se met en marche avec le gros de ses troupes vers Turkenfeld, où il passe une partie de la nuit, derrière la petite Laber.

Cependant les généraux Bianchi et Reuss avaient prolongé assez avant dans l'après-midi, leur résistance sur les hauteurs de Kirchdorf, quoiqu'ils eussent perdu beaucoup de monde, et qu'ils fussent déjà dépassés sur les deux flancs. On dit que l'archiduc Louis leur envoya l'ordre de battre en retraite par Birwang. Si ce corps eût encore tenu quelque temps, il allait être exposé aux plus grands désastres. Mais les généraux autrichiens se retirèrent dans la direction de Pfeffenhausen, par les défilés de Birwang, qu'ils défendirent encore. C'était la seule route qui fût libre dans le moment, celle de Rottembourg étant occupée par Lannes. Le prince Louis se reployait de son côté avec assez d'ordre, soutenu par la réserve, placée à l'avance sur les hauteurs de Lutmansdorf. Le général Radetzki s'étant réuni à elle, forma une arrière-garde qui tint quelque temps, conjointement avec celle de Bianchi, et donna le temps à celui-ci et aux parcs, de passer le défilé de Pfeffenhausen.

L'Empereur dirigeait du centre, les mouvemens

de cette ligne bien plus étendue qu'à l'ordinaire. Il exécutait une grande battue, qui poussait devant elle, les corps dispersés d'Hiller et de Louis. Le combat continuait avec assez de vivacité, en face de Rottembourg. Napoléon ne voulant laisser aux corps ennemis, la possibilité de se rejoindre sur aucune des deux routes, envoya à Wrède qui arrivait sur les hauteurs de Schweimbach, l'ordre de pousser l'arrière-garde du prince Louis, au-delà du défilé de Pfeffenhausen, et de le poursuivre en traversant la Laber. Le général bavarois fit marcher deux bataillons dans le bois; et malgré un feu très-vif, abordant l'ennemi à la baïonnette, il le culbuta de position en position. Parvenu près de Pfeffenhausen, il s'avança lui-même à la tête d'un bataillon du sixième léger, attaqua les postes qui couvraient la ville, et y pénétra pêle-mêle avec eux pendant la nuit, au moment où le pont allait être brûlé.

Napoléon arrêta le centre de l'armée sur les points suivans : Wrède, à Pfeffenhausen; Lefebvre, près de cette ville, le long de la grande Laber; Lannes, entre Rottembourg et Alzausen; le grand quartier-général, à Rohr. Vers la fin de la journée, l'Empereur témoigna sa satisfaction

de la manière la plus touchante, aux troupes confédérées, avec lesquelles il avait combattu. Il dit à leurs officiers : «Je regrette vivement de ne pas » savoir assez d'allemand, pour pouvoir remer- » cier moi-même ces braves soldats, dans leur lan- » gue maternelle. » Ensuite il félicita et embrassa le prince royal de Bavière, devant le front de ses troupes.

Cependant les flanqueurs de Lannes, dépassant à la gauche la chaussée de Rohr, s'étaient rapprochés de la Laber. Au milieu de la journée, ils avaient attaqué du côté de Langqwaid, les postes du 3e corps autrichien, et les avaient tellement poussés que le prince de Hohenzollern envoya des secours à sa gauche, et fit occuper Langqwaid par le général Pfauzelter, qui gardait auparavant Bachel. Malgré les difficultés de la Laber, nos soldats traversèrent cette rivière; et s'étendant bien au-delà, ils menaçaient les derrières de Hohenzollern, qui se hâta de faire filer ses bagages et son parc, sur la chaussée d'Eckmühl à Ratisbonne. Le mouvement de ces flanqueurs, avait pour objet de se lier avec les postes de Davout, de reployer l'extrême gauche du prince Charles, et de couper sa communication avec Louis.

Nous avons vu que le maréchal Davout avait

reçu de l'Empereur, l'ordre d'inquiéter les corps de l'Archiduc, qui étaient restés en face de lui, sur les deux rives de la Laber. Ce prince avait retiré, à la pointe du jour, des hauteurs de Hausen, le 3e corps qui s'y était illustré la veille, même dans un combat malheureux. Il l'avait fait repasser de l'autre côté de la Laber, vers Leierndorf, soit qu'il craignît de se voir attaquer le lendemain, comme l'annonce sa lettre à son frère, soit comme le prétend Stutterheim, que ce fût pour placer ce corps sur le point où pouvait se diriger le prince Louis, soit enfin que l'Archiduc voulût faire border la rive droite de la Laber, et couvrir ainsi la ligne d'opérations sur Landshut. Hohenzollern avait laissé près de Hausen, l'arrière-garde de Wukassowich; elle était soutenue par un corps placé à Ditenhoffen. Davout la fit attaquer. Pendant toute la matinée, le combat fut engagé. Le maréchal faisait des démonstrations qui inquiétaient réellement l'armée autrichienne. Il y eut quelques charges de cavalerie assez vives; l'arrière-garde de Wukassowich fut poussée jusqu'à Leierndorf, où elle arriva à la nuit. Davout garda la même position; le quartier-général, à Tengen, les deux divisions, sur les hauteurs en avant. La cavalerie légère

prolongeait la ligne sur Peising. Le maréchal conservait ainsi quelques moyens de communiquer avec le régiment laissé à Ratisbonne, et de maintenir cet important passage. La division de réserve Demont, s'était portée de Vohbourg sur les hauteurs en avant d'Abensberg; le parc d'artillerie restait à Vohbourg; une chaîne de postes liait Davout avec les flanqueurs de Lannes et l'armée; la division Saint-Sulpice était toujours en réserve, entre Davout et l'Empereur.

Pendant que le centre de l'armée obtenait des succès si importans, et que la gauche sous Davout contenait les masses de l'Archiduc, la droite sous Masséna continuait sa marche forcée, vers la base de l'armée ennemie à Landshut. Elle s'avançait de Pfaffenhofen sur Freysing, où Masséna arriva d'assez bonne heure, avec sa cavalerie légère et les divisions Claparède et Legrand. Le maréchal ayant reçu l'ordre d'envoyer le corps d'Oudinot à Abensberg, fit partir ce général avec la division Boudet, qui était à la queue de la colonne; la division Tarreau avait été déjà acheminée sur Neustadt. Dans la soirée, Masséna fit raccommoder le pont de Freysing détruit par Lefebvre, et porta les dragons badois en avant-garde sur la route de Mosbourg, qu'on ne put atteindre.

Les divisions du 4e corps, quoiqu'excédées de fatigue, dévoraient l'espace pour participer aux triomphes de l'armée, dont elles reçurent les premières nouvelles à Freysing.

Cette journée du 20, vit un grand nombre d'engagemens, en avant d'Abensberg, à Kirchdorf, Rohr, Rottembourg, Siegenbourg, Birwang, Langqwaid, Tengen. L'Empereur livrait une bataille, avec un développement bien plus considérable qu'il n'avait coutume de le faire. Cette série de combats prit le nom de bataille d'Abensberg, de l'action qui fut la plus vive, la plus importante, et qui eut lieu au centre, entre ce bourg et Kirchdorf.

Il paraît que non-seulement les 6e et 5e corps autrichiens étaient sans nouvelles du quartier-général placé à Eglofsheim (quoique jusqu'au milieu de la journée du 20, les deux rives de la Laber eussent été entièrement libres), mais que le prince de Hohenzollern même, n'avait pas reçu d'ordres ce jour-là. Dans de telles conjonctures, le général Hiller se trouvant à Rottembourg et à Turkenfeld, vivement pressé sur son front, craignait d'être culbuté totalement dans son mouvement rétrogade. S'il s'obstinait à vouloir défendre les Laber, il pouvait être prévenu

sur Landshut, par l'un des corps de l'Empereur, ou même par celui de Masséna, qui se dirigeait de Pfaffenhofen sur l'Iser. Quoique Hiller pût encore espérer de rejoindre le prince Charles par la droite, où il existe divers chemins, il se hâta de marcher sur Landshut, pour assurer sa retraite et la réunion de ses trois corps d'armée.

Il devenait de plus en plus important pour l'Archiduc d'occuper Ratisbonne, afin d'opérer sa jonction et de concerter ses opérations avec les corps qui étaient de l'autre côté du Danube. Ce prince y envoya, le 20 au matin, le corps de Lichtenstein, qui de cette manière se trouva employé en même temps que le deuxième corps, contre un seul régiment français. Ce mouvement de l'Archiduc est encore sans motif connu, et sans liaison avec ceux qui l'ont précédé et suivi; puisque la veille 19, il n'était question, selon les rapports autrichiens, que d'attaquer le maréchal Davout; puisque le lendemain 21, les corps de la droite, au lieu de se rapprocher du centre, s'éloignaient de nouveau. Il règne dans ces dispositions une incertitude qui ressemble beaucoup à de l'hésitation.

Jetons maintenant un coup d'œil sur ce qui se passait de l'autre côté du Danube. Le 17, le

lendemain de l'affaire de Landshut, Bellegarde avait reçu à Schwarzenfels, où il était depuis le 15, l'ordre de prendre sa direction avec le premier corps, sur Eichstedt par Neumarck, pendant que le 2e corps s'y rendrait par Hemau et Beilngries. Ces corps devaient se concerter avec la grande armée, qui allait marcher au travers des corps français, et passer le Danube entre Ingolstadt et Ratisbonne, se dirigeant ensuite sur Eichstedt. Mais le prince Charles avait eu dans la nuit du 18 avril, des nouvelles de notre armée. Au lieu de persister avec plus de force dans sa première résolution, qui pouvait amener les plus grands résultats, il prescrivit au 2e corps (Kollowrath), d'assaillir Ratisbonne par la rive gauche, pendant qu'il allait le faire attaquer de son côté, et d'en prévenir Bellegarde. Celui-ci, en exécution des ordres reçus, était le 19 à Amberg, le 20 à Neumarck; son avant-garde eut un petit engagement à Bersching, au-delà de l'Altmuhl, avec des flanqueurs français qui furent repoussés sur Beilngries, et annoncèrent au quartier impérial, l'apparition de ce corps.

Kollowrath marcha de son côté à Kirn et Regenstauf. Il était suivi par un équipage de pont, destiné d'abord à passer le Danube, au-dessus

ou au-dessous de Ratisbonne. Déjà dès le 16, Klenau étant arrivé avec l'avant-garde du 2e corps à Rheinhausen, au confluent de la Regen, y établit le lendemain des batteries qui inquiétaient les approches de Stadt-am-hof et le passage du grand pont. Le 18, il tenta vainement d'enlever le village de Rheinhausen. Pendant cette dernière action, la division Friant venant de Hemau, traversait le pont de Ratisbonne, pour aller camper de l'autre côté. Kollowrath voulant attaquer la ville, rappela pendant la nuit une partie de l'avant-garde de Klenau. Le 19 au matin, il dirigea par un détour sur Schwarzhausen ses colonnes vers les hauteurs de Karrerh et le pont d'Ettershausen; ce général croyait sans doute être à temps de couper une partie des troupes qui arrivaient d'Hemau, mais qui depuis la veille avaient cessé de défiler.

Le maréchal Davout avait relevé tous les postes de Rheinhausen et des hauteurs de Karrerh. Il ne restait plus à Ratisbonne que le 65e régiment. Des retranchemens avaient été commencés sur le mont de la Trinité, mais on ne pouvait pas songer à les disputer. Il aurait fallu barricader l'unique porte de Stadt-am-hof, et mettre cette partie de la ville en état de dé-

fense. Ces précautions ayant été négligées, l'avant-garde autrichienne, après quelques fusillades sur le pourtour de cette petite ville, pénétra en colonne serrée par la grande rue qui conduit au pont. Nos troupes n'eurent que le temps de se jeter dans les maisons, d'où elles se mirent à tirer par les croisées. Heureusement la tête du grand pont du Danube était occupée par une tour avec un pont-levis; la fusillade qui en partit força les Autrichiens à se retirer avec perte. Ils prirent position autour de Stadt-am-hof.

Le 20 avril, Kollowrath, prévenu par Veczay de l'approche de l'armée autrichienne, fit sommer le 65e régiment de se rendre. Celui-ci demanda jusqu'à quatre heures, moment où il déclara qu'on lui avait promis du secours. Le général Kollowrath, qui ne pouvait rien tenter de l'autre côté du fleuve, fut forcé de se contenter de cette offre. Cependant le corps de Lichtenstein arrivait par la rive droite devant Ratisbonne; mais il s'était affaibli par les détachemens éparpillés, à gauche pour couvrir sa marche, à droite pour s'assurer bien inutilement de la route de Straubing. Ce prince n'avait que quelques heures pour agir contre la ville; car il fut rappelé pendant la nuit par l'Archiduc, inquiet des mou-

vemens de Davout. Lichtenstein fit sommer aussi Ratisbonne, par le commandant de son avant-garde. Sur la réponse de ce qui avait été convenu avec le général Kollowrath, il renouvela la sommation; et fit avancer quelque artillerie, avec deux bataillons du régiment d'Hiller, en menaçant de donner l'assaut.

Nous avons vu en quoi consistaient les moyens de résistance de Ratisbonne. Cette ville devenait en ce moment de la plus haute importance; puisqu'elle séparait les corps de l'armée autrichienne, et fermait, après la prise de Landshut, toute retraite à l'Archiduc, qui aurait été prévenu sur les ponts du bas Iser. Quelle occasion de gloire pour ce régiment qui pouvait ainsi compléter les triomphes de ces journées mémorables, et assurer la fin de cette guerre en cinq jours! Quel regret, de n'avoir pas tenu encore quelques instans, qui dans de telles circonstances, auraient changé totalement la face des affaires; de n'avoir pas imité la garnison autrichienne, qui, deux jours plus tard, et sans une grande utilité, ne céda qu'après une terrible et vaine canonnade, un furieux assaut et beaucoup de temps perdu! C'était le cas de faire sauter le pont du Danube, de border le rempart de Ratisbonne,

de barricader les portes, de se défendre enfin jusqu'à la dernière extrémité. Qu'eussent fait Lichtenstein avec sa cavalerie ou quelques bataillons, et Kollowrath séparé de Ratisbonne par le Danube? Il fallait bien du temps pour exécuter le passage d'un tel fleuve : il en fallait pour attaquer une telle enceinte. Au milieu des opérations des deux armées et des combats dont le bruit dut arriver jusqu'à Ratisbonne, il pouvait suffire de tenir pendant quelques heures les portes fermées et les remparts gardés. Si Charles envoyait du renfort à Lichtenstein pour attaquer cette place; ce qui serait resté devant Davout, dans la journée du 21, eût été complétement battu. De tous côtés, il y avait beaucoup de gloire à acquérir et de grands services à rendre. Mais le colonel Coutard avait usé la veille une partie de ses munitions; il vint hors de la ville avec quelques officiers, et finit par la rendre. Le 65e sortit à six heures du soir, et mit bas les armes; les soldats furent prisonniers, les officiers laissés libres sur parole. Lichtenstein fut obligé de partir pendant la nuit; ainsi quelques heures de plus, et ce point important était conservé. On voit que Ratisbonne a succombé par un événement entièrement indépendant des disposi-

tions générales; tandis que les Autrichiens ont prétendu que le maréchal Davout ne s'était sauvé, qu'en sacrifiant la garnison de cette ville.

Cependant malgré la prise de Ratisbonne, malgré ce qui se passait vers la gauche de l'Archiduc et autour de lui, il revient à ses premiers projets. Le général Kollowrath s'étant rendu le 20 dans la soirée, au quartier-général d'Eglofsheim, y reçoit l'ordre de continuer de suite son premier mouvement sur Beilngries, et de se mettre en marche dans la nuit du 20 au 21, de Stadt-am-hof sur Hemau.

Récapitulons la position de l'armée autrichienne, dans la nuit du 20 au 21. A la droite, les deux corps étaient, le 1er à Neumarck, son avant-garde à Beilngries; le 2e sur la route d'Hemau, marchant aussi vers Beilngries, route d'Eichstedt. Au centre, le 1er corps de réserve, revenait dans la nuit, de Ratisbonne vers Volkering; le 4e corps campait à Dinzling; le 3e, à Leierndorf; la réserve de grenadiers, entre Hoheberg et Eglofsheim. A la gauche, les 5e et 6e corps et 2e de réserve, étaient en pleine retraite sur Landshut, par les deux routes de Rottembourg et Pfeffenhausen, pendant que l'archiduc Charles, malgré tant d'indices du contraire, persis-

tait à les attendre, par la route de Rotembourg. L'armée autrichienne avait perdu dans la journée du 20, à la gauche seulement, 25 officiers et 467 soldats tués; elle avait eu 63 officiers et 2150 soldats blessés, environ 4000 prisonniers. Nous eûmes beaucoup moins de blessés et de tués : la garnison de Ratisbonne resta prisonnière, il est vrai; mais une partie se sauva, en se cachant dans les maisons de la ville, jusqu'à notre arrivée.

CHAPITRE II.

LE 21, AU COMBAT DE LANDSHUT, NAPOLÉON OCCUPE LA BASE DE L'ENNEMI ET MET SA GAUCHE EN FUITE.

La conduite des Autrichiens devient de plus en plus inexplicable. — L'Empereur donne des ordres pour compléter la séparation des masses ennemies, et enfermer Charles entre l'Iser et le Danube. — Il pare d'avance à toutes les manœuvres de l'Archiduc. — Il poursuit vivement Hiller, et le culbute dans la plaine de Landshut, embarrassée par les parcs de l'Archiduc. — Masséna arrive de Mosbourg; son avant-garde n'est pas soutenue par l'infanterie. — Le général Mouton force le pont de Landshut, et enlève la ville. — Masséna attaque de son côté. — La droite et le centre de l'armée opèrent sur l'Iser la deuxième réunion. — A la gauche, Davout déploie beaucoup de talent et de vigueur, pour contenir le prince Charles. — Lefebvre se porte près de Davout, et attaque les Autrichiens. — L'Archiduc est trompé sur la force des troupes qui sont devant lui. — Le combat s'anime vers le milieu de la journée. — L'ennemi fait des pertes assez fortes en hommes. — Il est difficile de connaître le but et l'époque des dispositions prescrites par l'Archiduc. — Ce prince perd sa base, ses magasins, ses parcs à Landshut; sa gauche fuit en désordre sur l'Inn, et il va être resserré sous Ratisbonne.

Dans la nuit du 20 au 21, la ligne de l'armée autrichienne s'étendait de Pfeffenhausen à Ratis-

bonne; et si on comprend les corps à droite et à gauche, depuis Neumarck jusqu'à Ratisbonne et Munich. Cette ligne, qui bordait en partie la Laber, était percée par les flanqueurs de Lannes qui avaient passé la rivière, surtout par les dispositions des deux armées. Les Français étaient réunis vers le centre, divisés pourtant en trois masses: celle de Davout, de l'Empereur et de Masséna. Mais ces masses étaient liées par des corps intermédiaires, et surtout par un système de manœuvres concentriques, qui avait pour but d'opérer la seconde réunion de l'armée sur Landshut. A chaque instant, on se trouve arrêté quand on veut se rendre compte de l'objet que se proposaient les généraux ennemis. Etant si rapprochés, et formant, selon leur méthode, une chaîne de détachemens nombreux, comment auraient-ils ignoré le 20, ce qui se passait d'un bout à l'autre de la ligne, ce que le canon de Rohr et de Rottembourg, l'attaque de Langqwaid, durent assez apprendre au quartier-général de Charles? Hiller savait du moins quel ennemi il avait devant son front; et par ses flanqueurs de gauche, il connaissait le mouvement de Masséna. Comment la pensée n'est-elle pas venue à Hiller, comment l'ordre ne lui a-t-il pas été donné, de

rejoindre sur sa droite le corps principal, soit en gagnant à Neufarn la grande route d'Eckmühl, soit en se dirigeant par les traverses sur Schierling, au moyen d'une marche de quatre à cinq lieues? Comment n'a-t-on pas senti de tous côtés, la nécessité de rassembler, contre une armée qui prenait si vivement l'offensive, les corps dispersés de l'armée autrichienne; de changer en même temps, la ligne de bataille, et la ligne d'opération ou de retraite, en portant celle-ci sur Plattling ou Landau? On pouvait facilement effectuer ces nouvelles dispositions, même en acheminant sur Landshut les équipages et les parcs de l'armée, couverts par une arrière-garde. Comment les deux corps autrichiens n'avaient-ils pas pris le parti de marcher l'un vers l'autre, et de se joindre entre Eckmühl et Neufarn en conservant leurs lignes d'opérations sur Ratisbonne, sur Straubing et sur Plattling? Comment enfin l'Archiduc ne songea-t-il pas à rappeler les deux corps de la droite, et à les réunir en masse, au lieu de les éloigner de nouveau?

Napoléon avait prévu ces divers mouvemens, et s'était mis en mesure contre tous. Ce n'est pas sans motif que le 20, il avait ordonné en

même temps à Lannes de pousser vivement droit devant lui, et à Davout de se borner à des démonstrations, pour maintenir Charles en position. Si, au lieu de porter la masse principale sur la route de Rohr et de Rottembourg, l'Empereur l'avait dirigée sur celle de Pfeffenhausen, Hiller se serait trouvé libre sur sa droite, et même jeté de ce côté. Il pouvait, par un heureux hasard, opérer sa jonction avec l'Archiduc. Maintenant Napoléon va, sans nul repos, compléter son opération pour diviser ces deux grandes parties de l'armée ennemie; enfermer Charles dans le *cul-de-sac* de l'Iser, en le séparant de l'extrémité de cette rivière; et le resserrer dans le contour du Danube devant Ratisbonne, dont il croyait tenir encore les clefs, et qu'il allait faire secourir. Pendant que l'Empereur va se porter sur Landshut, et qu'il y fait marcher Masséna par l'extrême droite, il dirige Davout et Lefebvre sur la gauche de Charles, pour le reployer le long de la grande Laber, et l'obliger à concentrer ses troupes. Napoléon le détournait ainsi d'un mouvement vers Landshut, ou vers Ratisbonne.

Développons ces manœuvres si brillantes, donnons l'extrait des ordres authentiques qui prou-

vent comment elles ont été combinées et préparées. Le maréchal Davout reçut la veille au soir, l'ordre « d'attaquer l'Archiduc, et de s'attacher » à le tenir le plus éloigné possible de Land- » shut. Le mot d'ordre, dit le major-général, est » de détruire l'ennemi là où il se trouve. La » journée du 20, est un second Jena. L'Empe- » reur fait demander des nouvelles précises de » la position de l'Archiduc. La coopération des » troupes bavaroises est annoncée à Davout. » Le 21 à cinq heures du matin, Lefebvre est prévenu « du mouvement de Napoléon sur Land- » shut; il doit laisser à Rottembourg la division » Prince royal qui y forme une sorte de réserve, » et marcher sur la direction de Langqwaid, » avec les divisions Demont, Deroi, la brigade » Saint-Germain et la cavalerie bavaroise. Il mar- » chera à la tête de la division Demont, poussera » l'ennemi avec toute l'impétuosité française, en- » lèvera les parcs, les bagages, fera attaquer la » cavalerie bavaroise soutenue par les cuirassiers » de Saint-Germain. Il enverra des renseigne- » mens sur les positions et les mouvemens du » prince Charles, vers Ratisbonne, Straubing et » Landshut. Si celui-ci est déjà engagé sur la » route de Landshut, et parvenu en deçà d'Eck-

» mühl; il va être coupé sur l'Iser. Lefebvre » s'entendra avec Davout, etc. » On voit par là que l'Empereur avait paré aux divers mouvemens qu'aurait dû faire l'archiduc Charles, pour se concentrer sur la Laber, ou sur l'Iser. Les divisions Tarreau et Boudet, qui avaient été acheminées le 20, de Pfaffenhofen sur Neustadt, à l'appui des corps du centre, reçurent l'ordre « de marcher sur Abensberg et sur la route de » Ratisbonne; de prendre les ordres du maré- » chal Davout, en cas qu'il eût besoin d'être sou- » tenu; de hâter le pas, s'ils entendaient le ca- » non. » Ainsi les renforts étaient dirigés sur tous les points nécessaires. En supposant que le corps de gauche, composé alors de quatre divisions d'infanterie et de plusieurs divisions de cavalerie, eût été pressé par le prince Charles, Davout eût trouvé deux bonnes divisions françaises, arrivant pour l'appuyer; et la ligne d'opérations de l'Empereur sur l'Abens, Neustadt et Wohbourg, ne pouvait être compromise, avant la fin de son expédition sur Landshut. Si Davout eût été repoussé sur la rive droite de la Laber et même en deçà, nous aurions eu moins de chemin à faire le lendemain, pour combattre l'archiduc Charles. Ce prince

aurait été privé des secours de Kollowrath, et eût eu de plus contre lui le corps de Masséna. Si, en poussant les choses au pire, Davout eût été rejeté de l'autre côté du Danube ou du Lech, sur Ingolstadt ou Donawerth, ne restait-il pas à l'Empereur depuis Landshut, la ligne que tenait Masséna, par Mosbourg et Freysing, sur Landsberg ou Augsbourg? L'injustice et l'ignorance des affaires ont seules pu faire dire que, pendant ces journées, le sort de l'armée et des opérations, avait dépendu de la conduite de Davout.

Napoléon prépare avec la plus grande activité pendant la nuit, l'opération qu'il va conduire lui-même. Il fait renouveler à Masséna, l'ordre « d'avoir un pont sur l'Iser, et surtout à Land- » shut. » Ce maréchal était de grand matin à Mosbourg, avec la tête de son corps et les cuirassiers d'Espagne; il allait se porter sur Landshut. L'Empereur prescrit à Wrède, de marcher de bonne heure sur cette ville, « et en arrivant » à Sachsenhausen, de s'assurer si l'ennemi tient » encore devant Rottembourg; dans ce cas, de » tomber sur ses derrières : » à Vandamme, de suivre avec les Wurtembergeois la division de Wrède; à Nansouty, de s'acheminer par Rohr.

A la pointe du jour, Napoléon met en mouvement les divisions de Lannes, qui s'étaient arrêtées devant Rottembourg.

L'Empereur allait donc agir contre Hiller, avec son centre et sa droite, qui renfermaient huit divisions d'infanterie. Il continuait à porter son principal effort sur la route de Rottembourg; et laissait en réserve sur la Laber, près de cette ville, la division du Prince royal, pour garder la ligne, observer et contenir la gauche de Charles, et communiquer avec Davout. Si les troupes de Masséna avaient pu atteindre à temps Landshut, par l'une ou l'autre rive de l'Iser, c'en était fait des corps de Hiller. L'armée française allait opérer ce jour 21, sa seconde réunion sur l'Iser, et se trouver formée en deux nouvelles masses, ne comptant pas plus de six lieues d'intervalle, des bords de la grande Laber à l'Iser : intervalle qui aurait disparu dans peu d'heures, en marchant par l'un ou l'autre flanc. Mais ces deux masses devaient être liées par le fil invisible des combinaisons, qui les faisaient tendre sans cesse vers les mêmes résultats.

Le général Hiller s'était arrêté quelque temps à Turkenfeld, d'où il lui était fort aisé de gagner la route d'Eckmühl; mais il ne songea qu'à se mettre

à couvert derrière l'Iser. Malgré les moyens de défense que lui présentait le terrain, surtout depuis Klosterhols près d'Oberglain jusqu'à Veichmuhl, il continua dès l'aurore sa retraite, en la couvrant par les chevau-légers de Rosemberg, qui, toujours poussés depuis Rottembourg, se retirèrent en combattant. L'arrière-garde du prince Louis, attaquée à diverses reprises pendant la nuit, avait voulu tenir Pfeffenhausen, pour brûler le pont; mais étant tournée par la droite, elle précipita sa retraite sur Furth et Arth, soutenue par les uhlans de l'archiduc Charles. Ces routes, celle surtout de Rottembourg, étaient couvertes de bagages et de parcs, qui rendaient tous les mouvemens longs et difficiles. On a reproché à Hiller, de ne pas s'être occupé pendant la nuit de les faire évacuer. Le désordre et l'embarras allaient croissant, à mesure qu'on se rapprochait de la vallée de l'Iser et des ponts de Landshut. La plaine en arrière d'Ergolting et d'Altdorf, est remplie d'alluvions, de canaux, de marécages. Les deux routes qui les traversent, y forment deux défilés long et étroits; elles étaient encombrées de chariots de toute espèce, artillerie, vivres, bagages, pontons, etc. Landshut ayant été le

dépôt général de tous les services de l'armée ennemie, tout avait afflué sur cette ville. Les Autrichiens éprouvaient la plus grande peine, pour passer au milieu de ces embarras, et surtout pour y conserver quelque ordre. Difficile en tout temps, cela devenait presque impossible au milieu d'une attaque impétueuse. Les troupes des 5e et 6e corps avec la réserve, s'y trouvaient mêlées. Le général Hiller ordonna au général Vincent, de former sa cavalerie, et de tenir ferme, pendant qu'il ferait débarrasser le défilé, et qu'il placerait l'infanterie sur les hauteurs de la rive droite. Trois ou quatre bataillons du 2e corps de réserve, y étaient déjà postés.

Pendant qu'Hiller s'occupait de débrouiller ses colonnes, Napoléon apparaît sur les hauteurs, avec les premières troupes qui poursuivaient les Autrichiens. Il fait approcher de l'artillerie, qui augmente terriblement le désordre. Bientôt Napoléon lance Bessières avec les cuirassiers de Nansouty et les alliés, contre la cavalerie de Vincent. Dans l'instant tout est culbuté. Les cavaliers ennemis entraînent les restes des corps d'infanterie, qui étaient encore sur la rive gauche de l'Iser, et pour se sauver, renversent au bas de la chaussée les canons, les bateaux, les ba-

gages. C'était un véritable chaos, le plus grand bouleversement qu'on eût jamais vu. Les hussards de Hesse-Hombourg et les uhlans qui restèrent les derniers, y perdirent beaucoup de monde. Les débris de ces régimens s'enfuirent au travers de l'Iser.

Le 21 avant le jour, Masséna fait partir sa cavalerie légère, qui se portant rapidement sur Mosbourg, y enlève un escadron et 400 fantassins, gardant le pont sur l'Iser. Le maréchal la suit bientôt lui-même, occupe convenablement ce confluent important et ce triple pont sur l'Amer, l'Iser et le Sempt. Mais il envoie sur le champ à Landshut, par la rive droite de l'Iser, le général Marulaz avec sa cavalerie légère, qu'il fait soutenir par la division Claparède; celle-ci restant en remplacement de la division Boudet, continue à faire l'avant-garde de Masséna. Le 4e corps, en marche forcée depuis qu'il avait quitté ses cantonnemens au-delà d'Augsbourg, et qui avait fait 34 à 36 lieues en trois jours, arrive dans la matinée du 21 à Mosbourg.

Marulaz poussait lestement devant lui, le corps du général Nordman, composé de quatre escadrons et d'un bataillon; il était détaché par Hiller, pour éclairer la route de Mosbourg. Ma-

rulaz parvenu jusqu'aux portes de Landshut, est arrêté aux premières maisons du village d'Achdorf, sorte de faubourg de la ville, par le feu de ce bataillon de Nordman. Il fait appeler l'infanterie qui marchait à son appui; le général de brigade Cohorn se hâte d'accourir. Un aide-de camp de Masséna, qui était avec Marulaz, court en prévenir le général Claparède, qui commandait la division, et qui était déjà à une petite demi-lieue de Landshut. Mais ce général croit ne pas devoir attaquer, sans l'ordre du maréchal Masséna; il rappelle Cohorn, malgré la terrible canonnade qu'on entendait sur la rive gauche de l'Iser. La circonstance exigeait peut-être de prendre sur soi, et de profiter d'une si belle occasion. Dans ce moment, il n'y avait à Landshut que trois ou quatre bataillons du 2e corps de réserve autrichien. Tout y était dans le plus grand désordre. Si l'infanterie française eût suivi l'exemple de la cavalerie, si elle eût secondé l'attaque violente que Napoléon faisait par la rive gauche, la retraite d'Hiller pouvait être entièrement coupée. Elle eût été du moins bien inquiétée; et les pertes en auraient été considérablement augmentées. Masséna obligé d'attendre la majeure par-

tie de son corps à Mosbourg, n'arriva devant Landshut, par la rive droite, que dans l'après-midi. Il avait envoyé aussi une brigade par la rive gauche, pour assaillir de ce côté le faubourg de Landshut, et communiquer avec la grande armée. On ne pensait nullement la trouver aussi rapprochée. En apercevant auprès d'Altdorf, de grandes lignes de troupes allemandes, nous crûmes d'abord être tombés au milieu de l'armée ennemie, n'ayant pas entendu la très-vive mais très-courte canonnade de Landshut.

Napoléon avait fait avancer la division Morand, pour soutenir les charges de la cavalerie, et insulter les faubourgs. Celui qu'on nomme Seiligenthal, situé à la rive gauche, défendu par les grenadiers de Scharlachet de Puteani, fut vigoureusement assailli, et pris, quoique fortement disputé par l'ennemi, qui voulait couvrir les approches du pont. L'Iser devant Landshut, est divisé en deux bras, au milieu desquels se trouve une partie de la ville; le petit bras était du côté des Français. La fusillade s'engagea vivement, d'une rive à l'autre. Il fallait en finir, et forcer le passage du pont, avant qu'il ne fût détruit. Le général Mouton, aide-de-camp de l'Empereur, se met à la tête des grenadiers du

17e régiment de ligne, enlève le premier pont, et s'empare de l'île, défendue par les bataillons de Duka et de Giulay. L'ennemi terriblement pressé, veut brûler le grand pont de bois, fermé par une porte. Le général Mouton s'avance avec les grenadiers, sous un feu très-meurtrier qui partait des maisons, d'une église et de la tour du pont, occupées par les Autrichiens. Il crie aux grenadiers, de sa voix de tonnerre : *Ne tirez pas et marchez.* Il traverse à leur tête le pont qui commençait à brûler, et fait enfoncer la porte à coups de hache. L'audacieux général pénètre dans Landshut, encore plein d'ennemis, et où commence un plus vigoureux combat contre des troupes supérieures.

Ce beau fait d'armes excite l'admiration des alliés et même des ennemis (1). Pendant que Mouton dispute sa conquête, le général Lecour passe avec le 13e d'infanterie légère, bientôt suivi par les Bavarois de Wrède. Hiller pressé de tous côtés, avait le plus grand intérêt à

(1) L'Empereur fit consacrer cette éclatante action de son aide-de-camp, dans un tableau peint par Hersent.

Voyez le Rapport de Wrède.

prolonger sa défense, afin d'évacuer l'artillerie qui encombrait la ville, et de couvrir celle qui était déjà en marche. Il se porte avec le prince Louis, sur les points les plus exposés, anime la résistance des siens, dispose la réserve des grenadiers, fait garnir le château de Trausnits et ses hauteurs avantageusement disposées. Le général Mouton prend le commandement des diverses troupes qui sont dans Landshut, et charge vigoureusement les Autrichiens; Wrède fait le service de canonnier, et tire lui-même une pièce de trois contre l'ennemi. Celui-ci est enfin attaqué sur la gauche, par la tête de la division Claparède. Masséna instruit de ce qui se passait et accourant en toute hâte l'avait mise en mouvement. Hiller abandonne alors la défense de Landshut, et se retire sur l'Inn par Neumarck et Altoetting. Beaucoup de bagages, de voitures, et d'hommes isolés furent encore pris dans Landshut. Trois bataillons de volontaires de Vienne, se trouvaient à cette affaire, oubliés à l'extrême droite au milieu du désordre. Ils furent rudement culbutés dans leur retraite, et ne se sauvèrent qu'à travers les bois, sur les bords de l'Inn. Ils étaient commandés par le colonel Steigentesch, le même probablement,

que nous allons retrouver plus heureux dans ses expéditions diplomatiques à Berlin. L'histoire doit conserver le souvenir du dévouement sublime d'un grenadier autrichien. Dans nos dernières guerres si animées, on a trop oublié cette noble confraternité des braves de tous les pays, qui les associe à toutes les actions d'éclat. Deux compagnies de grenadiers de Teuchmeister, poursuivies de très-près par notre cavalerie, allaient être enveloppées. Un grenadier court à un caisson de munitions, qui était vers nos soldats, et y met le feu; il saute avec lui, mais il sauve les siens, à la faveur de cette terrible explosion, et de l'admiration qu'il inspire à nos cavaliers.

Le corps de Lannes, celui de Masséna, la division Wrède, la cavalerie étaient rassemblés sur les deux rives de l'Iser. La division Tareau du corps d'Oudinot, n'ayant pas reçu l'ordre qui lui prescrivait d'aller à Neustadt, arrivait à Nandelstadt, où elle fut arrêtée. Ainsi s'opéra le troisième jour, sur la droite, la seconde réunion des divers corps de l'armée, au milieu de ceux de l'ennemi presque entièrement séparés.

L'Empereur imprimait aux corps allemands la vivacité des mouvemens français; parmi eux

ont toujours mérité d'être distingués, ceux qui sont plus rapprochés de notre frontière, les Wurtembergeois, illustrés dans toutes les guerres. Le soir même de ce combat, Napoléon envoya la brigade légère wurtembergeoise, pour enlever un détachement ennemi à Ergolsbach; ainsi il coupait toute communication avec les corps du prince Charles, lui dérobait la connaissance de ce qui se passait à Landshut, et ouvrait à l'armée le chemin d'Eckmühl.

Vers la gauche, le maréchal Davout avait exécuté les ordres reçus dans la nuit. Nous allons voir les prévisions de l'Empereur justifiées. Mais nous manquons d'éclaircissemens, sur les dispositions prises par l'ennemi : elles sont enveloppées de mystère; Stutterheim et tous les autres ont arrangé l'affaire à leur guise. Après avoir rendu compte des événemens, nous pourrons mieux juger quelles ont été les mesures prescrites réellement par l'Archiduc.

Voici d'abord quelle était la position des deux corps opposés. Le maréchal Davout était encore à Tengen; ses deux divisions d'infanterie au centre, sur les hauteurs en avant. Le corps de Lefebvre qui devait, avec la brigade Saint-Sul-

pice, appuyer Davout, était à sa droite, dans la direction de Rohr à Langquaid ; la cavalerie légère de Montbrun à sa gauche, en face de Diuzling. Il n'y avait pas en tout 30,000 hommes. Du côté de l'ennemi, le 3e corps de Hohenzollern, était à l'extrême gauche, sur la rive droite de la grande Laber, en face de Leierndorf, ayant son avant-garde sur la hauteur, au-delà de cette rivière : le 4e corps, sur les collines boisées en arrière de Dinzling : les grenadiers, vers Hoheberg : le corps de Lichtenstein, vers Ratisbonne. Les 5e et 6e corps de réserve étaient encore attendus par le quartier-général autrichien, qui paraît n'avoir pas eu la moindre idée de ce qui se passait de ce côté.

Au jour, le maréchal Davout manœuvrant selon les ordres reçus, pour seconder l'opération de l'Empereur, dut d'abord reployer tout ce qui se trouvait sur la rive gauche de la Laber, et s'appuyer à cette rivière. L'avant-garde ennemie peu forte, fut vite rejetée sur l'autre rive. Le pays qui fut le théâtre des combats de cette aile, est boisé et accidenté ; il fallait y deviner plutôt qu'y voir, les mouvemens de l'ennemi. Il paraît que cette nature de terrain servit singulièrement à tromper l'Archiduc. Après les

sanglans combats du 19, et même après le repos du 20, l'attaque de Davout avec deux seules divisions, bouleversa toutes les imaginations autrichiennes. Hohenzollern, sans nouvelles de son Généralissime, se voyant assailli dans son excellente position, protégée par une rivière marécageuse, se croit trop séparé du gros de l'armée; il se met, sans avoir reçu d'ordre, en marche de retraite par le flanc. Rosemberg, qui n'était pas même inquiété, se croit exposé sur les hauteurs avantageuses de Dinzling, couvertes par le Pfaterbach, et se hâte de se rapprocher de la grande route, sans en avoir non plus reçu l'ordre. Stutterheim, commandant de son avant-garde, revient à chaque instant, dans ses mémoires, sur les dangers que courait ce corps. Enfin le Généralissime lui-même a dû se croire menacé par l'armée française entière, car toutes ses mesures le prouvent évidemment. Ce prince a-t-il donné un ordre général, et à quelle heure? Etait-ce dans l'intention d'attendre les corps de gauche et de prendre l'offensive lui-même, ou plutôt par suite de l'attaque qu'il venait d'essuyer? Ce qu'il y a de sûr, c'est que le mouvement de retraite des corps autrichiens a eu lieu, avant que cet ordre ait été expédié, ou

du moins reçu; que toutes ses dispositions n'ont pas été exécutées; et que la conduite du prince Charles démontre qu'il a craint constamment, de voir percer le centre de sa ligne.

Considérons maintenant ce qui s'est passé du côté de l'Archiduc, même en suivant le récit des Autrichiens. A la pointe du jour, le maréchal Davout attaque, et pendant toute la journée déploie un talent et une vigueur dignes d'éloges. Son avant-garde marche d'Hausen sur Leierndorf; il se trouvait avec elle. Bientôt il apprend que Ratisbonne avait été pris, et qu'une grande partie de l'armée ennemie était en présence, manœuvrant contre lui. La division Saint-Hilaire marchait à droite, en avant de Hausen; Friant à gauche, en avant de Tengen. Les postes de Hohenzollern sont si vivement attaqués et culbutés, que ce prince, sans aucun ordre, repasse la Laber et se retire par le flanc, avec son 3e corps, le long de cette rivière, sur Schierling. Là il s'établit, la droite à la Laber, la gauche sur Allerndorf, couvert par le ruisseau de ce nom, une deuxième ligne vers Lintach; au lieu de se diriger derrière Unter-Laichling, selon la disposition générale. En même temps le prince de Rosemberg fait reconnaître le mouve-

ment du maréchal vers Schneidert, et se hâte, avant d'avoir reçu d'ordre, d'évacuer ses positions de Diznling, pour se porter non sur le lieu indiqué, mais sur les hauteurs de Unter-Laichling; il se fait couvrir par son avant-garde qui, après un long engagement, vient se placer entre ce village et Schierling, de l'autre côté du ravin.

Il était huit heures : et pour ce mouvement de deux divisions françaises, voilà deux corps d'armée autrichiens en l'air, ne recevant l'ordre général, que pendant leur marche. Davout se rapprochait cependant de la Laber, pour exécuter l'opération qui lui avait été prescrite. A peu près vers cette heure, le maréchal apprenant l'arrivée de Lefebvre avec la division Demont et les Bavarois, qui se dirigeaient sur Langquaid, tourna ses têtes de colonne vers la droite de l'ennemi, contre le 4e corps. Le détachement qui couvrait celui-ci, prolongea la résistance, et manœuvra avec habileté devant la cavalerie du 3e corps français, appuyée par celle des Bavarois; il laisse ainsi à Rosemberg le temps de se former sur les hauteurs de Laichling, et de s'étendre par la droite jusqu'au bois de Hoheberg. Sur les bords de la Laber, le maré-

chal Lefebvre avait poussé l'arrière-garde de Hohenzollern, protégée par une batterie de gros canon; il l'avait forcée à repasser la rivière et à se reployer sur son corps d'armée. Malgré cette artillerie qui le prenait en flanc, Lefebvre suivait le mouvement que faisait en avant la ligne de Davout, insultait le village de Schierling; et après une assez vive défense, finissait par s'en emparer.

Cependant le Généralissime autrichien, de plus en plus inquiet de ces attaques, ordonne au prince de Hohenzollern, de précipiter sa marche pour venir au secours du prince de Rosemberg, de rompre les ponts de la Laber, de passer cette rivière à Eckmühl, et de se placer entre la chaussée et Laichling, laissant vers Lintach une brigade d'infanterie pour garder la rive droite de la Laber : au prince de Lichtenstein, qui marchait déjà d'après ses ordres de la nuit, de laisser l'avant-garde dans la direction prescrite vers Abach, mais de se porter rapidement au secours du 4e corps, en menaçant, par Volkering et Weichenloe ou Lukepoint, le flanc gauche du corps français. Les grenadiers furent postés entre Hoheberg et Moskof vers la droite, en face de Lukepoint, par où l'Archiduc crai-

gnait de voir pénétrer nos troupes. Le corps de Lichtenstein ne devait pas être à plus de trois lieues de distance; cependant il ne put arriver près du champ de bataille, qu'à la nuit close.

Vers onze heures, les troupes des maréchaux étaient ainsi placées: à droite de la ligne, les Bavarois occupaient Schierling; la cavalerie française et bavaroise s'étendait entre ce village et le bois qui porte son nom, dans lequel était l'infanterie bavaroise; les trois divisions françaises Demont, Saint-Hilaire, Friant, formaient la gauche; le général Montbrun terminait et appuyait cette aile vers Dinzling. Cette ligne était séparée de l'armée autrichienne, par le bas-fond de la vallée de Laichling, dépourvue de bois, tandis que les hauteurs en sont couronnées.

La canonnade s'engagea entre onze heures et midi, et se prolongea pendant le reste de la journée. Le maréchal Davout fit attaquer vivement à la gauche : la division Friant s'avançant en échelons, menaçait de déborder la droite de l'ennemi. Un bataillon du brave 48e s'empara, au milieu de la journée, du village de Santing; le général Hervo s'établit en arrière avec le 33e. Les Autrichiens perdirent beaucoup de monde dans cette partie. L'Archiduc accourut au mi-

lieu du feu, craignant que sa ligne ne fût percée sur ce point, entre son 4e corps et la réserve qui était en marche. Il y fit arriver en toute hâte un des régimens du corps de Lichtenstein, et dirigea sur Eglofsheim, une brigade de Hohenzollern, qui débouchait d'Eckmühl; l'autre brigade fut placée derrière le centre du corps de Rosemberg. Les Autrichiens s'avançant de leur côté, tentèrent plusieurs fois de traverser la vallée de Laichling, et de gravir les hauteurs opposées: partout ils furent contenus et repoussés à la baïonnette, ou par des feux exécutés à quinze pas. Davout faisait attaquer en même temps la gauche de l'ennemi vers Unter-Laichling, et le centre, où le régiment Deuchtbanater fit oublier par sa conduite, les reproches qu'il avait mérités l'avant-veille. Partout les Autrichiens, assez peu nombreux, à raison des troupes que l'Archiduc pouvait mettre en action, opposèrent une vive et honorable résistance, aux trois divisions françaises, qu'ils croyaient bien plus fortes. Les Bavarois prirent peu de part à l'affaire, vers la droite; mais ils y prêtaient un appui bien utile. La nuit approchait, et le combat finit par quelques attaques de flanc, que firent vainement les renforts ennemis, qui arrivaient sur leur

droite. Mais la fusillade continua jusqu'à dix heures du soir; et nos bivouacs allumés montrèrent à l'Archiduc, la ferme résolution de conserver les positions conquises.

La nature de ce pays boisé et les habiles dispositions du maréchal Davout, heureux mélange d'audace et de prudence, cachèrent au prince Charles le nombre exact des troupes qu'il avait en sa présence, et lui firent craindre une attaque par sa droite, pour le séparer de Ratisbonne et des corps qui se trouvaient de l'autre côté du Danube. Davout obligea ainsi le prince à se prolonger vers cette aile, en dégarnissant la gauche, et à tenir en réserve des corps, qui, bien employés, auraient donné beaucoup d'embarras au maréchal, même avec des forces bien supérieures à celles qu'il commandait.

L'ennemi avoue 11 officiers et 415 soldats tués, 56 officiers et 2457 hommes blessés, avec quelques prisonniers. Voilà donc une perte de plus de 8000 hommes, que l'ennemi reconnaît dans cette journée, sur la Laber et à Landshut. Celle de Davout dut être à peu près égale à celle du prince Charles. Le soir la ligne du maréchal fut établie, comme elle vient d'être indiquée; la gauche un peu avancée vers Santing. Quelques

escadrons bavarois ayant passé sur la rive droite de la Laber devant Schierling, se lièrent par là avec la division du Prince royal, laissée en réserve à Rottembourg. L'ennemi barricada pendant la nuit le village d'Unter-Laichling; Rosemberg conservait la position en arrière, le village et même le plateau qui est vers Schierling, ayant une brigade du 3e corps au défilé d'Eckmühl, pour appuyer sa gauche. Les grenadiers restèrent sur la chaussée d'Eckmühl, près des bois d'Eglofsheim. Le 3e corps bivaquait sur les hauteurs de ce village, que le quartier-général de l'Archiduc n'avait pas quitté depuis trois jours; la division Lindenau, à Gebelkofen; les cuirassiers, à Traubling et Koffering; la brigade Weczay, vers Abach. L'avant-garde du 3e corps était encore à Lintach, sur la rive droite de la Laber, attendant toujours les corps d'Hiller, qui s'enfuyaient au-delà de l'Iser, et arrivaient cette nuit même du côté de Geissenhaussen, à quatorze ou quinze lieues. Ainsi le centre de l'armée autrichienne, placé entre Abach et Eckmühl, formait une sorte de demi-cercle, du Danube à la Laber, au milieu duquel se trouvaient les deux divisions de Davout, et en arrière de celui-ci une partie du corps de Lefebvre.

Maintenant voici les détails de l'ordre qui fut donné par l'Archiduc, dans la matinée du 21, mais dont Stutterheim se garde bien d'indiquer l'heure, et de développer les motifs. Le prince de Lichtenstein devait envoyer Veczay sur Abach, la division Lindenau entre Volchering et Hinkofen, faisant front vers Abach. Les cuirassiers se plaçaient entre Weinting et Koffering; les grenadiers, sur les hauteurs d'Eglofsheim; le 4e corps devait se porter derrière Dinzling, couvrant la route d'Eckmühl, occupant par son avant-garde Dinzling et Veichenloe, communiquant avec Veczay vers Abach; le 3e corps était derrière Unter-Laichling, avec son avant-garde de Leierndorf vers Pairing, et un détachement sur la rive droite de la Laber, pour attendre toujours le général Hiller. Le 2e corps revenait d'Hemau à Ratisbonne; et cet ordre lui était parvenu à six heures du soir. Le 1er corps retournait sur Hemau, afin d'observer la route de Kelheim. On se souvient que les 3e et 4e corps étant attaqués, firent un mouvement contraire à celui indiqué. Si on observe maintenant que d'Eglofsheim à Ratisbonne il n'y a pas plus de trois fortes lieues, et de cette ville à Gebelkofen deux lieues également fortes (ce qui donnait le

moyen de porter dès le matin sur la position, le corps de Lichtenstein, qui n'y arriva qu'à la nuit), on devra croire que cette disposition a été prescrite assez tard, qu'elle est postérieure aux mouvemens d'attaque du maréchal Davout, et qu'elle a été faite dans la persuasion que l'Empereur était avec toute l'armée française entre l'Abens et la grande Laber. L'Archiduc a-t-il pensé que Napoléon voulait opérer sur Ratisbonne, ou même par les deux rives du Danube, puisque le 1er corps avait l'ordre d'observer le débouché de Kelheim? Il est possible aussi que ces diverses dispositions aient été prescrites successivement. Les Autrichiens ne veulent avouer ni l'un ni l'autre; mais au contraire ils présentent ces mesures tout-à-fait défensives, comme ayant eu un but offensif. Quoi qu'il en soit, le résultat est en définitive toujours le même : une journée perdue pour l'Archiduc, dans laquelle il pouvait essayer de prendre en partie sa revanche des désastres de Landshut et des jours précédens : toute l'armée autrichienne, occupée d'abord devant deux divisions d'infanterie française, soutenues plus tard par deux autres divisions, l'une française de jeunes soldats, l'autre bavaroise, avec quelques cavaliers des deux nations : faute

enfin dans les combinaisons du général qui a pris entièrement le change. On peut reprocher aussi une lourdeur extrême dans ses mouvemens, à cette armée qui avait du temps pour atteindre à tout sur un champ de bataille de deux à trois lieues en tous sens, et qui, avec un peu de vigueur, devait culbuter ce qui était devant elle.

De notre côté, l'activité de Napoléon doublait le temps, dévorait l'espace et les obstacles, multipliait partout les moyens de vaincre. D'assez bonne heure, tout est fini à Landshut : les trois corps d'armée sous les ordres d'Hiller, sont fortement entamés, et pour long-temps mis hors de combat. ; la ligne d'opérations de Charles est en notre pouvoir, et va devenir pour nous ligne d'invasion contre sa capitale. L'organisation de sa principale armée est extrêmement altérée, par la perte d'une partie de son parc, de ses bagages, de ses pontons, de ses magasins, de ses hôpitaux, de sa base réelle. Tout cela est peu pour Napoléon; il n'y a encore qu'une partie de son plan d'exécutée. Le reste de l'armée autrichienne est dans ce *cul-de-sac*, entre le Danube et l'Iser, où il a voulu l'enfermer. Elle a pris position sur les hauteurs d'Eckmühl, à onze

lieues de Landshut; elle pourrait encore tenter de ressaisir la ligne d'opérations par Straubing et Plattling, sur laquelle on aurait dû la placer la veille, en appelant à la gauche les corps d'Hiller. Napoléon court sur le centre de l'armée ennemie, pour empêcher son mouvement et achever sa défaite, en gagnant dans l'après-midi la bataille d'Eckmühl. Cette victoire, si Ratisbonne eût été conservée, aurait accompli la prédiction faite le 18, et vu le total anéantissement de l'armée du prince Charles.

A la gauche, d'aussi grands résultats ne furent pas obtenus; elle y contribua toutefois par les savantes manœuvres que fit exécuter le maréchal Davout. Mais elles lui avaient été prescrites; et la gloire qu'il s'acquit dans ce rôle secondaire, eut aussi une grande influence sur le moral des deux armées.

CHAPITRE III.

LE 22, NAPOLÉON BAT A ECKMÜHL L'ARCHIDUC AVEC LA MAJEURE PARTIE DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE.

Napoléon change sa base et sa ligne d'opérations. — Il donne à Davout, à Lannes et à Masséna ses ordres pour la bataille. — L'Archiduc, d'abord sur la défensive, attaque le 22. — Il croit Napoléon encore à Landshut, et porte ses forces trop à droite, en dehors du champ de bataille. — Davout et Rosemberg s'observent d'abord. — Le canon annonce l'Empereur. — Des hauteurs de Lintach, nous reconnaissons le terrain. — Napoléon commence l'attaque à Eckmühl, au centre et à la droite. — Un simple officier se met à la tête de l'avant-garde de Gudin. — Morand marche à sa hauteur. — Davout attaque à la gauche, la cavalerie au centre. — Napoléon dirige les mouvemens de sa ligne. — L'Archiduc donne ses ordres trop tard, et place ses troupes en colonne, parallèlement à la route. — Il fait ses dispositions pour conserver son armée. — Les Français culbutent de nouveau Rosemberg. — Celui-ci ramène son infanterie en désordre. — A la nuit se livre un violent combat de cavalerie. — L'Empereur arrête la poursuite, malgré la proposition de la pousser jusqu'à Ratisbonne.

Que fait Napoléon dans cette nuit du 20 au 21? Allons-nous le retrouver, comme le pei-

gnent les détracteurs de sa gloire, enivré de ses succès, emporté par son ardeur après l'ennemi qui fuit devant lui sur la route de Vienne? Que ceux qui, n'ayant pu suivre le vol de son génie, ni deviner les ressorts de ses victoires, ont tout attribué à son étoile, à des éclairs de son imagination, à la valeur et aux sacrifices de ses soldats, que ceux-là apprennent de lui les secrets du métier de la guerre!

Napoléon, avant de voler à de nouveaux triomphes, s'occupe pendant la nuit de ce qui regarde *sa base et sa ligne d'opérations*. Il n'a pas toujours pris la peine d'expliquer ses projets ou ses manœuvres à ceux qui l'entouraient, ni d'en donner des démonstrations dans les bulletins. Ceux qui n'ont pas su lire dans ses brillantes combinaisons d'Eckmühl, vont trouver dans les lettres suivantes, l'explication du point le plus important. Les méthodistes ont cru cette fois, comme toutes les autres, que Napoléon allait être *coupé*, *tourné*, qu'il n'avait plus de *base* et *de ligne d'opérations*. Les voici retrouvées, sur ces points qu'ils ne savaient pas apercevoir, et que sa prévoyance s'est ménagés, depuis les premiers préparatifs de la guerre. Napoléon vient de transporter sa base, de la rive gauche du Da-

nube sur le Lech; sa ligne, d'Ingolstadt sur Augsbourg. Dès qu'il a atteint et solidement établi le point de Landshut, il fait écrire au général Moulin, gouverneur d'Augsbourg (le 21 à trois heures du matin), « d'assurer la route de l'armée » par Augsbourg et Landshut, en envoyant à » Dachau, un bon corps et un bon général, soit » les bataillons du général Marion, soit les régi- » mens de la Confédération. Ces troupes se ren- » dront ensuite à Munich, lorsque Jellachich » l'évacuera, et garderont l'Iser jusqu'à Freysing. » L'Empereur frappe le dernier coup, et tout » éloigne l'ennemi d'Augsbourg, etc.» Il fait écrire aussi au général Rouyer, commandant la division ducale de Saxe, à Ingolstadt: « L'Empe- » reur ne s'occupe plus du Danube. Le maré- » chal Davout a envoyé la division Boudet à In- » golstadt; elle suffit pour défendre l'Altmuhl. » Tout ce qui est sur le Danube, de Donawerth » à Vohbourg, est sous les ordres de Rouyer; il » doit disposer de tout. Si l'ennemi forçait la » ligne à Donawerth, ce général couperait les » ponts et concentrerait tout sur Ingolstadt, sans » oublier ce qui est à Neubourg; en cas d'impos- » sibilité, il se rendrait sur Augsbourg.... » Aux corps de gauche, on avait eu des inquiétudes sur

l'Altmuhl et sur les mouvemens de Bellegarde, dont le sort allait se décider dans les plaines d'Eckmühl. Ces dispositions n'ont pas besoin de commentaires; mais il faut prendre la peine de les chercher et de les découvrir, dans des lettres qui n'annoncent d'abord rien d'important.

Voilà comment se dessinaient progressivement les plans de l'Empereur. Sa marche désormais est parfaitement assurée; en arrière par Augsbourg, qu'il a fait mettre dans un excellent état de défense, et flanquer par le corps de Dachau ou de Munich; en avant, par la ligne d'opérations du midi, de Landshut sur Passau, et de là sur Vienne. Cette ligne était préparée dès le commencement de la campagne. Pour marcher sur cette capitale, il ne restait plus qu'à écraser les corps de l'Archiduc. Napoléon avait attiré successivement à lui, des forces plus que suffisantes. Ainsi son génie s'assujétissait aux règles de la guerre, ou plutôt il les traçait d'inspiration, sans que ceux qui ont critiqué ses opérations, aient su même apercevoir les grandes choses qui s'étaient faites sous leurs yeux.

Du bivouac de Landshut, l'Empereur donne aussi un démenti à ceux qui l'ont accusé d'in-

gratitude et d'envie. Il s'empresse, dès la soirée du 21, de faire témoigner au maréchal Davout, sa vive satisfaction sur la journée de Laichling, en lui annonçant les succès de Landshut. Napoléon lui montre ensuite les troupes dont il peut disposer, si l'ennemi attaquait avant son arrivée; le corps de Lefebvre avec la division Demont, celui d'Oudinot avec la division Boudet, la division du Prince royal restée en réserve à Rottembourg. Tous ces généraux sont prévenus qu'ils doivent obéir aux ordres de Davout. Gudin, dont la présence devient inutile à Landshut, est arrêté à temps au-dessus d'Ergolting, pour faire tête de colonne le lendemain; Saint-Sulpice, à Essebach. A deux heures du matin, Lannes reçoit l'ordre de faire partir Gudin à quatre heures, « pour être à neuf à Ergolsbach; » Morand à cinq heures, pour être à la même » heure à Martinshaum. Saint-Sulpice est mis » sous les ordres de Lannes. » Vandamme doit « partir avant le jour, faire l'avant-garde de tout, » enlever le poste ennemi d'Ergolsbach, et éclai- » rer l'armée vers Straubing; il doit rendre un » compte exact de ce qui se passe. Une partie » du corps wurtembergeois tient garnison à » Landshut... » Enfin Masséna « doit avoir trois

» divisions d'infanterie réunies à six heures, sur » la route d'Ergolting, et laisser une division en » réserve à Landshut. L'Empereur va marcher » avec ces troupes sur Eckmühl, pour y cerner » l'ennemi. » Wrède reçoit l'ordre « de partir au » jour pour Geisenhausen, où le maréchal Bes- » sières a passé la nuit; afin de l'appuyer, et de » jeter Hiller le plus loin possible sur l'Inn. » Ainsi s'ouvrait la ligne d'opérations sur Vienne.

Pendant que Napoléon déployant tant d'activité, se multipliait sur les champs de bataille de Thann, de l'Abens, de la Laber, de Landshut; pendant qu'il enlaçait l'ennemi, et l'atteignait de tous côtés, que faisait l'archiduc Charles dans ces mêmes journées des 20 et 21 avril? Récapitulons ce que nous venons de voir. Ce prince manœuvrait avec ses trois corps d'armée, et disputait son terrain, d'abord devant deux divisions d'infanterie du maréchal Davout, qui furent ensuite soutenues par deux autres divisions; il dirigeait par les deux rives du Danube, un de ces corps et celui de Kollowrath, contre un seul régiment français enfermé dans Ratisbonne. L'Archiduc obtint dans la prise de cette ville, une faible compensation des grandes pertes qu'il venait d'éprouver. Il ne pouvait

pourtant apprécier toute la valeur de cette conquête, par laquelle il allait échapper au plus terrible désastre. Dans ce moment, elle ne lui servit qu'à faire passer un corps d'armée de plus, sur la rive droite du Danube, sans aucun résultat avantageux.

Dès le 20 au matin, le prince Charles avait pu s'assurer qu'il n'y avait plus rien de l'armée française, sur la rive gauche du fleuve, entre Ratisbonne et le Voigtland, où se trouvait en ce moment le corps saxon sous le prince Bernadotte. Les ordres les plus précis avaient été donnés d'avance pour cela. Dans cette journée, le prince Charles dut connaître le succès de l'attaque contre sa gauche. Le lendemain il apprit, par ses coureurs, et par le bruit du feu, la poursuite sur Landshut. Comment ne vit-il pas dès lors, qu'il n'avait devant lui qu'un masque aisé à culbuter? Comment, une fois maître de Ratisbonne, hésita-t-il un instant à concentrer toute son armée, en appelant à lui les corps de droite et de gauche? Enfin quand Hiller était attaqué et poursuivi si vivement, pourquoi l'Archiduc ne se portait-il pas en masse, sur la route de Landshut, pour combattre l'armée française et arrêter les efforts contre sa gauche, ou sur la

route de Scharding, pour ressaisir cette ligne d'opérations qu'il était venu chercher de si loin, et pour couvrir ainsi la capitale? Sa conduite pendant le 20 et 21 avril, paraît aussi difficile à expliquer que celle du 19. L'avenir nous apportera peut-être, quelques éclaircissemens sur ces événemens.

Dans la journée du 21, toutes les mesures de l'Archiduc nous paraissent avoir été défensives: il comptait encore sur la jonction du général Hiller, qui aurait dû lui paraître impossible, depuis le soir du 20, et l'engagement vers Langqwaid. Le 22, il va enfin reprendre l'offensive. Soit qu'il ait appris par quelques prisonniers français ou déserteurs bavarois, qu'il n'avait devant lui qu'une partie des corps de Davout et de Lefebvre, soit qu'il ait eu quelques renseignemens par sa gauche et par ses coureurs vers Landshut, l'Archiduc se décide à attaquer. Mais croyant Napoléon assez éloigné et assez occupé sur l'Iser, à 12 lieues de lui, il espère pouvoir différer encore et achever cette réunion de son armée, qu'il a commencée depuis vingt-quatre heures. Le 22 au matin, attendant encore le 2e corps qui passait le Danube à Ratisbonne à la pointe du jour, et qui aurait pu former

sa réserve, s'il avait agi de suite, ce prince prend les dispositions suivantes : « la 1re colonne » 2e corps, marche à midi sur la chaussée d'A- » bach et emporte ce poste, Veczay est à son » avant-garde (26,600 hommes) : la 2e colonne, » corps de Lichtenstein, marche à une heure » par Veichenloe sur Peising (12,600 hommes) : » la 3e colonne, corps de Hohenzollern (8000 » hommes), marche à midi par Lukepoint et » Dinzling vers Peising : le 4e corps (12,400 » hommes) défend la position de Laichling, pen- » dant l'attaque des colonnes ; s'il est pressé, il » se retirera par Laichling vers Hauss, pour » couvrir la gauche de l'armée : les grenadiers » (9000 hommes) formés en colonnes atten- » dent des ordres : les cuirassiers (3000 hommes) » se placent à Thalmassing et Koffering : l'avant- » garde de Wukassowich (5800 hommes) reste » près d'Eckmühl, gardant ce défilé sous les ordres » de Rosemberg. » Le premier corps de Bellegarde arrivait à Hemau, d'après l'ordre de la veille. Stutterheim donne ces dispositions et cette évaluation, dont il porte le total à 80,400 hommes; plus de moitié de ces forces va se trouver, au moment du besoin, annulée par un mouvement sans motif. Il y avait assez des 54 mille hommes que

l'Archiduc avait sous la main pendant la nuit, pour écraser à la pointe du jour les corps de Davout; d'autant plus qu'en deux ou trois heures, le 2e corps pouvant arriver de Ratisbonne, lui servait d'appui ou de réserve.

Tels furent les ordres donnés par le prince Charles. Mais quel était son but? Ici il faut chercher et deviner. L'Archiduc marche vers les masses ennemies; et il laisse inutilement à Hemau, sur la rive gauche du Danube, un de ses corps d'armée de 27 bataillons et 16 escadrons. Il porte vers le défilé d'Abach et la route d'Abensberg, qui conduit en même temps à Ingolstadt, à Augsbourg et à Munich, plus de la moitié de ses troupes. Enfin il avance sa droite, et pivote sur sa gauche. On dirait qu'il veut envelopper et enlever le corps qui est devant lui. Mais s'il vient à rencontrer des forces égales ou une grande résistance, c'est presque le contraire qu'il fallait faire, pour conserver sa ligne d'opérations, au moins vers le bas Iser. Dans toutes les suppositions, il fallait se hâter. Ce prince veut-il attaquer réellement les corps de Davout? Il s'étend beaucoup trop vers la droite, et sans motif se rapproche du Danube; comme les jours précédens, il s'était trop jeté

vers la Laber. Il devrait chercher à séparer Davout de Napoléon, et à se mettre entre eux : les manœuvres habiles du maréchal, le lui avaient assez indiqué, par le soin qu'il prenait d'abord de s'appuyer à la Laber, et puis d'en éloigner le prince. Celui-ci tend au contraire par ce mouvement, à forcer le maréchal à se retirer de l'autre côté de la Laber, pour aller au-devant de l'Empereur. L'Archiduc veut-il menacer les communications de l'armée française? Elle a déjà changé sa ligne. Il trouvera d'ailleurs les issues plus fortifiées et mieux gardées à Ingolstadt, Rain, et Augsbourg, qu'à Ratisbonne. A la dernière extrémité, l'armée aurait encore sa retraite par Munich et Landsberg, où elle ne peut jamais être prévenue. Veut-il enfin avoir des nouvelles de sa gauche? Napoléon ne tardera pas à lui en porter lui-même. Ainsi l'Archiduc fait le contraire de ce que dans toutes les suppositions il semblait devoir faire. Il est à remarquer qu'exécutant à trois jours de distance, sur le même terrain, qui n'a pas plus de quatre lieues d'étendue, les mêmes mouvemens en sens diamétralement opposé, il a fait deux fois la même faute, et laissé en dehors la partie de l'armée qu'il voulait et devait attaquer.

Toute la matinée fut employée par l'armée autrichienne, à préparer sa marche. Il régna jusqu'à huit heures, un brouillard assez épais, qui cacha des deux côtés les dispositions qui pouvaient avoir été faites. Quand le brouillard eut disparu, les troupes en présence se reconnurent, à peu près dans le même terrain que la veille au soir. Les Autrichiens avaient placé un régiment d'infanterie, sur la hauteur entre Schierling et Laichling. Davout fit replier la cavalerie, en ligne un peu oblique, tirant vers Schierling. La manœuvre de l'ennemi vers la gauche, commençait à s'apercevoir, et donnait de l'inquiétude au maréchal, qui attendait avec une grande impatience de voir arriver des secours. Il prenait diverses dispositions, pour en imposer à l'ennemi. Rosemberg de son côté, était dans une grande anxiété, jusqu'au moment où les colonnes autrichiennes attaqueraient. Ainsi de part et d'autre on s'observait attentivement. Quelques fusillades s'étaient fait entendre vers la gauche du maréchal, à l'approche des tirailleurs qui précédaient les corps ennemis. Ceux-ci mis enfin en mouvement, et longeant le corps du général Montbrun, s'avançaient méthodiquement, dans le plus bel ordre,

s'occupant beaucoup plus de leur alignement que de l'ennemi, et marchant à pas de tortue, comme s'ils étaient destinés à n'arriver jamais à temps sur le point décisif.

Tout-à-coup le canon tonne vers notre droite. Il annonce au prince l'arrivée de son redoutable adversaire. Lorsque Charles le croit encore à Landshut, il le voit tomber comme la foudre, sur un point où il ne s'attendait nullement à combattre, tout-à-fait hors de la direction qu'il avait donnée à ses colonnes. Il était un peu plus d'une heure. Pendant que le 2e corps de Kollowrath faisait moins de trois lieues pour arriver à Ratisbonne, Napoléon en parcourait plus de onze dans la matinée, après avoir combattu la veille au soir sur l'Iser, pour venir battre sur la basse Laber, les restes de l'Archiduc. Il franchit dans ce peu de temps, plus de chemin que l'armée ennemie n'a pu en faire dans les journées des 17, 18 et 19, lorsqu'elle avait tant de hâte d'atteindre les bords du Danube.

Napoléon ayant acheminé le corps de Lannes, précédé des Wurtembergeois, s'était mis en route avec trois divisions du 4e corps et la division de cuirassiers du général Espagne. Celle-ci arriva seule jusque sur le champ de bataille;

Les divisions d'infanterie du 4e corps restèrent en réserve un peu en arrière, ainsi que le corps d'Oudinot, qui n'ayant pas pu rejoindre à Landshut, avait reçu cette nouvelle direction. Mais Masséna ne quitta pas l'Empereur : cet ancien compagnon de ses premiers exploits, l'accompagna et le seconda avec zèle, dans cette immortelle journée.

Wukassowich ne tarda pas d'annoncer à l'Archiduc, que ses avant-postes étaient repliés sur la route de Landshut. Essayant de défendre les villages de Buchausen et de Lintach, il garnit d'artillerie les hauteurs. Rien ne put tenir. En peu de minutes l'avant-garde fut culbutée et chassée sur le défilé d'Eckmühl, qui était gardé par deux bataillons de Peterwardin, et par la brigade Biber. Le prince de Rosemberg découvrait les colonnes de Napoléon, allongées sur la route de Landshut. Se voyant exposé à une terrible attaque, il se hâta, en attendant que l'Archiduc pût le faire soutenir, de reployer derrière les villages de Laichling, les troupes postées en avant, et d'occuper les hauteurs d'Eckmühl, pour défendre la chaussée de Ratisbonne et même les approches de cette ville. Ces hau-

teurs étaient garnies d'artillerie, battant les environs d'Eckmühl, la Laber et la communication déjà ouverte, entre les troupes françaises qui arrivaient à Lintach, et Schierling d'où une partie de la cavalerie passait à la rive droite de la Laber.

Du haut de ces collines de Lintach, nous découvrions par le travers de sa largeur, ce champ de bataille qui s'élevait doucement en amphithéâtre. Les sommités étaient couronnées de belles forêts; les vallons s'ouvraient devant nous, assez nus, mais cultivés, et séparés par des coteaux peu saillans. On y remarquait surtout le vallon d'Eckmühl, au milieu duquel montait en serpentant la chaussée de Ratisbonne; celui de Laichling, où se trouvaient ces deux villages, séparés par un bouquet de bois. La carte nous indiquait la position de Ratisbonne, objet de nos vœux, et sa plaine qui s'étendait sur le revers des sommités, dont le pied était contourné par le prolongement de la chaussée d'Eckmühl, bordée d'un côté par des prairies marécageuses. A nos pieds, nous voyions la Laber, sortant à gauche du gros village de Schierling, couler au milieu de verts et humides paturages. Nous suivions les sinuosités de son lit, planté de saules et de peu-

pliers, dans le fond d'une vallée large de deux milliers de toises, ornée de beaux villages, coupée de petits canaux et de chemins ombragés, et dont les hauteurs sont légèrement inclinées. Vers notre droite, nous voyions celles-ci se relever aux collines boisées de Roking, qui dominent fortement les environs, et qui semblaient destinées à jouer un grand rôle dans la bataille. Ces aspects nous offraient des paysages d'une extrême fraîcheur. Mais cette vallée si agréable, était encore plus difficile et périlleuse à franchir devant nous. Au milieu de ces rians tableaux, au travers de ces bouquets d'arbres divers, nous apercevions de grands mouvemens de troupes, l'établissement des batteries ennemies, tout l'apprêt et l'appareil de la bataille. La vue de ce terrain si varié et des dispositions nouvelles pour nous, des deux maréchaux Davout et Lefebvre; leur ligne qui formait une sorte d'équerre avec la nôtre, et qui couronnait la crête fort sinueuse des hauteurs en face de Laichling; le mélange qui en résultait de troupes françaises, alliées, autrichiennes; tout semblait réuni pour dérouter les yeux les plus exercés. On discutait derrière Napoléon, sur la nature de ces diverses dispositions, et sur la formation

des deux armées. Le major-général ne s'y montrait pas le plus clairvoyant. On pouvait cependant démêler assez facilement, la ligne blanche du corps de Rosemberg, qui se dessinait sur la berge gauche de la vallée de Laichling, et qui vint successivement se dérouler, comme un ruban, le long de la Laber, pour occuper Eckmühl et gagner un appui sur les collines boisées de Roking.

Napoléon saisissant d'un coup d'œil, les accidens de ce terrain si varié, les dispositions des corps et le vrai chemin de la victoire, a sur-le-champ déterminé ses diverses attaques et leur point de réunion. On discute encore; et les officiers d'ordonnance, partis de tous côtés, sont déjà au loin portant les ordres. L'Empereur va faire attaquer le centre de l'ennemi par Davout, forcer la gauche à Eckmühl, et se prolonger sur la route de Ratisbonne qui tourne l'armée du prince Charles. Ainsi il le rejette sur cette ville et sur la Bohème; il le coupe des ponts qu'il peut avoir sur le bas Iser ou sur le Danube, et de ses magasins sur l'Inn; il lui enlève les communications directes avec Vienne, dont la route appartient désormais à l'armée française.

Bientôt le feu commence. Il s'engage des deux

côtés; et se prolongeant sur toute la ligne, dessine parfaitement les positions des deux armées, par deux bandes d'une vapeur légère, que marquent de loin à loin les fumées blanchâtres et les éclairs des batteries. Alors les armées se montrent comme par enchantement, au milieu de ces beaux paysages. Toute discussion cesse devant ce spectacle imposant, qui anime des plus hauts intérêts, ce magnifique champ de bataille, dans lequel va se décider le sort des deux armées et de l'Allemagne.

L'Empereur fait assaillir sous ses yeux, par les Wurtembergeois, le pont et le village d'Eckmühl, qui sont vivement défendus par l'infanterie ennemie, et dont les approches sont foudroyées par une artillerie formidable. Les Wurtembergeois, plusieurs fois repoussés, rebutés de leurs vains efforts, sont ramenés à la charge par des officiers français. Pendant ce temps, la gauche de la ligne ennemie faisait du chemin, et cherchait pour son flanc, un appui qu'elle allait trouver sur les hauteurs boisées qui bordent le vallon marécageux de la Laber. Elle pouvait les rendre inattaquables, en les couronnant d'artillerie, et en garnissant le bois et les collines de Roking qui sont en arrière. Il était

de la plus grande importance de les prévenir sur les hauteurs. Les premières compagnies de voltigeurs du corps de Lannes, arrivaient à l'extrême droite. Mais elles s'arrêtaient sur la petite rivière, en attendant le reste de la division Gudin. Par un heureux hasard, se trouve là un simple aide-de-camp (1), qui avait jugé le terrain et le mouvement. Sans mission, étranger à ce corps, il se met à la tête des compagnies, traverse la Laber au Stanglmühl, gravit la hauteur, se fait suivre par les premiers bataillons, culbute les premières troupes de l'ennemi, et occupe le bord des bois de Roking, que les masses autrichiennes ne peuvent plus reprendre. La division Gudin suit ce mouvement, auquel le bulletin français semble

(1) L'auteur de ces Mémoires, alors capitaine aide-de-camp du maréchal Masséna. Libre par l'absence du 4e corps, il parcourait le champ de bataille, en cherchant l'occasion d'être utile. La veille, il était avec l'avant-garde aux portes de Landshut. Le lendemain 23, il enleva un convoi considérable et son escorte, à cinq lieues en avant de Straubing. Peu de jours après, il fut blessé au terrible combat d'Ebersberg (voyez le *rapport du maréchal Masséna du* 3 *mai*), et y gagna le grade de chef de bataillon; mais il rejoignit bientôt son corps d'armée pour assister au passage du Danube et à la bataille d'Essling.

attribuer quelque part dans le résultat de cette journée. Peu de temps après, le général Savari et le prince Berthier visitèrent les positions que venaient d'enlever les troupes de Gudin.

De son côté, la division Morand traverse la Laber et aborde l'ennemi. La cavalerie se met en ligne entre Schierling et Eckmühl que les Wurtembergeois avaient enfin occupés, non sans beaucoup de peine. Alors le maréchal Lannes fait marcher les corps de la droite contre la ligne ennemie. La division Gudin poursuivant ses avantages, avait tourné Eckmühl, et favorisé la prise de ce village; elle s'engage dans les bois de Roking contre l'avant-garde de Wukassowich et la brigade de Biber, qui y pénétraient de leur côté. Morand appuie à gauche les attaques de Gudin. La cavalerie ainsi formée, les Français à la droite, les Wurtembergeois au centre et les Bavarois à gauche, charge sur la pente des hauteurs, qui s'élevaient devant elle, et prélude aux brillans faits d'armes qui devaient couronner cette journée.

A l'aile gauche, Davout commence le feu, lorsqu'il entend les premiers coups de canon de l'Empereur. Faisant jouer l'artillerie qui garnissait les hauteurs, il attaque Unter-

Laichling, fortement retranché, et le bois en arrière, défendu par des abatis. L'un et l'autre étaient vivement disputés, et ne cédèrent qu'à une charge très-audacieuse du 10e en masse, qui enleva le village et se couvrit de gloire. Ce régiment fut vigoureusement soutenu par le *terrible* 57e, qui avait défait six régimens autrichiens le 19, et par le 72e, qui s'était également distingué dans ce combat mémorable. La division Friant se montra digne de sa brillante réputation; vers la gauche, elle dépassait Unter-Laichling, et pénétrait dans la forêt de Santing. Les régimens de Chateler et de Reuss-Graits furent forcés à se retirer sur Ober-Santing.

La gauche de Rosemberg résiste avec opiniâtreté, quoique ce corps dût faire face des deux côtés, vers Laichling et vers Eckmühl. La division Saint-Hilaire, après avoir assez longtemps disputé le bois de Laichling, chasse l'ennemi, débouche au travers des coteaux, et s'avance vers la chaussée. Une charge de la cavalerie autrichienne l'arrête pendant quelques momens, si précieux dans de telles circonstances. Le maréchal Davout fait porter de nouveau cette division en avant; elle marche de coteau en coteau; ses tirailleurs allaient atteindre de l'artillerie

qui se retirait d'Eckmühl en toute hâte. La cavalerie autrichienne s'élance de nouveau, et sauve encore ses pièces.

Les cavaliers bavarois chargeaient avec beaucoup de vigueur, en gravissant les hauteurs; ils allaient s'emparer d'une batterie, qui est également sauvée par la cavalerie ennemie. Mais la nôtre se porte à l'appui des Bavarois, et culbute les hussards, ainsi que les chevau-légers autrichiens. Ces attaques furent honorables pour les deux partis, mais bien plus difficiles pour nous, à cause des escarpemens du terrain. Elles ne produisaient encore rien de décisif. Bientôt cependant le régiment de Stipsciz ayant été renversé en arrière d'Unter-Laichling, la cavalerie française se porte en avant. Elle renouvelle ses charges, et se conduit si brillamment, que l'infanterie de Lannes, qui longeait la hauteur, s'arrête pour applaudir des mains, en criant : *Vivent les cuirassiers!*

La nature de ce terrain si coupé, avait exigé des attaques séparées. La bataille commençait par une suite de combats particuliers de chaque corps, dont Napoléon avait marqué la concentration autour de la chaussée de Ratisbonne. A la droite, le maréchal Lannes, placé par l'Em-

pereur sur le point décisif du champ de bataille, poussait vigoureusement les Autrichiens; reployant toute leur gauche, il aurait suffi pour renverser leur ligne et gagner la bataille, si la bravoure des troupes de Davout, n'eût culbuté les bataillons qui étaient devant elles. Vivement poursuivi de toutes parts, l'ennemi fut forcé d'abandonner une partie de son artillerie : seize pièces encore en batterie, tombèrent en notre pouvoir; mais leurs canonniers avaient glorieusement succombé autour d'elles.

L'Empereur pesant les ressources des deux partis, planait sur l'ensemble des dispositions, dirigeait lui-même les mouvemens des corps, et appuyait fortement à droite, où il animait de sa présence l'attaque de Lannes. Ainsi il ôtait à l'Archiduc tout moyen de remédier à la perte de la bataille. Il envoyait en masse sur la chaussée, prête à déboucher par le centre, la cavalerie qui jusque là n'avait pu charger que partiellement. Napoléon faisait ensuite avancer sa ligne entière: Davout à la gauche, par Santing, ayant Montbrun encore plus à gauche; Lefebvre avec les Bavarois et la division de Demont, entre la chaussée et Davout; la cavalerie au centre; Lannes à droite, par Felkofen

et Galspach. Il rapprochait en même temps les corps de Masséna et d'Oudinot, des bords de la Laber, afin de s'assurer une réserve capable de parer à tous les événemens.

Les corps ennemis tentèrent vainement d'arrêter les progrès de nos attaques. Rosemberg et ses généraux se mirent à leur tête, et cherchèrent à les maintenir sur leur terrain; ils ne purent résister à nos chocs réitérés. Le prince de Rosemberg, abandonné à lui-même pendant trois heures de combat avec très-peu de renforts, pressé vigoureusement de front et sur les deux flancs, montra un dévouement et une fermeté dignes d'un meilleur sort. Il fut enfin obligé de céder à la valeur et au nombre. Faisant conduire son infanterie à travers les bois, par Santing sur Eglofsheim, il se retira sur la chaussée, en couvrant son mouvement par quelque cavalerie, et par une disposition d'artillerie sur les hauteurs, en arrière du défilé de Hoheberg.

Cependant au bout de trois heures de tels combats, qu'avaient donc fait les trois autres corps de l'armée autrichienne, pour venir au secours de la gauche, qui se dévouait d'une manière si honorable? S'étant mis en marche peu de temps avant le bruit du canon, ils ne de-

Digitized by Google

vaient pas avoir parcouru beaucoup de chemin. Qu'avait fait pour le salut de ces braves troupes, pour assurer l'importante ligne d'opérations sur Ratisbonne, le prince généralissime, qui était tout au plus à deux lieues de la chaussée d'Eckmühl ? Stutterheim et les bulletins ne nous en apprennent rien. Le premier dit que l'Archiduc fit cesser le mouvement général, et ordonna à Rosemberg de se reployer derrière le Pfetterbach; mais celui-ci était trop fortement engagé, pour se retirer à sa volonté. Du plateau de Peysing, lieu de réunion des deux colonnes de l'Archiduc, à peine y a-t-il une lieue jusqu'au terrain où était la gauche de Davout. Une attaque sur ce flanc, arrêtant aussitôt le maréchal, l'aurait forcé à faire *front* devant ce nouvel ennemi. Le résultat nécessaire et bien aisé à obtenir, était un grand *changement de front central* de toute l'armée autrichienne. Elle portait son aile droite en avant d'Abach; et, suivant l'heure de cette attaque, la gauche s'établissait sur les hauteurs de Roking, ou en arrière le long du Pfetterbach à Koffering. Elle couvrait ainsi la route de Ratisbonne, et avait derrière elle plusieurs chemins vers cette ville. En moins de deux heures cette manœuvre pouvait être

effectuée. La bataille recommençait à trois ou quatre heures après midi, sur un excellent terrain pour l'Archiduc, et avec des forces égales. Mais pour cela, il aurait fallu une activité égale à celle de Napoléon et de son armée.

Stutterheim nous indique aussi les dispositions suivantes prescrites par l'Archiduc : La 1re colonne de Kollowrath, reçut l'ordre de revenir sur ses pas, et de prendre position entre Isling et le Galgenberg, sous Ratisbonne; la 2e colonne, d'aller entre Gebelkofen et Thalmassing; la 3e colonne, sous le prince de Hohenzollern, entre Thalmassing et Santing, avec une brigade vers Eglofsheim. Ce dernier corps se trouva ainsi engagé avec la gauche du maréchal Davout, qui débouchait entre Laichling et Lukepoint. Une belle attaque des hussards de Ferdinand, arrêta quelques instans nos tirailleurs, et permit au prince de Hohenzollern de faire ses dispositions, et d'établir quelques bataillons en avant de Thalmassing. Les grenadiers autrichiens se retirèrent par Eglofsheim et Koffering. La brigade des cuirassiers de l'Empereur et de Gottesheim, fut placée en avant d'Eglofsheim, à gauche de la route de Ratisbonne, pour recevoir le 4e corps. Ainsi l'Archiduc forme ses corps d'armée, éche-

Digitized by Google

lonnés de Santing à Thalmassing, Gebelkofen et Isling, en une sorte de colonne parallèle à la chaussée, et à une petite lieue de celle-ci, sur laquelle il laissait seulement les grenadiers fort en arrière, et la brigade de cuirassiers.

On voit que l'archiduc Charles s'occupait beaucoup plus dans ce moment, de conserver ses troupes que de gagner la bataille. Nous le retrouverons tel dans toutes les circonstances. Ces dispositions peuvent être louées; elles le seront. Mais avec elles, si on n'est jamais complétement battu, il est difficile d'être, même quelquefois, victorieux; car ce sont ordinairement les plus opiniâtres qui obtiennent la victoire. L'armée autrichienne devait-elle prendre l'offensive en général, pour se tenir constamment sur la défensive dans toutes les affaires de détail? L'observation doit en être faite dans l'intérêt de l'art, quoiqu'on soit bien loin de désapprouver les motifs que le prince a pu avoir, pour agir ainsi contre toutes les règles.

Rosemberg tint quelque temps sur la position d'Hoheberg, assez favorable, mais inclinée et prêtant le flanc gauche. Nos colonnes faisaient des progrès de tous côtés, et débouchaient des bois malgré quelques charges tentées pour les

arrêter. Notre cavalerie marchait en masse, par la chaussée et par l'éclairci de Galsbach, soutenue à droite par les attaques de Lannes qui traversait les bois, à gauche par celles de Davout. La ligne de Hoheberg fut tournée par les flancs, et culbutée sur son front. La cavalerie continua à s'avancer, reployant devant elle tous les échelons que l'ennemi disposait, pour assurer sa retraite, au travers des défilés de Hagelstadt, entre les hauteurs boisées et le ruisseau. Les régimens de Vincent, de Stipsciz et de Ferdinand, qui avaient déjà beaucoup souffert, allèrent s'appuyer aux cuirassiers, en avant d'Eglofsheim. Napoléon reformait sa ligne sur les bords de la plaine, à mesure que les troupes débouchaient des bois par Galsbach, Hagelstadt, Eglofsheim, Santing et Lukepoint. Il envoyait sa cavalerie légère jusqu'à la chaussée de Straubing, pour intercepter les corps ennemis qui voudraient s'y jeter.

L'infanterie autrichienne fort maltraitée par la nôtre, se retirait de tous côtés dans le plus grand désordre, et suivie de manière à ne pouvoir rétablir ses rangs. L'Archiduc voulut la mettre à couvert, en l'échelonnant sur les chemins de traverse à gauche de la chaussée. Pour

gagner la nuit qui approchait, et pour arrêter l'impétuosité de notre poursuite, au milieu de ces plaines qui s'étendaient jusqu'au Danube, l'Archiduc avait placé à leur entrée, en dernière réserve, douze escadrons des cuirassiers de l'Empereur et de Gottesheim; à leur gauche s'étaient portés les vingt escadrons des hussards de Stipsciz ou de Ferdinand, et des chevau-légers de Vincent. Cette ligne de cavalerie formée en avant d'Eglofsheim, et à gauche de la chaussée, était protégée par plusieurs batteries, et par quelques bataillons de grenadiers, logés dans Eglofsheim ou sur les hauteurs boisées.

Vers sept heures du soir, Napoléon fit porter en avant la cavalerie légère, et lui ordonna de se prolonger toujours vers la droite, dans la direction du Danube. Il la fit soutenir par les divisions de cuirassiers Nansouty et Saint-Sulpice. Après quelques charges, où la cavalerie légère des deux partis montra beaucoup de bravoure et même d'animosité, les cuirassiers autrichiens qui auraient dû se borner à gagner du temps, attaquèrent, en se lançant sur notre ligne, avec un courage qui approchait de la fureur. Nos cuirassiers coururent au-devant de l'ennemi. Les deux masses se choquèrent avec violence, se

pénétrèrent sur plusieurs points. Il en résulta une des plus épaisses mêlées, qu'on eût vues depuis bien du temps. L'artillerie ennemie s'était sauvée à notre approche. Tout bruit de feu avait d'abord cessé. Il fallait entendre l'horrible roulement de ce combat à l'arme blanche, ces sabres retentissans sur les casques et les cuirasses comme le marteau sur l'enclume, le son aigu des trompettes, les cris affreux des combattans. Quelques coups de canon de l'infanterie, venaient de loin à loin mêler les éclats de la foudre aux sourds mugissemens de la tempête. Le fer frappant sur le fer, en faisait jaillir de nombreuses étincelles, qui brillaient au milieu de l'obscurité. Bientôt la lune se levant, éclaire cette terrible et imposante scène. Les cuirassiers autrichiens, couverts seulement sur la poitrine, éprouvent de grandes pertes et ne s'en montrent que plus braves. Dans cette mêlée, où on se bat homme à homme, ils reçoivent de cruelles blessures dans le dos et dans les reins, sans pouvoir presque se venger; les nôtres, couverts de tous côtés, ne songent qu'à porter des coups assurés. Là, fut décidée sans appel, une question débattue dans la cavalerie, celle de la nécessité des cuirasses dou-

Digitized by Google

bles. Le nombre des morts se trouva, dans le rapport, de treize Autrichiens, et celui des blessés, de huit Autrichiens pour un Français. Là fut jugée aussi la question long-temps contestée, de la supériorité des deux cavaleries. Celle de l'ennemi ne put résister long-temps, et se sauva dans la plus grande confusion, vivement poursuivie sur la chaussée, où les fuyards couraient pêle-mêle avec les vainqueurs. Un grand nombre fut précipité dans les marais, à gauche de la route. Deux gros carrés de grenadiers autrichiens, furent renversés et enlevés par nos cuirassiers, près de Köffering. Au milieu de cette mêlée, le général des cuirassiers ennemis Schneller fut blessé, Stutterheim fut au moment d'être pris. On a assuré que l'Archiduc était près de là, dirigeant lui-même le mouvement rétrograde du corps de Rosemberg.

Le terrain s'ouvre depuis Eglofsheim jusqu'à Ratisbonne et au Danube; les hauteurs disparaissent presque entièrement. L'Empereur se trouvait près de la cavalerie, avec les maréchaux. On dit que Lannes proposa de continuer à marcher jusqu'au Danube, de suivre l'épée dans les reins l'armée ennemie, et de profiter du désordre dans lequel elle venait d'être mise,

pour terminer la guerre sous les murs de Ratisbonne. Les autres maréchaux objectèrent l'éloignement et l'extrême fatigue des masses d'infanterie, dont une bonne partie arrivait de Landshut dans la journée, la composition de l'armée, au milieu de laquelle on comptait de grands corps de troupes allemandes, les dangers et les hasards des combats de nuit, la résolution que venaient de montrer les Autrichiens, enfin les moyens de résistance et de salut, que l'Archiduc devait trouver derrière les remparts de Ratisbonne. Nos troupes étaient réellement harassées de fatigue et de faim. L'Empereur se rangea du parti le plus sage, et ordonna de former les bivouacs.

CHAPITRE IV.

LE 23, NAPOLÉON ENLÈVE RATISBONNE; L'ARCHIDUC SE RETIRE EN BOHÈME.

La retraite de l'ennemi en désordre, est favorisée par la nuit. — L'Archiduc peut heureusement se réfugier dans Ratisbonne. — Il fait une perte considérable; mais les généraux français Cervoni et Hervo sont tués. — Pendant la nuit, l'Archiduc construit un second pont, et fait filer son armée avec ses bagages. — Napoléon fait ses dispositions pour les corps envoyés sur Vienne, et pour marcher à la poursuite de Charles. — Le 23, notre cavalerie culbute celle des ennemis. — Lannes presse leur infanterie au pont de bateaux. — L'Empereur dirige les attaques contre Ratisbonne. — Il est blessé au pied, et va tranquilliser les inquiétudes de l'armée. — Ratisbonne est escaladé sous un feu très-violent. — Lannes pénètre dans la ville, mais il ne peut enlever le pont. — L'Archiduc se retire par Cham et Waldmunchen, sur la Bohême. — L'Empereur passe les corps en revue, et distribue les premières dotations aux soldats. — Il accueille avec bonté le 65e régiment; et adresse ses remerciemens à l'armée victorieuse, en lui promettant de la conduire à Vienne avant un mois.

La bataille d'Eckmühl ne se termina qu'après la nuit close. Sans cela, notre brave cavalerie, prolongeant la poursuite jusqu'au Danube et aux

portes de Ratisbonne, aurait fait à l'ennemi un mal irréparable. Il fallut l'arrêter dans ce pays assez difficile, et attendre l'infanterie dont l'ardeur ne pouvait cependant pas égaler l'impétuosité de la cavalerie. Les corps que l'Archiduc avait assez mal à propos disposés en échelons, sur le flanc de la chaussée, successivement attaqués de front et dépassés par leurs flancs, se retirèrent à la faveur des bois et de la nuit. Celui de Hohenzollern, qui voulait gagner la grande route à Koffering, perdit dans son mouvement une de ses batteries. La cavalerie de Lichtenstein qui se dirigeait sur Traubling, précédant son infanterie, rencontra une de nos avant-gardes près de ce village, et par une charge faite sur son flanc au milieu de l'obscurité, arrêta les têtes de colonnes. Le 4e corps plus vivement pressé, n'échappa qu'à la faveur de la nuit profonde, au travers des passages du Pfetterbach, par lesquels il rejoignit le 3e corps.

D'après l'aveu des ennemis et l'examen des dispositions qui leur furent prescrites, divers corps se trouvaient dans la plus grande confusion. Plusieurs qui étaient égarés au milieu de ce terrain si coupé, ne purent rejoindre qu'au milieu de la nuit. Un seul fait indique assez leur

situation. Le colonel Gueheneux, aide-de-camp du maréchal Lannes, portant des ordres, tomba au milieu d'un régiment ennemi qui errait au milieu de nos bivacs. Fatigué de chercher en vain une issue, le colonel autrichien lui dit : « Vous étiez mon prisonnier, je suis maintenant » le vôtre ; allons au quartier-général français. » Le lendemain, après une longue nuit de dix heures, nous fîmes encore beaucoup de prisonniers, sur la route de Ratisbonne et dans les villages environnans.

L'Archiduc rentra le soir dans Ratisbonne, heureux de ne plus y rencontrer la garnison française, et d'y posséder au contraire un abri, un passage pour traverser l'impétueux Danube, et les moyens d'établir un nouveau pont. Le lendemain matin il pouvait être attaqué, non-seulement par les corps victorieux, mais par ceux de Masséna et d'Oudinot, qui étant fort près de là en réserve, ne tirèrent pas un coup de fusil dans la journée du 22.

La perte des Autrichiens à la bataille d'Eckmühl est portée à 5000 hommes tués, 15000 prisonniers, douze drapeaux et seize pièces de canon ; perte peu considérable du reste, en comparaison de celle qu'ils devaient éprouver.

Grünne porte dans sa correspondance la perte totale dans ces affaires, à 20,000 hommes et cent pièces de canon. L'armée française perdit beaucoup moins de monde; car Napoléon lui assura toujours la supériorité du nombre; elle n'eut pas de prisonniers et conserva tous ses blessés. Mais elle eut à regretter des généraux recommandables. Dès le commencement de l'affaire, le général Cervoni fut tué : il examinait avec le maréchal Lannes, une carte qu'ils tenaient chacun de leur côté; un boulet la traverse et étend le général roide mort. Le maréchal témoignant de vifs regrets, pour lui-même à cause de leur ancien attachement, et pour la France qui perdait un de ses défenseurs, s'écria cependant : « *Heureuse mort!* » Effectivement Cervoni n'avait pas eu un instant de souffrance. Qui mieux que Lannes méritait d'obtenir une telle faveur de la fortune guerrière! Mais il se passa bien peu de temps avant que lui-même ne mourût, au milieu de cruelles douleurs. Le général Hervo, dont on estimait la bravoure, l'intelligence, l'activité, fut tué au combat de Peysing. Le général Clément, officier de courage et d'un mérite distingué, eut le bras emporté. Le général Schramm fut blessé. Le brave colonel

Sachs fut tué à la tête de son 14e régiment de chasseurs, en enlevant une batterie ennemie. Le bulletin porte notre perte à 1200 hommes tués et à 4000 blessés. Elle dut être plus considérable; mais il était inutile de la faire connaître aux ennemis et même à des alliés douteux: c'est du reste la seule altération à l'exacte vérité. On peut en comparant les bulletins des deux armées, voir maintenant quels sont ceux qui s'éloignaient le plus de la réalité.

L'Empereur remplaça l'Archiduc dans son quartier-général d'Eglofsheim. L'armée bivaqua en avant de ce village et de Koffering, en s'étendant par la droite jusqu'au Danube, pour intercepter toute retraite par les routes de Straubing. L'armée ennemie se rangea dans la plaine autour de Ratisbonne. L'Archiduc employa la nuit entière à faire filer ses bagages et ses troupes, sur le pont de cette ville. Comme il ne suffisait pas aux circonstances et à la quantité des voitures, un autre pont fut jeté fort près de la ville, au-dessous du confluent de la Regenz, avec des bateaux trouvés en partie à Ratisbonne. L'Archiduc laissa sa cavalerie pour arrêter notre première poursuite. Il garnit aussi la ville d'infanterie.

L'éclatante victoire d'Eckmühl, la retraite de l'Archiduc, la prochaine conquête de Ratisbonne, ne font pas perdre de vue à l'Empereur, ses projets ultérieurs et la nécessité de profiter des avantages qu'il vient d'obtenir. Cette première partie de la campagne est accomplie; Napoléon prépare la seconde. Le 23, avant de marcher sur Ratisbonne, il donne ordre à Masséna, dont la présence est inutile sur ce point, « de se por-
» ter au plus vite avec son corps d'armée sur
» Straubing, dont il doit garder le pont de ba-
» teaux, et d'envoyer sur les deux rives du
» Danube des coureurs au loin. » Masséna raccommodait le soir même le pont de Straubing, qui avait été détruit. Ses officiers allèrent jusqu'auprès de l'Iser, et firent des captures considérables sur l'ennemi. En trois jours, le maréchal traversait l'Iser et la Vils, dont les ponts étaient coupés, il débloquait Passau, enlevait le pont de l'Inn et se trouvait maître de ce passage si important, vers lequel tendaient depuis long-temps les manœuvres de l'Empereur. Passau assurait la ligne d'opérations sur Vienne.

Napoléon adresse en même temps au maréchal Bessières, l'ordre de passer l'Inn et de s'emparer de Braunau, afin de maîtriser tout le bas

Inn, d'étendre sa base et de délivrer entièrement la Bavière. Il faisait soutenir Bessières par les corps de Lefebvre, d'Oudinot, de Vandamme et par la division Saint-Hilaire, qui reçurent, dans la soirée ou dans la nuit, l'ordre de marcher vers Landshut, en fouillant et nettoyant le pays, encore plein de soldats appartenant aux corps autrichiens. La cavalerie devait y être rendue le soir même du 24, et l'infanterie atteindre le plus loin qu'elle pourrait. Enfin il expédiait l'ordre aux premiers corps de la garde qui arrivaient, de se diriger sur Landshut. Après avoir ainsi disposé des troupes qui ne lui étaient plus nécessaires devant le prince Charles, afin de porter au loin les résultats de ses victoires, Napoléon va se mettre avec la cavalerie, les corps de Lannes et de Davout, à la poursuite de l'Archiduc.

Le général Stutterheim évalue à 66,000 hommes, les forces qui restaient à l'Archiduc sous les murs de Ratisbonne, et avec lesquelles il ne crut pas devoir recommencer le combat. Le général Grünne les réduit à 50,000 hommes, qui atteignirent la rive gauche avec le prince. Celui-ci ordonna à Bellegarde de se rendre d'Hemau à Stadt-am-hof. Le pont de bateaux ne fut terminé et entièrement praticable qu'à huit heures du

matin. Le 1er corps de réserve y passa, couvert par la brigade du général Mayer. Le 2e corps de Kollowrath était chargé de protéger la retraite. La cavalerie autrichienne, soutenue par de l'infanterie, s'étendait en avant de Ratisbonne, depuis la chaussée de Straubing jusqu'à celle d'Abach. Un bataillon de grenadiers occupait Veinting, où il fut enlevé. Cette ligne était beaucoup trop longue. Le général Klenau venait avec les uhlans de Merweldt, relever Stutterheim aux avant-postes. La cavalerie française s'avança entre huit et neuf heures; et dès les premières charges, eut bientôt culbuté les uhlans. Les hussards de Stipsciz et de Ferdinand furent également renversés. Les chevau-légers de Klenau ne résistèrent pas davantage. Les cuirassiers de Hohenzollern et de Ferdinand ne purent arrêter pendant long-temps les attaques de nos cuirassiers. Tout fut battu successivement.

Mais la cavalerie autrichienne, dont la retraite s'effectuait par la porte d'Abach, attira de ce côté la poursuite de nos troupes et leur déroba d'abord la connaissance du pont de bateaux. On ne s'apercut qu'assez tard de son existence. Dès lors Lannes s'y porta et arriva encore assez a temps, pour harceler le

corps de réserve. Il lui fit perdre beaucoup de monde par le feu de son artillerie, dirigé sur ce pont fort étroit, et d'où beaucoup d'Autrichiens furent précipités dans le Danube. L'ennemi avoue qu'il y eut un grand désordre dans son mouvement de retraite. L'Archiduc fit couronner d'artillerie les hauteurs de la rive gauche, pour répondre à notre feu, et protéger le passage. Mais il ne put reployer et conserver son pont, dont la majeure partie tomba en notre pouvoir. La cavalerie poursuivie jusqu'à la porte de Ratisbonne, y éprouva de grandes pertes. Stutterrheim les évalue à un millier d'hommes. L'ardeur des nôtres était telle, et leurs charges si vives, qu'ils faillirent entrer dans Ratisbonne avec l'ennemi. Plusieurs carabiniers vinrent se faire tuer près des fossés de la ville.

Vers midi, le général Flosheis laissé dans Ratisbonne avec six bataillons, fit barricader la porte d'Abach; les autres l'étaient déjà. Il borda d'infanterie les remparts. L'Empereur qui marchait avec la cavalerie, fit avancer les pièces de douze et les obusiers de la réserve. Il les établit ainsi que l'infanterie. Cependant l'artillerie placée sur l'enceinte de Ratisbonne tirait vivement pour empêcher nos approches; la nôtre

y répondait. Cette malheureuse ville toujours la plus exposée par sa position, aux ravages de la guerre, en fut de nouveau la victime. Le feu prit dans l'intérieur sur divers points. Nos canons tiraient sans effet contre les murailles; ils ne pouvaient ni les ouvrir ni enfoncer les portes. Napoléon fit approcher jusqu'à huit cents pas l'infanterie, qui fut ainsi placée : Lannes à droite, vis à vis des portes de Straubing et d'Eckmühl; Davout à gauche; Montbrun s'avança en face de la porte d'Abach. Nos tirailleurs se glissant au travers des jardins, inquiétaient beaucoup l'infanterie ennemie qui garnissait la crête du parapet. Mais tout cela ne servait à rien pour la prise de Ratisbonne. Il fallait, pour y pénétrer, descendre avec des échelles dans le fossé profond et revêtu d'une bonne contrescarpe, le passer, escalader la muraille; il fallait enfin faire une attaque de vive force. Celle-ci était difficile, à cause de la hauteur de l'enceinte et de ses divers angles qui se flanquaient réciproquement. Pendant que l'artillerie continuait à battre et qu'on se préparait à l'assaut, Lannes faisait avancer les troupes à couvert, et apporter des échelles des villages voisins.

Au milieu de ces triomphes et des plus bril-

lans exploits de la vie de Napoléon, lorsque la victoire le couronnait de ses plus beaux lauriers, une balle de carabine vint le frapper, comme pour nous avertir tous, de l'instabilité des choses humaines. Que de destinées cette balle pouvait bouleverser! Napoléon s'était arrêté sur un plateau découvert, en face des maisons de Kirchhof; il venait de déjeuner gaîment, et avait invité ceux qui l'environnaient. Se trouvant dans le moment seul avec le maréchal Lannes, il se sentit touché au pied droit. Aussitôt on l'entoure, la botte est enlevée, et on aperçoit une forte contusion de balle. Le bruit se répand rapidement et au loin, que l'Empereur est blessé. Les soldats accourent de toutes parts; le fantassin abandonne ses faisceaux, le cavalier son cheval: en un instant quinze mille hommes entourent leur père, malgré le canon ennemi qui réunit ses boulets sur cet immense groupe. Le premier besoin de Napoléon est de répondre à tant d'amour, et d'aller tranquilliser l'inquiétude de l'armée. Il monte à cheval; des roulemens de tambour prolongés sur la ligne, rappellent le soldat dans les rangs. Il les parcourt, et reçoit partout les expressions de la plus vive joie, du plus ardent dévouement.

La veille, entouré de boulets, l'Empereur disait: *Ne semble-t-il pas que ces boulets nous reconnaissent?* Ce jour-là même, comme on lui faisait observer qu'il exposait trop une existence précieuse pour tous: *Il faut bien que je voie ce qui se passe.* Ces chances si nombreuses et à chaque instant renouvelées, sur les probabilités de sa mort, n'ont pas été une des moindres données des calculs de nos ennemis. Il ne fallait qu'une balle pour tout détruire chez nous; tandis que la coalition ne hasardait que ses pions, avait de quoi les renouveler sans cesse, et se tenait loin de la scène du carnage. Effectivement, dans cet instant même, l'empereur François, qui, au commencement de la guerre, avait quitté sa capitale avec un grand appareil, qui s'était arrêté prudemment entre l'armée et Vienne à Scharding, quittait cette ville en apprenant, le 23 dans la soirée, le résultat des affaires d'Eckmühl par l'arrivée d'un aide-de-camp de l'Archiduc.

Cependant le maréchal Lannes ayant remarqué une grande maison adossée aux remparts de Ratisbonne, assez près de la porte de Straubing, ordonne de diriger contre elle le feu de l'artillerie. Elle est bientôt abattue; ses débris tombant dans le fossé, forment une sorte

de rampe assez accessible, devant laquelle le fossé était escarpé et profond. Le maréchal se rapproche des bataillons placés à couvert dans les maisons voisines. De là, pour arriver en face de cette rampe, il fallait parcourir un peu plus de deux cents pas, sur la promenade extérieure qui entoure la ville. Lannes envoie des hommes porter les échelles sur le bord du fossé; ils tombent tous sous la mitraille de l'ennemi. Il demande encore des hommes de bonne volonté; d'autres viennent, mais ils succombent également. Sur une nouvelle demande, on hésite. Le maréchal détache de sa poitrine le signe de l'honneur, le montre aux Français : cent se précipitent, et parmi eux beaucoup d'officiers. Aucune échelle cependant ne peut parvenir jusqu'à la funeste place qui a été désignée. Le maréchal fait encore un appel; personne ne répond : les plus braves sont étonnés. Alors l'impétueux Lannes leur crie : *Vous allez voir que votre maréchal est encore grenadier.* Il saisit une échelle et va pour la placer lui-même : ses aides-de-camp l'arrêtent et luttent contre lui. A l'aspect de ce noble débat, la foule se précipite, enlève les échelles et franchit l'espace. Les coups meurtriers se perdent au milieu d'elle; les aides-de-camp la pré-

cèdent. En un clin d'œil, les échelles sont passées, le fossé est franchi, la brèche enlevée. Sur le sommet on voit paraître les premiers, se tenant par la main, Labedoyère et Marbot (Mn); nos grenadiers les suivent. A leur aspect l'ennemi fuit épouvanté. Quelques grenadiers hongrois osent seuls les attendre : ils sont culbutés du haut des remparts. Le groupe audacieux marche aussitôt à la porte voisine de Straubing. Il arrive devant une masse d'ennemis qui se tenaient pressés contre cette porte, sous une longue voûte. Effrayés de se voir ainsi tournés, sommés de mettre bas les armes, les Autrichiens obéissent; on traverse leur masse épaisse pour aller ouvrir cette porte. Lannes qui s'en était rapproché, se précipite le premier à la tête des bataillons. Il avait fallu l'ardeur de ce héros, la présence de l'Empereur et sa récente blessure; il avait fallu la vaillance et l'impétuosité des Français, pour faire réussir une telle attaque.

Le maréchal Lannes envoie au pont du Danube pour s'en emparer. La troupe part; on ne savait pas le chemin. Une Française se trouve là, elle sert de guide à nos soldats au milieu du feu le plus vif, et marche avec les premiers, dans le chemin de la gloire! Les portes du pont sont barricadées.

L'artillerie ennemie placée sur le bord opposé du Danube, tonne avec un tel fracas, qu'il faut renoncer à l'espoir de forcer le pont. Il était environ sept heures. Lannes faisait occuper les remparts, les portes, les places; on se battait encore dans quelques postes, où l'ennemi opposait une vive résistance, au travers de l'incendie qui faisait des progrès rapides. Dans une des rues principales, au milieu des maisons embrasées, se trouvait un parc de caissons ennemis. Lannes s'avançait à la tête d'une troupe; le commandant autrichien éperdu lui crie : *C'est de la poudre, nous allons tous sauter!* La grande âme du maréchal en frémit elle-même! Dans ce terrible danger commun à tous, Français et Autrichiens suspendent le combat, sautent aux caissons, et les enlèvent du milieu des flammes.

De tous côtés nos officiers font travailler pour arrêter les progrès du feu qui dévorait cette ville. C'est maintenant l'artillerie des ennemis qui y porte le ravage. Ils se vengent sur les malheureux Bavarois, des pertes que les combats leur ont fait éprouver. Peu de soldats s'échappèrent des six bataillons qui étaient restés dans Ratisbonne, et qui durent mettre bas les armes. L'Archiduc conserva pendant une partie de la

nuit, le pont ainsi que Stadt-am-hof, qui devint aussi la proie des flammes. Le quartier-général français fut placé dans la chartreuse de Prull sous les murs de Ratisbonne; de là furent expédiés les ordres aux corps d'armée.

Le 24 à la pointe du jour, on ne voyait plus un Autrichien au-delà de Stadt-am-hof. L'archiduc Charles était en pleine retraite sur Cham et Waldmunchen. Le 23, le 3e corps et le premier de réserve s'étaient portés sur Nittenau, le 4e sur Kirn. Le 2e, couvrant le mouvement, ne devait quitter Ratisbonne qu'à dix heures du soir. Ayant brûlé les ponts de la Regenz, il marcha par Regentauf sur Nittenau, après avoir été relevé sur le mont de la Trinité par l'arrière-garde de Creneville, qui partit avant le jour. Bellegarde avait reçu l'ordre de s'avancer avec le 1er corps, d'Hemau sur Ratisbonne; à Éterhausen il trouva celui de se rendre à Burglenfeld, sur la route principale de la Bohème; et il y arriva le soir même. Le lendemain 24, la retraite continua par ces deux routes sur la Bohème.

Dans les journées du 23 et du 24, Napoléon passa la revue des corps d'armée qui étaient auprès de lui, et leur distribua des récompenses

bien méritées, gages de nouveaux succès. C'est là qu'il créa les premières baronies et chevaleries, conférées aux plus braves officiers ou soldats de chaque régiment, avec des dotations de 4,000 francs et de 1200 francs, transmissibles à leur postérité. Ces distinctions toutes nationales, accordées dans l'enthousiasme et comme monumens de si brillantes victoires, étaient données au concours en présence des corps, et jugées avec la plus sévère impartialité. Destinées à perpétuer des races héroïques, dans un temps où nous ne voyons que trop combien elles dégénèrent, ces récompenses de la valeur la plus éprouvée, de ces existences toutes d'honneur, devaient remplacer l'aristocratie des parchemins et de la richesse, qui se disputent aujourd'hui les prééminences sociales. Ces institutions pourront-elles trouver grâce devant les hommes orgueilleux, qui, dans tous les partis, se sont déclarés les ennemis des illustrations si chèrement payées par les hommes de guerre?

A la tête de chaque régiment, l'Empereur demandait à haute voix les plus méritans parmi les officiers, depuis le grade de sous-lieutenant, et parmi les soldats ou sous-officiers. Les présentations étaient faites par les chefs supérieurs; mais

chacun venait avec la plus grande liberté, réclamer et disputer ses droits. Napoléon jugeait et décidait seul; souvent le dernier des soldats l'emportait, devant ce juge qui voulait assurer les droits de tous. L'Empereur leur donnait quelquefois, d'un revers amical de sa main, un léger coup sur la joue, en leur disant : *Je te fais baron*, ou *chevalier*. L'un de ces derniers, auquel il demandait son nom, lui répondit : *Vous devez bien le savoir! — Comment? — C'est moi qui, dans les déserts de la Syrie, et au moment du plus pressant besoin, vous donnai une pastèque.* Alors Napoléon le reconnut parfaitement et lui dit : *Je viens de te faire chevalier, avec* 1200 *francs de dotation, que tu recevras chaque année. — Fort bien, Sire. — Et qu'en feras-tu? — Je les boirai avec mes camarades à votre santé, pour que le ciel conserve long-temps votre vie qui nous est si nécessaire.*

Ce grenadier exprimait les sentimens de toute l'armée, qui étaient partagés par les troupes de la confédération du Rhin. Elles furent aussi comblées de récompenses : alors le principal mérite de celles-ci était pour tous, de les tenir de la main même du grand homme. Les rapports des confédérés sont pleins des expres-

sions de leur dévouement et de leur admiration (1). Ils manifestaient la plus vive reconnaissance pour la confiance que leur montrait Napoléon. En l'absence de sa garde, ils l'avaient entouré pendant une partie de ces journées. Il a fallu des événemens bien extraordinaires pour altérer ces sentimens; mais les souvenirs s'en conservent vifs et animés, dans tous les cœurs généreux. Les Français oublient de leur côté quelques momens d'erreur, non moins funestes Allemands qu'à eux-mêmes.

La conduite des habitans de Ratisbonne leur valut les remerciemens de l'Empereur et de l'armée. Ils contribuèrent par leurs soins empressés à sauver une partie des soldats du 65e régiment, qui se cachèrent dans leurs maisons, et qui se joignant à leurs frères d'armes pendant le combat, par leur conduite effacèrent les reproches qu'ils avaient mérités trois jours auparavant. On dit que le colonel Coutard, ayant conservé

(1) *Voyez* les rapports des Wurtembergeois du 30 avril, et du général Wrede, 4 mai. Certains princes de la Confédération allaient au-devant des désirs de l'Empereur, et lui fournissaient plus de troupes qu'il n'en demandait.

Voyez la lettre du major-général au maréchal Masséna, 13 mai 1809.

l'aigle de son régiment, se présenta avec elle à l'Empereur, qui se contenta de lui dire que les officiers ne devaient jamais séparer leur sort de celui de leur troupe. Personne autant que Napoléon, ne sut faire la part des accidens et des malheurs de la guerre, accepter les résultats tels qu'ils étaient, et non tels qu'il les avait préparés. Il offrait des encouragemens, des consolations même, et les moyens de mieux faire, à ceux qui s'étaient trompés. Il donna au 65e régiment ce qu'il fallait pour se reformer, pour être porté à quatre bataillons, et pour réparer l'échec de Ratisbonne. Il fit prendre un soin particulier de ce régiment dans les garnisons d'Augsbourg et de Lindau. Enfin il donna aux soldats la plus honorable des récompenses, celle qui était briguée par les braves parmi les braves, en admettant dans la vieille garde quarante des plus anciens, ayant au moins dix ans de service. L'Empereur ordonna aussi que les dégats éprouvés par la ville de Ratisbonne, et surtout les maisons incendiées, seraient reparés à ses frais.

Napoléon adressa ainsi ses félicitations et ses remerciemens à l'armée victorieuse : « Soldats, » leur disait-il, vous avez justifié mon attente; » vous avez suppléé au nombre par votre bra-

» voure; vous avez glorieusement marqué la dif-
» férence qui existe entre les soldats de César et
» les cohues armées de Xerxès.

» En peu de jours nous avons triomphé dans
» les trois batailles de Thann, d'Abensberg et
» d'Eckmühl, et dans les combats de Peissing,
» de Landshut et de Ratisbonne : 100 pièces de
» canon, 40 drapeaux, 50,000 prisonniers, trois
» équipages attelés, trois milles voitures attelées
» portant les bagages, toutes les caisses des régi-
» mens : voilà le résultat de la rapidité de vos
» marches et de votre courage.

» L'ennemi, enivré par un cabinet parjure, pa-
» raissait ne plus conserver aucun souvenir de
» vous. Son réveil a été prompt; vous lui avez ap-
» paru plus terribles que jamais. Naguère il a
» traversé l'Inn et envahi le territoire de nos al-
» liés; naguère il se promettait de porter la guerre
» au sein de notre patrie. Aujourd'hui, défait,
» épouvanté, il fuit en désordre. Déjà mon avant-
» garde a passé l'Inn; avant un mois nous serons
» à Vienne. »

Cette proclamation, envoyée de tous côtés aux princes Eugène et Bernadotte, aux armées, aux cabinets, annonça aux amis comme aux ennemis de la France les victoires et les projets

de l'Empereur. Dès le lendemain, il fit partir les troupes pour Landshut ; le surlendemain 26, il quitta Ratisbonne pour marcher à leur tête sur Vienne, laissant le maréchal Davout en avant de Stadt-am-hof, pour observer les mouvemens de l'Archiduc.

CHAPITRE V.

OBSERVATIONS SUR CES CINQ JOURS DE BATAILLE ET SUR LA CONDUITE DES DEUX GÉNÉRAUX.

L'histoire doit constater la justice des guerres et la réalité des triomphes. — Ici l'Europe est sous les armes, ou en présence. — Napoléon qui a tout prévu, trouve l'armée en désordre. — Il livre sur le plus vaste théâtre, une bataille de cinq jours, qu'il ne faut pas confondre avec les opérations décousues et excentriques. — Jamais on ne vit mieux ce que peuvent le coup d'œil et l'activité; jamais succès ne coûta moins à l'humanité. — Ces manœuvres offrent des leçons et non des modèles. — Avec d'autres généraux les résultats eussent été bien différens. — Les champs de la Laber seront visités par les militaires de tous les pays. — L'Empereur a été parfaitement secondé par son armée. — La Coalition entière a été vaincue à Eckmühl. — L'histoire doit caractériser les actions et juger les théories des généraux. — L'Archiduc aura été combattu entre sa gloire, son patriotisme et sa politique; mais il a sauvé l'armée, l'Autriche, et même la Coalition. — Il lui reste encore une belle place au-dessous de Napoléon. — On ne veut pas déduire maintenant de ces batailles, des principes de stratégie.

Le premier devoir de l'inflexible histoire est de constater la nécessité et la justice des guerres. Sans ces puissans motifs, il n'en est aucune qui,

aux yeux de la politique comme de la morale, ne soit un grand crime par les malheurs qu'elle entraîne à sa suite : et, comme le dit Bossuet, « les guerres injustes sont les grands péchés des » rois. » L'histoire doit juger ensuite les chefs et les armées, d'après leur conduite, plutôt que d'après des résultats souvent imprévus. Avant d'accorder les palmes du triomphe, elle doit examiner à fond si ces honneurs ont été mérités. Elle doit vérifier, d'après des pièces authentiques, les événemens, les dispositions, les préparatifs, les forces de chacun, leur situation physique et morale. Car combien de batailles, d'opérations, de guerres même arrangées après coup! Combien de plans corrigés le lendemain, de succès dus au plus aveugle hasard, de revers changés en victoires! Combien de triomphes et de héros imaginaires! Combien de lauriers acquis sans combat, et quelquefois presque sans combattans!

Nous croyons avoir prouvé suffisamment que la France était à l'abri de tout reproche, pour cette guerre dans son origine. Quant à l'authenticité des faits militaires, l'historien est en ce moment dispensé de la constater. La moitié de l'Europe combattait contre nous; l'autre moitié,

le monde entier, assistaient à la lutte, et en attendaient les résultats pour se déclarer. 150,000 hommes ont été en présence des deux côtés, et près de 300,000, si on y comprend les forces de toute la ligne. Plusieurs batailles sanglantes ont été livrées; une partie des combattans a succombé; les chefs étaient l'un et l'autre dès long-temps illustrés. Amis et ennemis ont tour à tour couronné le vainqueur. On vit alors en cinq jours de combats et de manœuvres, s'accomplir les destinées de l'armée autrichienne, de cette armée *la plus belle*, *la plus fière*, *la plus nombreuse* qu'eut jamais la cour de Vienne, *animée d'un esprit et d'un enthousiasme inouis* (1). Pour la nôtre, il n'y avait certainement nulle comparaison à faire entre elle et les troupes infiniment supérieures d'Austerlitz et de Friedland. Mais la valeur de nos jeunes soldats en acquiert un plus vif éclat.

Le plus beau monument que l'histoire pourra élever à la gloire de notre armée, c'est le récit de ses combats, la liste de ses trophées; et à la gloire du triomphateur, c'est la publication de ses ordres, de sa correspondance. On y verra

(1) Correspondance de Grünne.

comment tout a été prévu et préparé; bien plus encore, on y verra le vainqueur pardonner à ceux qui ont amoindri sa victoire, et prolongé cette guerre qui allait finir par un coup de foudre. Dans son instruction, Napoléon avait tout disposé avec une clarté et une précision admirables; cependant à son arrivée, il trouve l'armée dans la plus grande confusion. Par ses premiers ordres, il répare les fautes et organise le plan de sa grande bataille. Il assure la défense des points importans, et fait reconnaître le terrain en avant d'Augsbourg, dans la direction sur laquelle l'ennemi semblait devoir s'avancer. Il rassemble ses forces au centre, par la plus audacieuse et la plus difficile des manœuvres, sous le canon de l'ennemi; il profite des faux mouvemens et de la moindre erreur dont on pouvait tirer parti, et se met en mesure de battre l'Archiduc de quelque côté qu'il tourne ses pas.

Le 17, à deux heures du matin, Napoléon arrivant à Donaverth, expédie ses ordres, dont on est obligé de reconnaître les fondemens dans les dispositions du mois précédent: à midi, il les renouvelle et les étend. Le 18, l'exécution des ordres commence; l'Empereur annonce que dans *trois jours* tout doit être fini. Si

sa prédiction (1) éprouve un retard de quelques heures, c'est que sa jeune armée, composée en partie de conscrits, n'a pas la rapidité des troupes du camp de Boulogne. Le 19, la jonction de l'armée s'opère en combattant sous les yeux de l'Archiduc, dont la base est déjà menacée. Le 20, Napoléon, à Abensberg et sur les bords de la Laber, rompt la ligne autrichienne, sépare totalement le centre de la gauche, qu'il fait tourner par Masséna. Le 21, il détruit à Landshut cette gauche, s'empare des magasins, du parc, de tous les équipages et des communications de la grande armée ennemie, il établit régulièrement sa ligne d'opérations, qu'il dirige déjà sur Vienne. Le 22, il revient sur la Laber à Eckmühl, porter les derniers coups aux corps du prince Charles, dont les débris se sauvent dans Ratisbonne. Le 23, il enlève cette place et force l'Archiduc à chercher un refuge dans les montagnes de la Bohème; mais dans la matinée, il a déjà envoyé Masséna sur l'Inn. Ces cinq mémorables journées forment une campagne, dont les opérations sont accomplies, un seul combat mais bien long et bien

(1) *Voyez* les lettres au maréchal Masséna du 18; à M. de Bourgoing, du 19 avril.

compliqué. Si Landshut eût été attaqué par la rive droite de l'Iser, si, comme l'Empereur en avait témoigné le désir, Hiller eût été surpris au passage de cette rivière, ce général ne pouvait plus se retirer; il était coupé et entièrement écrasé à Landshut. Si Ratisbonne n'eût pas été abandonné au prince Charles, ses débris accablés sur les bords du Danube par l'armée française réunie, coupés de Straubing, privés de tout moyen de faire des ponts, étaient réduits aux dernières extrémités. Sans ces deux contre-temps, la grande armée autrichienne était complétement détruite; Vienne, abandonné à un de nos détachemens et à notre armée d'Italie; la guerre, terminée en cinq jours. Qui peut fixer maintenant des bornes aux résultats de ces événemens, lorsque Napoléon, éclairé sur les vues de la Coalition, se serait trouvé au centre de l'Allemagne avec une armée victorieuse dès le premier instant, nullement fatiguée, prête alors à tout entreprendre et capable de tout accomplir?

A aucune époque de l'histoire, on n'a vu une telle bataille, dont le succès est annoncé et comme proclamé à l'avance; livrée sur un aussi grand espace, et dans des directions entièrement opposées; préparée par des ordres si clairs et si

authentiques; dirigée sur le terrain et à vue par la même tête; exécutée par les mêmes bras, avec une si rigoureuse précision, tant de rapidité, et le meilleur emploi de tous les moyens. Il faut en excepter toutefois le début de Napoléon en Italie, à Castiglione, à Arcole et à Rivoli principalement, où le génie avait devancé l'expérience. Les manœuvres exécutées sur un si vaste théâtre, mais partant toujours d'un centre unique, d'une grande et belle idée, soumises à une série régulière de combinaisons, ne doivent pas être confondues avec le système opposé de corps éparpillés au loin, de combats disséminés sur des lignes étendues démesurément, où les forces les plus considérables disparaissent, où la suprême direction manque partout. L'un est le système de Daun, de Moreau; l'autre celui de Frédéric, de Napoléon.

Pendant ces batailles, nous avons vu tous les mouvemens de concentration et d'extension subordonnés à un même plan, se faire à la minute, à la toise, et dans la circonstance la plus favorable. Les 3e et 4e corps, d'abord éloignés de plus de quarante lieues, se trouvent réunis dès le deuxième jour d'opération, par la plus audacieuse des manœuvres, pour entrer sur la même ligne de ba-

taille. Le 4e corps, le plus éloigné de tous, parcourt dans trois jours trente-six lieues, en poursuivant les lauriers que d'autres corps venaient saisir devant lui, mais dont il assurait la conquête. Ensuite, Napoléon fait ses détachemens successifs, selon les besoins de ce vaste champ de bataille, qu'il embrasse dans tous ses points. Pendant que Davout arrive sur Neustadt, l'Empereur fait protéger son mouvement par Lefebvre. Pendant que lui-même attaque le centre et la gauche de l'ennemi sur l'Abens, il détache Davout avec la moitié de son corps, pour contenir trois corps de l'Archiduc. Avant de se porter sur Lansdhut, où il va retrouver le corps de Masséna en marche forcée depuis le 19, Napoléon détache Lefebvre pour venir au secours de Davout, auquel il envoie le corps d'Oudinot. Avant d'aller combattre à Eckmühl, il met Bessières à la poursuite d'Hiller. Avant d'emporter Ratisbonne, il dirige Masséna sur le bas Danube et le bas Inn, les grenadiers d'Oudinot et Lefebvre sur Landshut pour soutenir Bessières. Ratisbonne est à peine enlevé, qu'il fait partir le corps de Lannes pour l'Iser et l'Inn, où il doit former la tête de l'armée, qui devancera le prince Charles sur Vienne. Cependant Napoléon n'a pas laissé douteux un

seul instant le succès de ces belles combinaisons. Quoique inférieur en nombre, il se prépare toujours la supériorité sur les points importans; il dispose alternativement ses masses, pour servir de têtes de colonnes d'un côté, ou de réserves de l'autre. Masséna et Oudinot qui ont tourné constamment la gauche de l'ennemi, et qui étaient destinés à le prévenir au passage de l'Iser, sont toujours en mesure d'aider les corps engagés. Dans les journées du 20, du 21, du 22, Davout tenant tête à la majeure partie de l'armée ennemie, recevait à propos les secours qui lui étaient nécessaires, et avait derrière lui des réserves prêtes à l'appuyer. Quand même il eût été poussé un peu le 21, l'armée ayant le 22 quelques lieues de moins à faire, aurait eu plus de forces et plus de chances de succès.

Jamais l'influence du commandement suprême n'éclata autant que dans ces batailles; jamais on n'a mieux vu combien les événemens dépendent d'un seul homme, et tout ce que peuvent la prévoyance, le coup d'œil, joints à l'activité. Cette longue opération est comme une partie jouée entre les deux généraux en chef. Mais le nôtre, de son œil d'aigle, plane sur l'*échiquier*, voit dans le jeu de son ennemi, pénètre dans ses calculs,

devine ses intentions; il agit non-seulement d'après la marche de ses pièces, mais d'après la connaissance qu'il a de son genre de talent et de son caractère. Aussi, se rendant maître des chances, dirige-t-il la partie à sa volonté. Dans cet immense théâtre, pas un soldat, pas un moment, pas le moindre avantage du terrain n'étaient perdus, devant des ennemis qui ne savaient tirer parti ni des forces, ni du temps, ni des positions. Pas un combat n'était livré, qui n'eût un but déterminé et souvent décisif. Il résultait de là une grande gloire pour l'armée, et surtout un grand profit pour l'humanité; car dans les guerres mal conduites, on perd plus de la moitié des hommes inutilement, par des combats donnés à contre-temps, ou par les maladies qui suivent les campagnes prolongées. Ici Napoléon arrive supérieur en forces sur tous les champs de bataille, quoique disposant de moins de monde que son adversaire. Il obtient par la valeur de ses masses, et par cette supériorité numérique qu'il s'est ménagée, autant que par l'habileté de ses dispositions, des succès moins contestés, coûtant moins cher à l'humanité, et bien plus décisifs (1).

(1) Le système que nous développons a été celui de toutes les guerres de Napoléon. Quand on n'en trouverait pas la

Chez l'ennemi c'est le contraire; et presque toujours, les Autrichiens, inférieurs en nombre dans les actions, éprouvent des pertes bien plus considérables. Nul, autant que Napoléon, n'a ménagé son armée; nul ne s'en est autant occupé;

preuve constante dans l'esprit de ses manœuvres depuis 1796, elle peut se lire dans des mémoires qui viennent de paraître pendant l'impression de ce chapitre. Aux reproches qu'ils pourront recevoir, on n'ajoutera pas celui d'être trop favorables à la mémoire de l'Empereur.

Dans un dîner où se trouvaient Bonaparte et Moreau, celui-ci parlait au premier de ses victoires en Egypte, et les opposait aux revers qu'il venait d'éprouver en Italie. Le président du Directoire Gohier adresse un compliment au général victorieux, en lui disant: « Avec de petites armées, » vous en avez souvent battu de grandes.

» Dans ce cas-là même, répliqua Napoléon, c'était toujours » le petit nombre qui était battu par le grand.... Lorsqu'avec » de moindres forces, j'étais en présence d'une grande armée, groupant avec rapidité la mienne, je tombais comme » la foudre sur l'une de ses ailes, et je la culbutais. Je profitais ensuite du désordre que cette manœuvre ne manquait » jamais de mettre dans l'armée ennemie, pour l'attaquer » dans une autre partie, toujours avec toutes mes forces. Je » la battais ainsi en détail, et la victoire, qui en était le » résultat, était toujours, comme vous le voyez, le triomphe » du grand nombre sur le petit. »

Mémoires de Gohier, tome 1, page 204.

nul n'a mérité comme lui, malgré toutes les déclamations (et nous allons en voir des preuves à chaque pas), le titre de conservateur et de père de ses soldats : c'est pour un général le premier et le plus beau des titres. Malheur à celui qui ne ménage pas le sang de ses concitoyens, qui même prodigue celui de l'ennemi! Malheur aux lauriers teints d'un sang inutilement versé! Au milieu même des plus furieux combats, le guerrier magnanime ne saurait méconnaître les droits sacrés de l'humanité.

Ces admirables manœuvres doivent servir de leçon et non pas de modèle; il faut les étudier et non les copier. Celui qui essaierait d'en exécuter de pareilles, même dans des circonstances tout-à-fait analogues, y perdrait certainement son honneur et son armée. Pour oser le tenter et pour réussir, il fallait la toute-puissance du génie et du commandement, avec le plus absolu dévouement et la plus entière confiance de la part des troupes. Ces journées présentent en particulier de précieux exemples sur une des parties les plus difficiles de la guerre. On y apprendra comment on peut arrêter l'exécution d'une opération commencée, et détruire les avantages si vantés de l'initiative. Ici en effet l'Ar-

chiduc était en plein mouvement, quand Napoléon arriva; ce prince allait atteindre le but que depuis si long-temps il se proposait. Si les deux chefs avaient été d'égale force, même dans la première classe des généraux modernes, l'Empereur se serait hâté de regagner, par Donawerth et par Ratisbonne, la rive gauche du Danube; il aurait gardé ces deux têtes de pont, et réuni les deux ailes de son armée entre Neustadt et Neubourg. L'Archiduc aurait longuement manœuvré, sans passer le Danube. Des semaines, des mois se seraient écoulés, sans qu'il y eût eu rien de décisif. On aurait vu une campagne à la Daun ou à la Moreau (1). Si les deux généraux avaient été également supérieurs, le chef autrichien aurait continué sa pointe au milieu de notre opération; il se serait précipité sur le corps de Davout, et l'aurait culbuté dans Ratisbonne; là, le livrant aux corps de la rive gauche (ou au canon des hauteurs de Stadt-am-hof, si la ville tenait encore), il serait revenu avec sa masse, tomber successivement sur le centre et sur la gauche de l'armée française, qu'il aurait probablement battus. On doit supposer que Napoléon aurait manœuvré avec moins d'audace, si son ennemi eût été

(1) *Voyez* la note première.

de cette force. Il a dit dès le début de sa carrière : *La guerre est une affaire de tact.* La première chose est de savoir contre qui et avec qui on guerroie : l'Archiduc le savait bien. Le plus grand éloge de Napoléon se trouve dans l'effet que produisit sur le prince son apparition imprévue, dans l'hommage que lui rendit, en évitant le combat, le guerrier le plus digne de le combattre, dans le soin qu'avait pris la Coalition de le tenir éloigné du champ de bataille. Quant à nous, malgré toutes les assertions, nous déclarons que jusqu'au moment où on nous présentera une démonstration contraire, nous regarderons cette opération de l'Empereur comme la plus belle qui ait été exécutée dans les temps anciens et modernes, celle dont les projets sont le plus authentiquement prouvés, dont les calculs sont les plus étonnans et les plus positifs.

O champs de la Laber! champs illustrés par les plus brillantes victoires, où les premiers capitaines de notre époque débattaient le sort du continent! terre classique des grandes manœuvres, bien autrement remarquable que tant de champs de bataille objets d'un culte respectueux! vous êtes le plus beau monument de la valeur et du génie. Sur vos immortelles plaines est in-

scrite pour les siècles la gloire des armées françaises. Tant qu'on lira dans l'histoire, que des batailles ont été livrées par le même général et les mêmes troupes, contre des armées supérieures, le 19 à Thann et Arnhofen, le 20 à Rohr et Rottembourg, le 21 à Landshut, le 22 à Eckmühl, le 23 à Ratisbonne, la postérité sera frappée d'admiration. Lorsque les ressentimens seront calmés et les passions amorties, lorsque les nuages dont on a enveloppé votre éclat, seront dissipés, vous verrez accourir de tous les pays de l'Europe, des militaires et surtout de jeunes Français, qui visiteront religieusement toutes vos positions. La correspondance de Napoléon à la main, bien plus précieuse que tout autre *Commentaire*, ils iront étudier la théorie des opérations stratégiques, la connaissance du terrain, la pratique du coup d'œil, l'emploi des forces, l'opportunité des détachemens, tous les secrets des batailles et des grandes manœuvres, cet art qui consiste à s'étendre ou à se concentrer à propos, à diriger les masses sur l'échiquier, selon les dispositions de l'ennemi. Leur admiration croîtra sans mesure, lorsqu'ils reconnaîtront que tout a été prévu et disposé à l'avance,

lorsqu'ils liront dans ces lettres le programme des événemens. Heureux si, à l'abri de cette correspondance, nos feuilles peuvent se conserver et obtenir quelque intérêt! Heureux, quand il nous sera permis de revoir encore une fois les collines de Pfaffenhofen, le pont de Landshut, celui d'Eckmühl, le moulin de Stangl, les bois de Roking, enfin tant de positions si présentes à notre souvenir dans ce magnifique théâtre de la gloire nationale!

Masséna, toujours grand au milieu des batailles, se montrant toujours plus digne d'occuper le second rang, au-dessous du premier de tous; Davout, de jour en jour plus capable du commandement, donnèrent à Napoléon des preuves de zèle et de dévouement, qualités qui commençaient à devenir assez rares pour être louées, et dont jamais ces maréchaux ne se départirent! Mais Lannes fut l'*Achille de l'armée*, *son glaive exterminateur*, dans ces cinq journées où, avec les mêmes troupes, il combattit à de si grandes distances, à Arnhofen, à Rottembourg, à Landshut, à Eckmühl, à Ratisbonne. Pourquoi devaient-elles être terminées si vite, ces destinées qui se développaient si éclatantes, qui alors atteignaient la maturité du plus haut talent,

et qui eussent pu être si utiles à la France dans ses jours de prospérité ou de malheur? Après ces illustres chefs, les généraux, les officiers, l'armée entière, jeunes et vieux soldats, cavaliers et fantassins, français et allemands, tous se montrèrent dignes du grand capitaine. Ces victoires prodigieuses, le génie dont la puissance se manifestait à tous les yeux, enchaînaient les passions fougueuses et non moins viles qui, dans tous les temps, et même sous la république, avaient éclaté parmi les commandans des corps d'armée, et qui se faisaient sentir encore loin des regards du triomphateur. Il faut le dire, à la honte de certains hommes : à mesure que la fortune nous sera moins favorable, à mesure que la France et Napoléon appelleront des secours, nous verrons les nouveaux grands se refroidir, d'anciennes prétentions reparaître, des âmes basses marchander leurs services à prix d'argent, d'autres répandre le sang français pour attendre le moment de traiter avec l'étranger, d'autres, enfin, s'abandonner à un lâche découragement lorsqu'il fallait se dévouer tout entier. Ces hommes se plaçaient ainsi bien au-dessous du soldat et du simple officier, qui se sont maintenus constamment à la hauteur des besoins de la patrie. Mais n'obscurcissons pas

à l'avance, les beaux momens de gloire et de prospérité qui nous occupent.

Ces victoires de Napoléon, admirables en elles-mêmes, furent couronnées par les plus grands résultats : la désorganisation des armées de l'Autriche, la possession des chemins de sa capitale, l'envahissement de son pays et la destruction de ses préparatifs d'invasion, de ses magasins, de ses landwehrs, de ses milices, enfin la perte des conquêtes éphémères des archiducs Jean et Ferdinand. L'Autriche était violemment frappée et plus qu'à demi vaincue. Mais ce coup terrible se ressentait bien plus loin encore, dans toute l'Allemagne et même dans toute l'Europe. « Ces jour-» nées, dit le général Stutterheim, refroidirent » ou changèrent des dispositions morales ou po-» litiques, qui pouvaient tourner en faveur de » l'Autriche, et déconcertèrent le plan général » de la guerre....» Avant d'avoir pu paraître tout entière sur le champ de bataille, la Coalition de 1809 fut battue et dissipée dans les plaines de la Laber. Ses projets dépendaient du succès de la première affaire. Si celle-ci eût été douteuse, surtout si elle eût été contraire à Napoléon; si seulement, différant son attaque, il avait attendu ses ennemis, ou porté des coups moins assurés,

il eût été bientôt rejeté de l'autre côté du Rhin, et accablé par l'Europe armée. Les puissances soulevées contre nous en 1813 et 1814, auraient été forcées d'agir comme à ces époques. Les plans de la *Note de janvier* 1805 eussent été reproduits, et leur exécution recommencée. Peut-être aussi la Coalition aurait-elle trouvé alors chez les peuples étrangers, moins d'animosité, et en France, plus de *nationalité* et de vigueur.

En ce même moment, éclataient de tous côtés, dans le Tyrol, dans la Westphalie, dans la Prusse, etc., les insurrections organisées depuis longtemps. Les Autrichiens attendaient avec impatience celles de l'Italie, sur lesquelles ils avaient établi, comme nous le verrons plus bas, de folles espérances. Les triomphes d'Eckmühl arrêtèrent l'embrasement qui allait s'étendre de la Baltique au Tyrol et à la Méditerranée. Ils raffermirent, pour le moment, la foi chancelante de la Prusse et de la Russie, retardèrent le départ de l'expédition anglaise, et dérangèrent le plan combiné contre la Belgique et la Hollande. Ces triomphes comprimèrent enfin dans l'intérieur de la France et dans ses armées ces intrigues qui auraient pu avoir de funestes résultats. Alliés ou ennemis, tous virent les affaires de l'Autriche et de la

Coalition entièrement décidées, et Vienne occupée avant peu par les Français.

L'historien sera-t-il réduit à de vaines excuses, si après avoir loué, peut-être avec excès selon certaines personnes, il se voit contraint à répandre quelque blâme? Mais pourquoi tant de ménagemens, lorsqu'on est forcé de reconnaître, que se trouvant placé entre les heureuses puissances du siècle et la plus terrible de toutes les adversités, il a dû obéir à la voix toute-puissante de la vérité. Que deviendrait l'histoire, si elle était obligée de tout approuver, si elle ne pouvait opposer quelques ombres à l'éclat de ses tableaux? Quel homme serait assez peu délicat, pour se charger d'une si honteuse tâche? Réduite à une aride chronologie, l'histoire serait dépourvue d'utilité comme d'intérêt, si elle ne s'attachait à peindre les principaux personnages par leurs actions, bien plus que par leurs paroles.

Il ne suffit pas que, sous le manteau de la justice ou de l'impartialité, l'historien raconte les faits avec exactitude; il doit encore les caractériser, soit par leurs rapports avec la morale, la justice et les droits de l'humanité, soit par les résultats et la gloire qui les accompagnent. Dans les actions douteuses, et même dans aucune

circonstance, il ne peut laisser les opinions incertaines. Sans l'accomplissement de ces devoirs, l'histoire manquerait son but principal, et ne donnerait ni exemples ni leçons; toute émulation serait éteinte dans les grandes âmes, toute prévoyance deviendrait impossible pour l'avenir, tout jugement nul pour la postérité. Le genre de mémoires que nous avons adopté, ceux qui sont publiés en présence des contemporains, laissent plus de liberté pour les recherches, plus de latitude dans les décisions qu'on se permet : celles-ci ne sont pas rendues en dernier ressort, et chacun peut en appeler. Les *Mémorialistes* recueillent les pièces, et donnent les premiers rapports; ceux qui ont assisté aux événemens, rendent leur témoignage; l'histoire arrive ensuite, et prononce l'arrêt définitif.

Le militaire qui écrit des mémoires sur la guerre, a aussi des devoirs non moins rigoureux, dont il ne saurait s'affranchir sans se rendre coupable d'une faiblesse que rien ne peut excuser, et sans s'exposer à des reproches d'ignorance dans l'art qu'il professe. Il doit non-seulement présenter, avec clarté et vérité, les actions des généraux, mais encore émettre son jugement sur leurs systèmes, leurs théories, leurs disposi-

tions; parce que dans une science qui, ne pouvant avoir de principes bien fixes, repose sur l'expérience et l'observation, les faits sont cités comme leçons ou exemples, les succès comme autorités. Il n'est pas même permis à l'historien militaire, de séparer les actions des généraux, des raisons graves qui les ont déterminés, quelque louables que celles-ci puissent être. Tout ce qu'il peut faire, c'est de les énoncer.

Napoléon, expliquant ses projets, ses motifs, ses dispositions, se présente lui-même devant ses juges; nous sommes bien plus embarrassés pour l'exposition de la conduite du prince Charles. Nous devons d'abord faire remarquer la différence des matériaux et des moyens qui, des deux côtés, sont en notre pouvoir. Travaillant d'après les nombreux documens de l'armée française, d'après notre journal fort détaillé; osant espérer de deviner par les règles de l'art, par une étude suivie du système de guerre de Napoléon, ce qui peut être resté caché des dispositions méthodiques, ou même des inspirations du génie; nous ne possédons sur l'armée autrichienne que des relations officielles, et des mémoires depuis le commencement de cette campagne jusqu'à la bataille d'Eckmühl. Nous n'avons que la

connaissance des faits et des résultats qui ont été suffisamment constatés. Cependant l'armée ennemie s'étant trouvée, dès le commencement des opérations, sous l'influence des mouvemens de Napoléon, il est plus difficile de spécifier les motifs qui ont dirigé les siens. Pour les découvrir, il faudrait qu'il n'y eût eu ni fautes, ni contre-temps, et on ne saurait l'admettre. Ainsi, d'un côté, les ordres, les correspondances, les rapports sont bien connus; de l'autre, tout est caché, incertain. Au milieu des revers que les Autrichiens ont éprouvés, et des dissentimens qui les divisaient, comme il arrive à tous ceux qui sont malheureux, l'auteur marche dans l'obscurité. Il ne lui sera que trop aisé de se tromper; souvent il pourra blâmer ce qu'avec plus de lumières, il aurait approuvé peut-être. Il a été obligé de se tenir fort en garde contre les publications de l'armée autrichienne. La loyauté du prince Charles doit avoir beaucoup souffert, lorsqu'il s'est vu réduit à altérer si fortement la vérité dans ses relations. Jamais l'inexactitude n'avait été portée aussi loin, que dans les bulletins des batailles d'Eckmühl, surtout dans ce que l'ennemi en a dit après la journée d'Essling. D'après ces rapports, leur armée est constam-

ment victorieuse, quoiqu'en se retirant toujours; si la nôtre avance, ce n'est qu'à force de fautes. Auprès de ces bulletins, les nôtres sont des *oracles*. Pour juger les uns et les autres, il suffit de les comparer entre eux, ou avec les événemens, ou encore avec la correspondance du prince et du général Grunne. Nous donnerons, peut-être, à la fin des pièces, la traduction de quelques-uns des bulletins ennemis.

A mesure que nous avons pénétré plus avant dans le récit et l'examen de cette campagne, nous avons adopté une opinion qui du reste, s'est présentée assez souvent à notre esprit, durant le cours des événemens. Nous nous plaisions alors, comme maintenant, à penser que le prince Charles était combattu entre ses hautes lumières, ses théories, son expérience de la guerre, et ses sentimens personnels, sa conviction politique, son patriotisme. Pendant que les Stadion (ainsi que s'exprime le comte de Grünne), livrés aux intérêts de la ligue des souverains et de l'aristocratie, s'abandonnaient à ses projets, et commettaient pour des intérêts étrangers, les destinées de la monarchie autrichienne, le sang et le repos des peuples, le prince, en vrai citoyen, songeait par-dessus tout à la conservation de la patrie.

Après avoir empêché la guerre d'éclater, s'y trouvant entraîné malgré lui, lorsqu'on l'avait rendue inévitable, il voyait toute la profondeur de l'abîme où l'on poussait l'Autriche. Il a dû préférer constamment les manœuvres les plus sages, et réserver ses forces pour des temps plus calmes et de meilleures occasions.

La situation de l'Archiduc se compliquait encore de l'influence des puissances, des vues particulières de chaque cabinet et de la ligue ministérielle, enfin des intrigues de la cour ambulante de François. Lorsque l'Autriche avait commencé la cinquième guerre de la coalition, on avait assuré à l'Archiduc que les autres États devaient y prendre part. Il était donc important de compromettre, le moins possible, le sort de l'armée autrichienne, et de la conserver pour être en mesure de combattre ou de traiter. Une plus haute politique peut avoir dirigé aussi la conduite de ce prince. Possédant des renseignemens qui sont toujours refusés à de simples particuliers, instruit à fond des intrigues et des projets de la Coalition dès l'origine de la lutte, l'Archiduc voyait l'Europe menacée à la fois, par l'Angleterre qui prétendait à la souveraineté des mers, par la France et par la Russie qui

voulaient exercer un grand protectorat continental. Ce prince penchait-il davantage pour celui de la France, qui devait être le plus doux, le plus utile et aussi le plus passager? repoussait-il de tous ses vœux la politique des Russes, envahissant les États voisins depuis un siècle, permanente comme leur oligarchie, dure comme leurs lois et leur climat? On a dit que c'était à l'influence de la Russie, que l'Archiduc avait dû, en 1805, l'exclusion du grand commandement des armées coalisées. Depuis le triomphe de cette puissance, le prince Charles s'est tenu constamment éloigné des affaires. Peut-être dans ce moment, où les frontières de la Russie s'avancent presque aux portes de Vienne, de Dresde et de Berlin, trouvera-t-on les prévisions de l'Archiduc assez justifiées? peut-être les princes allemands et même autrichiens, voudraient-ils les avoir mieux écoutées? Que deviendront-ils, quand la fièvre belliqueuse prendra à la Russie?

Qu'on n'oublie pas que ces diverses suppositions sont présentées d'une manière dubitative, et avec des sentimens qu'on ne saurait désapprouver. Si la conduite de l'Archiduc nous a paru quelquefois peu conforme aux principes reconnus de la science, surtout très-différente de la stra-

tégie toute de génie et si active de son adversaire; il nous a été impossible de ne pas le faire remarquer, puisque c'est un des premiers devoirs qui nous sont imposés. Nous sommes de plus obligés de combattre, partout où nous les rencontrons, les détracteurs de notre gloire. Ceux-ci, sans l'autorisation du prince, se faisant les défenseurs de ses systèmes, ont inventé des dispositions, des stratagèmes, auxquels l'Archiduc n'a peut-être pas songé, et pour lesquels ils auraient dû attendre qu'il eût prononcé lui-même. Quels qu'aient été nos jugemens, nous n'en sommes pas moins disposés à reconnaître les grands résultats que l'Archiduc a obtenus par son système d'opérations, lent mais toujours assuré. En ne donnant rien au hasard, quoique accordant trop à la prudence; en ne commençant que tard les engagemens, sans les pousser jamais à fond; en se réservant toujours les moyens de garder ou de retirer une partie de ses troupes intacte, l'Archiduc a sauvé son armée, par elle la monarchie autrichienne, et peut-être les puissances si peu reconnaissantes de la coalition. Car, que seraient-elles devenues, si en 1809, l'armée autrichienne étant détruite sous les murs de Ratisbonne dès le début de la guerre, Napoléon avait

voulu demander compte à la Prusse de ses préparatifs, à la Russie de ses lenteurs, tandis que celle-ci était assez occupée avec la Suède et la Turquie? Que seraient-elles devenues plus tard, si l'Autriche n'eût pas été conservée assez forte pour intervenir frauduleusement comme elle l'a fait en 1812 et 1813, dans les négociations et les batailles? Avec d'autres généraux, dans les mains de ceux de la cour de Vienne, qui se sont faits les ennemis de l'archiduc Charles, l'armée autrichienne eût été probablement perdue dès le commencement entre l'Iser et le Danube, ou à Essling et Wagram. Alors la monarchie et bien d'autres pays, restaient à la merci d'un ennemi qu'on n'avait pas assez ménagé pour en attendre beaucoup d'égards.

Nous avons dû modifier ainsi une partie de nos premières observations; mais il nous sera difficile de faire toujours cette distinction, entre les principes militaires et les principes politiques ou patriotiques de l'Archiduc. Nous le déclarons ici une fois pour toutes, et nous engageons nos lecteurs à ne pas perdre de vue ces considérations, au milieu de nos jugemens. Les deux armées se réunissaient pour reconnaître que dans tout ce qui était personnel au prince Charles, il avait agi

toujours avec un dévouement, un abandon, une bravoure qui ne sauraient être assez loués, et dont il reçut des mains de son ennemi le plus brillant de tous les témoignages, lorsque l'Empereur lui envoya la simple croix du brave soldat, qu'il s'honorait lui-même de porter. Ce prince mérita alors d'être choisi par Napoléon, pour le représenter plus tard dans une occasion bien mémorable.

Plein de respect pour le prince Charles qui, pendant cette guerre et depuis, s'est acquis tant de droits à l'estime des militaires français, nous protestons de la peine que nous éprouvons, en émettant des opinions rigoureuses sur les fautes que nous avons cru apercevoir dans la conduite de ses opérations, soit qu'elles aient dépendu de son état-major, soit des circonstances morales où il se trouvait. Mais le prince Charles s'étant montré le plus digne adversaire de Napoléon, celui dont la réputation pouvait le plus approcher de la sienne, celui que ce grand homme estimait davantage, il a fallu établir une comparaison exacte et étendue. Depuis trois ans, Napoléon est mort dans les fers. Le temps de l'adulation est bien passé pour lui. Toutes ses actions sont au contraire amèrement critiquées

chaque jour, par toute sorte d'écrivains; il faût donc qu'elles soient discutées et exposées dans tout leur lustre. La comparaison sera encore à la gloire de l'Archiduc. Placé après *son neveu*, après celui qu'il appela lui-même *le plus grand capitaine du siècle* (1), il restera encore bien au-dessus de tous les généraux étrangers. D'ailleurs ce prince écrit ses campagnes; il a développé ses théories stratégiques; il répondra facilement à ces observations. S'il ne daigne pas se donner cette peine, il ne manquera pas de gens qui, dans tous les pays, prendront son parti, tandis que l'adversité et la mort restent sans courtisans, et conservent à peine quelques amis.

A la suite de ces brillantes journées, nous nous garderons bien, pour le moment, de poser dogmatiquement des principes, ou plutôt de décorer de ce nom, les résultats souvent forcés de faits isolés : résultats déterminés alors par la puissance du génie et de la valeur, mais le plus souvent par les jeux d'un aveugle hasard et qui ne sont pas toujours suffisamment constatés. Nous n'établirons pas en axiomes, des vérités qui sont à la portée de tout le monde. Nous n'essaierons

(1) *Voyez* la lettre de l'Archiduc, page 178.

pas d'enseigner par *raison démonstrative*, les secrets de la victoire. Pour nous, la grande guerre est un art encore plus qu'une science. On naît guerrier, comme peintre ou poète; on peut le devenir néanmoins, avec les dons naturels, par la constante étude des grands maîtres, de leurs actions et de leurs méthodes. Nous nous contentons maintenant d'exposer les événemens avec clarté, de chercher les causes connues ou présumables des succès et des revers, de présenter leurs suites et leurs conséquences, enfin de donner quelques exemples, en nous permettant de montrer dans ce qu'ils ont de beau et de grand, ce qu'on doit se garder de vouloir imiter. Nous avons relevé les fautes ou les erreurs, quand nous avons pensé en apercevoir. Nous avons indiqué les opérations qu'il nous eût paru plus convenable de faire dans les diverses suppositions. Ici la tâche plus épineuse semblait moins difficile et tout aussi instructive; car on apprend autant par ce qu'il faut éviter, que par ce qu'on doit suivre. Là se bornent, selon nous, les leçons dans les parties sublimes de la guerre.

CHAPITRE VI.

NAPOLÉON PRÉPARE SA MARCHE SUR VIENNE; CHARLES S'ARRÊTE A CHAM, POUR COUVRIR LA BOHÈME.

D'après les circonstances et le terrain, Napoléon devait marcher sur Vienne, Charles ne pouvait que se réfugier dans la Bohême.— De là, il aurait dû se porter sur Mauthausen ou Cham. — Il paraît vouloir défendre les montagnes, où il reçoit des renforts. —Le 26, il détache Stutterheim sur Mauthausen. — Davout observe l'Archiduc; celui-ci se met en marche le 28. — Bessières et Masséna s'avancent sur l'Inn. — Hiller se retire à Braunau. — L'Autriche devait réunir toutes ses forces pour couvrir Vienne. — Mais la cour donne l'ordre aux landwehrs de se rapprocher, et à Hiller de se reporter en avant. — Le 24, ce général attaque Bessières à Neumark. — Le maréchal se retire; Hiller retourne sur l'Inn. — l'Empereur donne le 24 ses ordres à l'armée et aux corps éloignés. — Il établit des réserves sur ses derrières, et fait ses dispositions pour marcher sur Vienne. — L'Archiduc propose à l'empereur François de demander la paix, et écrit à Napoléon. — Cette lettre court après l'Empereur, qui ne peut traiter dans de semblables circonstances.

L'ARCHIDUC Charles avait eu les deux tiers de son armée engagés et complétement battus; il avait éprouvé de grandes pertes. Repoussé de

l'autre côté du Danube, ce prince se retirait vers les montagnes de la Bohème. Napoléon, maître de Ratisbonne et de la rive droite du fleuve, avait envoyé Bessières avec quelques troupes à la suite de Hiller qui, le lendemain de la prise de Ratisbonne, revenait sur ses pas et attaquait le maréchal.

Ici se présente une grande question de politique et de guerre. Que devaient faire en ce moment les chefs des deux armées? On a approuvé dernièrement l'Archiduc pour sa retraite en Bohème. On a blâmé Napoléon de ne pas avoir poursuivi et détruit une armée battue. Les Autrichiens l'ont accusé d'avoir, par orgueil, marché sur Vienne; et ses ennemis ont répété et applaudi.

Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de consulter toutes les pièces et de pénétrer dans le détail des projets, surtout de ceux qui n'ont pas reçu un commencement d'exécution, nous sommes obligés de nous mettre à la place des personnages qui agissent, et de chercher quels ont dû être leurs desseins, dans les positions connues. Examinons ainsi cette importante question.

L'archiduc Charles ne pouvait agir autre-

ment qu'il ne l'a fait. Ce prince devait se mettre au plus vite à couvert. Si sa marche sur les positions formidables de Cham n'a pas été une fuite, elle est au moins une manœuvre forcée, après avoir été battu sur tous les points, entre le Danube et l'Iser, après s'être laissé couper de cette ligne d'opérations et de retraite dans le défilé du Danube, qu'il était venu chercher de si loin, qu'il avait un si grand intérêt à maintenir et tant de facilités à défendre. Ainsi dans cette marche, il n'y a sujet ni de blâme, ni de louange. Seulement on peut y retrouver encore de la lenteur et de l'indécision. Le prince semble ne s'arrêter, que quand il est assuré que l'armée française ne le poursuit pas; il ne se remet en mouvement, qu'après avoir appris que Napoléon marche sur Vienne. Nous allons voir se développer ces assertions.

L'Empereur a fait ce qu'il devait, ce qui était le plus avantageux à sa cause, le plus nuisible à celle de son ennemi, ce qu'il avait eu l'intention de faire et préparé dès le commencement. En effet, à deux marches en arrière de Ratisbonne, le prince Charles avait trouvé un pays de montagnes et de défilés, la Bohème où la défense est si favorable, et les ressources pour

cela si considérables. A la rive droite du Danube, Hiller s'était rallié et renforcé sur l'Inn; il s'avançait même sur Neumarck. Si Napoléon suivait Charles en Bohème, il abandonnait le Danube et la ligne d'opérations, qu'il s'était fixée et qu'il venait de conquérir; il livrait la plaine entière de la Bavière aux entreprises d'Hiller. Il replaçait les deux armées sur les deux rives opposées du Danube, dans des positions aussi avantageuses pour l'ennemi, que défavorables pour nous. Si seulement Napoléon s'engageait d'une ou deux marches au-delà de Ratisbonne, il laissait toute liberté au prince Charles de regagner à Passau ou à Lintz, sa ligne sur la rive droite du Danube, d'y faire sa jonction avec Hiller, de défendre ce défilé si important, et les approches de Vienne, de revenir sur l'Inn ou de se réunir au prince Jean. Ainsi Napoléon perdait le plus beau fruit de sa bataille d'Eckmühl, de ses manœuvres entre l'Iser et le Danube. Ce n'était pas pour les laisser rejoindre, qu'il avait séparé les deux parties de l'armée autrichienne; qu'il les avait rejetées sur la rive gauche du Danube, hors de la véritable ligne d'opérations de la France sur Vienne, la seule d'où l'on pût couvrir cette capitale et prolonger la

guerre. L'Empereur n'était pas homme à abandonner ainsi tout l'avantage de la victoire, de sa position et du terrain.

C'est tout méconnaître à la fois que de soutenir l'opinion contraire. En effet, nous avons vu que de Ratisbonne à Vienne, le chemin par la Bohème est mauvais, difficile, et forme un grand contour, tandis qu'une route belle, directe, forme la corde de cet arc. Napoléon occupait cette route, et la rive droite du Danube. Vienne est sur cette même rive, entourée d'une forte enceinte, susceptible d'une certaine résistance. On ne pouvait espérer d'y entrer, que par une marche rapide et par un coup-de-main. Là était la paix du continent et la dissolution de la nouvelle coalition. Fallait-il laisser à un ennemi, qui jusque là n'avait rêvé que de folles conquêtes et de vains succès, le temps de s'y mettre en défense, d'armer les remparts, de terminer ses levées en masse? Fallait-il lui laisser les moyens d'arrêter l'armée française devant Vienne, de conserver ce point pour faire défiler l'armée du prince Charles? Alors la guerre traînait en longueur. La situation de l'Autriche, les dangers qui la menaçaient, l'espoir de la sauver, pouvaient déterminer les souverains à se déclarer contre nous. Il n'y avait

pas un moment à perdre, pour terrasser entièrement cette puissance et la coalition, toujours aux aguets pour saisir l'occasion favorable.

Toutes les raisons politiques et militaires se réunissaient donc en faveur de la prompte occupation de Vienne. Plusieurs écrivains étrangers en reconnaissent eux-mêmes la nécessité. Napoléon ne devait pas hésiter à marcher. Il trouvait au contraire tous les avantages dans ce mouvement. Il maintenait la séparation des diverses armées autrichiennes, pendant le temps qu'elle lui était nécessaire; il concentrait autour de cette capitale, ses forces de l'Allemagne et de l'Italie; il rappelait au centre de la monarchie, les armées destinées à insurger tous les pays jusques aux frontières de la France, et à inquiéter celle-ci; il en imposait à ses ennemis découverts ou cachés. Napoléon avait encore un autre motif. Par affection plus que par intérêt, il manifestait alors le vif désir de délivrer au plus vite ses belles provinces de l'Italie, du poids et des dangers de la guerre. Le plus prompt moyen d'y parvenir, était encore dans l'occupation de Vienne. Toute autre conduite eût été une faute. Aussi, immédiatement après la victoire de Landshut, il n'avait pas perdu un instant; et le maréchal Bessières

envoyé à l'avance, lui préparait le chemin de Vienne.

Le prince Charles n'avait donc pour le moment d'autre parti à prendre, que de se retirer sur les montagnes de la Bohème. Mais assez de guerres, surtout celles de 97 et de 1805, lui ayant appris ce dont était capable son adversaire, il devait agir d'après ces données. Ainsi, dès le 23, il aurait dû communiquer ses projets et sa position au général Hiller. Il aurait dû lui donner l'ordre de cesser toute manœuvre offensive, de se borner à défendre l'Inn, à disputer le terrain, et à conserver soigneusement les ponts du Danube. Lui-même, il devait marcher avec la plus grande rapidité sur Passau, sur Lintz, sur Krems, sur Vienne, afin d'arriver sur un point ou sur l'autre, assez tôt pour couvrir la capitale. Faisant la guerre dans son pays, et n'étant pas suivi, il y trouvait tout secours pour faire voyager son armée rapidement, comme pour mettre en sûreté ce qui embarrassait son mouvement. En même temps, il aurait dû envoyer à Vienne, l'ordre de réunir les forces nécessaires pour garder cette capitale, si importante même sous les rapports militaires, et de la mettre en bon état de défense sur les deux rives du Danube.

Si ces ordres ont été donnés, la responsabilité tombe sur ceux qui ne les ont pas exécutés. Mais rien ne fut fait. L'Archiduc recula aussi lentement qu'il s'était avancé. Il s'arrêta sans motif à Cham; il s'occupa de réunir les corps épars de la Bohème, de recevoir des renforts qu'il aurait dû diriger sur Lintz et Mauthausen. Il se contenta de faire quelques détachemens sur le Danube, et fut prévenu partout.

D'après ses dispositions, l'Archiduc paraît avoir cherché à défendre les approches de la Bohème. Mais quel a été au fond son véritable dessein? croyait-il être suivi réellement par l'armée française? Pensait-il dès lors à revenir sur Lintz, pour couvrir Vienne, se joindre à Hiller et reprendre l'offensive; ou plutôt ce mouvement ne se présenta-t-il à son esprit, qu'après celui que Napoléon fit sur cette capitale? Nous penchons pour cette dernière supposition. En effet, nous venons de voir que de Ratisbonne à Lintz, et même à Vienne par la rive droite du Danube, la route forme une ligne presque droite, dans une plaine unie et sans obstacles, puisque nous étions maîtres, ou à peu près, du pont de l'Inn à Passau. Par la rive gauche, il n'y a pas, le long du fleuve, de route voiturable. Il faut passer par la Bo-

hème, traverser deux chaînes de montagnes, le *Bohmer-wald* et le *Manhartz-berg*, et faire un détour très-considérable, plus marqué encore pour revenir à Lintz, que pour arriver jusqu'à Vienne. Si l'Archiduc avait eu véritablement le projet de devancer Napoléon, sur l'un ou l'autre point du Danube, ayant plus de chemin à faire que lui, il aurait marché, sans s'arrêter à Cham et à Budweiss. D'ailleurs le bulletin autrichien n'annonce aucun projet de mouvement; car il porte « qu'après avoir pris du repos, le prince » Charles se dispose à contrarier l'ennemi de tous » côtés, et à profiter des occasions favorables qui » pourront se présenter. On se félicite même d'a- » voir arrêté la rapidité ordinaire des opérations » de Napoléon. » Enfin le bulletin de la bataille d'Asparn dit « que de la position de Cham, il pou- » vait être encore avantageux de tendre la main » aux peuples, qui languissaient sous le poids de » la domination française. »

Quoi qu'il en soit, dès le 23, l'Archiduc dirigeant sa retraite sur la haute Regenz, et par les deux routes de la Bohème les plus rapprochées, envoya la division Saint-Julien à Cham, où il craignait d'être prévenu par la route de Straubing. Le lendemain 24, ce mouvement continua :

le 3e corps et la 1re réserve furent portés à Cham, le 4e à Bruck, le 2e corps à Nittenau, laissant une arrière-garde à Kirn; Bellegarde suivait toujours la grande route vers Schwarzenfeld et Schwandorf. Enfin le 25, après avoir fait douze lieues en trois jours, l'armée autrichienne prit position à Cham, sur la rive droite de la Regenz: la gauche ou 4e corps sur la route de Furth; la droite ou 3e corps sur celle de Retz; le 2e corps au centre; la réserve en arrière; le quartier-général dans le village de Katzberg. Klenau ayant brûlé le pont de Nittenau, se retira sur la position de Cham. Elle est très-forte, couverte par la petite rivière de la Regenz, bordée de prairies marécageuses à la rive gauche, et de hauteurs fort avantageuses à la rive droite, sur lesquelles s'étendait la ligne autrichienne. Celle-ci s'appuyait par les deux flancs à de bons ravins, assez nombreux et assez rapprochés pour resserrer à volonté son développement. Ainsi cette position était telle que l'armée autrichienne pouvait la défendre avec un grand avantage. Le 1er corps avait été placé à Schonthal, sur la Schwartza; il soutenait la droite de l'Archiduc par le petit chemin de Retz, barrait la route de Waldmünchen, enfin il servait de réserve et d'appui à la

position de Cham. Il ne restait plus à l'Archiduc, d'après le compte de Stutterheim, que 54,000 hommes des troupes qu'il avait à Ratisbonne; en tout 78,000 mille hommes avec le 1er corps de Bellegarde, qui n'avait éprouvé aucune perte. Bientôt lui arrivèrent des renforts de troupes complémentaires et de troisièmes bataillons galliciens.

Le prince Charles s'arrêta dans cette position du 25 au 28, sans doute jusqu'à la nouvelle de l'arrivée de Masséna à Passau, où ce maréchal était le 26. Ce même jour, l'Archiduc, s'occupant toujours de son projet de défense locale, envoya le général Klénau avec neuf bataillons et quelque cavalerie, pour garder les divers débouchés qui, du Danube, remontent dans le Böhmer-wald. Ce général établit le centre de sa ligne à Winterberg, et s'y rendit par Neumarkt et Stubenbach. L'Archiduc envoya également le général Stutterheim, avec deux régimens de cavalerie, sur Lintz; celui-ci dut marcher par Klattau, Budweis et Freystadt. C'était la seule route que pouvait suivre l'armée. Le général Stutterheim dit avoir eu l'ordre de se hâter, et dans la supposition où le général Hiller serait rejeté sur Steyer, de s'assurer des ponts de Lintz et de Mauthausen

pour le passage de l'Archiduc : s'il avait la crainte de les voir tomber entre les mains des Français, il devait rompre le premier pont, et faire descendre les bateaux du second à Kerms, afin de conserver les moyens d'y traverser le Danube, s'il devenait impossible de le passer plus haut. Ceci ressemble beaucoup à un prétexte trouvé plus tard; le véritable objet était probablement d'établir une communication sûre et prompte avec le général Hiller. Sans cela, l'Archiduc aurait dû faire appuyer Stutterheim, par quelques bataillons d'infanterie, qui pouvaient marcher par le chemin de Winterberg, ou même remonter la Regenz, et arriver sur Lintz par les chemins assez difficiles de la rive gauche du Danube. Stutterheim aurait pu être rendu à Lintz ou Mauthausen en six jours, le 2, et par conséquent avant nous. Ces dispositions nous paraissent prouver que l'Archiduc ne s'occupait réellement que de défendre les approches de la Bohème.

Le maréchal Davout, avec trois divisions d'infanterie et quelque cavalerie légère, était chargé par l'Empereur « de suivre la retraite de l'en-
» nemi, de le harceler, d'enlever ses bagages, de
» donner de fréquentes nouvelles de l'Archiduc

» et de Bellegarde. » Le 24, la cavalerie légère du maréchal arriva à Regenstauf : son corps d'armée était tout entier en avant de Stadt-amhof; le 48e avec deux régimens de chasseurs observait à Etterhausen, la route de Nuremberg qu'avait suivie Bellegarde. Le 25, l'avant-garde attaque à Nittenau, l'ennemi qui se défend jusqu'à quatre heures du soir, et ne se retire qu'après avoir brûlé le pont, à l'approche de la division Gudin. Le maréchal passe la nuit à Regenstauf avec la 1re division; la 2e était à Zeillarn.

Le 26, l'avant-garde traversa la Regenz, eut un engagement à Pruck, et reconnaissant l'ennemi en force, se reporta en avant de Nittenau, où le maréchal avait établi son quartier-général et la 3e division : la 1re était encore à Regenstauf, et la 2e à Kirn. Le 27 et le 28, le maréchal, qui avait en même temps pour but d'observer l'Archiduc, et de couvrir Ratisbonne et Straubing, pendant le mouvement de l'armée, se porta sur Kirn, plaçant sa cavalerie légère sur les hauteurs de Pruck et de Falkenstein; la 1re division entre Irlbach et Gonnersdof, la 2e à Actenthan, la 3e à Nittenau et Kirn.

Le prince Charles prévenu enfin de la marche de notre armée sur Vienne, de l'arrivée de Mas-

séna sur l'Inn, se décidant un peu tard à partir pour Lintz ou Krems, cherche à masquer par quelques démonstrations, son mouvement qui s'effectue le 28. Le lendemain notre cavalerie légère étant arrivée à Cham, Davout envoie les 1re et 2e divisions sur le Danube à Pfetter et Venting. Le 30 il se rend à Straubing où est la 2e division; la 1re à Plattling, la 3e à Pfetter. Le maréchal est ainsi en mesure de suivre la colonne de l'Empereur; le 2 mai son quartier-général est à Passau, où il séjourne le 3. La division ducale de Saxe, sous les ordres de Rouyer, reste campée sur le mont de la Trinité près de Ratisbonne.

Nous avons vu que dès le 21 au soir, Napoléon avait envoyé, à la poursuite du corps d'Hiller, le maréchal Bessières avec la cavalerie légère de Marulaz. Ce maréchal arriva le soir même à Geissenhausen. Il fut appuyé le lendemain par la division bavaroise de Wrède et par la division Molitor détachée du 4e corps. Le maréchal enleva dans la poursuite, des bagages, un équipage de pont et beaucoup de prisonniers. Il reçut le lendemain l'ordre de s'avancer sur l'Inn et la Salza avec les deux divisions d'infanterie, et d'occuper Braunau. Masséna avait eu le 23

l'ordre de marcher sur Straubing, de s'emparer du pont du Danube et de pousser des partis sur les deux rives; si le pont de Straubing était coupé, le maréchal devait se rendre sur l'Inn, passer cette rivière et bloquer Passau. Il avait le commandement provisoire des troupes réunies sur l'Inn. Masséna était le soir même d'assez bonne heure à Straubing; il annonçait que les deux ponts avaient été coupés, et qu'ils pourraient être raccommodés dans la journée du lendemain.

Hiller ayant laissé une petite arrière-garde à Vilsbibourg, pour arrêter la poursuite de Bessières, arrive dans la nuit à Neumarkt, et continue sa retraite sur l'Inn qu'il traverse le 22 à OEtting où il campe. Ses trois corps faisaient ainsi en vingt-quatre heures la route de Landshut à l'Inn, à laquelle ils avaient employé six journées lorsqu'ils se portaient en avant. Hiller détache à Neumark le général Mesko, qui ne tarde pas à se retirer sur l'Inn. Il envoie Vincent à Wurmansquick sur la route de Landau; il prend en même temps des mesures pour garder les bords de l'Inn à Markel, Braunau, Obernberg et Straubing. Son avant-garde cédait le terrain devant nos troupes et évacuait Neumarck, où la division

de Wrède arrivait dans la journée du 22, en poussant quelques partis et de la cavalerie sur Eharting: mais ceux-ci furent repoussés le lendemain par les Autrichiens. La division de Wrède campa sur les deux rives de la Rott. Le 23, Jellachich partait de Munich, pour Wasserbourg avec son corps de 9000 hommes, qui n'avait servi à rien pendant ces importantes journées.

Après la défaite et la dispersion de l'armée, les Autrichiens n'avaient plus qu'un objet à remplir, un but vers lequel tout devait se diriger : c'était de réunir l'armée et de sauver Vienne. Ces deux points importans pouvaient encore s'obtenir par la même manœuvre, non sur l'Inn, où nous avions à Passau une porte ouverte qui débordait toute défense supérieure, non à Lintz, qui n'était pas couvert par un fort obstacle, ni sur la ligne de la Traun trop inclinée en avant, mais sur l'Enns et au confluent de Mauthausen, positions reconnues fondamentales par les Autrichiens, qui s'en occupaient depuis leurs désastres de 1805. Hiller devait s'y rendre directement, rassembler sur la rive droite de l'Enns au confluent, tous les moyens de résistance, et y attendre l'Archiduc. Ce prince de son côté aurait dû y envoyer au

plus vite les premier et deuxième corps, qui n'avaient nullement souffert, les suivre avec les autres, ne laiser en Bohème que les landwehrs et les garnisons. En hâtant sa marche et ses décisions, l'Archiduc serait encore arrivé à temps.

Pour obtenir ces résultats importans et peu difficiles, il aurait fallu de l'unité dans la direction des affaires. Malheureusement pour l'Autriche, la Cour et le ministère se trouvaient à Scharding, pendant que le prince Charles était à Cham à trente lieues de là. On fit dans les deux fractions de l'armée autrichienne, le contraire de ce qui devait être fait. A la nouvelle des désastres de l'armée, que l'empereur François reçut à Scharding, le 23 au soir par M. d'Aversperg, aide-de-camp du prince Charles, il donna l'ordre de faire avancer sur les bords de l'Inn la landwehr de la haute Autriche, de presser l'armement de celle de l'Autriche inférieure, de la Steyer-Marck et de Salzbourg. Il dut ordonner aussi au général Hiller, de faire un mouvement sur le bas Iser vers Dingelfingen. On espérait sans doute ralentir la poursuite de Napoléon au-delà de Ratisbonne, dégager un peu l'Archiduc, en inquiétant l'armée française sur sa

droite et sur ses derrières, enfin rétablir par Straubing, des communications avec la grande armée. Cependant la cour se retira sur Lintz, à la faveur de cette pointe momentanée. Les inhabiles courtisans de l'empereur François n'avaient pas certainement le droit de blâmer, comme ils paraissent l'avoir fait, l'archiduc Charles, qui du moins payait si grandement de sa personne, et qui, même par ses temporisations, a fini par conserver l'armée et l'Autriche. Ainsi arrive-t-il toujours dans les grands dangers des états; ceux qui se dévouent les armes à la main, ont toujours pour premiers ennemis les hommes incapables d'agir et de bien conseiller.

On a prétendu d'un autre côté que Hiller, voyant seulement devant lui de l'infanterie bavaroise, avait voulu l'attaquer et la rejeter sur l'Iser. C'est une simple assertion de l'ennemi, à laquelle on peut se dispenser de croire, lorsqu'on n'avance soi-même rien qu'en produisant des preuves positives, avec leurs dates exactes. Il est toujours constaté par les bulletins autrichiens que l'on connaissait les désastres d'Eckmühl le 23 au soir à Scharding, à douze lieues du corps de Hiller, qui doit certainement en

avoir reçu avis le soir même. Ce général trouva quelques renforts sur l'Inn; il avait disposé trois petits corps de huit escadrons et 2 bataillons, soit pour former des avant-gardes, soit pour éclairer la rive gauche de l'Inn. Le général Radetzki avait été envoyé sur la route de Wurmansquick, et communiquait à droite avec Vincent placé à Arbing; Mesko était à Eharting; Nordmann observait de Degning, la route d'Haag.

Hiller réunissait alors quarante-deux bataillons, formant environ 32,000 hommes, sans compter l'artillerie. Il partagea ses forces en trois colonnes échelonnées, et les dirigea ainsi dès la pointe du jour : celle de droite avait été portée en avant de toutes, sous les ordres du prince de Reuss (dix bataillons, un escadron), par Klebing et Lenperg, vers Gankofen, route de Dingelfing; celle du centre, sous le général Kottulinski (douze bataillons, un escadron), suivait la chaussée de Neumarck; la troisième, sous le général Hofmeister (six bataillons, un escadron), marchait la dernière et à gauche par Friexing et Nider-Porchkirchen sur la Rott. La réserve du général Kienmayer se tenait derrière le centre. Le général Radetzki battant le pays à droite vers Eggelfelden, et assurait le mouve-

ment par les routes de Dingelfing et de Landau.

Ces dispositions du général Hiller indiquent bien plutôt une marche vers Dingelfing, d'après un ordre donné, que l'intention seule d'attaquer le maréchal Bessières. Celui-ci était sur la Rott, ruisseau assez marécageux; il avait envoyé sur l'Iser, une avant-garde qui fut reployée sur Sotten. La division bavaroise bordait la rive gauche de la Rott; la division Molitor arrivait sur la Wils. L'avant-garde du maréchal n'avait pas sans doute envoyé de rapport. Le 24 à huit heures du matin, l'ennemi commence le combat, et surprend les postes de la division bavaroise devant Neumarck. Les têtes de ses colonnes se montrent alors. Celle de droite toujours plus avancée, attaque la gauche des Bavarois, se prolongeant de manière à les dépasser et à les entourer. Le maréchal fait porter la division entière de Wrède, sur les hauteurs en avant de Saint-Veit et du défilé de Neumarckt. Les bataillons s'y rendent successivement, au travers d'un pont fort étroit, et sont engagés à mesure qu'ils se présentent. Le combat s'étend sur toute la ligne. Une vive canonnade s'établit vers le centre; les Bavarois résistent vaillamment, et font même plier les Autri-

chiens. Des renforts étant arrivés à ceux-ci, et les 2e et 3e colonnes venant à se déployer, la division de Wrède commençait à souffrir.

Le général Molitor qui était arrivé de sa personne avant l'affaire, court chercher ses régimens. Le 2e d'infanterie de ligne est placé dans un bois, à gauche des Bavarois, sur la rive droite de la Rott, le 37e en deçà et à droite, pour arrêter les progrès que la 3e colonne fait de ce côté. Le 2e régiment charge avec furie, et culbute les Autrichiens. La division de Wrède est bientôt dégagée. Le maréchal juge convenable de faire reployer ses troupes trop inférieures en nombre. A midi, les Bavarois commencent la retraite, qui se fit d'abord avec ordre; mais elle fut momentanément troublée au passage du défilé de la Rott, où un de nos régimens de chasseurs à cheval éprouva quelques pertes. Wrède se retira sur Aicha; son mouvement fut couvert par les troupes du général Molitor, qui manœuvraient avec un sang-froid et une régularité admirables. Ce brillant combat, qui dans d'autres guerres eût été regardé comme une grande affaire, et qui du reste était sans résultat, se perdit au milieu des immenses triomphes de ces

journées. Les bulletins rédigés à la hâte en firent à peine mention (1).

A trois heures tout était terminé. L'ennemi malgré sa grande supériorité, arrêta sa poursuite assez près de Neumarckt. Son avant-garde ne dépassa pas Ekelkofen. Elle a essuyé des reproches à ce sujet. Les troupes de Bessières bordèrent la Wils, et se maintinrent dans cette position. Radetzki qui avait marché sur la droite, ayant rencontré près d'Eggenfelden, un détachement de chevau-légers bavarois, le poussa devant lui, et vint prendre position à Gankofen sur la route de Dingelfingen, où il devait se porter le lendemain. Cette affaire coûta aux Bavarois 648 hommes, tués ou blessés, et 200 prisonniers. Ils prirent sept officiers et 400 hommes à l'ennemi, qui avoue 7 à 800 hommes tués ou blessés.

(1) *Voyez* le Rapport du général Wrède, 4 mai. La division Molitor sauva les Bavarois en marchant à leur secours. Elle conserva, au milieu de leur pays, la sévère discipline qui a toujours distingué les troupes commandées par ce général. Quand le corps de Wrède passa à Nancy, en 1814, il avait perdu tout souvenir de ce service et de cette conduite. Les terres du général Molitor ne furent pas traitées avec les égards et la justice qu'il avait montrés dans les pays bavarois.

La perte dut être à peu près égale de part et d'autre.

Les Autrichiens prétendent qu'Hiller ayant appris dans la nuit du 24 au 25, la nouvelle de la bataille d'Eckmühl, se décida à se retirer. Nous avons vu qu'il devait la connaître dès la nuit précédente. Mais la présence des troupes françaises du général Molitor, la résistance qu'il avait éprouvée, surtout la nouvelle de l'arrivée de Masséna sur l'Iser à Plattling dans cette soirée, furent probablement les véritables motifs de sa retraite. Il la commença dès le lendemain, en se dirigeant par Œtting, Burghausen et Braunau, sur Altheim où il était le 26, pendant que Jellachich se trouvait à Rosenheim et Wasserbourg.

Telle fut le 25, deux jours après la prise de Ratisbonne, la situation des deux armées : Davout était à Regenstauf, en face de Charles qui occupait la position de Cham; Bessières et Hiller bordaient les deux rives de la Wils; Masséna ayant passé l'Iser à Plattling, marchait sur Osterhofen. Napoléon avait attendu à Ratisbonne, de voir le parti que prendrait l'Archiduc. Cependant le 24, dès trois heures du matin, il fait marcher Lannes, « dont le corps composé des divisions d'Oudinot,

» de celle de Saint-Hilaire et de la cavalerie lé-
» gère de Colbert, va se former sur l'Inn. » Il fait prescrire à Lefebvre, qu'il avait envoyé sur Landshut, « de diriger le prince royal sur Mu-
» nich; de se rendre à Mulhdorf et Burghausen;
» de laisser la division Demont en réserve à
» Landshut : il lui indique pour les opérations
» postérieures, de débloquer Kustrin et d'oc-
» cuper Salzbourg. » Ainsi trois corps d'armée bien suffisans pour culbuter tout ce que Hiller pourrait opposer de forces, étaient rassemblés entre l'Iser et l'Inn. Le point important de Ratisbonne allait être gardé par la division ducale de Saxe et par la division Dupas. Ce dernier général recevait l'ordre d'y marcher, d'y réunir dix à douze mille hommes, et de ne rien laisser en arrière; il devait prendre les ordres de Davout. Boudet se portait à Straubing, liant ainsi le corps de ce maréchal avec ceux de la rive droite du Danube. Vandamme était en réserve à Eckmühl, Saint-Sulpice à Pfaffenberg. Ainsi se complétait la disposition de l'armée, momentanément à cheval sur le Danube.

La prévoyance de Napoléon s'étendant aux corps les plus éloignés, ne perd pas un instant de vue la nécessité de soumettre leur marche

au plan général des opérations de l'armée et des cops qu'il conduit lui-même. Le 24, il envoie de Ratisbonne ses ordres à Eugène, à Bernadotte, à Poniatowski. Il fait écrire au premier : « Avan-
» cez en toute confiance, l'Empereur va percer
» au cœur de l'Autriche; l'ennemi ne tiendra pas
» devant vous, pas plus qu'il n'a tenu en Bavière.
» Cette armée, déjouée dans ses espérances de
» victoires, est démoralisée, etc. » Le major-général mande au prince Bernadotte, auquel il avait été prescrit dès le 19 et répété le 24 et le 25, d'entrer en Bohème, « que Napoléon allant mar-
» cher sur Vienne, attend avec la plus grande
» impatience, son arrivée entre la Bohème et Ra-
» tisbonne, pour coordonner ses opérations avec
» celles de l'armée; qu'alors Davout marcherait
» vers l'Autriche; que le 9e corps trouverait à
» Ratisbonne la division Dupas, et la réserve for-
» mée par le général Rouyer de tous les détache-
» mens qui arrivaient des divers côtés. » Le prince Bernadotte quittant vers la fin d'avril les bords de la Saale, est le 29 à Plaven, et le 6 mai à Retz, d'où il s'achemine sur Passau. Il reçoit par une lettre du 30 avril, carte blanche pour faire le plus de mal possible à l'ennemi, suivant les circonstances. Enfin Napoléon fait écrire au

prince Poniatowski, en lui envoyant sa proclamation, que « vu la distance qui les sépare, il s'en » rapporte à son zèle et à ce qu'il fera pour les » intérêts communs; mais que l'armée marchant » sur Vienne, le prince doit entrer en Gallicie. » Témoignage flatteur de confiance, donné à un étranger, et bien mérité par sa conduite toujours pleine de dévouement! Tels sont les ordres authentiques qui furent adressés de Ratisbonne aux corps français éloignés : il serait curieux de connaître ceux qui dans le même moment purent être expédiés de Cham, aux corps autrichiens de Pologne et d'Italie. Ils arrivèrent rapidement à l'archiduc Jean, et déterminèrent sa retraite pour le 30 avril. Mais le prince Ferdinand continua sa *pointe diplomatique* vers la Prusse.

Cependant Napoléon, qu'on se plaît à représenter comme emporté par la témérité, et négligeant toutes les mesures de prudence, les multiplie à chaque pas qu'il fait pour se porter en avant. On ne saurait trop engager les hommes de l'art, et même ceux qui ne veulent pas rester étrangers aux grandes affaires, à consulter la correspondance jointe à ces Mémoires, qu'on ne peut citer à chaque instant. Ils y verront que depuis le commencement jusqu'à la

jamais opérations ne furent plus solidement basées à leur départ, ni mieux assurées dans toute leur marche. Indépendamment de cette réserve, qu'il forme à Ratisbonne sous les ordres du général Rouyer, l'Empereur ordonne d'en réunir une semblable à Augsbourg, sous le général-sénateur Beaumont, composée de trois régimens wurtembergeois, bavarois et de Berg, avec trois régimens provisoires de dragons. La place d'Augsbourg mise dans le meilleur état de défense, était parfaitement choisie pour consolider la ligne d'opérations de la rive droite du Danube, devenue ligne directe de nos communications avec la France, pour en imposer aux insurgés et aux partis du Tyrol, enfin pour rassurer les princes alliés. Le point de Ratisbonne n'était pas moins avantageux, pour surveiller la Bohème, la ligne d'opérations à la gauche du Danube, et pour occuper ce passage si important sur le fleuve, au centre des communications principales de l'Allemagne. Pendant que les places du Mein, Wurtzbourg, Forcheim, Amberg, Cronach, convenablement gardées, protégeaient la Franconie contre les incursions de la Bohème, une armée de réserve (29 avril) fut organisée avec les corps qui sortaient de France.

ou qui venaient du nord de l'Allemagne. D'abord sous les ordres du maréchal Kellermann, ensuite sous ceux de Junot, avec le nom de Corps d'observation de l'Elbe, elle était composée de trois demi-brigades de réserve provisoires, fortes de 8000 hommes, de quatre quatrièmes bataillons, de trois régimens de dragons provisoires et douze pièces de canon; elle s'élevait à environ 14,000 hommes. Ce corps était destiné à contenir les états malintentionnés du nord de l'Allemagne, et à seconder les efforts que ferait pour cela le roi de Westphalie. On l'annonçait fort de 50,000 hommes; il était prescrit de ne jamais les faire agir qu'ensemble et en masse. Le maréchal Kellermann qui commandait aussi sur le Rhin, à Strasbourg et à Mayence, y organisait en bataillons provisoires, les conscrits qui arrivaient de l'intérieur, et les acheminait par Augsbourg vers l'armée.

Telles furent les dispositions de Napoléon, avant de marcher sur Vienne. L'esprit général de son mouvement était de s'y porter rapidement par le centre avec le gros de son armée, de faire avancer en colonne, et comme en réserve, le corps de Davout sur Passau, Lintz et Saint-Polten. Ce maréchal était remplacé successivement par le prince Bernadotte, qui tournant autour de la Bohème,

et menaçant les divers débouchés, y attirait ou retenait les corps de l'ennemi. Napoléon était flanqué à droite par les montagnes, par le corps bavarois qui nettoyait en même temps le Tyrol, et même par l'armée d'Italie, qu'il faisait arriver rapidement sur la direction de Vienne, par Tarvis et Klagenfurth. Le prince Eugène appuyait à gauche pour se joindre à la grande armée, lui ouvrir au besoin une nouvelle ligne d'opérations par la Carinthie, séparer de Vienne le corps de Jean, et couper s'il était possible, les troupes du Tyrol. Cette manœuvre de Napoléon, la même à peu près qu'en 1805, fut aussi heureuse pour nous, aussi funeste pour les Autrichiens, qui s'y laissèrent prendre comme à cette époque.

Dès le 23, le prince Charles ayant annoncé ce qui se passait à l'empereur François établi à Scharding, lui disait que « dans l'impossibilité » de tenir, avec un fleuve comme le Danube der- » rière lui, contre un ennemi victorieux, il allait » le traverser et se réunir à Bellegarde. » L'Archiduc rappelait à son frère « que tout le plan de » cette guerre reposait sur un premier succès (1)

(1) Ceci confirme l'opinion déjà émise dans cet ouvrage, que la coalition avait compté sur un premier succès, obtenu

» et sur la coopération en faveur des coalisés, de » la Confédération du Rhin, qui s'était déclarée » contre eux. » Ce prince demandait « s'il ne serait » pas convenable de tenter la voie de l'accommo- » dement, avant que l'ennemi n'envahît l'Autriche, » et pendant qu'en Italie et dans le Tyrol il res- » tait des moyens de compensation. » L'Archiduc ayant été forcé par nos progrès du côté de l'Inn, de renoncer dès le 28, à tout projet d'opérations sur la frontière de la Bohème, se rendit le 29 à Neumarckt, où il rencontra le comte Frédéric Stadion, avec la réponse de François. Elle portait « que l'Empereur n'était pas en position d'enta- » mer des négociations, mais qu'il approuverait » les ouvertures faites par l'Archiduc, pourvu » que sa dignité ne fût pas compromise. » Dès lors les Stadion travaillaient au rappel de l'Archiduc. Il fallait cependant faire un pas décisif; le prince Charles balançait entre plus d'une responsabilité. Enfin il chargea le comte de Grünne de rédiger pour Napoléon une lettre qui fut d'abord approuvée, et ensuite sévèrement blâmée.

en l'absence de Napoléon, et sur le soulèvement des peuples de l'Allemagne. L'Archiduc parle encore de ce projet dans son bulletin d'Asparn.

Cette dépêche prouve que l'Archiduc croyait Napoléon encore assez rapproché de lui, et moins avancé sur la route de Vienne. « Sire, di-
» sait-il, Votre Majesté m'a annoncé son arrivée
» par un tonnerre d'artillerie, sans me laisser le
» temps de la complimenter. A peine informé de
» votre présence, je pus la pressentir par les per-
» tes que vous m'avez causées. Vous m'avez pris
» beaucoup de monde, Sire; mes troupes ont fait
» aussi quelques milliers de prisonniers, là où
» vous ne dirigiez pas les opérations. Je pro-
» pose à Votre Majesté de les échanger homme
» pour homme, grade pour grade; et si cette
» offre vous est agréable, veuillez me faire savoir
» vos intentions sur la place destinée pour l'é-
» change.

» Je me sens flatté, Sire, de combattre avec le
» plus grand capitaine du siècle. Je serais plus
» heureux, si le destin m'avait choisi pour pro-
» curer à ma patrie le bienfait d'une paix dura-
» ble. Quels que puissent être les événemens de
» la guerre, ou l'approche de la paix, je prie
» Votre Majesté de croire que mon désir me con-
» duit toujours au-devant de vous; et que je me
» tiens également honoré de trouver l'épée ou le

» rameau d'olivier, dans la main de Votre Ma-
» jesté (1). »

Nous ignorons la date de cette dépêche, le moment où elle parvint au quartier impérial français et l'effet qu'elle dut produire. Mais il est probable qu'elle est partie le 30, en même temps que le prince a dû quitter Neumarckt, pour se rendre à Budweiss, où il arriva le 3 mai. La voie la plus courte qu'a pu suivre la lettre, est celle de Straubing, où se trouvait le maréchal Davout ce jour-là. Napoléon était le 30 à Burghausen, par conséquent à quarante ou à quarante-cinq lieues de Neumarckt, et le 2 mai vers midi, à soixante-cinq ou soixante-dix lieues, à Lambach. Cela fait présumer que cette lettre aura couru à la suite de l'Empereur; qui ne l'aura reçue qu'après le combat d'Ebersberg, lorsque rien ne s'opposait plus à sa marche sur Vienne. S'il l'eût reçue auparavant; pouvait-il faire une réponse favorable à une intempestive ouverture de paix, lorsque vingt jours après une déloyale agression, le sort des armes avait tout décidé entre lui et ses ennemis; lorsque leurs desseins homicides étaient dévoilés par leur conduite dans la

(1) Traduit de l'ouvrage intitulé : *Erzherzogs Joaanns Felzug im Jahre* 1809 (E).

Bavière, le Tyrol, l'Italie et la Saxe; lorsque leurs proclamations et toutes leurs démarches avaient dévoilé leurs plans de révolte et d'insurrection, qui éclataient déjà de tous côtés? Pouvait-il accepter des négociations avec des ennemis qui abusaient de la loyauté et de la position de l'Archiduc, pour le compromettre dans le seul but d'arrêter le cours de nos succès, et de se donner le temps de réunir leurs moyens de défense? Trop de déceptions antérieures avaient manifesté le fond de leurs projets! La guerre viagère était un assassinat politique, entièrement contraire au droit des gens et aux usages de l'Europe. C'était l'antécédent de ce qui a été fait six ans plus tard, lorsqu'on a cru être assez fort pour placer Napoléon *hors des relations civiles et sociales*. Que seraient devenus, en 1809, ceux que, dans ce même Vienne, l'Empereur aurait placés hors des relations politiques et militaires?

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

L'EMPEREUR S'AVANCE SUR L'INN ET LA TRAUN; LE 3 MAI, MASSÉNA BAT HILLER A EBERSBERG.

Le 26, Napoléon marche sur l'Inn. — Hiller renonce à défendre cette rivière. — L'armée la traverse le 27; elle est arrêtée par la Salza. — Napoléon et Lannes la passent, le 30 au soir. — Masséna atteint Passau dès le 26. — La Bavière est délivrée des Autrichiens qui l'ont traitée fort durement. — Napoléon donne ses ordres à Braunau; il établit un système de défense autour de Passau. — L'armée se porte en avant; le 2 Masséna bat l'ennemi a Efferding, Lannes en deçà de Wels. — Les rapports faits à Masséna, lui annoncent les dispositions de l'ennemi à Mauthausen et sur les deux rives du Danube. — Masséna doit nécessairement attaquer la position d'Ebersberg. — Observation sur cette position et description. — Le 3 au matin, Masséna attaque le pont d'Ebersberg, défendu par 40,000 Autrichiens. — Le maréchal, avec les divisions Claparède et Legrand, force cette position formidable et culbute les corps d'Hiller. — Napoléon arrivant dans l'après-midi à Wels, envoie Molitor, Nansouti et Durosnel par la rive droite de la Traun. — Il vient à Ebersberg à la nuit tombante. — Lannes fait ce jour-là sur Steyer, un mouvement qui n'a rien de décisif contre Hiller.

NAPOLÉON ayant appris à Ratisbonne l'apparition du corps de Hiller vers Neumarckt, donna

l'ordre au maréchal Masséna qui était sur l'Inn, de manœuvrer sur le flanc de cette colonne autrichienne, et partit le 26 à huit heures du matin, pour rejoindre les troupes envoyées de ce côté. Il arriva vers midi à Landshût que le maréchal Lannes venait de quitter, pour rejoindre à Neumarckt Bessières qui y était avec la cavalerie légère, les divisions Molitor et Wrède. L'Empereur ordonna à Lannes de se concerter avec Masséna, pour opérer le passage de l'Inn, et pour inquiéter la retraite que l'ennemi allait faire sur Lambach et sur Salzbourg, où Lefebvre devait se diriger de Wasserbourg.

Le général Hiller s'était reployé au plus vite sur l'Inn, dans l'espoir de défendre cette rivière, dont il avait fait brûler tous les ponts. La défense de l'Inn offre des difficultés, par la longueur et les courbures de son cours, par sa direction inclinée sur le Danube. Au-dessus de Braunau, cette rivière oppose une triple barrière avec l'Alza et la Salza; au-dessous, son lit, large d'une soixantaine de toises, encaissé et bordé de rochers, resserré par de hautes collines, roule à pleins bords ses eaux impétueuses. Hiller disposa ses troupes de manière à pouvoir disputer le passage : il s'occupa surtout de la

partie basse de l'Inn, la plus exposée en ce moment, à cause de son rapprochement de Lintz et de la Traun, mais qui est aussi la plus forte. Il plaça le général Richter à l'extrême droite avec le corps chargé de bloquer Passau; Dédowich, à Scharding; Radetzky, à Oberuberg; le deuxième corps de réserve, à Altheim, où s'établit d'abord le quartier-général, qui se rendit ensuite à Weng. Le reste des corps garnissait l'Inn, de Braunau à Mühldorf. Jellachich était à Wasserbourg et à Rosenheim. Ces troupes avaient été renforcées par les bataillons de Landwehrs, que de toutes parts on faisait accourir. A peine Hiller avait-il terminé ces dispositions, qu'elles furent bouleversées par l'entrée de Masséna à Passau, et par le mouvement que fit ce maréchal pour remonter les deux rives de l'Inn. Hiller ne chercha plus qu'à disputer faiblement le terrain, et à concentrer ses forces sur Ried, pour gagner la Traun.

Le 27 Bessières s'étant reporté en avant, arriva à Mühldorf, fit raccommoder le pont sur l'Inn, et passa de l'autre côté avec la cavalerie. Lannes le suivit bientôt, et reçut de l'Empereur l'ordre d'atteindre Burghausen par une marche de nuit. Les deux maréchaux y furent rendus le 28:

Nansouti et la garde restèrent à Neumarckt, les Wurtembergeois à Wilsbibourg. Lefebvre dut marcher de Wasserbourg sur Dittmaning et Salzbourg, en envoyant des partis vers Kufstein. Il était fort recommandé à Boudet placé à Straubing, de garder le Danube, et d'observer les troupes de l'Archiduc. L'Empereur partit de Landshut à midi, arriva dans la soirée à Mühldorf, d'où fut expédiée une partie des ordres ci-dessus.

L'Inn était franchi, mais il restait à traverser la Salza, dont Hiller avait coupé avec beaucoup de soin tous les ponts, surtout celui de Burghausen. Ce que n'avaient pu ni la force des armes, ni l'impétuosité du Danube, un torrent, la Salza considérablement grossie l'effectua. L'armée fut arrêtée pendant deux journées, le 29 et le 30, à Burghausen, pour raccommoder ce pont. Napoléon y était dès le 28 à midi : il fut suivi de la cavalerie de la garde, l'infanterie demeura à Oetting. Il envoya la division Wrède passer l'Alza à Trosbourg, pour marcher aussi sur Dittmaning; ce général y enleva des magasins considérables, et fit occuper par une avant-garde, Laufen dont le pont fut brûlé. L'Empereur laissant Wrède maître d'agir comme

il le voudrait, celui-ci se porta le lendemain sur Laufen, établit un pont de bateaux, et s'achemina sur Salzbourg. Il fut bientôt rappelé par Strassvalchen sur Lambach, pour tourner le flanc gauche de la ligne de la Traun. Le maréchal Lefebvre reçut ensuite l'ordre de pousser des détachemens au loin, à Inspruck pour soumettre le Tyrol et débloquer Kustrin, sur la route de Spital pour avoir des nouvelles de ce qui se passait en Italie. Le général Vandamme devait marcher à Braunau par la rive droite de l'Inn; il essuya de vives réprimandes pour ne l'avoir pas fait, et s'être tenu trop loin de cette place.

Dans la soirée du 30 seulement, l'infanterie du maréchal Lannes, bientôt suivie de la cavalerie, put traverser le pont de Burghausen réparé par les soins du général Bertrand. Les généraux de la cavalerie ayant négligé de faire descendre les bateaux qui étaient entre cette ville et Dittmaning, les travaux des ponts en furent fort retardés. Lannes avait eu l'ordre de « marcher sur Braunau, de faire raccommoder ce » pont, et de se porter sur Ried, où il lui était » recommandé de faire arriver l'avant-garde le » lendemain, s'il était possible. Bessières devait

» se porter sur le même point, suivre de là » vers la gauche le chemin de Lintz; et ménager » fort la grosse cavalerie, puisque rien ne pres- » sait. » Le quartier-général se rendit dans la soirée à Braunau.

Pendant les mouvemens du centre et de la droite, Masséna, qui avait traversé l'Iser à Plattling le 24, la Vils le 25, était entré le 26 à Passau. L'ennemi avait évacué cette ville à son approche, laissant quelque infanterie et des landswehrs à Innstadt, pour empêcher le rétablissement du pont de l'Inn; ceux-ci fusillaient assez vivement. Le maréchal conduisit lui-même quelques Bavarois de la garnison du fort, en face d'Innstadt, et ordonna aux tirailleurs corses et à ceux du Pô, de passer de l'autre côté de l'Inn. Il les faisait protéger par un débarquement de quatre ou cinq cents hommes, au moyen de bateaux que l'artillerie avait ramassés sur les deux rives du Danube, depuis l'embouchure de l'Iser et Wilshofen. Avant que les pontonniers eussent pu débarquer les troupes à la rive droite de l'Inn, les intrépides tirailleurs s'élancent sous une grêle de balles, au travers des débris du pont. Sautant d'une poutre à l'autre, et franchissant les deux plus larges travées, sur deux lon-

Digitized by Google

gerons où un homme avait de la peine à se tenir debout, ils parviennent à la rive opposée, guidés et encouragés par un brave sergent qui est à leur tête. Ils attaquent vivement un bataillon autrichien, resté en face du pont. Les troupes débarquées arrivent sur leurs derrières, en faisant un circuit. Aucun homme de ce bataillon ennemi n'échappa : ils furent tous tués ou pris avec leurs officiers.

En même temps, le maréchal Masséna avait dirigé la division Legrand sur Scharding, dont le pont était brûlé. Le général Dedowich l'occupait avec un corps évalué à 6000 hommes. Du milieu de la ville, l'ennemi canonne notre infanterie aussitôt qu'elle paraît; il n'y avait nulle nécessité, puisqu'on ne faisait aucun préparatif de passage. Le général Legrand fait répondre à son feu, et la canonnade s'engage. Cette malheureuse ville devient la proie des flammes et la victime de l'indiscrète ardeur qui avait voulu la défendre, lorsque nous étions déjà maîtres du pont d'Innstadt. Les Autrichiens ne se donnèrent aucun soin pour éteindre l'incendie, et gagnèrent au plus vite les bords de la Traun. Le général Richter, qui gardait Passau et bloquait la forteresse d'Oberhausen, avec un corps de troupes

de toute espèce, que le général Chambarlhiac fait monter à huit ou neuf mille hommes, se retirait sur la rive gauche du Danube à Verscheid, à quatre ou cinq lieues de Passau, sur un chemin de traverse qui conduit à Lintz. De là, il chercha pendant quelque temps, à inquiéter Passau, lorsque nos troupes s'en furent éloignées.

Le maréchal Masséna, en arrivant sur l'Inn, avait cru y trouver le maréchal Bessières; au lieu de cela, il y apprit la nouvelle de sa retraite sur la Vils. Bessières était le 26 à Neumarckt, où Lannes le rejoignit. Le 4e corps faisait donc une pointe assez saillante au milieu des ennemis; il ne se liait avec Davout que par la division Boudet, placée à Straubing. Masséna qui, pour le moment, était sans ordre et à peu près sans nouvelles du quartier impérial, causait avec ses officiers sur sa position, et sur ce qu'il y aurait à faire. L'un d'eux ouvrit cet avis : « Le 4e corps peut » déboucher de Passau entre le Danube et l'Inn, » qui sont fort rapprochés l'un de l'autre, s'a- » vancer par un chemin également éloigné des » rivières, au travers d'un pays fortement acci- » denté; il peut marcher sur Raab sans se com- » promettre en aucune manière, la retraite étant

» assurée, et n'ayant rien à craindre de l'autre » rive du Danube. Ainsi toutes les défenses » de l'Inn supérieur seront tournées, les li- » gnes de l'ennemi sur Wels et Lintz, ses ma- » gasins, ses convois interceptés, etc. (1) » Il y avait à ce mouvement des avantages immenses; on arrivait sur la Traun et sur l'Ens avant Hiller. Il était rejeté dans les montagnes de Salzbourg ou dans la Styrie; et hors de ligne pour bien long-temps. Mais ce général avait disposé de plus de 30,000 hommes au combat de Neumarkt; il pouvait avoir reçu de nouveaux renforts de l'Autriche. Le 4e corps n'avait que trois divisions d'infanterie et une de cuirassiers. Cet avis ne prévalut pas. On marcha le lendemain 27 sur Scharding, dont le pont fut réparé. Le 4e corps fut ainsi établi : le quartier-général à Saint-Florian; Claparède et les chevau-légers badois à Suben; Legrand et une brigade de cuirassiers près de Scharding, sur la rive gauche de l'Inn; Saint-Cyr, avec l'autre brigade de cuirassiers, à Taufkirchen. Le maréchal Masséna fit une reconnaissance sur Obernberg, et enleva quelques cents hommes à une arrière-garde qui

(1) Journal de la campagne de 1809.

se retirait. La division Boudet rentra au corps d'armée, et se plaça auprès du général Legrand.

Le 30 avril, l'armée française était au-delà de l'Inn et de la Salza. La Bavière avait été délivrée, par le canon d'Ekmühl, de la présence de ses ennemis. A la première nouvelle de notre marche sur Landshut, Jellachich s'arrêta à Munich, d'où il ne tarda pas à s'enfuir précipitamment. Les Autrichiens avaient usé bien durement de leur autorité momentanée; ils avaient accablé ce royaume de réquisitions exigées avec beaucoup de rigueur, et sous peine de prison. Ils levaient non-seulement des vivres, mais des objets d'habillement et d'équipement, en quantité disproportionnée avec les besoins de la guerre, surtout au moment où ils venaient d'entrer en campagne. Leurs mauvais traitemens, leurs exactions, contrastaient singulièrement avec les lettres de l'archiduc Charles au Roi, avec les principes proclamés dans les écrits dont ils inondaient les pays envahis, et qu'ils voulaient faire publier de force par les magistrats. Leur conduite dans le Tyrol était bien plus contradictoire. Là ils faisaient révolter les pays cédés par des traités, malgré leur promesse de maintenir l'intégrité du territoire bavarois. Partout ils contraignirent,

pour bien peu de jours, les employés bavarois à des sermens contraires à ce qu'ils devaient à leur patrie et à leur souverain. La Bavière semblait devoir conserver pendant longues années, le souvenir des maux accumulés en si peu de temps par les troupes autrichiennes. Alors nous fûmes reçus partout comme des libérateurs et des frères; partout, les habitans accouraient sur notre passage, bénissaient notre présence, vouaient à l'exécration les Autrichiens. Ils se plaignaient surtout des nouveaux officiers qui autorisaient les désordres de leurs troupes, de la hauteur et de la sévérité du général Hiller. Les habitans de l'Autriche leur rendaient bien ces sentimens, mais sans avoir les mêmes motifs : ils manifestaient une haine violente et quelque chose de pire encore, contre les troupes confédérées. Comment ces divers peuples ont-ils pu changer si vite d'opinions et de rôle? Le commissaire Stadion avait répandu dans la Bavière des sous-commissaires : ils purent voir, pour cette fois, le peu d'influence qu'avaient obtenues leurs menées précédentes. Du reste, nous ne laissâmes pas aux ennemis de la France le temps de se montrer (1).

(1) *Voyez* le Moniteur du 22 août 1809, et dans le jour-

Napoléon était arrivé à Braunau le 1er mai; il allait presser les mouvemens des divers corps de l'armée française, qui se trouvaient de nouveau en ligne. Lefebvre, après avoir culbuté Jellachich, était à Salzbourg; Lannes, à Wied Masséna, à Siegharting. Les Wurtembergeois eurent ordre de marcher sur Riedau, de manière à lier ensemble les corps des deux derniers maréchaux, qui s'avançaient sur la Traun. La cavalerie légère se portait en avant, et prenait, en trois colonnes, la direction de Lintz, de Haag et de Strasswalchen, pour couvrir et lier les opérations conduites sur ces diverses routes. On sut bientôt au quartier-général français que de sa position de Cham, l'archiduc Charles avait fait des détachemens, et que les ayant suivis avec toute son armée, il marchait par la route de Budweiss. Ainsi ce prince pouvait vouloir regagner le Danube, faire sa jonction avec Hiller, et défendre les approches de Vienne. L'Empereur calculait que l'armée autrichienne ne serait pas rendue en face de Lintz avant le 7, et que probablement elle chercherait à passer le Danube vers Krems. Cependant l'Ar-

nal des mois précédens, les proclamations des rois de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe, du prince primat, etc.

chiduc aurait pu arriver plus tôt, ou du moins faire parvenir, plusieurs jours avant le 7, à Lintz ou à Mauthausen, une avant-garde assez forte en troupes légères et d'élite, qui lui aurait assuré la possession de ces points si importans.

L'Empereur fit donner au maréchal Masséna le 30 avril et le 1er mai l'ordre « de marcher » en diligence sur Lintz, de s'emparer du pont » sur la Traun et de celui sur le Danube, d'y » faire de suite des têtes de pont, et de jeter des » partis sur Wels, pour communiquer avec l'ar- » mée. » Cette dépêche continuait en ces termes : « Si l'ennemi veut défendre la Traun, il prendra » la position avantageuse d'Ebersberg; mais il en » sera chassé par le passage opéré à Lambach. » L'arrivée de Davout à Passau, était également annoncée au maréchal. Une troisième lettre du major-général (1er mai), disait à Masséna de se porter sur Lintz avec ses forces réunies, et de rappeler la division Boudet. Enfin, le 3, il est prescrit pour la quatrième fois à ce maréchal : « de poursuivre vigoureusement l'ennemi sur » Enns, où l'Empereur s'attend que son avant- » garde sera le soir, de déposter l'ennemi, et » de rétablir le pont. » Lannes et Bessières furent instruits le 2, des ordres donnés à Masséna, et

reçurent celui de se mettre en communication avec lui.

Cependant Napoléon ne perd pas un seul instant de vue, tout ce qui peut assurer son continuel triomphe. Il prépare en arrivant sur l'Inn, un nouveau système d'opérations défensives, sur le double confluent de l'Inn et de l'Iltz. D'après ce système, Passau devient le dépôt principal de l'armée, le centre de ses approvisionnemens, des munitions de guerre, des magasins de réserve, des hôpitaux, etc. Napoléon veut que, s'il survenait un événement qui le forçât à évacuer Vienne, Passau pût être pendant un mois le pivot de toutes les manœuvres défensives de l'armée, autour de son double confluent. L'Empereur pourvoit dans son ordre aux besoins de tous les services, et trace les détails de toutes les dispositions (1). En même temps il prescrit à Davout, qui doit être rendu le 5 à Lintz, de faire avancer les divisions Dupas et Rouyer sur Passau, afin de maintenir la ligne d'opérations, la défense du Danube, et d'assurer les communications avec le prince Bernadotte. Il ordonne enfin d'établir à

(1) *Voyez* cette pièce remarquable, en date du 1er mai, et l'article Passau, dans la note des points stratégiques au premier volume.

Braunau, un dépôt de cavalerie et d'infanterie, pour tous les hommes fatigués qui sont entre l'Iser et l'Inn; à Landshut, un second dépôt pour ceux qui se trouvent entre l'Iser et le Danube.

Le 1er mai, Oudinot formant l'avant-garde de Lannes tombe, entre Altheim et Ried, sur un bataillon laissé en arrière-garde; il l'enveloppe et l'enlève. Sur toute la route, ce général ramasse des prisonniers, dont le nombre s'élève à 1,500; il prend à Ried des magasins de farine considérables. Le 2, Lannes continuant sa poursuite, rencontre, à une lieue en deçà de Wels, un corps ennemi posté avantageusement dans un bois. Le maréchal l'attaque; l'inquiétant par une nuée de tirailleurs, il perce lui-même le centre, en chargeant à la tête de son état-major et d'un escadron qu'il avait avec lui. Les Autrichiens se retirent, mais ils brûlent le pont de Wels. Ils en défendent les approches avec de l'artillerie, et en empêchent la reconstruction pendant la soirée et toute la nuit du 2 au 3. Le terrain était en leur faveur, parce que la rive droite de la Traun domine beaucoup la gauche, et que le lit de la rivière y est fort large. Il fallut renoncer à raccommoder le pont, sous le feu de cette artillerie. Le corps de Lannes bivaqua en arrière

de Wels. L'ennemi y avait formé de grands magasins de vivres, qui tombèrent au pouvoir de notre armée. Le 3 au matin, le maréchal Lannes fait avancer son artillerie de réserve. Il recommence le combat; et sous un feu très-animé, il fait rétablir le pont, que ses troupes ne peuvent traverser que dans la matinée du 3, pendant le combat d'Ebersberg.

La division Carra-Saint-Cyr tenait la tête du 4e corps, en marche le 2, sur Efferding. Elle trouve la ville occupée par une forte arrière-garde qu'elle chasse. Le corps ennemi se reploie derrière le ruisseau de Raffelding. Là des forces assez considérables se montrent. Saint-Cyr soutient son avant-garde par des dispositions d'artillerie. Masséna accourt avec quelques bataillons. Après une assez vive résistance, le ruisseau est passé. L'ennemi se retire au travers d'une plaine bien cultivée et divisée par des clôtures, dont chacune est disputée. Les Autrichiens perdent quelques centaines d'hommes; mais ils présentent derrière Alkofen, une ligne couverte par de l'artillerie, et qui s'étend du Danube à des hauteurs boisées. La poursuite du 4e corps cessa avec le jour. D'Efferding nous aperçûmes pendant la nuit, sur l'autre rive du Danube, des

bivacs de troupes, dont on ne put évaluer la force; et dans la soirée, on entendit, du côté de Wels, une canonnade qui annonçait que ce passage était défendu.

A mesure que les corps traversaient l'Inn, Napoléon les dirigeait sur la route de Vienne. Mais il s'était arrêté à Braunau, pour être à portée d'avoir des nouvelles du maréchal Davout et de l'Archiduc, peut-être aussi pour tromper celui-ci sur ses projets. Bientôt il regagna avec sa rapidité ordinaire, la ligne de la Traun. Le 1er mai dans la soirée, étant parti de Braunau, l'Empereur arriva très-tard à Ried, et le 2 vers midi à Lambach, où il passa une partie de la nuit : il se rendit à Wels, au milieu de la journée du 3. Bessières avec la cavalerie légère suivie par les cuirassiers, rejoignit Lannes devant Wels, le 2 au soir.

Cependant le maréchal Masséna mit son corps en mouvement le 3 de très-bonne heure, pour exécuter les ordres réitérés de s'emparer des ponts de Lintz et de la Traun. L'ennemi, qui semblait établi à Alkofen pour la nuit, s'était retiré; il disputa légèrement le terrain aux divers coudes du défilé, que forme la chaussée le long du Danube. Les rapports annonçaient qu'il y avait

des troupes autrichiennes, sur les deux rives du fleuve; nous voyions une colonne nous côtoyer vers Ottensheim, sur le chemin qui borde la rive gauche. Autour du maréchal, nous nous demandions si c'était quelque avant-garde, ou un fort détachement d'infanterie de l'Archiduc, qui cherchait à gagner avant nous Lintz, ou peut-être le pont encore plus important de Mauthausen. A ce dernier, aboutissait également le principal débouché de la Bohème, descendant par Freystadt.

Bientôt nous eûmes dépassé le Kirchberg-Wald, et tourné les ouvrages informes qu'y avait préparés l'ennemi; bientôt nous traversâmes tranquillement le faubourg de Lintz, abandonné par ses troupes légères. Il ne restait plus de possibilité, pour la réunion des troupes autrichiennes qu'à Mauthausen. Là se trouvent le confluent de l'Enns et un des points où le lit du Danube est le plus rétréci. Les rapports indiquaient depuis long-temps qu'un pont de bateaux y avait été construit, et qu'un camp retranché s'élevait autour. Depuis que nous étions en Bavière, on nous avait beaucoup parlé des projets de l'ennemi sur le confluent de l'Enns, que depuis 1805 on représentait comme un des points fondamentaux de la défense des pays autrichiens. On avait an-

noncé que le général Hiller occupait la ligne de la Traun, où il retranchait la formidable position d'Ebersberg, pour couvrir le pont de Mauthausen, et protéger l'arrivée des premières troupes de Charles. Il était donc de la plus haute importance de culbuter Hiller, de s'emparer au plus vite de ce pont sur le Danube, ou du moins de le détruire; il ne fallait pas laisser perfectionner les ouvrages construits en forme de grande tête de pont, au confluent de l'Enns, le long du petit ruisseau qui se jette à Enghang, enfin devant la ville d'Enns. Quelques heures suffisaient pour ces travaux de campagne, avec un corps tel que celui de Hiller. Pour peu qu'on fût retardé sur la Traun, une avant-garde de l'armée autrichienne, le prince Charles lui-même, pouvaient arriver, et assurer la jonction des divers corps. Alors l'armée ennemie reformée disputait les nombreuses positions de ce long défilé du Danube, jusqu'à Vienne. Si elle était seulement en présence sur la rive gauche du fleuve, et surtout maîtresse d'un pont, elle arrêtait notre marche sur la capitale. Il fallait donc brusquer l'affaire.

Cette position qu'Hiller avait choisie, derrière la Traun, sur les hauteurs escarpées d'Ebersberg, est très-forte; mais il n'est pas exact de dire que l'oc-

cupation des ponts de Welsou de Lambach, qui du reste présentent aussi beaucoup de difficultés quand ils sont défendus, fassent tomber la position d'Ebersberg. Car son prolongement n'arrive pas jusque là. Le principal obstacle qui la couvre est la Traun; mais les collines qui la forment, se trouvent sur la rive droite du ruisseau qui débouche au-dessous de Gotschalin, ou même sur celle de la petite rivière de Krems-Munster. C'est là qu'il faut chercher le véritable prolongement des hauteurs d'Ebersberg. La Krems-Munster coule parallèlement à l'Enns, et coupe, à deux lieues d'Ebersberg, les routes qui viennent de Wels. Ainsi le passage de la Traun, à Wels ou à Lambach, a peu d'influence sur le passage de cette rivière dans les environs d'Ebersberg, et sur la défense de ce point. Cette influence est encore diminuée par l'inclinaison de la Traun sur le Danube, et par son éloignement de l'Enns. Elle commence seulement, après qu'un des corps attaquans a dépassé la Krems-Munster. Cependant la nature du terrain dans ce pays de collines, celle de leurs chemins, leur direction et leur distance du Danube, sont telles qu'Hiller pouvait tenir encore la position d'Ebersberg, en faisant disputer le pont de Wels, celui de Krems-Munster

et même celui de Steyer, jusqu'au moment où les Français se seraient emparés du dernier. Indépendamment du passage de Mauthausen, qui assurait sa retraite, ce général ne courait pas le moindre risque d'être coupé de la grande route de Vienne et du point de Strernberg, où l'empereur d'Autriche s'était arrêté, quelques jours auparavant, après avoir quitté Scharding.

Ces graves considérations du terrain et des dispositions de l'ennemi, autant que les ordres pressans du major-général, déterminèrent l'audacieuse résolution de Masséna, et serviront à la justifier contre ceux qui voudraient l'attaquer. Hiller couvrant immédiatement le pont de Mauthausen, qui était à une grande lieue derrière lui, tandis que Wels en est éloigné de sept à huit lieues, il fallait l'en détacher directement et de vive force. Il fallait enlever brusquement le pont d'Ebersberg, qui aurait été brûlé. On n'aurait pu l'approcher et le rétablir que bien difficilement, sous le feu de ses dominations; car le pont d'Enns, dans une position entièrement différente, la rive droite étant inoccupée et indéfendable, coûta deux journées pour le raccommoder. L'effet produit par le passage isolé de la Traun à Wels, eût été tout opposé. Nous venons de voir qu'absolument

nul, tant qu'on n'avait pas traversé la Krems-Munster, il ne produisait de résultat réel qu'après avoir atteint la Steyer et l'Enns. Enfin si on coupait à Hiller la route d'Amstetten, et qu'on le forçât à s'établir entre l'Enns et les coteaux de Strernberg, le dos au Danube et au pont de Mauthausen, on faisait ce qui pouvait être le plus favorable à l'Archiduc, le plus contraire à nos intérêts.

La cavalerie légère de Marulaz, qui était rentrée la veille au 4e corps, poussa les troupes de l'ennemi jusqu'auprès de la Traun. Nous nous emparâmes des premiers bois qui l'avoisinent, malgré une vive fusillade. Masséna suivait de près, à la tête de la division Claparède, qui était encore sous ses ordres. Bientôt on fut arrêté par un feu très-nourri; il partait de Klein-München et des maisons qui sont à l'embranchement des deux routes de Lintz et de Wels, en avant du pont de la Traun. Hiller y avait logé plusieurs bataillons, comme s'il était prêt à déboucher par cette rive. Il espérait sans doute empêcher ainsi toute tentative de passage sur la basse Traun, et gagner, en disputant ces maisons, le temps nécessaire pour mettre la position d'Ebersberg dans un bon état de défense.

Arrivés sur le rideau qui est en avant de Scharlintz, nous vîmes l'armée ennemie occupant, avec des forces qui furent évaluées à 35 ou 40,000 hommes, une ligne de hauteurs des plus imposantes. Pour parvenir jusqu'à elles, il fallait traverser le lit torrentueux de la Traun, large de six cents toises, coupé par plusieurs petits canaux au travers de bancs de sable et de petites îles boisées; pour unique chemin, on avait une chaussée étroite formant un long défilé, et un pont en bois de deux cents toises de longueur, sur le grand courant qui est rapide et profond à la rive droite. Tout cela était dominé par l'artillerie des hauteurs, enfilé par la fusillade des maisons, entièrement fermé par la porte d'Ebersberg. Au-delà s'élevaient rapidement les collines, sur la pente desquelles le village se montrait en amphithéâtre. Le château, couronnant un mamelon détaché et entièrement isolé, présentant une grosse masse carrée et comme une sorte de forteresse, nous semblait avoir été mis en état de défense; il commandait et enfilait le pont à une centaine de toises. Des renseignemens pris avec soin, nous assuraient que la Traun n'était pas guéable dans les environs, surtout pendant cette saison de la fonte des neiges.

Vers l'est, les hauteurs bordent immédiatement la rive droite de la Traun, sur un espace de mille toises, et se terminent au *Delta*, fort étendu et couvert de bois, au travers duquel la rivière se jette dans le Danube, à une grande lieue. Vers l'ouest, les collines s'éloignent de la Traun, et suivent la rive gauche du ruisseau de Gotschalin : à mille toises de distance, déjà écartées de six cents toises de la Traun, elles se prolongent en continuant à s'éloigner dans cette même direction. Leur pied est baigné par la Krems-Munster. Ce ruisseau se perd dans la rivière un peu au-dessus d'Ebersberg; il coule pendant l'espace d'une grande lieue, au milieu d'une petite plaine boisée et coupée de canaux le long de la Traun, entre la rive droite et le chemin de Wels. Nous voyions ces hauteurs d'Ebersberg, surtout les parties les plus rapprochées du pont, couvertes de batteries et de fortes masses d'infanterie. Nous croyions y remarquer des travailleurs occupés à creuser des retranchemens ou à élever des batteries. Plus loin, se présentait une seconde rangée de collines plantées de sapins, surmontant les premières et doublant leur résistance. La route traversait les unes et les autres dans une double rampe,

formant un long défilé. Le château et le village étaient remplis de tirailleurs et d'infanterie. Nous examinâmes dans tous ses détails cette position, qui eût été inattaquable pour d'autres que des Français.

L'indomptable Masséna ne connut jamais d'obstacles. Peut-être s'indignait-il au fond de son âme, de n'avoir pas encore dans cette campagne, signalé son nom par quelque grand exploit. Selon les principes de la guerre, il ne doit voir que l'exécution précise des ordres qu'il a reçus, et l'ennemi qui est devant lui. La coopération par Lambach lui a été indiquée, plutôt qu'assurée. Le général Hiller ayant des troupes à la rive gauche, annonçant l'intention de la défendre et même de déboucher, Masséna peut craindre qu'il ne soit déjà en communication avec le prince Charles, et appuyé par une avant-garde. Si l'ennemi tient sur la position d'Ebersberg, le maréchal doit croire, ou qu'il n'est pas attaqué le 3 à Wels, ou qu'il y résiste fortement. Si malgré cela Hiller s'opiniâtre, comme nous sommes bien plus rapprochés de l'Enns à Ebersberg, qu'on ne l'est à Wels, Masséna a l'espoir de couper les troupes autrichiennes qui se trouvent en face de Wels devant la droite

de l'armée, et qui ont un si mauvais pays pour faire leur retraite. S'il retient des forces supérieures entre la Traun et le bas Enns, il prépare un grand succès au maréchal Lannes. Si enfin le combat se prolonge et devient sérieux, les corps de la droite éloignés au plus de quatre à cinq lieues sur notre rive, viendront à notre appui. Ainsi dans toutes les suppositions, Masséna doit attaquer; cet avis est celui qu'il a toujours préféré.

Le maréchal donne ses ordres. La division Claparède, la seule présente dans ce moment, soutenue par la cavalerie légère qui couvre sa droite, va se former en face des maisons et de Klein München : elle attaque l'ennemi qui s'y est logé. Celui-ci avait quatre bataillons à couvert dans les maisons et sur le revers de la route, qui présentait comme un retranchement naturel, et une sorte de tête de pont. Ils étaient protégés par les batteries de la droite ennemie, qui prenaient d'écharpe le terrain en avant des bataillons autrichiens. Masséna fait placer de l'artillerie à sa gauche, pour contre-battre celle de l'ennemi de l'autre côté de la Traun; mais la nôtre se trouvait dans une position dominée et désavantageuse. Le général

Cohorn, officier d'une singulière intrépidité, le même qui avait voulu emporter le faubourg de Landshut le 21 avril, est à la tête de la division Claparède. Il marche avec les tirailleurs du Pô aux maisons occupées par l'ennemi. Malgré une vive fusillade qui part de l'intérieur, il pénètre dans les jardins, et il en chasse les postes autrichiens qui rentrent dans les maisons. Celles-ci opposent une vigoureuse résistance; mais elles sont forcées, et l'ennemi s'enfuit en désordre sur la chaussée. Cohorn le poursuit avec sa brigade, la baïonnette dans les reins; il attaque et enlève successivement chacun des petits ponts des affluens de la Traun, que l'ennemi essaie en vain de défendre.

Ces bataillons autrichiens espéraient se retirer au travers du pont de la Traun; mais la porte était fermée. Bientôt l'artillerie autrichienne couvre de feux ce long défilé, elle tire sur les vaincus comme sur les vainqueurs pour arrêter notre poursuite, et se donner le temps d'incendier le pont, entièrement construit en bois. Cohorn s'avançant avec la rapidité de l'éclair, frappe à bout portant les Autrichiens qui s'entassent sur le pont. Ces malheureux, pour se dérober à la mort qui leur vient de tous côtés, se jettent

en partie au bas du pont, dans les îles qui divisent le lit de la Traun. Ils y attendent le sort du combat, et deviennent nos prisonniers. Le fougueux Cohorn passe par les armes tout ce qui se trouve devant lui, et fait sauter dans la rivière quelques voitures, qui embarrassaient le passage. Il franchit ce pont sous le feu le plus terrible, partant des batteries, des maisons, du château ; et empêche ainsi qu'il ne soit brûlé. C'est à sa bouillante bravoure, à son impétuosité, qu'on doit la conservation de ce pont si important, déjà garni de fascines goudronnées. L'aide-de-camp de Masséna Campy, non moins brave que Cohorn, marche à ses côtés. Ils font enfoncer la porte d'Ebersberg, et pénètrent dans l'intérieur. Les bataillons chargés de la défense essaient de tenir quelques momens dans la place qui occupe la plus grande partie du village. Ceux qui sont dans le château font un feu plongeant très-vif, qui fait beaucoup de mal à notre infanterie.

Bientôt attaquée de toute part, la brigade de Cohorn se défend avec le plus brillant courage, mais elle éprouve de grandes pertes. Entourée d'Autrichiens elle croise la baïonnette; elle est au moment de se voir accablée par le nombre tou-

jours croissant des ennemis. Masséna fait marcher à son secours les autres brigades de Claparède, aussitôt qu'elles arrivent, d'abord la 2e commandée par Lesuire, ensuite la 3e conduite par Fiçatier. Tous ces généraux reçoivent des blessures, ou ont leurs chevaux tués sous eux; tous font les efforts les plus vigoureux pour se maintenir, et se couvrent de gloire.

Masséna envoyait ordre sur ordre à la division Legrand pour qu'elle hâtât sa marche. L'ennemi faisait un feu terrible d'artillerie. Le maréchal lui opposa vingt pièces de gros calibre, dont les boulets convergeaient sur les batteries autrichiennes, sur le château et sur les points les plus essentiels. Le général Pernetty poussa vers la gauche, à une assez grande distance, la batterie du capitaine Delpire, qui, prenant d'écharpe celles de l'ennemi, leur faisait éprouver des pertes, et aidait fortement les progrès de l'infanterie.

A mesure que Cohorn recevait des secours, il s'étendait peu à peu et gagnait le haut d'Ebersberg; il avait fini par en chasser les Autrichiens. Tenant toujours la tête des autres brigades et soutenu par elles, Cohorn attaque vivement le château rempli d'infanterie; et après de violens

efforts, il allait s'en emparer. Mais Hiller mettait le plus grand intérêt à conserver sa position. Revenu de sa première surprise, et s'apercevant qu'il n'avait devant lui qu'une seule division, il fait avancer des renforts, tombe à son tour sur les brigades de Claparède, les chasse des hauteurs et les rejette au bas du village. Elles se réfugient dans les maisons autour de la place, font de l'intérieur un feu qui contient l'ennemi. Claparède se renferme dans la seconde maison à droite en entrant sur la place qu'il maîtrise par son feu, et où il empêche les Autrichiens de s'établir. Cohorn court à ce pont qu'il avait si brillamment enlevé, et rend un service non moins signalé, en arrêtant nos soldats qui se retiraient avec quelque désordre. Ainsi le combat se prolongeait. Depuis trois heures, le général Claparède luttait contre des forces infiniment supérieures, et réclamait des secours devenus bien nécessaires.

Dans la matinée, on avait vu paraître sur la route de Wels, qui longe la rive gauche de la Traun, le maréchal Bessières avec la brigade de cavalerie légère du général Pirée. Ce corps était peu utile dans ce moment, il fallait de l'infanterie pour forcer cette position. Aussitôt que

la division Legrand était arrivée par la route de Lintz, Masséna avait fait passer le 26e régiment d'infanterie légère, et le 18e de ligne. Le général Legrand s'avançait à leur tête. Comme il débouchait du pont en colonne serrée, un général court à lui et s'empresse de lui donner des indications. Legrand, toujours froid autant qu'intrépide au milieu des dangers, répond : *Je ne vous demande pas de conseils, mais de la place pour la tête de ma colonne.* Il se porte en avant avec le brave général Ledru. Les premiers bataillons autrichiens ne peuvent tenir contre le 26e et le 18e; ils abandonnent la partie basse du village. Legrand envoie deux bataillons du 26e léger à gauche, directement sur les hauteurs, où étaient les batteries de l'ennemi. Quelques troupes sont dirigées par la droite, pour tourner Ebersberg et la gauche de Hiller. Le général Legrand à la tête de ce qui reste, marche sur le château. Les troupes de Claparède qui s'étaient réunies, suivaient et appuyaient ses attaques. Le choc fut terrible; et en peu de temps, ce terrain fut couvert de nos morts et de nos blessés foudroyés par le feu qui partait du château et des hauteurs. Legrand franchit rapidement le petit espace qui le séparait du château. Mais les

portes étaient fermées ; l'ennemi en disputait vivement les approches. Hiller faisait avancer de nouveaux renforts, portait des troupes sur les flancs du général Legrand, pour arrêter ses efforts et sauver le château qui faisait désormais la principale force de sa position. Après une lutte assez prolongée, Legrand fait enfoncer les portes par les sapeurs et se jette dans l'intérieur. Les Autrichiens essaient vainement de le défendre. Ils y sont forcés, et mettent bas les armes. Hiller ayant perdu cet appui qui assurait le centre de sa ligne; attaqué, à sa droite par le 26e qui avait gravi les hauteurs après beaucoup d'efforts et de pertes, à sa gauche par la colonne qui avait tourné Ebersberg, et enlevé les maisons qui bordent le chemin de Wels; Hiller reploie ses troupes, et couvre son mouvement en disputant les chemins creux et le sommet des collines d'Ebersberg.

Cependant le feu se manifestait aux maisons qui avoisinaient le pont, soit qu'il y eût été mis par les obus des deux partis, soit plutôt par l'ennemi pour arrêter nos attaques. Il fallut détacher les poutrelles et les madriers, afin que l'incendie ne pût gagner ce pont de bois, et que la communication avec la rive gauche ne fût pas en-

tièrement coupée. Masséna fit disposer des rampes vers la culée; et les Badois de la division Legrand purent continuer leur marche. Le maréchal ne tarda pas à se porter sur la ligne; mais il lui fut impossible de faire avancer de quelque temps la cavalerie, qui eût été si utile pour déterminer et étendre nos succès. Le 19e de chasseurs, déjà parvenu dans les rues d'Ebersberg, fut même obligé de repasser sur la rive gauche.

Les généraux Legrand et Claparède ayant enlevé les hauteurs et le château, renversent la première ligne ennemie, sur la deuxième qui se maintient. Un combat terrible s'engage sur cette nouvelle position; elle est prise et reprise avec la même opiniâtreté par les deux partis. Masséna excite par sa présence l'ardeur de ses troupes. Chacun des défilés de la route est disputé avec le plus vif acharnement. L'entrée est couverte de nos morts; la sortie, de ceux de l'ennemi en plus grand nombre. Hiller ayant fait l'inconcevable faute de ne rompre ni occuper les ponts nombreux de la Krems-Munster, du ruisseau de Gotschalin et des autres affluens de la Traun, afin d'assurer sa gauche, allait s'en trouver puni.

Napoléon entendant la canonnade d'Ebersberg,

avait fait partir en toute hâte, dès son arrivée à Wels, son aide-de-camp le général Durosnel avec un millier de chevaux. Ce détachement précédait l'Empereur, et arriva librement par la route de la rive droite de la Traun, qui forme un défilé continuel. Le général Durosnel se met aussitôt en ligne avec nos deux divisions. L'ennemi attaqué vigoureusement, est rompu et mis en retraite. Vivement pressé, il se défend avec opiniâtreté au-dessus du dernier défilé, et retarde nos progrès, mais en accroissant beaucoup ses pertes.

Le maréchal Bessières se porta à la tête de la cavalerie de Durosnel. Celle du 4e corps et de la brigade Pirée, défilaient au travers des flammes d'Ebersberg. Bessières poursuivit Hiller, qui se retira pendant la nuit à Enns, fit brûler entièrement le pont, et se mit en marche vers Amstetten. Ce général laissait sur le champ de bataille plus de 1,500 hommes tués et 7000 prisonniers. Quatre canons et deux drapeaux tombèrent en notre pouvoir; l'ennemi perdit encore un grand nombre de blessés, qui furent la proie des flammes qu'il avait allumées lui-même. Il fuit épouvanté de tant d'audace et de tels succès, abandonnant une position où il se croyait inatta-

quable ; il est pour long-temps incapable d'en défendre aucune.

Tant que le souvenir de cette affaire se conservera, on admirera l'ardeur et l'opiniâtreté de Masséna, qui semblait seul pouvoir surmonter d'aussi grands obstacles, et l'intrépidité des deux divisions françaises qui forcèrent, dans cette position inexpugnable, une armée trois fois plus nombreuse. Ces merveilleux succès ne purent s'obtenir sans des pertes, qui furent pourtant moins considérables qu'on ne devait le craindre après de tels efforts. Elles portèrent particulièrement sur les officiers supérieurs, qui se dévouèrent pour donner l'exemple à nos jeunes troupes. Les colonels Cardeneau et Lenty (1) furent tués; les colonels Robin, Clouard, Salmon, blessés; Ravier et Pouget, cités avec éloges. Notre perte fut de 4 à 500 tués et du double de blessés.

Pendant le combat d'Ebersberg, l'Empereur fit marcher de Wels sur la rive droite de la Traun, les divisions Molitor et Nansouty, précédées par le général Durosnel. Il partit bientôt après pour se porter à leur tête, et atteignit Ebersberg

(1) Ce colonel est porté comme blessé dans le rapport du maréchal Masséna.

après la fin du combat. En ce moment Masséna partait pour Lintz, croyant trouver Napoléon au logement qui avait été fait pour lui dans la journée. Le major-général fit annoncer aussitôt au maréchal que l'Empereur était au camp, et lui donna l'ordre de se rendre avec tout son corps en avant d'Ebersberg.

Napoléon arriva sur le champ de bataille à la nuit tombante. A peine put-il, en le traversant, y jeter un coup d'œil; mais le tableau nos morts entassés sur ce terrain si resserré, de l'incendie du bourg et du château qui brûlait encore, des blessés poursuivis par les flammes, le navra de douleur. Après avoir renouvelé les ordres les plus pressans pour enlever les blessés et éteindre ce cruel incendie, il se hâta de rentrer dans son quartier, établi près de la route d'Enns; et de toute la soirée il ne vit personne. Sa grande âme fut vivement affectée de ce terrible spectacle, de tant de valeur si vainement employée au milieu de dangers qu'il n'avait pas partagés, de tant de braves immolés dans les deux armées, par l'inutile résistance d'Hiller, de tant de malheureux dévorés par les flammes. Il dit à son aide-de-camp, le général Mouton, de se jeter à côté de lui sur son lit de paille, et d'y

passer la nuit. Vous tous qui accusez Napoléon de dureté et d'indifférence, qui l'accusez d'avoir sacrifié ses soldats dans les attaques, voyez-le si ému et si cruellement affecté, auprès de ce loyal et fidèle serviteur, qu'il a fait rester afin de partager et de consoler ses douleurs, qui encore plein de vie pourra vous dire combien elles étaient vives et profondes!

On nous a assuré qu'un officier de l'état-major général fut envoyé de Wels au maréchal Masséna, pour lui annoncer que le pont sur la Traun serait raccommodé dans la matinée du 3, et que le maréchal Lannes déboucherait aussitôt, pour se porter sur Steyer et sur les derrières du corps d'Hiller. On pense que cet officier devait prévenir Masséna de ne pas presser vivement le passage à Ebersberg, s'il y éprouvait une trop grande résistance. D'après ce qu'on dit, la mission de cet officier ne fut pas convenablement remplie, et il en fut fortement réprimandé par le major-général. Nous ignorions cette particularité, et nous la rapportons sans l'affirmer.

Pendant la journée du 3, le maréchal Lannes avait marché de Wels à Steyer. Ce fut en arrivant à la belle abbaye de Krems-Munster, qu'il entendit la canonnade d'Ebersberg. Il se trouvait en ce

moment à trois lieues du champ de bataille. Si Lannes, au bruit de cette canonnade, avait porté une de ses divisions par Neuhofen sur Saint-Florian, s'il s'était dirigé sur Enns, ou seulement sur Kronsdorf, il eût beaucoup aidé Masséna, et fait encore plus de mal à Hiller. C'était le véritable moyen pour que ce dernier succombât entre l'Enns et la Traun; tandis que la marche du 2e corps sur Steyer, n'eut aucune influence sur la conduite de l'ennemi, pendant et après la bataille. Le maréchal Lannes se contenta d'envoyer, pour annoncer son mouvement, M. de Saint-Mars, son aide-de-camp, avec un détachement de cavalerie. Celui-ci s'avançant avec les précautions qu'exigeait le voisinage de l'ennemi, finit par rencontrer au-delà de Saint-Florian, le maréchal Bessières avec l'avant-garde de cavalerie, qui poursuivait Hiller. Lannes trouva, avant et après Steyer, des chemins extrêmement difficiles, où il eut la plus grande peine à faire passer son artillerie. Il rétablit dans la soirée le pont de Steyer, que l'ennemi avait brûlé; mais son corps ne put traverser l'Enns que le lendemain 4, à onze heures du matin. Le général Hiller, même après avoir été battu complétement et vivement pressé, gagna avant le maréchal Lannes, le passage de Stren-

berg et les défilés d'Amstetten. Ainsi, de toute manière, le général ennemi ne pouvait être prévenu sur ces points, par les troupes qui arrivaient par les mauvais chemins de Steyer.

CHAPITRE VIII.

NAPOLÉON MARCHE D'ENNS A SAINT-POLTEN ET A VIENNE; IL PRÉVIENT PARTOUT L'ARCHIDUC.

Il faut rectifier quelques erreurs sur le combat d'Ebersberg, dont le bulletin a été fait avant le rapport de Masséna. — Hiller vivement poursuivi, ne peut passer le Danube à Mauthausen. — Napoléon mesure sa marche sur celle de l'Archiduc, et le prévient sur tous les points. — Une partie des pays abandonnés par l'ennemi, est incendiée. — Charles se dirigeant sur Budweiss et sur Zwettel, n'arrive à temps nulle part. — L'Empereur croit à une bataille à Saint-Polten, jonction de toutes les routes; il fait marcher son armée en colonne, au fond de la vallée du Danube, prête à faire face partout. — Bernadotte se plaint vivement des Saxons. — Napoléon presse l'arrivée de ce corps, et va d'Enns à Melk, où il interroge les Autrichiens enlevés à la rive gauche. — Hommage rendu à la vertu de l'un des prisonniers. — Paroles de Napoléon, en voyant la tour de Richard. — Napoléon donne ses ordres à Saint-Polten; il fait occuper Mautern, forcer le défilé de Siegartskirchen, et serrer la gauche de sa colonne. — Il fait ses derniers préparatifs pour se porter sur Vienne. — Il organise les réserves du Lech, et les détachemens sur les rivières. — Les Méthodistes n'ont fait que copier ses dispositions.

Nous avons à rectifier plusieurs erreurs au sujet du combat d'Ebersberg. Aucune affaire n'a

été autant dénaturée et n'est aussi peu connue. On a déjà pu s'en convaincre par la simple exposition des faits, si différens de ce qui a été rapporté jusqu'ici. Nous avons aussi à réfuter des jugemens sévères et inexacts.

Le maréchal Masséna a été blâmé rigoureusement par M. Delaborde (1), pour avoir fait une attaque inutile et avoir « causé la perte de » tant de braves, qu'une manœuvre plus sage, » ou seulement plus réservée, aurait pu con- » server. » Cet écrivain ajoute que l'Empereur « témoigna au maréchal son mécontentement, » pour avoir engagé ainsi cette affaire. » Nous n'avons jamais entendu parler de cette circonstance, et nos camarades nous ont assuré le contraire. On prétend aussi que l'Empereur dit « que Masséna avait attaqué le taureau par les » cornes. » Mais comment aurions-nous pu forcer un défilé unique, sur une rivière non guéable ? Comment Napoléon avait-il forcé celui de Lodi, où se trouvait l'avantage d'un gué sur l'Adda, au-dessus de la ville ? Comment venait-il d'enlever le pont de Landshut ? Ici tout tenait

(1) *Précis historique de la guerre entre l'Autriche et la France en* 1809; ouvrage extrait du *Voyage pittoresque en Autriche*, pag. 121.

à la circonstance, peut-être ignorée d'abord, d'un pont de bateaux à Mauthausen, avec des travaux déjà commencés pour le couvrir, ainsi qu'à une exacte connaissance du terrain et des dispositions que l'ennemi faisait devant nous. Il n'y avait pas même à décider si l'on attaquerait. Plusieurs ordres avaient été donnés pour cela, et pour enlever non-seulement le pont d'Ebersberg, mais encore celui d'Enns. Devant attaquer, on n'avait pas d'autre manœuvre à faire que celle qu'ordonna le Maréchal. C'était un coup de vigueur. Qui s'y connaissait mieux que Masséna? Qui pouvait en déployer davantage que ses deux braves divisions?

M. Cadet de Gassicourt (1) a prétendu que le maréchal, pour désobstruer le pont, avait fait jeter les blessés dans la Traun, par des soldats qui, blessés ensuite, y étaient jetés à leur tour. Faut-il démentir ce fait que son absurdité rend indigne de toute croyance? Il avance d'autres assertions contre notre armée et son élite héroïque, que l'honneur français repousse

(1) *Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière*, fait à la suite de l'armée française pendant la campagne de 1809, par M. le chevalier Cadet de Gassicourt, pharmacien, etc.

de toutes ses forces, et que nous nous contenterons de nier.

Ainsi la mémoire de l'un de nos plus grands généraux, doit être défendue contre deux écrivains fort estimables mais entièrement étrangers à ces affaires, et qui ne se sont pas donné la peine de chercher quels ordres pouvait avoir reçu cet illustre guerrier. Du reste ces messieurs n'étaient ni l'un ni l'autre dans Ebersberg, et ils parlent sans doute d'après des personnes mal instruites de ces événemens. Tout ce qui, dans leur récit n'est pas conforme aux notions généralement adoptées (nous n'osons dire au contenu de ces Mémoires), doit être scrupuleusement examiné. Ces assertions hasardées nous ont obligé à entrer dans beaucoup de détails, sur les ordres donnés au maréchal Masséna et sur les motifs qui ont déterminé son attaque. Et voilà cependant comment les témoins oculaires écrivent l'histoire (1)!

Il faut relever aussi une inexactitude du bulletin, qui semble attribuer au maréchal Bessières et au général Oudinot, la plus grande part dans cette mémorable bataille, à cause de la

(1) *Voyez* le rapport du maréchal, en date du 3 mai.

coopération de la division Claparède, et de l'arrivée du général Durosnel avec ses mille cavaliers. Mais Napoléon nous prévient lui-même dans sa correspondance (1), *que les bulletins n'étaient qu'une esquisse légère des événemens.* Il serait trop ridicule de vouloir argumenter d'après des publications destinées à satisfaire la curiosité des oisifs de toutes les classes, à en imposer aux ennemis découverts ou secrets du dedans ou du dehors, même aux alliés douteux qui préparaient leur défection. Les bulletins étaient pour les besoins des premiers momens; les proclamations, pour l'armée et la postérité : on peut voir la différence des uns et des autres. Napoléon faisait demander des rapports détaillés aux corps et à Masséna lui-même, les 3 et 5 mai, jour où le maréchal envoyait le détail de l'affaire d'Ebersberg. La lettre du maréchal est du 5, le bulletin est du 4 au soir; voilà la cause des différences de rédaction. Au reste ce bulletin rend un hommage éclatant à cette journée, dont la gloire appartient tout entière à Masséna et à nul autre. « C'est, dit-il, un des plus beaux faits d'ar-
» mes dont l'histoire puisse conserver le sou-

(1) *Voyez* les lettres des 26, 28 avril et 5 mai.

» venir : le voyageur s'arrêtera et dira : C'est ici,
» c'est de ces superbes positions, qu'une armée
» de 35,000 Autrichiens a été chassée par deux
» divisions françaises. »

Dans la soirée du 3, le général Hiller poursuivi l'épée dans les reins, par notre avant-garde, s'était hâté de se mettre à couvert derrière l'Enns, en brûlant le pont de cette rivière. Il avait dû acheminer au plus vite ses équipages et son artillerie, sur la route d'Amstetten. Ce général ne pouvait plus passer le Danube sur le pont de Mauthausen, parce que celui-ci, rapproché du confluent de l'Enns, se fût trouvé exposé à l'artillerie de la rive gauche; cette rive s'avance, et forme un cap fort saillant au milieu du Danube. Les Autrichiens paroissent avoir négligé les dispositions nécessaires, pour occuper, même passagèrement, cette partie du confluent, et les îles du Spilberg. Ils auraient dû établir également un pont de bateaux sur l'Enns, au-dessus de son embouchure. Le plus beau fruit de la victoire d'Ebersberg, était d'avoir détruit tout moyen de jonction à Mauthausen, et presque toute espérance d'y réussir plus bas, sur la rive droite; elle avait enfin levé les derniers obstacles à la marche de l'armée sur Vienne. En impri-

mant une vive terreur aux troupes autrichiennes, battues dans des positions presque inattaquables, cette action excitait encore l'ardeur de l'armée française, qui était alors plus rapprochée de la Trasen et de Vienne, que celle de l'archiduc Charles.

Ici il convient d'examiner la conduite du général Hiller, qu'on a accusé d'avoir voulu régenter ses chefs pendant cette campagne. Il faut discuter quels étaient ses devoirs et même l'intérêt de sa gloire, dans les circonstances où il se trouvait. Pour cela encore on manque de données. Nous ignorons si, en venant des bords de l'Inn à Ebersberg sur la Traun, par Ried, (où selon le dire des prisonniers, Hiller était le 28 avril), ce général avait voulu suivre la grande route et éviter les traverses de Steyer, ou plutôt se rapprocher du Danube, et faire sa jonction avec le prince Charles par le pont de Mauthausen. Nous devons pencher pour la dernière supposition. Tous les ordres du prince, l'envoi du général Stutterheim et l'application des principes, nous confirment dans notre opinion. Ce qui l'indique encore, c'est qu'on ne trouva à Amstetten et à Saint-Polten, aucune sorte de magasins, tandis qu'en 1805 l'Autriche

en avait formé de considérables dans ces villes. N'ayant pas de renseignemens positifs sur les projets et les dispositions du général Hiller, nous sommes obligés de discuter théoriquement ce que nous connaissons de sa conduite.

L'objet le plus pressant était certes de gagner du temps, pour faire arriver l'archiduc Charles, de retarder, autant que possible, la marche des Français sur Vienne, et surtout de se joindre au reste de l'armée autrichienne. La question du moment devait être de décider, si on réunirait les corps de cette armée sur la rive droite ou sur la rive gauche du Danube, et si par conséquent l'archiduc Charles était ou non, à portée de déboucher sur Lintz ou Mauthausen. Pendant que nous étions fort incertains sur ce point, les Autrichiens savaient à quoi s'en tenir. Dans cet instant, l'Archiduc était à Budweiss, à trois fortes marches de Mauthausen; mais il devait avoir des têtes de colonne plus rapprochées.

Pour remplir ces divers buts, Hiller aurait dû manœuvrer constamment, depuis qu'il avait quitté l'Inn, comme une forte arrière-garde, en s'arrêtant sur la moindre position, et le plus petit ruisseau, en élevant toutes sortes d'obstacles;

en détruisant toutes les ressources qu'il laissait en arrière. Il pouvait s'alléger autant qu'il voulait, et faire descendre par le Danube ou jeter dans la Bohème, ce qui embarrassait sa marche. Ainsi il se mettait à même d'agir avec précision et rapidité, de tenir ses positions jusqu'au dernier moment. Mais il ne devait jamais compromettre les corps d'armée, sur lesquels reposaient le sort de Vienne et celui même de l'État. Après son arrivée sur la Traun, le général Hiller avait commis de grandes fautes en n'assurant pas, du moins pour quelques instans, le pont important de Mauthausen, et en ne pressant pas les dispositions passagères qui suffisaient pour couvrir celui d'Enns. Il n'avait pris aucune précaution pour augmenter la force de la ligne de la Traun, surtout vers sa gauche par laquelle il pouvait être tourné en peu d'heures, et prévenu ou serré de près sur l'Enns.

Si l'archiduc Charles ne devait pas arriver à temps sur le Danube, si à cause de ces retards, il fallait renoncer à réunir l'armée autrichienne sur l'Enns, il eût été préférable pour les intérêts de l'Autriche, qu'Hiller eût repassé le fleuve à Mauthausen, en faisant achever et en occupant fortement les ouvrages qui couvraient le pont.

Il formait ainsi une tête d'avant-garde pour le prince Charles, qui restait maître de déboucher par la rive droite. Quand même Hiller n'aurait pas conservé le pont, quand il aurait été obligé de reployer les bateaux sur la rive gauche du Danube, cette disposition eût tellement embarrassé l'armée française que sa marche sur Vienne eût été probablement arrêtée. C'est pourquoi l'Empereur avait donné, à plusieurs reprises, l'ordre d'enlever les ponts d'Ebersberg et d'Enns, au lieu de se borner à les tourner par Steyer; ce qui aurait poussé Hiller sur Mauthausen.

Si enfin Hiller avait à tenir ou défendre une position sur la rive droite du Danube, ce devait être celle du Riederberg aux portes de Vienne, après s'être renforcé des troupes de la garnison et de tout ce qui se trouvait dans les environs. Encore valait-il mieux nous attendre à Vienne? Mais de toutes manières, il était de la plus haute importance, que les corps entiers d'Hiller arrivassent avant les Français, par l'une des rives du Danube, devant cette capitale, afin d'en couvrir les approches. Voilà, selon nous, quelle devait être la conduite du général Hiller, quels ordres il aurait dû recevoir.

Dans aucune supposition, ce général ne pou-

vait s'opposer de front et résister à un corps de l'armée française, après les rudes leçons qu'il venait d'en recevoir. C'est une grande faute de témérité et d'inadvertance, d'avoir affronté seul les efforts de cette armée, qui, avec deux de ses divisions, a culbuté les corps autrichiens et leurs renforts; de n'avoir pas brûlé au plus vite, et le plus complétement possible, le pont d'Ebersberg. C'est encore plus qu'une faute d'avoir sacrifié quelques bataillons, de l'autre côté de la Traun à Klein-München, sans assurer aucunement leur retraite. On peut dire pour excuser le général Hiller, qu'il a compté sur la force de sa position, sur ces défilés, sur ces dominations; qu'il a pensé que Masséna n'oserait l'attaquer seul; et qu'il pouvait disposer d'une journée, nécessaire à l'arrivée des troupes françaises qui venaient par la route de Braunau et par Wels avec l'Empereur. Hiller a dû penser aussi qu'il profiterait de cette journée, pour terminer ses préparatifs en avant du pont de Mauthausen, derrière le petit ruisseau qui se jette à Enghang; qu'il pourrait passer ainsi en toute sûreté, et attendre le prince Charles. Ceci montre encore combien est grand le service que Masséna a rendu à l'armée, et tout ce qui serait résulté du retard d'un seul jour.

Au milieu des ruines d'Ebersberg, on vit briller un acte d'humanité qui mérite d'être rapporté. Un chirurgien militaire, anciennement au service autrichien, qui perdait dans cet incendie tout ce qu'il possédait, rassembla seul et avec beaucoup de fatigue, dans l'édifice le moins ravagé, tous les blessés des deux armées, que leur état n'avait pas permis de transporter. Il en forma un hôpital, et leur prodigua sans aucune distinction les soins les plus empressés. La connaissance de ce beau trait parvint à l'Empereur, qui donna une récompense à ce véritable philanthrope, et lui assura un traitement.

Napoléon ne parcourut que le 4, cet horrible champ de bataille d'Ebersberg, qui renfermait dans le plus petit espace, le plus affreux spectacle que la guerre ait jamais présenté. Il se hâta de quitter ces lieux, et se rendit à Enns, où il établit son quartier-général. La gauche de l'armée autrichienne ayant été battue de nouveau, et éprouvant un échec qui la mettait hors d'état de reparaître de long-temps, Napoléon n'avait plus qu'à mesurer ses mouvemens sur ceux du prince Charles, de manière à le prévenir sur Vienne, et à ne pas le laisser sur ses derrières. Là tendent désormais toutes ses combinaisons. Il

observe avec la plus grande attention chaque pas de son adversaire, et chacun des débouchés de la Bohème sur le Danube. Nous allons le voir, tantôt arrêter sa marche, tantôt la précipiter suivant ces diverses circonstances. Ayant calculé que Charles pouvait être autour de Lintz et de Mauthausen vers le 6 ou le 7, il reste à Enns pendant quelques jours. Il veut même avoir un pont avec une tête sur le Danube à Mauthausen, afin de mieux contenir l'Archiduc; il donne des ordres pour cela au général Lauriston et au colonel Blein, chef d'état-major du génie. Le pont ne fut pas construit, et nous n'avons pu en connaître le motif.

Dès son arrivée à Enns, l'Empereur ordonna de raccommoder le pont de l'Enns, qui avait été entièrement brûlé par l'ennemi, et de jeter un pont de bateaux sur cette rivière au-dessous de la ville. Pendant que le génie récépait les piles pour rétablir le pont de pilotis, l'artillerie s'occupait de celui qu'elle devait construire. On avait découvert des bateaux et des agrès dans les îles du Danube, au-dessous du confluent, vers le Spilberg. Ce devaient être des débris du pont placé sur ce fleuve à Mauthausen, et que le général Stutterheim avait été chargé de faire reployer.

Le courant du Danube passait sous la rive gauche bordée d'ennemis; il fallait doubler le cap, qui s'avance beaucoup en face de Mauthausen, et remonter le long de la rive droite de l'Enns; la rive gauche étant impraticable pour le hallage. L'Empereur chargea de cette opération importante autant que difficile, le général Pernetty, commandant l'artillerie du 4e corps; des compagnies du 24e régiment d'infanterie légère aidèrent les canonniers. Le colonel Aubry alla chercher les bateaux et les agrès avec le brave capitaine Baillot, commandant la compagnie de pontonniers, que nous trouverons souvent dans cette campagne, donnant des preuves d'un dévouement sans bornes. Quatorze bateaux et trois nacelles furent ramenés, non sans de grandes peines qui durèrent une partie de la journée. Baillot perdit une vingtaine d'hommes tués par la fusillade de Mauthausen, sous laquelle le courant portait les embarcations. L'escorte du 24e protégea de son feu la marche du convoi, qui entra dans l'Enns à la nuit. Le 6, dès la pointe du jour, le 24e régiment d'infanterie légère passa en entier sur la rive droite de l'Enns, pour aider à remonter les bateaux. A trois heures seulement, le pont put être commencé, et il fut terminé

pendant la nuit, avant celui de pilotis. La cavalerie et le 4e corps passèrent sur le pont de bateaux, le 7 de très-bonne heure. Napoléon fit ensuite tracer deux grandes têtes de pont, sur les rives droites de la Traun et de l'Enns. Bientôt il ajouta à cette dernière, une lunette fraisée et pallissadée, à la rive gauche du confluent de l'Enns, en face de Mauthausen, pour défendre le cours du Danube, battre et maintenir ce passage important (1).

Dès le 4, Napoléon ordonne au maréchal Lannes, « de porter les divisions Demont et » Saint-Hilaire au-delà de l'Enns, de faire re- » connaître Saint-Peters; il lui annonce qu'il ne » veut être à Amstetten que le 6. » Il prescrit au maréchal Bessières, « de faire passer la cavalerie » légère, aussitôt que le pont de l'Enns sera » terminé, en la faisant suivre par les cuiras- » siers du général Espagne et les grenadiers » d'Oudinot (division Claparède). » Napoléon s'occupe des moyens d'assurer les subsistances, et de les faire transporter sur le Danube. Il écrit à l'intendant-général Daru « de faire arriver les » boulangers, les caissons de biscuit, les vivres

(1) Voyez l'ordre du 10 juin.

» qui sont à Wels ou à Lintz : Il faut, dit-il, mul-
» tiplier les précautions, n'ayant qu'une seule
» route pour l'armée. » Il passe successivement en revue les divisions du 4e corps, et leur accorde beaucoup de récompenses, éclatant témoignage de satisfaction envers le maréchal Masséna et envers ses soldats, pour leur conduite à Ebersberg. C'est d'Enns que fut lancé le 5 mai l'ordre du jour contre le général Chateler, qui était accusé « d'avoir prêché dans le
» Tyrol, la révolte, le pillage et l'assassinat, et
» d'avoir vu égorger sous ses yeux, plusieurs
» milliers de prisonniers (1).... »

Des hauteurs d'Enns, on apercevait les restes de l'incendie d'Ebersberg, et plusieurs villages considérables en feu. Lambach, le faubourg de Lintz à la rive droite du Danube, étaient la proie des flammes; Straubing avait été brûlé sans motif. L'infernal génie, qui attisait ces funestes guerres, préludait-il dès lors à ce système de dévastation et d'incendie général, qui obtint plus tard de si terribles résultats dans la campagne de Russie, mais qui, au milieu de l'Autriche riche, fertile, et surtout fort peuplée, ne pouvait être si

(1) 11e bulletin du 24 mai 1809.

facilement employé, ni avoir les mêmes succès?

Des positions de Cham pour arriver jusqu'à Vienne, l'Archiduc avait quinze à seize petites marches de cinq lieues; Budweiss était un peu moins de la moitié du chemin; car de là à Vienne il y a huit petites marches. De Budweiss, il sort une route qui, par Leonfelden, va à Lintz, et par Freystadt, à Mauthausen; un autre chemin conduit par Weitra à Melk, et par Zwettel à Krems; la route de Vienne se prolonge par Wittingau et Horn. Il paraît que la nature de ce pays montagneux, obligeait le prince Charles à passer par Budweiss, d'où il devait se diriger sur l'un des points du Danube déterminé d'après ses projets. Nous savons que le prince arrivait le 24 à Cham. Ainsi, en partant de suite, et en marchant même assez doucement, l'Archiduc pouvait être à Vienne avant le 10. Mais il fallait calculer avec justesse, surtout se décider et agir vivement. Le 28 seulement, le prince quitta Cham; le 29 il était à Neumarck; le 3 mai, à Budweiss. D'après cela, tout annonce qu'il comptait alors rejoindre par Lintz ou Mauthausen, le corps d'Hiller. Mais en peu d'heures, l'Archiduc put apprendre l'attaque d'Ebersberg et ses suites. Néanmoins ce prince ne se mit en

marche que le 6 par Zwettel, sur la route de Melk et de Krems. Il devait se trouver encore prévenu devant ces deux points. Le prince tourna enfin, mais trop tard, les yeux sur Vienne; non plus, comme il l'avoue, pour y arriver avant nous, mais dans l'espoir que la place tiendrait, et qu'il serait à temps de la délivrer. Dans ce but, il prescrivit à Hiller de faire marcher au plus vite le corps de Nordman sur Vienne, par la rive droite; de passer ensuite le Danube, et de brûler le pont de Stein; d'y laisser un petit corps d'observation; et de se rendre au plus tôt en face de la capitale, par la rive gauche. En même temps le prince Charles partait de Zwettel, et allait par Neupolla joindre la route de Horn à Vienne. Cependant l'Archiduc craignant toujours pour la Bohème, et incertain sur nos mouvemens, peut-être même sur ceux qu'il devait exécuter, avait laissé derrière lui le corps entier de Kollowrath, d'abord à Pilsen, sur la route de Ratisbonne à Prague, ensuite à Budweiss. Ce corps avait placé une arrière-garde à Klattau, et des détachemens le long de la frontière.

L'Empereur ne connaissant pas d'abord en détail les mouvemens de son adversaire, et jugeant ses projets d'après ce qu'on savait de ses

manœuvres, s'attendait à le rencontrer à Saint-Polten. Il annonçait même une bataille devant porter ce nom, et lui assignait déjà son terrain. Voyant en effet que l'Archiduc et Hiller avaient négligé de se servir du pont de Mauthausen et de tous les avantages du confluent, quoiqu'ils eussent eu le temps nécessaire pour faire leurs dispositions, Napoléon était en droit de croire qu'ils avaient combiné leur réunion avec des renforts de l'armée d'Italie et de la Styrie, à Saint-Polten, grande croisière des routes de tout le pays. Cependant, malgré ces conjectures qui semblaient assez fondées, Napoléon ne voulut pas s'exposer à voir Charles revenir sur ses derrières. Il s'arrêta à Enns du 4 au 7 mai, dans le centre de la colonne de son armée, toujours en mesure de parer à tout; mais il continuait à pousser la tête de ses troupes, dans la direction de Vienne.

Le 7, les maréchaux Lannes et Bessières arrivent à Melk, portant leur avant-garde à Saint-Polten. Masséna va à Amstetten, la garde à Strernberg. La veille, l'avant-garde de Lannes ayant rencontré l'ennemi à Amstetten, le général Edouard Colbert fit charger le 20e régiment de chasseurs sur un régiment de hulans, dont

cinq cents furent pris. Lauriston, sortant des pages de l'Empereur, combattit et prit le commandant des hulans. Napoléon qui affectionnait ce jeune homme, lui donna la croix de la Légion-d'Honneur. Les autres corps de l'armée qui étaient sur les derrières, continuèrent à suivre le mouvement général sur Vienne. Davout qui avait contribué par sa présence, à retenir le prince Charles devant Cham, se porta lestement avec ses divisions sur Passau et sur Lintz, où il prit momentanément le commandement des Wurtembergois; le 9, ce maréchal partit pour Melk.

Ainsi l'armée française, d'abord étendue sur une immense ligne de la Baltique aux Alpes, fortement concentrée quand il faut combattre, s'allonge maintenant en une colonne de corps échelonnés au fond de la vallée du Danube, depuis Saint-Polten jusqu'à Passau. Après avoir fait suivre parallèlement à deux de ses corps, la marche de l'Archiduc au travers de la Bohème, elle est prête à faire face par la gauche le long du Danube, si l'armée du prince Charles se présentait. Elle peut également se rassembler sur un point quelconque de sa ligne, en moins de quarante-huit heures. C'est par cet heureux mélange des concen-

trations et des extensions de ces corps si nombreux, tantôt marchant à de grandes distances, tantôt manœuvrant en ligne avec la précision d'un régiment, que Napoléon déconcertait les plans de ses ennemis et obtenait de si grands avantages.

Le mouvement circulaire du corps du prince Bernadotte, n'avait pas peu contribué à multiplier les inquiétudes de l'Archiduc, et à retenir une portion de ses forces en Bohème. Parti de Dobeln, le prince Bernadotte était arrivé le 20 avril à Gera, et allait pénétrer en Bohème. Son avant-garde était déjà à Adorf, menaçant Egra. Rappelé par les ordres de l'Empereur, ce prince se dirigeait vers Ratisbonne, par Hof et Amberg. Mais ayant reçu, par la dépêche du 30 avril, carte blanche pour faire le plus de mal possible à l'ennemi, il s'était porté de Nabbourg sur Retz, où il était le 6 mai. Il faisait là ses nouvelles dispositions pour entrer en Bohème par Wald-München. On a reproché au prince Bernadotte d'avoir agi avec lenteur et indécision dans cette circonstance, comme dans plusieurs autres. Mais cette fois il faut s'en prendre à la composition du corps qu'il commandait. Le prince se plaignait continuellement des soldats qui lui avaient été confiés. Il écrivait au major-général « qu'il était

» indispensable que l'armée saxonne fût appuyée » et stimulée par l'exemple d'autres troupes plus » aguerries qu'elles. » Il réclamait vivement des renforts de régimens français; il disait « que l'ar- » tillerie à pied saxonne était extrêmement défec- » tueuse. » Enfin plus tard, ce prince est forcé de s'exprimer ainsi : « Il me faudrait des troupes » aguerries, des généraux expérimentés pour di- » riger les diverses colonnes.... Les Saxons, je le » répète, sont hors d'état d'agir isolément. Il n'y a » aucun de leurs généraux, à qui je puisse confier » aucune opération détachée. Avec des Français, » je compterais sur l'énergie et l'expérience des » troupes; mais, je le répète, avec les Saxons je ne puis rien (1). » Dans cette persuasion, le prince Bernadotte ne pouvait tenter rien de difficile. Aussi marchait-il avec une telle circonspection, qu'il put recevoir l'ordre qui le rappelait à Passau, où il n'arriva que le 12 mai. Il n'en repartit

(1) Voyez les lettres du prince Bernadotte, 30 avril, 6 et 28 mai. Elles cadrent assez mal avec ce qui s'est passé à la fin de cette campagne; et contredisent ce qu'avance M. le général saxon de Gerssdorf, dans les réclamations adressées au général Gourgaud, sur la manière dont les Mémoires dictés à Sainte-Hélène s'expriment sur les Saxons. (Voyez le deuxième volume pag. 296.) Du reste sans rien préjuger nous nous bornons à rapporter les paroles du prince.

que le 14 pour relever sur leurs divers échelons, les divisions de Davout qui l'attendaient impatiemment.

Avant de quitter Enns, l'Empereur presse le prince Bernadotte de se rendre au plustôt à Passau, où réuni avec la division Dupas il devait former en même temps l'extrême gauche et la réserve de l'armée. Napoléon donne ordre à Lefebvre de marcher lui-même dans le Tyrol, où quatre de ses bataillons avaient été repoussés. Mais il lui prescrit auparavant d'assurer Salzbourg, dont il voulait faire une place forte. Les Bavarois y sont remplacés par le général Kister avec des troupes de Bade.

Dès que Napoléon prévoit, ou lorsqu'il a pu apprendre que l'armée de l'Archiduc a quitté Budweiss, qu'elle s'éloigne de l'embranchement des routes de Freystadt sur Lintz et Mauthausen, et qu'elle se rapproche des directions sur Krems et Vienne, il se porte rapidement à la tête de sa colonne pour s'opposer à de nouveaux projets. Il part d'Enns le 7, au milieu de la journée, et arrive dans la soirée à Melk. Ce jour-là Hiller, à la première nouvelle de notre mouvement, abandonnait la position de Saint-Polten derrière la Trasen, avec la majeure partie de son corps. Ce général

se retirait par Mautern et Krems, pour rejoindre le prince Charles, et envoyait un simple détachement sous les ordres de Nordmann, pour éclairer les approches de Vienne et défendre la capitale. C'était avant d'avoir été battu à Ebersberg, lorsqu'il possédait le passage de Mauthausen, qu'Hiller aurait dû faire un tel mouvement. Napoléon se trouvait en ce moment trop près de Vienne, pour ne pas tenter de s'en emparer, quelles que fussent les dispositions de son ennemi. A Saint-Polten, il était en communication avec l'armée d'Italie, et maître des lignes d'opérations qui traversant la Styrie, l'évêché de Salzbourg et le Tyrol, assurent dans tous les cas plusieurs directions de retraite.

A Melk aboutit un chemin qui vient du côté de Budweiss; mais au fond du coude de Mautern, et sur le pont de cette ville, passe la route qui va de la Bohème dans la Styrie, de Prague à Gratz ou Klagenfurth. Du rocher où est située la somptueuse abbaye de Melk, on apercevait sur la rive gauche du Danube, un camp assez considérable de troupes autrichiennes. Napoléon observait de là les dispositions d'Hiller et de Charles. En examinant ce camp avec le maréchal Lannes, il témoignait un vif désir de savoir à quel corps

appartenaient ces troupes, et si elles venaient de Bohème avec l'Archiduc. Pour avoir ces renseignemens, il fallait passer le Danube et enlever quelques hommes. C'était un coup de main hardi, autant que difficile. Le maréchal en chargea son aide-de-camp, Marbot (Mⁿ). Celui-ci s'embarqua avec un sergent de la vieille garde et six hommes de choix. Ils partirent de nuit par un temps fort orageux, et parvinrent, au travers de mille dangers, à enlever et à ramener trois soldats ennemis qui s'étaient écartés des bivacs. Cependant le camp autrichien prit les armes, et tira même du canon sur la barque, qui luttait contre la tempête, mais qui s'échappa dans l'obscurité. La nuit presque entière fut employée à cette périlleuse expédition.

L'Empereur fit interroger avec beaucoup de soin ces prisonniers. Leur réponse fut « qu'ils » appartenaient à l'armée du prince Charles; que » celle-ci marchait sur Vienne, n'ayant laissé de- » vant Ratisbonne et devant Passau, que des corps » de troupes légères et des landwehrs; que le bruit » courait dans l'armée ennemie, qu'ils arriveraient » à Vienne avant nous, et qu'ils y passeraient le » Danube, pour couvrir la capitale; mais que l'Ar- » chiduc réunissait les sapeurs des régimens à

» Stein, pour y faire les préparatifs d'un pont et » d'une tête, qu'il voulait établir sur les derrières » de l'armée française, lorsqu'elle s'avancerait sur » Vienne... » L'Empereur fit répéter plusieurs fois ces derniers détails; et ayant consulté sa carte, il envoya un officier d'ordonnance à Mautern, où fut dirigée de la cavalerie légère, avec du canon et quelques compagnies de voltigeurs.

Un des prisonniers autrichiens pleurait amèrement. C'était un spectacle assez nouveau pour nous; car, en général, les soldats ennemis se félicitaient, lorsqu'ils tombaient dans nos mains, de revenir au milieu de cette belle France, dont ils avaient rapporté d'agréables souvenirs. Napoléon fit demander à ce prisonnier le sujet de ses larmes. Celui-ci répondit « qu'étant porteur de » la ceinture pleine d'or de son capitaine, il crai- » gnait d'être accusé d'avoir déserté pour la voler. » L'Empereur donna l'ordre de le faire repasser la nuit suivante sur l'autre rive, en payant et assurant bien son passage. *Il faut*, dit-il, *honorer et aider la vertu partout où elle se montre.*

Aussitôt que Napoléon fut certain du mouvement qu'avait fait le général Hiller sur Mautern, il partit pour Saint-Polten, et y arriva le 8 dans la soirée. Pendant la route, l'Empereur causait

avec Berthier et Lannes. Un habitant de Melk, qui les suivait comme guide, leur montra de loin les tours du château de Dirnstein, où Richard Cœur-de-Lion, trahi par la mer et par des hommes bien plus cruels et plus perfides qu'elle, fut renfermé pour prix de ses exploits dans la Terre-Sainte. L'Empereur s'arrêta, et considéra assez long-temps ces ruines. Continuant sa route, il disait à Berthier et à Lannes : « Celui-» là aussi avait été guerroyer dans la Palestine » et la Syrie; il avait été plus heureux que nous » à Saint-Jean-d'Acre, mais non plus vaillant » que toi, mon brave Lannes! Il avait battu le » grand Saladin!.... et cependant, à peine ren-» tré sur les rivages d'Europe, il tombe entre » les mains de gens, qui certes ne le valaient » pas. Il est vendu par un duc d'Autriche à » un empereur d'Allemagne, qui l'enferma et » qui n'est connu que par ce trait de cruauté... » Le dernier de sa cour, Blondel seul lui resta » fidèle; mais sa nation fit beaucoup de sacri-» fices pour sa délivrance..... » Les yeux de Napoléon semblaient ne pouvoir se détacher de ces tours. Il ajoutait encore : « Du reste, tels » étaient ces temps barbares, qu'on a la sottise » de nous peindre si beaux, où le père sacri-

» fiait ses enfans, la femme son mari, le sujet
» son souverain, le guerrier son général; où
» tout se faisait sans honte et même sans dégui-
» sement, pour la soif de l'or ou du pouvoir...!
» Combien ces temps sont changés maintenant!
» Quels progrès a fait notre civilisation! Vous
» avez vu des empereurs, des rois, en ma puis-
» sance, ainsi que leurs capitales et leurs états;
» je n'ai exigé d'eux ni rançon, ni même aucun
» sacrifice d'honneur...! Et ce successeur de Léo-
» pold et d'Henri, que nous tenons plus qu'à
» moitié, il ne lui sera pas fait plus de mal que
» la dernière fois, malgré son attaque assez fé-
» lone....! » Peu à peu s'abandonnant à de pro-
fondes réflexions, l'Empereur tomba dans une
triste mélancolie, à laquelle tout le monde res-
tait étranger. Car qui pouvait suivre le domina-
teur de l'Europe, le distributeur des couronnes,
dans ses vastes pensées? Que d'objets durent
s'y présenter? Seul, il connaissait l'acharnement
de ses ennemis, et tout ce qu'ils oseraient, si
jamais ils avaient sur lui la puissance que, si
souvent, il aurait pu exercer contre eux! Qui
pouvait prévoir alors, que ce nouveau *Cœur-
de-Lion* aurait à envier le sort de celui du
XIe siècle!

En arrivant à Saint-Polten, l'Empereur ordonne à Lannes de faire partir en toute hâte, à la pointe du jour, Saint-Hilaire pour Mautern où Bessières était à la poursuite d'Hiller, avec de la cavalerie, et quelques bataillons. « Cette infanterie (portait l'ordre) ne pouvait » suffire; il fallait avant tout enlever le point » important de Mautern, chasser l'ennemi de » cette rive et brûler son pont; il fallait que » ce fût terminé avant midi. » Lannes devait ensuite marcher avec la tête du corps d'Oudinot, pour forcer les Autrichiens qui tiendraient dans les défilés de Siegartskirchen, laissant deux brigades de Tharreau à Justendorf, près de l'embranchement de la route de Mautern. Le reste de ses troupes devait être en colonne sur la route de Vienne, pour faire place à Masséna. Celui-ci venait à Saint-Polten avec une de ses divisions; les autres étaient échelonnées sur Melk. Bessières avait ordre « de revenir à Saint-Polten » avec ce qui l'avait suivi; de laisser seulement à » Mautern, un bataillon de voltigeurs, un escadron et deux pièces; de brûler le pont si l'ennemi avait beaucoup de forces sur la rive opposée; si non de se contenter d'en enlever » quelques travées, pour l'empêcher de passer à

» sa volonté. » Bessières devait suivre le corps de Lannes, si cela devenait nécessaire. Ce dernier s'étant porté à la tête de sa colonne, la trouva sur la crète du Riederberg, tiraillant et ne recevant ni ordres, ni direction. Il s'en plaignit amèrement, fit pousser les troupes légères autrichiennes, plaça une avant-garde de l'autre côté du défilé qui fut fortement occupé, et alla passer la nuit à Siegartskirchen.

Napoléon prescrivait à Masséna « d'exercer » la plus grande surveillance sur tous les points » du Danube, particulièrement sur ceux où » aboutissent les routes de la Bohème; de placer des postes à Ips, Waldsée, et autres points » intermédiaires; enfin de faire croiser de fré» quentes patrouilles le long du fleuve. » Le major-général devait envoyer un officier intelligent à Meterhofen, au-dessus de Melk, pour y faire débarquer les vivres, qui ne pouvaient descendre sur le Danube, en face de Krems; et pour réunir tous les bateaux propres à jeter un pont sur le Danube. De toutes parts on s'occupait à chercher des barques, pour les ponts qu'on prévoyait devoir faire à Vienne. Quant à Davout, « étant trop éloigné pour qu'on pût » lui donner des ordres journaliers, il devait,

» suivant les circonstances, se rapprocher de
» Melk, y placer une division, échelonner les au-
» tres jusqu'à Lintz, exercer la plus grande sur-
» veillance sur le Danube, et sur tous ses postes;
» il devait avoir particulièrement des détache-
» mens en face de Mauthausen et à Steyer,
» pour observer ce qui arriverait, soit de la
» Bohème, soit de la Styrie. » Le général Bruyère était déjà de ce côté, avec sa brigade de cavalerie légère; il avait ordre de se tenir autour de Trasen, et de tâcher d'enlever un courrier d'Italie, afin d'apprendre des nouvelles des deux armées qui combattaient dans ce pays.

Tout était ainsi disposé pour marcher sur Vienne, pour surveiller les bords du fleuve et les communications de l'armée. A mesure qu'on s'approchait de cette capitale, il devenait peu probable que l'Archiduc préférât tenter une opération par Krems, au lieu de secourir promptement Vienne. Mais lorsqu'Hiller abandonnait entièrement la rive droite du Danube, lorsque son pont sur le fleuve avait été brulé, il n'y avait plus moyen de croire que l'Archiduc voulût opérer un passage de vive force. Aussi, dès que l'Empereur eut reçu la nouvelle de la destruction du pont de Mautern,

il expédia à huit heures du soir au maréchal Lannes, à Siegartskirchen, l'ordre de se mettre en marche à deux heures du matin, pour se rendre à Vienne avec tout son corps d'armée. Il devait être suivi par les cuirassiers et par le maréchal Masséna. Napoléon partit dans la nuit de Saint-Polten et arriva devant Vienne, à la tête du 2e corps, le 10 mai, à 10 heures du matin, vingt-sept jours après son départ de Paris, un mois après cette injuste aggression de l'Autriche, accompagnée de si hautes espérances. Masséna s'arrêta devant Burkersdorf. Davout portait ce jour-là son quartier-général à Melk; sa cavalerie légère éclairait, vers Mautern, le Danube et le flanc gauche de l'armée; la 1re division était à Ens, la 2e à Pochlarn, la 3e à Saint-Polten.

Mais avant d'entrer à Vienne, Napoléon avait voulu prendre les dernières mesures qui pouvaient assurer contre tout accident, les derrières de l'armée. Il organisa (9 mai), et plaça à Augsbourg le corps de réserve du général Beaumont, qui devait être en ce moment composé de 3,000 hommes de cavalerie et de 6 à 7,000 d'infanterie; si une plus grande quantité de forces devenait nécessaire, ce général était au-

torisé à réclamer des secours du prince Bernadotte, qui se trouvait entre Passau et Ratisbonne. L'Empereur ordonnait au général Beaumont de ne faire marcher les troupes qui venaient rejoindre l'armée, que par corps de 4 à 5,000 hommes, formés en colonnes bien organisées. Il approuvait le général Moulin (1) d'avoir gardé momentanément à Augsbourg tous les détachemens, à cause de quelques inquiétudes qu'avaient données les Tyroliens, et le faisait prévenir que le maréchal Lefebvre allait se diriger sur Inspruck. Enfin il chargeait le major-général de rassurer le roi de Bavière, en lui annonçant qu'à tout événement on aurait bientôt 10 à 12,000 hommes réunis autour d'Augsbourg.

Ainsi nous voyons Napoléon affermir chacun des pas que son armée fait en avant. Indépendamment de ses bases premières et fondamentales, il en dispose successivement de nouvelles, qui l'échelonnent sur le Lech, autour de Ratisbonne, sur l'Inn et la Salza, sur la Traun et l'Enns. Il consolide par tous les moyens, sa ligne d'opé-

(1) Le général Moulin était l'un des directeurs qui avaient été renversés le 18 brumaire; nous l'avons vu servir depuis avec beaucoup de zèle et de dévouement.

rations, y établit ses magasins et ses dépôts, y prépare des appuis pour la retraite, et éclaire ses flancs au loin. Il organise même jusqu'au Rhin, des corps de réserve, avec des troupes de récente formation, ou avec celles des alliés. Il fortifie de nouveaux postes à Lintz, Melk, Gottveig, et sur tous les points de sa ligne. On est forcé de reconnaître dans la conduite entière de l'Empereur, les détails mêmes de ces méthodes, qu'on nous propose maintenant comme une grande découverte. Ceux qui ont tant critiqué Napoléon, et qui veulent se donner pour avoir fondé et presque inventé les principes de la guerre, ne font donc que répéter ce qu'on n'a cessé de voir dans chacune de ses campagnes, depuis 1796? L'auraient-ils déjà oublié, ou ne s'en seraient-ils jamais douté? N'avaient-ils d'yeux que pour regarder à la superficie, et pour chercher seulement les occasions de blâmer? N'auraient-ils écrit que par intérêt, et contre leur propre conviction? Croyaient-ils donc que Napoléon était mort tout entier, et qu'il n'y avait plus qu'à démolir ses trophées? Ne pensaient-ils pas qu'il vivra aussi long-temps dans les ordres qu'il a donnés, dans les monumens écrits et dans les souvenirs qu'il

a laissés, que dans la fondation des empires et dans ces chefs-d'œuvre des arts, dont il a couvert l'Europe ? Que deviendront, devant les faisceaux de lumière qui jaillissent de ces documens, la doctorale présomption de leurs jugemens et le pédantesque étalage de leurs théories ?

On nous accusera de nous répéter souvent, mais quels reproches ne mériterions-nous pas, d'un autre côté, si nous ne mettions, à dire la vérité, la même ténacité que les autres à l'obscurcir et à la détruire. Dans les mémoires des campagnes suivantes, lorsque nous aurons dissipé les erreurs qu'on a voulu propager, nous n'aurons plus à revenir sur ces observations.

CHAPITRE IX.

L'EMPEREUR PREND VIENNE EN TROIS JOURS; MAIS LES PONTS SONT BRULÉS, ET L'ARCHIDUC ARRIVE.

Les capitales doivent être à l'abri de l'invasion. — Paris devrait être fortifié. — Vienne est le but des deux armées. — C'était la capitale de l'Europe, la plus capable de se défendre; mais on y commet beaucoup de fautes. — Charles aurait dû se hâter de profiter des avantages de la position de Vienne; il eût empêché Napoléon d'avancer. — Napoléon envoie dans Vienne des officiers qui y sont maltraités. — Il fait tourner par le Prater, le faubourg de Léopoldstadt, et battre la place, où se trouvait Marie-Louise. — Maximilien évacue Vienne, dont il devait mieux assurer la défense. — La différence dans la conduite des habitans en 1805 et 1809, fait voir celle des plans de la coalition. — Vienne capitule; mais l'entrée des Français a été retardée de quatre jours, les ponts sont brûlés, et l'Archiduc arrive. — Napoléon adresse une proclamation, et donne des ordres à l'armée. — Position des corps d'Italie, du Tyrol, de Pologne. — C'est peu d'avoir la ville sans les ponts, pour l'Empereur qui voulait surtout terminer la guerre.

Nous vivons à une époque où les grandes capitales (1) exercent une influence considérable sur les

(1) Nous disons une *grande capitale*, pour distinguer celles

affaires de la guerre, quelquefois même sur celles de la politique. Toutes les mesures doivent être prises pour la conservation de ces capitales, centres de l'administration et de la vie des empires. Nous avons vu le sort et la défense des états, dépendre presque toujours de leur occupation. Les exemples de Vienne et de Berlin l'avaient assez démontré. L'entrée des coalisés dans Paris en a fourni deux nouvelles preuves. Il en est une bien plus frappante, c'est la défense de Lisbonne, qui a sauvé le Portugal et la Péninsule entière. Croirait-on trouver des preuves contraires, dans la prise de Moskow et de Madrid? Nous ferions observer que les Russes ont été réduits à brûler la première, n'ayant pas su la garantir contre nos armées victorieuses. Dieu sait ce qui serait arrivé, si les vaincus n'avaient eu recours à cette barbare extrémité, que personne n'ose avouer, et dont la résolution appartient probablement à des agens étrangers, au comité central de la coalition. Cet énorme sacrifice pesera long-temps sur la Russie; il lui eût même été inutile, sans un mécompte de quelques heures, sans une fatale réu-

qui sont le centre unique de l'administration, des richesses, du commerce d'un état, et qui renferment une partie considérable de la population.

nion de contre-temps, de fautes et de trahisons. Quant à Madrid, il a fallu toutes les particularités de l'Espagne, un territoire presque entouré de la mer, sans civilisation, sans communications, sans commerce, divisé en royaumes presque indépendans; une capitale peu ancienne, dont l'influence est resserrée dans la Nouvelle-Castille; enfin une nation à demi nomade, ignorante, exaltée, guerroyante, et n'ayant rien à conserver. La capitale avait été transportée à Cadix. Cependant il a fallu les immenses secours de l'Angleterre, les perpétuelles diversions de l'Europe coalisée, et une foule d'accidens, pour soustraire la péninsule au pouvoir des Français, et produire cette exception à la règle générale sur le résultat de l'occupation des capitales. Celles-ci doivent donc être mises à l'abri de l'invasion étrangère; tout doit être sacrifié, et nulle considération ne peut s'opposer à la nécessité de sauver l'Etat des dangers et des suites de leur occupation. Il faut fortifier les capitales, afin que les armées actives qui se trouvent pour ainsi dire clouées sur leurs avenues acquièrent une liberté entière dans leurs manœuvres, afin qu'elles puissent se réunir et se porter au milieu des corps d'invasion et sur leurs flancs, sans risquer de compromettre le cœur de l'Etat.

Il faut assurer ainsi, aux gouvernemens le temps de se reconnaître et de se mettre en mesure, aux nations celui de pourvoir à la défense générale.

Napoléon pensait que Paris devait être fortifié. C'était aussi l'avis d'un grand citoyen, d'un grand homme de guerre, du maréchal de Vauban. C'est celui de l'ingénieur, aussi savant que modeste et excellent Français, qui le remplace maintenant parmi nous (1). Ses camarades partagent son opinion, et reviennent à son plan d'enceinte continue. Cependant quelques militaires qui ont acquis de la réputation à la guerre, ont écrit contre ce projet, d'une manière qui fait plus d'honneur à leurs

(1) Il faut lire le livre IX des *Mémoires de Napoléon pour servir à l'Histoire de France en* 1815, que doivent étudier les hommes de guerre, surtout lorsqu'ils auront à s'occuper de la défense de la France, et le *Mémoire inédit de Vauban*, qui a été publié chez Treutel en 1821..... Le *général Haxo* a fait un projet, où il évalue l'enceinte continue qu'il propose d'élever autour de Paris, à 50 millions, le triple seulement de ce qu'on y dépense tous les ans en embellissemens, constructions, etc. Une commission qui s'est occupée de cet objet en 1818, 1819, 1820, a reconnu unanimement le principe de la nécessité de fortifier les capitales. Cette proposition a été débattue avec tout le zèle et la liberté, que de bons Français doivent mettre à une question aussi importante. (*Voyez* note II.)

Digitized by Google

sentimens, qu'à leurs connaissances dans ces matières spéciales. Ils ont été réfutés complétement.

Plus l'idée de fortifier les capitales doit paraître nouvelle, plus elle est contraire à l'opinion générale, plus on doit insister sur la possibilité, même sur la facilité d'exécuter cette fortification, et sur sa nécessité bien plus urgente en France que partout ailleurs. C'est un devoir pour le patriote et l'historien, de dire les grandes et utiles vérités, toutes les fois que l'occasion s'en présente. A quoi serviraient les leçons de l'histoire, si on ne pouvait en profiter quelquefois?

Une telle mesure n'a rien qui doive effrayer les amis des libertés publiques. Les capitales ne deviendraient pas pour cela des places de guerre. Une simple enceinte continue, offensive au dehors, tout-à-fait inoffensive au dedans, ne devant jamais présenter dans aucune de ses parties, rien dont on puisse faire une Bastille, est au contraire une garantie pour la nation. Car celle-ci peut seule fournir une garnison suffisante à une semblable enceinte; seule, elle peut remplacer derrière ces remparts, les armées chargées de défendre les frontières et les pays intermédiaires. Si on devait y employer des troupes régulières en quantité suffisante, et proportionnée au dé-

veloppement de ces fortifications, il serait peut-être préférable de les réunir aux corps actifs qui tiennent la campagne. Mais derrière cette enceinte, mise à l'abri de l'escalade et de la grosse artillerie de siége, tout citoyen devient, sans beaucoup de dangers, un assez bon soldat. Aussi n'y a-t-il qu'un gouvernement réellement national, et dont les intérêts soient entièrement communs avec ceux des peuples, qui puisse adopter un tel système de défense. Tous les autres gouvernemens peuvent faire des guerres ordinaires sur les frontières et même au dehors; les nations seules peuvent se défendre contre une coalition un peu étendue, et résister à une invasion. Celle-ci est en elle-même le plus grand des malheurs qui puissent arriver à un pays, car tous les maux particuliers et publics l'accompagnent toujours. Il n'y a pas de raison pour qu'une invasion ne soit suivie d'une seconde, d'une troisième, d'une quatrième, tant on a de propension à tomber sur ceux qui, ayant quelque chose à perdre, montrent de la faiblesse. Les nations doivent savoir qu'elles ne seront conquises que lorsqu'elles le voudront, et lorsqu'elles préféreront l'intérêt du moment à celui de tout leur avenir, une existence avilie à l'honneur et à la

liberté. Mais la première de toutes les conditions dans la défense d'un État, est de couvrir le centre de son administration et de ses richesses; il faut ou qu'il n'y ait pas de capitale *générale*, si l'on peut s'exprimer ainsi, ou qu'elle soit convenablement garantie.

L'histoire vient encore à l'appui de notre opinion. Quand on a voulu affaiblir et désarmer un peuple, on a démoli ces remparts où les citoyens trouvaient leur sûreté dans leur résistance personnelle. Quand on a voulu le subjuguer ou l'opprimer, on a bâti, au milieu des masses de population, des citadelles, d'où (surtout depuis l'invention de la poudre) le petit nombre pouvait en imposer au plus grand. Mais aussi depuis cette invention, depuis que le canon est devenu l'*ultima ratio regum*, le fusil a été mis dans les mains de tout le monde; ce qui établit une grande compensation. En définitif, les peuples libres peuvent s'entourer de remparts, dont la garnison sera contenue par la population; mais dans l'intérieur, ils doivent s'opposer à la construction des citadelles.

A cette époque de notre campagne de 1809, la capitale des États autrichiens, était le but vers lequel tendaient les manœuvres des deux com-

mandans en chef. De la prompte arrivée de l'une ou de l'autre armée, pouvaient dépendre la défense de Vienne et celle du cœur de l'Autriche, l'occupation de ce pont si important sur le Danube, et le passage du fleuve. Pour Napoléon, c'était la fin la plus prompte de cette guerre. Aussi, après avoir préparé les coups qu'il voulait porter, il se précipita comme la foudre sur Vienne, où il croyait encore terminer la lutte. Pour le prince Charles, sauver Vienne était sauver la monarchie, recommencer une nouvelle guerre avec les armées autrichiennes réunies, maintenir la coalition et lui donner les moyens et le temps d'intervenir.

Aucune capitale de l'Europe n'était alors dans une meilleure situation pour être défendue. A moitié couverte par le Danube, Vienne était entourée par deux enceintes. L'une extérieure, angulaire et irrégulière, à demi-revêtement, enferme ses beaux faubourgs. Elle n'a ni des murs assez épais pour résister à l'artillerie de siége, ni l'élévation nécessaire pour être à l'abri d'une escalade. Elle a été bâtie en 1703, pour préserver Vienne contre les incursions des insurgés hongrois. L'enceinte intérieure était formée d'un très-fort rempart bastionné, avec des flancs ca-

sematés, de bons fossés revêtus, des demi-lunes, un chemin couvert, des places d'armes retranchées; elle entourait la ville proprement dite. Cette place possédait aussi un système de mines étendu et tout ce qu'il y a de mieux pour la défense. Vienne pouvait se comparer jadis, pour la force et le développement, à une de nos meilleures places. Mais la résidence de la cour, la soumission des rebelles de la Hongrie, la décadence de l'empire ottoman, une longue paix, avaient fait négliger l'entretien de ses fortifications, dont certaines parties étaient transformées en atèliers ou en magasins; quelques beaux hôtels s'élevaient sur ses remparts; de larges promenades plantées d'arbres couvraient ses glacis. Cependant les approches de nos armes, les terreurs de 1797 et de 1805, avaient rétabli quelques mesures d'ordre; et en dernier lieu la place avait été mise en défense.

Cette même enceinte soutint contre les Turcs le fameux siége de 1683. Vienne se vit alors faiblement secourue, sinon entièrement abandonnée, par les souverains de l'Europe. Elle fut sauvée par le grand Sobieski, à la tête de ses troupes (1).

(1) « L'empereur Léopold de retour dans sa capitale,

C'était le roi, c'était l'armée de cette Pologne, si indignement récompensée d'un tel service, moins d'un siècle après. L'iniquité de son partage doit retomber, dans un temps peu éloigné, sur l'Autriche et sur la Prusse même. Ces puissances regretteront quelque jour, lorsqu'elles se verront attaquées par la Russie, d'avoir aidé au démembrement de la Pologne, d'avoir contrarié sa restauration, d'avoir favorisé son entier anéantissement.

La première enceinte des faubourgs de Vienne a plus de six mille toises de développement, un peu plus que les deux cinquièmes de ce qu'aurait celle de Paris, s'il était fortifié. Dans l'état où elle se trouvait, on pouvait la défendre avec une quinzaine de mille hommes, qui auraient donné une réserve du quart dans la seconde enceinte; 250 pièces étaient plus que suffisantes, pour une résistance de quelques jours; et il y avait deux fois autant d'artillerie dans les arsenaux de la ville. Cette première enveloppe entoure de vastes faubourgs, dans lesquels sont quelques terrains

» reçut assez froidement le roi de Pologne, sans doute parce » qu'il lui devait trop, dit le président Hénault. » Les traditions s'en sont conservées dans cette cour, qui a plus d'une fois oublié les services rendus.

non bâtis, et qui s'étendent circulairement de 1000 à 1500 toises autour de Vienne; ils garantissaient l'intérieur de la ville des dangers les plus terribles pour les grandes populations, de ceux du bombardement.

Cette enceinte extérieure pouvait toujours être défendue comme la meilleure des fortifications de campagne, et aurait exigé de notre part des approches régulières, avec un établissement de batteries de siége. Si elle était forcée, il restait toujours assez de troupes pour occuper la ville comme réduit, et prolonger ensuite la résistance pendant quelque temps et sans des dommages trop considérables, avant de songer à une capitulation. Mais si la première enceinte ayant quelques pieds de plus d'élévation, avait été à l'abri de l'escalade, et surtout à l'épreuve du gros canon, elle aurait tenu, sans compromettre trop fortement sa population, pendant quelques jours, avec peu de soldats, avec la garde bourgeoise seulement, des landwehrs et une petite réserve. Ainsi les affaires changeaient totalement de face. La guerre était transportée entre Vienne et Saint-Polten. Elle se compliquait par l'approche du prince Jean, par les insurrections du Tyrol et de

la Franconie. Remarquons que, dans cette circonstance, un retard de quelques heures sous les murs de Vienne, et la rupture des ponts du Danube, ont laissé en suspens deux mois entiers, le résultat de la guerre et le sort de l'Europe. Il a fallu, pour les décider, les batailles sanglantes d'Essling et de Wagram, celle de Raab, d'immenses travaux, et de terribles chances.

L'archiduc Maximilien avait à sa disposition, tout ce qu'il fallait pour défendre Vienne, même avec opiniâtreté, pendant plusieurs jours. Sa garnison qu'on porte à 16,000 hommes, moitié troupes de ligne, moitié landwehrs, avait été renforcée par le corps du général Nordmann, dont la présence avait enflammé l'esprit des habitans. Ceux-ci se montraient bien différens de ce qu'ils étaient en 1805. Ils ne couraient pas, comme à cette époque, au-devant de l'armée d'invasion. Leur patriotisme, celui des femmes même, éclatait par beaucoup de démonstrations. On reconnaissait les changemens qu'y avaient opérés les intrigues de la coalition. La garde bourgeoise, armée et habillée, manifestait, comme toute la population, beaucoup de dévouement, et même de l'exaltation. L'arsenal renfermait plus de cinq cents pièces d'artillerie, une grande quantité d'ar-

mes, de munitions et d'objets utiles à la défense. Vienne possédait en outre et avec abondance, tous les moyens de guerre qu'on trouve dans les grandes villes.

Depuis la bataille d'Eckmühl, et particulièrement depuis celle d'Ebersberg, on aurait dû se précautionner à Vienne contre notre arrivée. Dès le 5 mai, Maximilien avait requis tous les hommes capables de porter les armes. Mais il négligea autour de la place les plus simples mesures de défense, qu'avec une telle quantité d'artisans et de bras, avec autant de bois de construction, il pouvait faire exécuter fort rapidement. Il abandonna la première enceinte, qu'il était bien aisé de renforcer et de mettre dans un état de résistance assez respectable, pour nous arrêter pendant quelques jours. A la place même, les chemins couverts étaient sans palissades. Par la plus inconcevable de toutes les fautes, après tant d'années de guerre, et dans une capitale où devait se trouver habituellement réunie, l'élite du militaire autrichien, on avait négligé le premier et le plus grand avantage que devait procurer la défense, on avait oublié de lier cette enceinte avec les grands bras du Danube et les ponts de Tabor et de Spitz. Ainsi le simple pas-

sage du petit bras de Léopoldstadt, suffisait pour tourner la ville, et couper la communication avec la rive gauche. Telles sont les fautes graves commises par le gouvernement de Vienne et par les officiers chargés de la défendre, dans un de ces momens de crise qui, partout ailleurs, n'ont fourni que trop d'exemples semblables, toujours suivis des mêmes malheurs. Cependant de ces mesures dépendait le sort de la monarchie; car, si Maximilien avait pu se défendre quelques heures de plus, l'archiduc Charles arrivait, Vienne était sauvée. Il n'était rien qu'il ne fallût sacrifier pour un si grand résultat. D'un autre côté, si le prince Charles se fût un peu plus hâté, il aurait suppléé, à force de troupes, à ce qu'on avait trop négligé dans Vienne.

L'archiduc Charles avait d'abord rappelé à lui, les levées et les troupes de toute espèce, de la Bohème, de la Moravie, d'une partie de la Gallicie et de la Hongrie. Si les espérances seules des secours de la coalition, ont retenu ce prince au milieu de l'Allemagne, il choisissait mal son temps. Ce n'est pas dans le malheur qu'on trouve des alliés dévoués et fidèles. L'Autriche ne leur en avait donné l'exemple à aucune époque. La coalition attendait de voir la fin de ce mouvement

sur Vienne. C'était dans ce moment, le point capital des affaires. Le prince Charles s'était arrêté trop long-temps à Cham, puis à Budweiss; se dirigeant trop tard sur Zwettel, il avait manqué l'opération sur Lintz et sur Krems. Il s'était vu déjoué dans tous ses projets, pour se réunir à Hiller et couvrir Vienne sur l'une des deux rives du Danube. L'Archiduc voyant l'armée française s'étendre le long du fleuve, faire des ponts, construire des ouvrages, placer des postes, a-t-il pensé que Napoléon craignait de le laisser sur ses derrières, et s'occupait de passer sur la rive gauche et de marcher à lui, plutôt que de se porter sur Vienne? Quels que fussent ses calculs, l'Archiduc devait tout abandonner pour la capitale. Peu lui importait ce qui arriverait ailleurs, et surtout en Bohème. C'eût été en ce moment un grand bonheur pour l'Autriche, que Napoléon eût traversé le Danube pour entrer dans ce royaume.

Depuis les batailles de la Laber, depuis le passage de l'Inn, et principalement depuis le combat d'Ebersberg, dont l'archiduc Charles dut connaître les résultats le 4 d'assez bonne heure, ce prince qui savait que tout était à craindre de la part de son adversaire, ne devait pas douter un

seul instant du sort qui menaçait Vienne, et dont la campagne de 1805 lui avait donné un exemple assez frappant. Indépendamment de l'honneur de sauver la capitale de sa famille, et de l'influence politique de ce succès sur les cours coalisées, la position militaire de l'Autriche eût été singulièrement améliorée par l'occupation de cette ville, en ne la considérant même que comme place forte et tête de pont. Le généralissime mettant une bonne garnison dans Vienne, aurait pu se borner pendant long-temps à défendre la rive gauche du Danube. Couvert par ce fleuve si large et si impétueux, ce prince était maître de faire sa jonction avec l'armée d'insurrection de l'archiduc Regnier, avec les armées des archiducs Jean et Ferdinand : il pouvait y attendre l'issue des intrigues fomentées dans toute l'Europe, et jusqu'en France, la décision de la Prusse et de la Russie, le résultat des efforts de l'Angleterre, les soulèvemens préparés en Allemagne et en Italie.

Si Napoléon avait persisté à entourer Vienne, s'il s'était obstiné à vouloir l'enlever, le prince Charles pouvait déboucher de cette forteresse, comme nous l'avons fait de Dresde en 1813. Il y aurait eu bien plus d'avantages; car les lignes des

faubourgs sont infiniment plus fortes que toute espèce d'ouvrages de campagne. Le prince Charles nous livrait alors une bataille à développement excentrique, où toutes les chances étaient pour lui, sans qu'il dût en craindre presque aucune; car il avait toujours sa retraite parfaitement assurée dans Vienne, et par ses ponts sur le Danube. D'après la direction de notre ligne d'opérations, parallèle au front de bataille, la moindre menace d'un mouvement par son aile droite, arrêtait l'action et nous forçait à nous retirer sur la montagne du Riederberg. Une démonstration de passage vers Tuln ou Mautern, nous rejetait également derrière la Traun ou la Bilach.

Il faut bien remarquer la force de ces diverses dispositions. Elle était telle, que Napoléon n'aurait probablement pas attaqué Vienne, ni même marché sur cette capitale, si la tête de l'armée autrichienne y eût été déjà arrivée. Il n'aurait pu traverser que fort difficilement le Danube, à portée de cette armée, maîtresse des deux rives par une place forte; et s'il voulait le tenter, ce ne pouvait être qu'au-dessus de Tuln. L'opération qui alors se présentait le plus naturellement pour nous, était d'empêcher ou de re-

Digitized by Google

culer la jonction des archiducs Charles et Jean, d'assurer celle de notre armée d'Italie. Dans toutes les suppositions, les affaires traînaient en longueur. C'était ce que l'Empereur craignait le plus, ce que désiraient ses ennemis, et le but constant de leurs dispositions.

Les officiers autrichiens ont dit pour se disculper d'avoir laissé échapper tous ces avantages, qu'ils ne trouvaient pas dans Vienne un appui favorable à leurs opérations. Peut-être dira-t-on encore que le généralissime a tout sacrifié au système de ménager son armée et de la conserver la plus forte possible? Prévenu sur Saint-Polten, l'Archiduc s'était mis en marche de Zwettel par Neupolla, pour regagner la route de Vienne par Horn et Meissau. Ce fut entre ces deux bourgs, à Molt, qu'il apprit notre entrée à Vienne. De Budweiss il n'y avait pas quarante-cinq lieues à faire pour nous y devancer. Depuis le combat du 3, il a eu plus de huit jours. Son armée échelonnée aurait pu, avec quelques efforts, les parcourir pendant le temps seulement que nous avons été arrêtés devant cette capitale.

Une résistance de quelques heures suffit en cette occasion pour ajourner la paix et continuer la guerre. Malgré les fautes commises de tous

côtés chez l'ennemi, malgré l'absence de toute précaution, l'activité de Napoléon se trouva paralysée trois jours entiers, devant les remparts de Vienne. Il n'y entra que le quatrième jour; le grand pont put être coupé, toute communication fut interrompue avec l'autre rive. Loin de pouvoir atteindre et combattre l'armée du prince Charles, nous la vîmes se réunir de l'autre côté du Danube, et bientôt en mesure de défendre le fleuve. Enfin nos préparatifs pour ce passage difficile furent retardés d'autant de jours. Tous ces avantages furent dus à la défense bien imparfaite de Vienne.

Il n'en fallait pas tant pour sauver Paris et la France, en 1814 et 1815. Si notre capitale avait eu seulement des lignes comme celles de Vienne, l'ennemi n'y serait jamais entré. A la première époque, Napoléon avec sa garde arrivait le 31 mars dans Paris, les renforts accouraient de tous côtés, le reste de l'armée aurait eu le temps de rejoindre. Alors toutes les intrigues étaient comprimées, les trahisons ou les défections ajournées, le patriotisme ranimé. Alors la nation se serait armée. Car on aurait le plus grand tort d'accuser la France de ses revers; plusieurs provinces se levaient et allaient écraser les enne-

mis. Nous verrons un jour comment ces efforts ont été comprimés et déjoués. L'armée étant réunie sous Paris, Napoléon assurait d'une manière suffisante la défense de la capitale. Il pouvait ensuite se prolonger par la droite le long de la Seine, de la Marne, et couper entièrement les lignes d'opérations de la grande armée alliée. Celles-ci étaient désolées déjà par les braves habitans de la Champagne et de la Lorraine, dont la conduite ne saurait être assez louée. L'ennemi a avoué lui-même qu'il était sans munitions, qu'il en avait à peine pour une bataille. Ses dépôts et ses réserves s'enfuyaient sur le Rhin. Les souverains et les ministres dispersés, cherchaient à se mettre à couvert. En 1815, si Paris eût été retranché et armé sur toute son enceinte, avec de forts ouvrages de campagne, comme il aurait pu et dû l'être, comme l'étaient seulement les hauteurs de Belleville, Blucher et Wellington auraient été écrasés, l'un sur les collines de Meudon, l'autre sur celles de Gonesse. A quoi tient le sort des états! Que tous les Français réfléchissent sur ces résultats si rapprochés, du défaut de fortifications autour de Paris!

Le 10 mai à dix heures du matin, Napoléon étant arrivé devant Vienne, fit occuper la première

enceinte et les faubourgs sans résistance. Mais lorsque le général Tarreau se présenta sur les glacis, qui séparent les faubourgs de la ville, il fut reçu à coups de canon. Le maréchal Lannes envoya dans la place un de ses aides-de-camp, porteur d'une sommation; il était accompagné de M. de Lagrange, anciennement attaché à l'ambassade de Vienne. Ces officiers furent retenus et maltraités, par des habitans de la plus basse classe, disent les uns; selon les autres, par des hussards de Szekler, qui crurent que ces deux Français venaient reconnaître les forces et les défenses de la ville. L'armée fut indignée de ce traitement; il ne rappelait que trop un épouvantable attentat, qui pèsera long-temps sur nos ennemis. Quoi qu'il en soit, les remparts continuaient à tirer contre les faubourgs. Ceux-ci députèrent au quartier-général de Napoléon, quelques hommes recommandables, pour intercéder en faveur de Vienne. Ils furent renvoyés le lendemain matin de bonne heure à l'archiduc Maximilien, avec une lettre du major-général. On ne pouvait plus exposer des officiers, vis-à-vis de gens qui violaient toutes les lois de la guerre. A l'arrivée de la députation, le feu des remparts redoubla contre ces faubourgs,

encore pleins d'habitans, de femmes et d'enfans, et où se trouvait un nombre assez peu considérable de soldats français. Dès lors Napoléon, qui voulait ménager cette capitale plus que ses princes eux-mêmes, et qui venait d'annoncer à la députation qu'il regardait comme un grand titre de gloire, de l'avoir sauvée déjà une fois; Napoléon prit les mesures convenables pour forcer Maximilien à l'évacuer, ou pour enfermer ce prince avec la garnison.

Pendant que le maréchal Lannes occupe les faubourgs de Vienne, l'Empereur fait marcher deux divisions du 4e corps; il les place à droite et à gauche de Simring; elles observent le bas Danube, et gardent les faubourgs en arrière. Il va ensuite reconnaître avec Masséna, la manière dont les remparts de Vienne se lient avec le Danube. Profitant de l'énorme faute, qui avait laissé cette ville isolée du grand bras, et qui avait abandonné le *Prater* sans aucune défense, il ordonne à Masséna de jeter un pont, sur le petit bras qui sépare cette promenade des faubourgs de Landstrass. Cette opération fut exécutée presque aussitôt. L'artillerie de la divison Boudet, établie sur la rive droite, fit un feu assez vif. Deux aides-de-camp, Portalès et Susaldi, traver-

sèrent à la nage, avec des voltigeurs et des pontonniers; ils ramenèrent quelques nacelles et des bateaux. Deux compagnies de voltigeurs passèrent de l'autre côté, et occupèrent le petit pavillon de Lusthauss, d'où elles couvrirent la construction du pont. On le commençait à peine, lorsque les voltigeurs furent attaqués. Mais leur feu et la mitraille de la rive opposée, forcèrent l'ennemi à se retirer en désordre. Ce pont fut terminé pendant la nuit; et l'on s'empara de plusieurs radeaux ou bateaux qui étaient sur les deux rives du Danube.

Napoléon avait ordonné en même temps d'établir une batterie d'obusiers, tirant contre la ville, pour répondre à son feu qui ne cessait pas, et pour détourner l'attention de l'Archiduc de la véritable attaque dirigée sur ses derrières. Cette batterie de vingt obusiers fut placée à peu près sur le même terrain où avaient été les principales tranchées des Turcs. A neuf heures du soir, on commençait à lancer des obus dans la ville; leurs queues flamboyantes sillonnaient la nuit profonde, et bientôt le feu se manifesta dans plusieurs quartiers de Vienne.

Alors se trouvait malade dans le palais paternel, en face précisément des batteries fran-

çaises, cette jeune archiduchesse qui, peu de mois après, devait commencer son règne de si peu de jours sur le trône de France. D'après un simple avis donné par la garnison, la direction des pièces fut changée, et le palais respecté. O jeux de la fortune! combien cette princesse était loin de penser alors que bientôt, ces mêmes mains qui portaient le feu dans sa capitale et faisaient trembler les voûtes de son palais, tresseraient des couronnes pour sa tête; que bientôt dans ces Tuileries si respectées, épouse et mère, elle régnerait sur les armées qui la frappaient d'épouvante! Ainsi par ces funestes augures, s'annonçait le début de cette triste carrière qui devait être si rapidement semée de tant d'amertumes, sur le premier trône du siècle, où cette jeune princesse allait se trouver séparée de tout ce qu'elle aimait! Plus heureuse, si née sous le chaume, fille du plus pauvre laboureur, elle avait conservé les objets de toutes ses affections! Quel exemple du néant des grandeurs! si souvent renouvelé à notre époque, où nous avons vu des potentats réduits à courir le monde, à cacher dans l'obscurité les misères de leur fortune, et à envier le repos des classes les plus obscures; où nous avons vu des malheurs bien plus ter-

ribles encore ! Quelles leçons de modération, de justice, et d'oubli, pour les princes et pour les peuples !

L'archiduc Maximilien s'aperçut enfin que le faubourg de Léopolstadt allait être attaqué, le grand pont du Tabor pris à revers, et qu'il se trouverait ainsi renfermé dans Vienne. A une heure du matin, il tente de faire enlever le Lusthauss, afin d'empêcher la construction de notre pont, et fait marcher deux bataillons de grenadiers. Les voltigeurs rentrent dans le pavillon, et reçoivent avec un feu à bout portant, l'ennemi qui est mitraillé en flanc par nos pièces. Les Autrichiens s'enfuient en désordre, et sont poursuivis par un détachement de voltigeurs. Dès ce moment, l'archiduc Maximilien, pressé de tous côtés, voyant le feu dans l'intérieur de Vienne, craignant peut-être une attaque de vive force derrière cette enceinte entièrement à l'abri, semble avoir abandonné toute idée de conserver la ville. Il pouvait encore retrancher et défendre l'entrée du Prater, entre le pont neuf de l'empereur François et le premier pont du Tabor, espace fort rétréci que nous avons fortifié plus tard. Mais ce jeune prince ne songe plus qu'à évacuer la capitale ; il emmène les bataillons de ligne,

les landwehrs, et laisse le général Oreilly avec quelques misérables soldats. Du reste, à midi, la retraite n'eût plus été possible. La division Boudet, qui avait passé le nouveau pont du Danube à onze heures, suivie de près par les divisions Legrand et Saint-Cyr, occupait Léopolstadt. Le maréchal Masséna fit tirer sur la porte Rouge quatre coups de canons, qui signalèrent sa présence. La place arbora le drapeau blanc, et fit dire qu'elle capitulait déjà.

Lorsqu'on se décide à défendre les places qui renferment une population considérable, particulièrement une capitale où sont réunis de si grands intérêts, il faut prendre les mesures convenables pour que cette défense soit suffisamment assurée, réellement utile à l'État, et en même temps le moins préjudiciable à la ville et aux habitans : il faut que les avantages qu'on peut en retirer soient en proportion avec les dommages. Ici toutes les précautions ayant été négligées, la résistance de l'archiduc Maximilien était répréhensible. Par sa faute, Vienne, dont les faubourgs auraient dû être défendus pour préserver la ville du bombardement, Vienne dont les maisons sont très-élevées et les rues fort étroites, pouvait être brûlée

par un ennemi moins généreux, sans que la possession de son enceinte fût retardée d'une heure, par ce simulacre de résistance. Il suffisait pour cela de répondre, pendant quelque temps, au feu que la place avait si imprudemment commencé.

On ne peut s'empêcher de remarquer la grande différence qui existe dans la conduite du gouvernement autrichien et des habitans de Vienne, aux deux époques de 1805 et de 1809. On se gardera bien de blâmer un peuple qui cherche à se défendre, même contre une attaque qu'il a provoquée : c'est pour lui un droit et un devoir. Mais il faut observer combien cette guerre avait changé de nature dans ses moyens d'exécution, quoique les souverains coalisés fussent encore les agresseurs. En 1805, après les désastres d'Ulm, lorsque toutes les chances de la guerre et de la politique, étaient bien plus favorables à la maison d'Autriche, lorsque Vienne n'avait pas fait l'expérience du traitement que lui réservait Napoléon, cette cour renonça à la défense de la capitale. Le comte de Wurbna, grand chambellan de l'empereur François, et nommé administrateur de l'Autriche, fut chargé de préparer les habitans de Vienne à l'entrée des Français. Dans ses publications, ce commissaire « exige et re-

» commande que le peuple se tienne en repos, » dans l'ordre et la décence; bien loin que Sa Ma- » jesté le souverain approuvât un zèle déplacé » qui pourrait compromettre la vie et la sûreté » des citoyens, elle punirait sevèrement le moin- » dre désordre; n'ayant renoncé à défendre la » ville que par sollicitude pour les habitans. » Le peuple de Vienne accueillit donc notre armée qui répondit à son empressement comme l'ont toujours fait les Français, en redoublant d'égards et de bienveillance. Les fureurs et les maux de la guerre s'en trouvaient diminués. Non-seulement les villes et les provinces, mais les cœurs des peuples étaient conquis. Les puissances couraient par là un double danger : les sentimens libéraux, les principes et la pratique de l'égalité se glissaient parmi les nations, au moyen de cette guerre suscitée pour les détruire. La coalition employa tous ses efforts pour produire des effets contraires.

En 1809, la ligue de l'aristocratie avait monté les têtes, exaspéré les cœurs, pour faire combattre les peuples contre les peuples. L'archiduc Maximilien adressa aux habitans de Vienne, une proclamation bien différente de celle du comte de Wurbna. Ce prince leur annonce

qu'une seule division française marche sur cette ville. Il les excite à la défense « en employant » tous leurs efforts, les moyens les plus vigou- » reux, les mesures qu'exigent la conservation » de la capitale et l'honneur de la nation..... » Il y aurait de la lâcheté et de la pusillani- » mité à douter du succès..... » Il leur montre « la » gloire et les récompenses qui les attendent.....» Ensuite ce prince requiert « tous les hommes en » état de combattre, de se réunir pour la défense » du pays, avec des armes à feu, des fourches, » des faux, et du pain pour cinq jours.... » L'Archiduc parle souvent de *patrie* et de *nation*, mots magiques, si puissans sur les cœurs généreux, et dont les princes ne se souviennent que dans les momens de dangers! On a accusé le gouvernement de Vienne d'avoir fait armer les hommes turbulens et sans aveu, qui se trouvent dans toutes les grandes villes, et qui commirent alors beaucoup de désordres.

D'après ces mesures, on est obligé de reconnaître que le système de guerre de la coalition avait totalement changé, et qu'après avoir fait jusqu'en 1805 une guerre régulière, elle avait adopté maintenant par choix et sans nulle nécessité, la guerre d'insurrection, de levées en masse et

d'extermination. Cette observation sert à caractériser sa marche et ses projets, que nous avons reconnus dans le premier volume, où nous avons vu l'Autriche s'occuper avec ardeur du nouveau système de guerre que la coalition allait essayer (1). Nous verrons dans les guerres suivantes, ce système s'étendre et s'envenimer, embraser l'Europe entière qui devient comme une arène où toutes les passions sont déchaînées. Si cet état de fermentation eût duré quelque temps de plus, il est difficile de prévoir ce qui en serait résulté. Notre devoir est de signaler ces moyens violens, et d'indiquer leur véritable origine.

Dès le matin du 12, le respectable général Oreilly annonça qu'il était prêt à capituler, et demanda qu'on tînt nos troupes éloignées. Une députation de la Ville et des Etats, composée des principales autorités, de l'archevêque, des prélats, présidée par le maréchal provisoire des états comte Dietrichstein, vint présenter à l'Empereur une supplique signée d'eux, « où ils de-
» mandaient grâce, et réclamaient avec les plus
» vives instances, la sûreté des personnes et des
» propriétés. » Ils auraient pu implorer égale-

(1) Ier volume, pag. 36.

ment des secours, car d'après un rapport officiel, la populace, armée de faux, de piques, etc., « pillait Vienne, plongée dans la tristesse et » livrée dans ce moment aux désordres d'une » complète anarchie. » Deux officiers chargés de pleins pouvoirs furent envoyés par le général Oreilly, et dressèrent dans le faubourg de Mariahilf, une capitulation qui fut ratifiée le 13 à deux heures du matin. La garnison restait prisonnière; mais elle ne se composait que de 600 mauvais soldats, qui sortirent dès neuf heures. Malgré les excès auxquels avaient été exposés nos parlementaires, toutes les garanties furent accordées à la ville, tout fut respecté, les personnes, les propriétés des particuliers et celles de l'Etat. Tout ce qui était stipulé en faveur des habitans, militaires ou non, fut strictement exécuté : exemple que n'ont pas imité depuis, après les capitulations les plus authentiques, pour les places de guerre, les garnisons et même les villes ouvertes, ces ennemis qui nous ont tant accusés de violence.

Les troupes françaises occupèrent, dès six heures du matin, la porte de Carinthie, et entrèrent dans Vienne à neuf heures, plutôt comme protecteurs que comme vainqueurs. Le général

Oudinot fit placer au centre de la ville un bataillon de piquet, pour contenir les excès de la populace. Celle-ci fut désarmée, mais la garde bourgeoise conserva, à quelques exceptions près, les armes dont elle avait fait un bon usage pour la police de la ville, en 1805. Pendant l'occupation de 1809, elle se montra de nouveau digne de cette marque de confiance.

Ce ne fut donc que le 4e jour après leur arrivée devant Vienne, que les troupes françaises en prirent possession. Que de choses n'auraient pas fait, dans cet espace de temps, Napoléon et son armée ! C'était plus qu'il ne fallait pour arriver de Budweis même, avec des marches comme celles qui ont précédé Eckmühl ou Wagram. Nous trouvâmes à Vienne beaucoup d'artillerie, de fusils, de munitions, de boulets, d'affûts, etc. enfin tout ce qui pouvait servir à une longue défense de la place. Cinquante-quatre pièces furent prises par le maréchal Masséna, sur les bords du Danube, d'où on allait les transporter en Hongrie.

Le corps du maréchal Lannes, avec les trois divisions de cuirassiers, fut établi à Vienne; celui du maréchal Masséna autour de la ville et à Simring; la cavalerie légère surveillait le Danube,

depuis Mautern jusqu'à Neustadt. Le reste de l'armée avait été échelonné pendant la marche sur cette capitale. Ainsi Masséna qui était le 8 à Melk, le 10 à Burkersdorf, était arrivé le 11 devant les faubourgs de Vienne. Le maréchal Davout l'avait remplacé successivement, dans ces différentes positions, et observait avec attention les débouchés de la Bohème. Du 10 au 20, le quartier-général du 3e corps ne quitta pas Melk, ainsi que la première division qui fit passer un bataillon (le 15) à la rive gauche du Danube. Les deuxième et troisième divisions, d'abord à Pochlarn et à Saint-Polten, étaient à Vienne le 20. Les Wurtembergeois se trouvaient sous les ordres de Davout. Celui-ci reçut une lettre de reproches, au sujet de la marche d'un faible détachement de ces troupes, sur la rive gauche du Danube, de Passau à Lintz, et d'une pointe que Vandamme avait faite en Bohème. « On ne compromet pas » de braves soldats, disait le major-général, lors- » que la retraite n'est pas assurée. » Le prince Bernadotte était à Passau, d'où il marchait le 14 vers Lintz. Le maréchal Lefebvre débloquait le 12 Kufstein, attaqué par les Tyroliens, et se portait sur Inspruck. Il faut remarquer la disposition de cette marche de l'armée française, plus

régulière peut-être que celle de 1805, où plusieurs divisions suivirent de Passau jusqu'à Krems, la rive gauche du Danube. La bravoure de nos troupes les sauva, à l'affaire de Dirnstein, des dangers auxquels elles s'étaient exposées en ne se tenant pas assez unies.

Telle était la position des corps de la grande armée, le 14 mai, jour de l'occupation de Vienne. Jetons un coup d'œil rapide sur la situation réciproque des corps détachés autrichiens ou français, à la même époque. Nous n'avons pas cru devoir en présenter le tableau jusqu'à ce moment, afin de ne pas interrompre le fil de l'opération principale. Nous y reviendrons, avant de commencer le récit de la lutte qui va se renouveler dans les plaines de Marcheck, entre les deux grandes armées.

Les archiducs Jean et Ferdinand avaient été battus dans les plaines d'Eckmühl, comme les princes Charles et Louis. Le premier s'était hâté d'abandonner sa conquête éphémère; le second disputait encore le grand-duché de Varsovie, où il était retenu par l'espérance de secours puissans. Le prince Eugène avait dès le commencement peu de forces à opposer aux Autrichiens; le général Marmont se trouvait coupé

et comme bloqué dans la Dalmatie. L'archiduc Jean attaqua le 9 avril, sans plus de formalités que son frère, et pénétra dans le Frioul par les vallées de la Fella; il poussa la division Broussier, au combat de Venzone. Le 13, le prince était à Udine; le 15, il passait le Tagliamento; le 16, les deux armées combattirent à Fontana-Freda, sur la Livenza. Jusque là, Eugène n'avait pas voulu défendre le terrain; il essaya vainement d'arrêter l'armée trop supérieure de son ennemi, et lui fit éprouver des pertes considérables, mais il n'en fut pas moins obligé de continuer sa retraite. Il l'exécuta avec tant de lenteur, qu'il ne repassa la Piave que le 19, et n'arriva dans la position de Caldiero que le 27. Là, il réunit à son armée les renforts venus de France, et la division Lamarque qui arrivait de Naples. Le prince autrichien s'établit en face du vice-roi, de l'autre côté de l'Alpon.

Dès le commencement l'archiduc Jean avait détaché, sur ses flancs, les généraux Chateler et Stoïchewitz avec deux corps d'environ 8000 hommes. Stoïchewitz, enorgueilli de quelques succès et des progrès rapides de l'Archiduc, osa sommer le général Marmont de se rendre. Celui-ci ayant concentré ses troupes autour de Zara, attendait

pour agir, le moment qui lui avait été annoncé. Chateler pénétra de son côté par Lientz dans le Tyrol, où l'insurrection préparée depuis longtemps, éclata avec fureur à son approche. Dès le 13 avril, les insurgés enlevèrent Inspruck et bloquèrent Kufstein. Ce jour-là, Chateler n'était encore qu'à Brixen ; il arriva le surlendemain à Inspruck, où il établit un gouvernement insurrectionnel, malgré toutes les assurances données précédemment à la Bavière, de lui garantir l'entière possession de ses états. Les Bavarois, ainsi que quelques détachemens de troupes françaises, assaillis de tous côtés, poursuivis avec acharnement, furent en partie massacrés. Chateler quitta Inspruck pour rejoindre l'archiduc Jean; il occupa Roveredo le 25, après le combat assez vif de Volano. Tout le Tyrol fut bientôt armé. Dès le commencement, l'aubergiste Hoffer s'était mis à la tête des paysans. L'insurrection gagna par le Voralberg les bords du lac de Constance, et communiqua avec les mécontens de la Souabe; elle se répandit ainsi sur les derrières et sur le flanc droit de la grande armée. Ayant déjà coupé les communications avec la Lombardie, elle menaçait de faire les plus rapides progrès et de grands ravages. L'Autriche comptait beau-

coup sur le soulèvement de toute l'Italie. Nous avons vu combien de soins elle s'était donnés pour insurger ce pays.

La face des affaires avait rapidement changé sur l'Adige, lorsqu'on eut appris les événemens survenus en Allemagne. Les Italiens se montraient pleins de reconnaissance envers Napoléon, qui les délivrait de la crainte de voir les troupes autrichiennes s'établir chez eux. Dès les premiers désastres éprouvés par l'archiduc Charles, le prince Jean avait eu avis de suspendre son mouvement offensif. Il ne tarda pas à recevoir de plus terribles nouvelles, et l'ordre de se porter au secours de la capitale. Il se mit en retraite le 30 avril, et fut suivi par Eugène. Le prince français avait reçu de son côté les bulletins de la grande armée, et les dépêches de Ratisbonne, dont nous avons fait mention. Nos victoires furent annoncées à l'armée d'Italie le 28 avril, et excitèrent son ardeur à se venger de l'ennemi qui l'avait forcée à se retirer. Le 2 mai, elle se mit en marche sur la route de Vienne. Les armées ne se rencontrèrent que vers le théâtre de leur dernier combat. L'Archiduc voulait tenir sur la Piave. Eugène la traverse devant lui, l'attaque à Saint-Salvador, et après une

assez vive résistance, le bat et lui prend plusieurs milliers d'hommes, avec six pièces de canon.

Le 11 mai, le lendemain du jour de notre arrivée devant Vienne, le Vice-Roi passe le Tagliamento, emporte à la baïonnette, les hauteurs de Saint-Daniele, débloque Palma-Nova. Le 16, il atteint à Tarvis et Prewald, les frontières de la Carinthie et de la Carniole; le lendemain il enlève les retranchemens de Malborghetto et de Pradel, qui avaient coûté tant de travaux à l'ennemi. Ainsi en exécutant à la lettre les ordres de son père adoptif, Eugène se montre déjà digne de lui. Il va s'acheminer sur Vienne, dont l'Empereur vient de lui ouvrir le chemin par ces mêmes victoires qui ont délivré l'Italie. Pendant que le Vice-Roi marche par Tarvis et Klagenfurth, il dirige Macdonald par Gorizia et Prewald, pour faire la jonction avec la division de Dalmatie, qui avait ordre de se rapprocher et qui prit le nom de 11e corps. Le prince Jean, se retirant avec le 8e corps par Villach et Klagenfurth, avait laissé Giulay, ban de Croatie, avec le 9e, devant Macdonald; il avait donné l'ordre à Chateler de le rejoindre en évacuant le Tyrol. L'Archiduc se portait sur Gratz,

où son frère Regnier réunissait les troupes de l'insurrection hongroise.

Quoique les Autrichiens eussent abandonné le Tyrol, à la première nouvelle de nos succès sur le Danube, les habitans persistaient dans leur soulèvement. Le maréchal Lefebvre avait marché de Salzbourg avec le corps bavarois. A son approche les rebelles se dispersent dans leurs rochers, où ils continuent néanmoins à se défendre. On se bat vivement sur plusieurs points. Chateler se retire sur Lientz par Steinbach, laissant un corps de 2 à 3000 hommes, sous les ordres du général Buol. Les Bavarois s'emparent le 19 d'Inspruck, qui demande à parlementer. Lefebvre cherche à ramener les Tyroliens par la persuasion, plutôt qu'à les soumettre par la force des armes.

L'archiduc Ferdinand était allé répandre et fomenter la guerre de l'insurrection dans la Prusse méridionale et occidentale. Passant la Piliça le 14 avril près de Novemiasto, il envahit le grand-duché de Varsovie, et entra dans cette ville le 23, par capitulation. Pendant que le prince Poniatowsky rassemblait ses fidèles soldats polonais, dans le petit coin de terrain entre la Narew et la Vistule, l'Archiduc marchait sur Thorn,

contre toutes les règles de la guerre, probablement pour se rapprocher de Kœnisberg et de Berlin, et forcer la détermination des Prussiens. L'Archiduc attaquait Thorn, au moment même où nous occupions Vienne. Poniatowsky entrant de son côté en Galicie, était le 4 mai à Lublin, et prenait quelques jours après Sandomir et Zamosk (18 et 19 mai).

Pendant que l'archiduc Ferdinand s'avançait vers la Prusse et le nord de l'Allemagne, les semences d'insurrection répandues dans tous ces pays, se développaient plus rapidement que nos ennemis ne l'auraient désiré. Dans la vieille Marche et près de Cassel, diverses révoltes avaient éclaté au commencement d'avril. Le major Schill, sorti de Berlin à la tête de son régiment de hussards (29 avril), avait tenté de s'emparer de Wittemberg, de Magdebourg, et avait fini par ramasser un corps, qu'on fait monter à 5 ou 6000 hommes. A cette époque, il gagnait le long de l'Elbe, la petite forteresse de Domitz, et de là Stralsund; il comptait communiquer avec les Anglais qui avaient dans la Baltique, des forces maritimes considérables. Si le major Schill n'eût été forcé à précipiter cette levée de boucliers, ou s'il eût réussi dans ses tentatives sur les places de

l'Elbe, il pouvait se réunir au corps insurrectionnel du prince de Brunswick et aux troupes que l'électeur de Hesse rassemblait en Bohème et dans les pays voisins. Brunswick ne tarda pas à entrer avec 2000 hommes en Lusace. La jonction de ces divers corps sur les bords de l'Elbe, aurait produit des grands résultats pour le soulèvement du centre de l'Allemagne. Mais au bruit du canon d'Eckmühl, et à la nouvelle de la prise de Vienne, tout s'évanouit.

Napoléon fut irrité de cette intempestive défense de Vienne, sur qui il croyait avoir acquis quelques droits par les égards avec lesquels il l'avait traitée en 1805. Il voyait avec une vive peine le prolongement de cette guerre, et le caractère que la coalition lui imprimait. On retrouve des traces des sentimens qui l'agitaient en ce moment, dans l'ordre du jour suivant qu'il adressa à l'armée le 13 mai :

« Soldats,

» Un mois après que l'ennemi a passé l'Inn, » au même jour, à la même heure, nous sommes » entrés dans Vienne. Ses landwehrs, ses levées » en masse, ses remparts créés par la rage im- » puissante des princes de la maison de Lorraine,

» n'ont point soutenu vos regards. Les princes » de cette maison ont abandonné leur capitale, » non comme des soldats d'honneur qui cèdent » aux circonstances et aux revers de la guerre, » mais comme des parjures que poursuivent leurs » propres remords. En fuyant de Vienne, *leurs » adieux à ses habitans ont été* (1) le meurtre et » l'incendie. Comme Médée, ils ont, de leurs » propres mains, égorgé leurs enfans.

» Soldats, le peuple de Vienne, selon l'expres- » sion de la députation de ses faubourgs, délaissé, » abandonné, veuf, sera l'objet de vos égards: » j'en prends les bons habitans sous ma spéciale » protection; quant aux hommes turbulens et » méchans, j'en ferai une justice exemplaire.

» Soldats, soyons bons pour les pauvres pay- » sans et pour ce bon peuple, qui a tant de » droits à notre estime. Ne conservons aucun » orgueil de nos succès; voyons y une preuve » de cette justice divine, qui punit l'ingrat et le » parjure .»

(1) Les mots en italique sont de la main de Napoléon. Le premier texte portait : *Ils ont laissé pour adieux....* Après *à notre estime,* il effaça *et à notre amitié.* Les derniers mots de la proclamation sont imprimés en capitales sur le *livre d'ordre* de l'armée.

L'un des premiers soins de l'Empereur fut de s'occuper des mesures nécessaires pour rétablir et maintenir l'ordre, dans le pays qu'il venait de conquérir. Les principaux administrateurs des états autrichiens avaient reçu de leur gouvernement, l'injonction secrète de rester à leur poste et de continuer leurs fonctions. Ils les remplirent sous l'inspection des généraux français gouverneurs-commandans des provinces. Napoléon ordonna en même temps les dispositions nécessaires pour « réprimer les désordres qui se » commettaient sur la route de l'armée, pour » le maintien de la tranquillité publique, la » repression du brigandage; enfin pour faire ré- » gner sur les derrières, une discipline sévère. » Il prescrivait la formation de cinq colonnes mobiles avec des commissions militaires, dans les cercles de Vienne, Saint-Polten, Steyer, Lintz. Ces colonnes mobiles étaient composées de gendarmes français et de volontaires allemands, dont 57 des premiers et 270 des autres. Dirigées par des colonels français, accompagnées par des magistrats de chaque canton, ces colonnes mobiles devaient faire respecter les autorités, arrêter les maraudeurs et les vagabonds, punir les malfaiteurs et rétablir l'ordre partout.

La gendarmerie française fut répandue dans le pays. De longues instructions et des réglemens développèrent toutes les mesures nécessaires. La nourriture des soldats et des officiers français stationnés dans les pays de la Confédération, fut déterminée. Le gouvernement de l'Autriche ayant été organisé le 15, le général Andréossy, ancien ambassadeur, fut nommé gouverneur; le général Razout, commandant d'armes à Vienne. Ce même jour, l'ordre du 6 mai dut être renouvelé, pour qu'aucuns fourgons ou chevaux de main ne fussent conduits par des soldats de l'armée. La collection des ordres du jour généraux de cette campagne a été imprimée à Schonbrünn; elle atteste la sollicitude du chef de l'armée, pour tout ce qui tenait à la tranquillité du pays conquis, à la discipline et aux besoins du soldat.

Le 14, Napoléon donna des ordres sévères pour dissoudre la landwehr, et pour que, sous les peines les plus graves, les individus qui en faisaient partie, eussent à rentrer dans leurs foyers, quinze jours après l'occupation de leur pays par nos troupes. Le droit le plus sacré et même le premier des devoirs pour l'homme, est certainement de défendre le sol qui l'a vu naître, le toit paternel, sa famille, ses enfans. Tous les

moyens de résistance sont même autorisés, tous sont bons et légitimes, quand une injuste aggression veut imposer des lois, opprimer la liberté et subjuguer la patrie. D'un autre côté, celui qui est provoqué sans raison, celui qu'on vient attaquer dans son pays, a aussi le droit de repousser la force par la force, et de reporter l'attaque chez l'agresseur; il peut alors l'obliger à ne pas sortir des limites fixées par les lois de la guerre, par les usages adoptés en Europe depuis plusieurs siècles. Ici ce n'était pas une guerre entre les nations mais entre les gouvernemens, dans laquelle les premières, ne se trouvant nullement provoquées, n'auraient pas dû intervenir. Si on voulait discuter de nouveau la question de droit et le principe de la guerre entre la France et les souverains, on en trouverait la solution dans les événemens de 1814 et de 1815. On y verra la différence des principes qui de chaque côté présidaient à la guerre comme à la paix, et quel intérêt les nations pouvaient y avoir.

Dans la position et dans le système de Napoléon, le moindre retard à Vienne eût été une grande faute. Parvenu au centre des états autrichiens, occupant une grande partie de leur ter-

ritoire, il devait profiter des premiers momens de désordre, pour empêcher l'ennemi d'y porter remède; il devait se hâter de rejoindre l'armée de l'Archiduc, si bien battue vingt jours auparavant, et ne pas la laisser se renforcer par les secours de la Hongrie et des provinces au-delà du Danube, ou par celui des autres puissances. Mais pour cela, il fallait passer le Danube, si impétueux dans cette saison où les eaux sont le plus élevées et croissent rapidement d'un moment à l'autre, devant une armée encore assez forte, au milieu d'un pays ennemi. Napoléon, ne se donnant pas un instant de repos, s'occupe avec son activité ordinaire des objets nécessaires pour une opération aussi difficile, à laquelle, du reste, il se préparait depuis Passau et l'Inn.

C'était beaucoup aux yeux des deux armées et de l'Europe, d'avoir pris en si peu de jours Vienne avec ses dépôts, ses magasins et son arsenal si bien approvisionné. Pour Napoléon, c'était peu, lorsqu'il n'avait pas les ponts du Danube. La paix et la fin d'une guerre de coalition ne résultaient pas de l'occupation de Vienne seulement; il fallait encore disperser les restes de l'armée autrichienne, qui formait toujours le noyau des forces ennemies : car l'Autriche n'était

qu'une des parties de la formidable ligue, et ce n'était pas la principale. D'ailleurs les états de cette maison ayant plus d'une capitale, les diverses branches de l'administration et de l'organisation militaire, rompues par la guerre, allaient se rattacher à ces centres particuliers de Bade, Prague, etc.

Constamment pressé par le temps, l'Empereur aurait voulu terminer promptement la guerre avec l'Autriche, pour revenir tout entier à la lutte contre les Anglais, chasser leurs armées de la péninsule espagnole, et les forcer enfin à une paix générale. Cette paix était plus nécessaire à Napoléon qu'à tout autre souverain, et il en sentait vivement le besoin pour lui et pour la France. Il désirait joindre aux bienfaits de l'administration intérieure et de la prospérité manufacturière, le commerce du dehors. Il désirait surtout imposer silence aux plaintes qu'on pouvait exprimer, sous le prétexte d'une guerre perpétuelle. Quelque affermi que parût son pouvoir, il cherchait tous les moyens de le faire aimer; ce besoin de sa position était encore plus celui de son cœur. Napoléon voyait d'ailleurs l'empire toujours compromis et ébranlé par la guerre, malgré de continuelles victoires. Un des plus

grands dangers était dans les absences auxquelles la coalition l'obligeait sans cesse. A chaque instant, de nouvelles intrigues, de sourdes menées, des conspirations avortées, des projets de soulèvement, ou des menaces de descente de la part des Anglais, lui montraient les risques de son éloignement. Deux fois dans peu de mois, il venait d'être forcé de quitter précipitamment l'Espagne, pour en imposer par sa présence à ceux qui essayaient de profiter des dernières secousses de la révolution. Le moindre échec, une affaire douteuse, pouvaient renouveler les dangers momentanés de l'époque d'Eylau, plus redoutables encore dans l'intérieur qu'à l'armée, et sur lesquels l'Empereur avait dû réfléchir profondément.

Napoléon s'est ainsi trouvé pendant une grande partie de son règne, réduit à craindre la guerre, et pourtant à courir toujours au-devant d'elle, pour combattre ses ennemis les uns après les autres. Il redoutait ces guerres épisodiques que renouvelait à chaque instant l'Angleterre, et qu'elle traînait en longueur. Nous avons déjà vu quels étaient la politique et les projets de la coalition. Elle avait des intérêts entièrement opposés aux nôtres, et ne cherchait qu'à retarder

le dénouement, afin de profiter de toutes les occasions et des accidens qui pouvaient survenir. Il ne lui fallait qu'une chance : elle la poursuivait avec opiniâtreté dans la guerre perpétuelle et à mort dont elle ne s'est jamais départie ostensiblement ou en secret (1).

Indépendamment des motifs politiques qui devaient éloigner l'Empereur des guerres dont ses ennemis l'obsédaient, il en était personnellement fatigué dans les dernières années. Il commençait même à l'être dès cette campagne. Cette vérité sera crue la dernière, parce qu'elle est la plus opposée aux erreurs que l'opinion publique a adoptées sur le caractère de Napoléon. Elle est reconnue pourtant par les hommes de bonne foi qui l'approchaient dans l'intimité. Cette fatigue de la guerre l'avait gagné, comme les maréchaux et beaucoup de généraux. La différence qui existait entre lui et eux, c'est qu'il connaissait tous les secrets de nos ennemis, tous leurs projets tels qu'ils se sont développés de-

(1) Le prince de Metternich disait à Prague en 1813 : « La » coalition peut risquer plusieurs batailles; il n'en faut » qu'une pour perdre Napoléon. » C'était depuis 1804 la pensée de la coalition.

puis; c'est qu'il avait la fermeté et le patriotisme nécessaires pour se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Cependant cette vérité ressemble tellement à l'exagération, qu'il faut se hâter de l'appuyer d'un témoignage que la France et l'Europe ne pourront récuser. Le général Drouot nous disait, pendant l'une de nos dernières campagnes : « L'Empereur depuis long-temps est fa-
» tigué de la guerre, autant que nos plus jeunes
» conscrits; il ne la fait plus que par devoir et
» avec répugnance. » Un des ministres auquel Napoléon était le plus affectionné, nous disait aussi vers la fin de la guerre : « Ce que l'Em-
» pereur est le moins, c'est conquérant; s'il l'eût
» été, il aurait agi en conséquence et tout se-
» rait terminé depuis bien des années. Mais il
» est surtout créateur, organisateur, et fonda-
» teur. Voilà ce qui le perd; l'amour du bien
» et de l'ordre, non-seulement en France, mais
» en Europe. »

Que maintenant on examine impartialement la conduite de Napoléon et celle de ses ennemis, avant, pendant et après toutes ses guerres de 1805, 6, 7, 8, 9, 12, 13, 14; et on sera obligé de reconnaître ces vérités. Toujours attaqué par les puissances coalisées; il tenait ses con-

quêtes en réserve pour la réorganisation et la balance de l'Europe, pour les dédommagemens qu'exigeaient les grandes puissances. Toutes ses institutions furent dirigées vers ce grand but et vers la paix générale sur terre et sur mer. Nous croyons ces propositions faciles à prouver. Du reste depuis la mort de Napoléon, sa politique a été exposée, ses desseins et sa conduite mis au jour, par ceux qui l'avaient accompagné à Sainte-Hélène. Des mémoires écrits ou dictés par lui, ont été publiés. Les hommes qui, dans tous les rangs, et à toutes les époques, lui ont été opposés, sont restés en possession des matériaux qui pouvaient contredire ce qu'il avance. Mais jusqu'ici aucune de ses assertions n'a été démentie ou démontrée fausse; au contraire, toutes les transactions, les traités, la politique constante des puissances de l'Europe depuis sa chute, tendent à confirmer ce qu'a dit Napoléon. Ce sont, à notre avis, les plus grands argumens qu'on puisse présenter en sa faveur; et tous les jours ils acquièrent une nouvelle force.

Tel est le premier acte de cette guerre de 1809, qui devait se terminer entre l'Iser et le Danube,

sans deux contre-temps qu'on ne pouvait ni prévoir ni empêcher. Elle aurait été également achevée près de Vienne, si la défense momentanée de cette capitale n'eût privé l'armée française des ponts et des moyens de marcher contre le prince Charles. Maintenant, pour conquérir la paix, il faut franchir ce terrible fleuve, atteindre et battre l'armée de l'Archiduc. Avant de commencer le récit du second acte de la campagne, dont le dénouement ne put s'accomplir à Wagram qu'après de terribles crises et d'immenses travaux, nous présenterons les scènes épisodiques de cette guerre mémorable.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

NOTE PREMIÈRE.

Chap. V, pag. 129.

SUR LA STRATÉGIE DU GÉNÉRAL MOREAU, ET SES OPÉRATIONS EN 1796 ET 1800.

J'AI annoncé l'intention de donner dans les campagnes de 1796 ou de 1800, un parallèle raisonné entre le système de guerre de Napoléon et celui que paraît avoir suivi le général Moreau. Mais je finirai probablement la collection de mes Mémoires, par la première de ces campagnes; et il s'écoulera beaucoup de temps, avant que je sois parvenu à cette partie de mon ouvrage. Cependant j'ai déjà été obligé de citer plusieurs fois le général Moreau comme l'un des chefs du système de manœuvres étendues au loin, d'opérations excentriques, de longues lignes morcelées en cordon. J'ai dû y revenir à diverses reprises, parce que ses deux principales campagnes (1796 et 1800), qui sont tous les jours fort louées, ont eu lieu sur le même théâtre que celle de 1809, sur les deux rives du Danube, au-dessus de Ratisbonne. Je ne peux d'après cela renvoyer à une époque trop éloignée, de donner à mes citations, quelques développemens sommaires. Ces explications deviennent nécessaires, pour qu'on ne puisse pas impu-

ter à de l'animadversion contre l'homme, ou à des ressentimens patriotiques contre sa conduite, ce qui, dans ce moment, ne s'adresse qu'aux théories militaires. J'ai donc à présenter quelques observations indispensables, avec des rapprochemens entre la conduite des deux armées.

Lorsque j'ai dressé les échiquiers des campagnes de 1796 et de 1800, lorsque je les ai étendus sur tout le théâtre de la guerre, depuis l'Adriatique jusqu'aux montagnes de la Thuringe, où les opérations de trois armées françaises devaient se combiner et se soutenir, lorsque j'y ai appliqué le réseau des principales manœuvres, j'ai obtenu sur la conduite du général Moreau à ces deux époques des aperçus qui m'ont vivement frappé. Je cherchais ainsi à me rendre compte de l'esprit de cette guerre, des motifs ou des résultats des grandes opérations et de chaque mouvement. Telle m'a paru être la marche nécessaire pour voir les choses d'un peu haut et dans leur ensemble; telle est celle que j'ai suivie pour toutes les campagnes, avant d'arriver au détail de chacune d'elles. Plus j'étais étonné de mes résultats sur celles de 1796 et de 1800, plus j'ai recherché toutes les lumières qui pouvaient m'éclairer. J'ai voulu y joindre celles des autres; j'ai soumis plusieurs de ces aperçus, à quelques militaires des plus respectables et des meilleurs juges de notre temps. Ils y ont reconnu des rapprochemens et des inductions qui jettent un singulier jour sur les événemens et sur

les réputations. Il semble qu'à l'appui des motifs militaires de ces opérations, souvent faibles et obscurs, il doit exister d'autres raisons plus puissantes, et qui de jour en jour deviennent plus positives. Si ces inductions ne donnent pas elles-mêmes des preuves évidentes, elles fournissent cependant des probabilités, dont l'historien militaire doit nécessairement tenir compte, puisque les faits servent de base aux théories de son art.

Quand un Etat se trouve en proie aux révolutions, quand il y existe plusieurs partis, il est toujours difficile de remonter aux causes des événemens, pour distinguer celles qui restent secrètes de celles qui sont avouées et publiques. Cette obscurité s'étend même sur les actions qui devraient être les moins cachées, sur les guerres qui se font à la face de l'univers. Les résultats sont connus, mais les motifs se dérobent souvent à tous les regards. La plus grande difficulté consiste à savoir le moment exact, où certains hommes sont passés d'un parti dans un autre. Avec les caractères faibles et irrésolus, ces difficultés augmentent de plus en plus. Heureusement diverses particularités et quelques révélations, s'offrent parfois à l'historien, et l'éclairent dans ses recherches. Ce qui eût été un problème à résoudre en 1804, ne l'est plus depuis 1812 et 1813. Aujourd'hui le dévouement de Pichegru et de Moreau à la cause royale, n'est mis en doute par personne. Des hon-

neurs extraordinaires ont été rendus à leur mémoire et à leurs familles; des statues et des monumens ont été élevés; des médailles frappées; il ne peut plus y avoir d'incertitude, que sur l'époque où ils sont passés du service de la république à celui de la légitimité. Si on en croit Montgaillard et les pièces qu'il cite (1), ainsi que tant d'autres documens plus ou moins dignes de foi, Moreau, dès le commencement de 1796, aurait abandonné la cause des républicains, et aurait eu des rapports secrets avec le prince Charles. Si le fait est exact, comment les opérations des deux armées ne s'en seraient-elles pas ressenties?

Les amis de Moreau devraient s'empresser de lever ce voile qui tous les jours devient moins épais, et de déclarer hautement quelle est l'époque où ce général est revenu au souverain qui les a si largement récompensés, et à une cause qu'ils doivent maintenant se faire honneur d'avoir servie. La réputation de Moreau,

(1) *Voyez* Montgaillard, *Mémoires secrets*, pages 73, 99, 103 et suivantes, 118, 125. — Son *Mémoire concernant Pichegru*, pages 76, 79, 88. — M. *de Montveran*, tom. IV, pag. 35; note 160, etc. — La *Campagne du corps de Condé*, t. II, pag. 93, 111, 187. — Le général *Jomini* s'exprime d'une manière claire et précise sur le compte de Pichegru, t. VII, pag. 63 et 278; quant à Moreau, on aperçoit dans les observations sur la campagne de 1796, où M. Jomini signale les fautes qui ont été commises, que des considérations particulières retiennent sa plume sur les motifs de ces fautes.

comme général, y gagnerait; car il faut supposer qu'avec les talens qu'on lui attribue, sa conduite militaire eût été différente, si elle ne s'était trouvée dominée par ses intelligences avec le camp opposé. Du reste, on ne saurait blâmer cette sorte de pudeur qui retient les partisans de Moreau, et qui prouve combien notre siècle est au-dessus de ceux où les hommes changeaient de parti avec tant de légèreté et d'impudence, où ils faisaient publiquement leur marché et leurs conditions. Mais il est du devoir de l'historien de fixer l'attention sur l'influence que les sentimens et les projets particuliers du général Moreau, peuvent avoir eu sur ses opérations. On doit garantir les militaires de bonne foi et les jeunes officiers, des erreurs dans lesquelles ils pourraient tomber, en étudiant un système de stratégie qui a été si hautement vanté, qui peut-être n'était pas celui de Moreau, et ne lui servait qu'à voiler des combinaisons politiques. Ce général a pu être obligé à beaucoup de ménagemens, pour en imposer aux têtes ardentes ou aux ambitieux, qui auraient voulu renverser ou devancer ses desseins.

Du reste, l'histoire est remplie d'exemples de commandans en chef d'accord avec les ennemis qui leur étaient opposés. Un des plus frappans, pour ne pas indisposer les esprits par des applications de notre histoire ancienne ou contemporaine, est celui de Victor Amédée. Accoutumé à traiter avec tout le monde,

le duc de Savoie, généralissime des armées gallispanes en 1701, combattant pour les intérêts de ses deux gendres, le duc de Bourgogne et le roi Philippe V, montra la plus brillante valeur à la bataille de Chiari; il y reçut plusieurs balles dans ses habits, pendant qu'il était en pleine intelligence avec le prince Eugène, général des Impériaux. Peu de jours après l'action, les généraux français firent désarmer les troupes piémontaises que Victor Amédée avait auprès de lui. Le duc se réfugia dans la forteresse de Turin, où il se déclara contre ses gendres.

Pour le moment, il ne s'agit dans cette note que des opérations militaires du général Moreau et de ses théories. Nous allons nous borner à citer les faits et les époques, laissant à chacun le soin et la liberté des jugemens.

Sur les deux rives du Danube, entre l'Iser et le Lech, sur ce même terrain où nous venons de voir Napoléon manœuvrer avec tant de rapidité, obtenir des victoires si éclatantes et prédites d'avance, Moreau faisait la guerre suivant un système bien différent. En 1796, après être resté plus de deux mois sur les bords du Rhin, pour en préparer le passage, Moreau emploie quarante-sept jours pour parcourir à peu près autant de lieues, et arriver sur Neresheim. De là, après un combat avantageux mais sans résultat, il emploie encore huit à dix jours pour faire le même nombre de lieues, jusque sur la Schmutter, dans une direction

opposée à celle qu'exigeait la combinaison de ses manœuvres avec le général Jourdan. Moreau demeure près d'un mois inactif devant Latour, dont l'armée éparpillée n'était pas de moitié aussi forte que la sienne. Pendant ce temps, l'Archiduc comme s'il était d'accord avec le général français, laisse à découvert Vienne, éloignée seulement de quatre-vingts lieues, dans le moment où cette capitale était menacée, au travers du Tyrol, par Bonaparte vainqueur à Castiglione. Ce prince va écraser Jourdan, et le poursuit jusque sur les bords du Rhin vers la Sieg. Cependant Moreau reste paisiblement sur l'Abens; il commence sa retraite, comme à point nommé, comme aussi tranquille pour le retour que pour le séjour, tandis que l'Archiduc se trouvait à l'angle opposé du *triangle équilatéral* formé par Limbourg (sur la Lahn), Huningue (pont sur le Rhin) et Pfaffenhofen (quartier-général français). Nous verrons un jour le détail de cette retraite si vantée.

L'hiver de 1796 est employé à batailler sur les bords du Rhin, à disputer faiblement deux têtes de pont, au-delà desquelles il eût été plus convenable de manœuvrer. Celle d'Huningue est abandonnée, sans motif et presque sans attaque, au moment où l'Archiduc partait pour l'Italie, trois jours après la prise de Mantoue, dont le sort ainsi que celui de l'Italie, avait été décidé à Rivoli, vingt-deux jours auparavant. Le reste de l'hiver, jusqu'à la moitié d'avril 1797, se consume sur la rive gauche

du Rhin. Ce fleuve n'est traversé que plusieurs jours après l'armistice de Leoben (1).

En mai 1800, le général Moreau, après avoir singulièrement manœuvré au passage du Rhin, se trouve à Bibrach, devant son ancien ami Pichegru, qui n'était pas sans motif au quartier-général autrichien en Allemagne, tandis que le général Willot (2) était à l'armée d'Italie. Moreau reste ensuite à tâtonner pendant trente-huit jours autour de Kray, posté à Ulm; il ne va livrer l'insignifiante bataille d'Hochstadt, qu'après avoir pu recevoir la nouvelle de l'éclatante victoire de Marengo, ou des premiers succès de cette étonnante campagne terminée en vingt-cinq jours.

A la fin de cette année, le général Moreau se montre plus pressé, dès le début des opérations. La bataille de Hohenlinden est livrée, à son retour de Paris. Malgré des résultats inespérés, malgré les ordres précis qu'il avait de poursuivre ses succès, ce

(1) Voyez la fin de la lettre de Bonaparte au Directoire exécutif. 16 avril 1797, *Correspondance inédite*, tom. II, pag. 560.

(2) *Détails sur le général Moreau et ses derniers momens*, par Paul de Suivine, pag. 96. *Campagne de Condé*, tom. III, pag. 4. Les généraux Pichegru et Willot avaient été déportés au 18 fructidor pour leur royalisme; ils étaient revenus de la Guyane en Angleterre; le cabinet britannique les avait employés dans plusieurs missions.

général s'arrête le 4 nivose (28 décembre)! A peine le prince Charles a-t-il pris le commandement de l'armée autrichienne, que Moreau conclut l'armistice de Steyer.

Voilà les faits principaux. Nous reviendrons un jour sur les détails, sur les motifs, et nous discuterons les théories, en embrassant dans son ensemble la guerre sur les trois théâtres du Rhin-et-Moselle, du Haut-Rhin et d'Italie. Toute relation d'une armée subordonnée est inexacte et tronquée, lorsqu'elle ne saisit pas les rapports généraux qui la lient aux autres armées, et la concordance des branches diverses du grand plan. Il faut excepter toutefois les relations qui ont un objet entièrement spécial.

NOTE DEUXIÈME.

Chapitre IX, pag. 220.

SUR LA FORTIFICATION DE PARIS.

On a déjà vu au premier volume, dans le *Coup d'œil sur le théâtre de la guerre en* 1809, page 130, quels sont les rapports genéraux de Paris avec les frontières de la France, et avec la zone d'ennemis qui pouvaient alors, et qui peuvent encore nous attaquer. Ces rapports sont tracés d'une manière fort sommaire. Ce n'est pas le moment de les développer, et de présenter avec détail la situation militaire de Paris. Il est même des considérations puissantes, qui doivent interdire de traiter cette question sous des rapports trop étendus.

On a vu aussi au chapitre IXe du deuxième volume, l'importance des capitales dans les affaires de la guerre et de la politique, l'opinion de Napoléon, de Vauban (1) et de nos premiers ingénieurs sur la fortification de Paris. Cette question est à mes yeux tellement essentielle et urgente, je désire si vivement,

(1) Vauban est non-seulement de l'avis d'une enceinte con-

pour l'intérêt de la patrie, voir l'esprit de mes concitoyens se familiariser avec elle, que j'ai cru devoir lui donner quelques développemens, et l'accompagner de tout ce qui peut appuyer la solution affirmative. J'ajouterai à la fin de cette note, des calculs qui démontrent la possibilité et la facilité d'exécution de ce projet. Ceux-ci sont attribués à M. le baron Haxo, lieutenant-général du génie, qu'il suffit de nommer pour donner, aux yeux de l'armée et de la France, une grande autorité à l'opinion sur la fortification de Paris, au moyen d'une enceinte continue.

Je dois présenter quelques observations préliminaires sur l'état de cette question. Il ne s'agit nullement des dangers qui pourraient menacer la France dans une guerre ordinaire. On doit supposer qu'ayant seulement à combattre des ennemis, dont les moyens militaires seraient deux fois plus forts que les siens, ses enfans toujours réunis dans les dangers et les malheurs de la patrie, sauraient la défendre et arrêter les armées étrangères sur les frontières. Mais il faut considérer le cas d'une invasion générale, et par conséquent de la défense contre une coalition d'ennemis extrêmement supérieurs en nom-

tinue; mais il demande, en avant de celle qui existait alors, une seconde enceinte avec demi-lunes, contre-gardes, etc., ce qui double la dépense. *Mém. cité* pag. 258.

bre. C'est dans cette supposition, que la capitale de la France doit surtout être fortifiée.

Qu'on ne dise pas qu'une coalition n'est plus à craindre maintenant. Nous en avons vu plusieurs contre Louis XIV; nous en avons vu une de vingt-cinq ans, contre tous les gouvernemens de la France nouvelle. Nous les verrons se renouveler, tant qu'il y aura dans notre pays quelque chose à prendre. Nous ne nous étendrons pas sur les considérations politiques de l'agrandissement démesuré de toutes les puissances, de l'affaiblissement de la frontière de l'ancienne France, des trouées qu'y a faites le traité de 1815, des chances de guerre que la mort des souverains ou des ministres, que l'affermissement même des principes de la Sainte-Alliance, peuvent amener. Ceux qui ont lu l'histoire avec attention savent que la politique de l'Europe n'a jamais été stable; les longues guerres y sont aussi communes que les longues paix.

D'ailleurs, si la force défensive de la France est singulièrement augmentée par la fortification de Paris, même contre les extrêmes dangers des guerres les plus terribles, à plus forte raison le sera-t-elle dans une guerre ordinaire, où nous ne risquerons jamais d'être pris au dépourvu. Cette mesure suffira peut-être pour arrêter les ennemis, qui seraient tentés de nous attaquer, et pour écarter de notre pays et de l'Europe occidentale, les fléaux de la guerre.

Je pense donc faire une chose utile (1), en traitant une question sur laquelle il est nécessaire de fixer les idées des habitans de Paris et de toute la France. Il me paraît convenable d'éclairer l'opinion publique sur ce projet, plus encore que sur tout autre. La nation devant former, en temps de guerre, la garnison de la capitale, il faut que son opinion soit en faveur de cette mesure; sans cela, elle ne se défendrait pas, ou se défendrait mal. Il faut que dès longtemps elle soit habituée à cette idée. L'administration doit aussi prévoir de loin l'exécution de ce projet, qui exigerait beaucoup de temps (2), et prendre ses précautions pour qu'au moment où elle sera décidée, on froisse le moins possible les intérêts particuliers.

Sous le rapport de la sûreté de l'État, qui ne serait

(1) M. le lieutenant-général comte Mu Dumas a déjà traité, dans son *Précis sur la campagne de* 1805, l'intéressante question de la défense et de la fortification des capitales. Ce général n'exprime pas entièrement son opinion; il semble pencher pour un système d'ouvrages détachés et fort avancés. Mais il annonce que cette question sera examinée dans une des notes de son ouvrage.

(2) Avec des moyens ordinaires, il faudrait cinq ans pour terminer l'enceinte continue, peut-être avec des moyens forcés, exécuterait-on en trois années. Quand même les travaux ne seraient pas terminés, on pourrait commencer à se défendre avant cette époque.

effrayé de l'énorme extension de Paris, qui s'accroît tous les jours politiquement et matériellement? La France y arrivera-t-elle tout entière? aura-t-elle beaucoup gagné à cela, ainsi que la morale, la liberté, les garanties publiques, la force même du gouvernement? Paris n'a que trop décidé du sort de la France, pendant chacune des trente-six années qui viennent de s'écouler. Que sera-ce lorsque toute la population, toutes les corruptions et tout l'argent du royaume, y seront agglomérés? Cette question embrasse les plus grands intérêts de l'état. La centralisation des divers gouvernemens de la révolution, a tout attiré et entassé dans la capitale; l'action du ministère n'a cessé de tendre à y concentrer la France politique; en ce moment il ne lui reste presque plus rien à faire. Paris de 1824 est bien loin d'être le Paris de 1789, surtout celui de Louis XIV et de Louis XV. Les provinces et les corporations luttaient alors contre la capitale et l'administration générale; les départemens et les individus leur sont soumis aujourd'hui. Après la prise de Paris, il serait resté à la France les capitales de chaque province, leur administration et leur magistrature; après celle de Vienne, de Madrid, de Moscou, il restait à nos ennemis les capitales des divers royaumes dont se composent l'Autriche, l'Espagne; la Russie avait Saint-Pétersbourg. Que resterait-il maintenant après que Paris serait occupé par un ennemi quelconque? Tous les gouvernemens de la

France, quels qu'ils soient, doivent peser attentivement cette grave considération. Sous ce seul rapport, l'anéantissement des provinces me semble un grand mal. Avec de grands départemens organisés nationalement, on aurait après l'invasion des centres de défense secondaires; sans cela il n'y a plus qu'une armée et une administration ambulante. Car nous ne devons pas compter sur notre circonscription militaire, mauvaise en elle-même, et nulle pour la force défensive de l'État.

Qu'on n'aille pas comparer Paris à Londres; sous aucun rapport il n'y a de rapprochemens à faire. Dans la question actuelle, ils seraient tous défavorables à Paris et à la France. L'Angleterre est une île à l'abri de l'agression et dont personne ne franchira le canal, puisqu'il n'a pu l'être en 1804 et 1805; elle a une force maritime contre laquelle l'Europe ne peut rien, du moins de long-temps. Sa constitution altérée tous les jours, mais vigoureusement établie et enracinée, existe depuis des siècles; elle est soutenue par des institutions et par un esprit national fortement prononcé. Dans cette position, avec ces avantages, la morale publique et privée peuvent seules souffrir de l'énorme accroissement de la population de Londres.

Si aux considérations historiques déjà développées dans le texte, il fallait en ajouter quelques autres, Vienne nous fournirait divers exemples. Ses remparts

l'avaient maintenue intacte jusqu'à la conquête de 1805; ils l'avaient sauvée de la barbarie des Turcs en 1529 et en 1683. Dans la guerre de 1809, quelques heures de résistance ont produit le plus grand bien pour la monarchie autrichienne. Quand Napoléon s'y établit, nous verrons qu'il en fait armer les remparts pour conserver les principaux dépôts de l'armée, et qu'il fortifie quelques parties intérieures pour servir de citadelle contre la population. Quand il quitte Vienne, il en fait sauter les défenses principales, afin de ne plus les retrouver dans une autre guerre.

Lisbonne nous offre un exemple non moins remarquable de l'influence de la conservation des capitales, sur le sort des états. En 1810 les Anglais profitant des avantages de cette position extraordinaire, la couvrirent par trois rangs de lignes appuyées des deux côtés à l'Océan et au Tage, qui là ressemble à une mer, et qui en porte même le nom. Ces lignes étaient formidables par la nature du terrain qui s'éleve comme des murailles de rochers, par l'artillerie dont elles étaient hérissées; mais elles se trouvaient tellement étendues qu'il avait fallu, pour les garder, y enfermer l'armée anglo-portugaise, montant à 80,000 hommes de troupes régulières, avec un nombre encore plus considérable de milices (1).

(1) Masséna, maître du pays, ne put même inquiéter les lignes; il n'avait pas trente-cinq mille hommes présens sous les armes. Mais Wellington qui n'avait qu'un nombre égal

Cependant la conservation du seul point de Lisbonne empêcha notre établissement en Portugal. Elle sauva l'Espagne et même la cause de la coalition; car à la prise de cette ville, tenait la fin des affaires de la péninsule, et probablement une paix stable en Europe. Si les Anglais ont obtenu cet avantage avec des retranchemens passagers, que n'aurait pas produit une fortification permanente, couronnant les hauteurs qui dominent Lisbonne et le canal? Il faut observer que le développement de la première ligne avait plus de vingt-quatre mille toises. En y ajoutant celui des re-

de troupes anglaises, n'aurait pu tenir la campagne devant lui, et se serait rembarqué, s'il n'avait eu cet abri. D'un autre côté, si le maréchal avait eu huit à dix mille hommes de plus, pour former sa réserve, j'affirme qu'il aurait attaqué les lignes, avec quelque espérance de les forcer. Remarquons ici une singularité fort piquante : jamais une armée offensive n'avait été dans une telle disproportion avec les forces défensives. Il fallait être Masséna pour arriver jusqu'à Lisbonne, aussi loin de ses bases et des troupes qui pouvaient former ses réserves. Il fallait être lui, pour y vivre six mois, pour en retirer intacte cette petite armée, qui devait succomber toute entière. Il fallait aussi qu'il eût affaire à une armée étrangère à ce malheureux pays, qui fut si cruellement dévasté par ses défenseurs. Pour avoir une idée juste de cette campagne, qui a été horriblement défigurée, on peut lire une notice que j'ai fait placer à la fin du 21e volume des *Victoires et Conquêtes*.

tranchemens d'Almada, sur la rive gauche du Tage, on aurait le double de l'enceinte à élever autour de Paris.

Paris doit donc être fortifié : c'est l'opinion générale des militaires. Si quelqu'un pouvait conserver des doutes, tant sur l'excessive importance de cette mesure, que sur son extrême urgence, je l'engagerais à établir deux systèmes de défense et d'attaque générale du royaume, pour les deux cas de *Paris fortifié ou non*. Dans la dernière supposition, il reconnaîtrait que, d'après les règles et d'après l'expérience, l'invasion toute entière, depuis Dunkerque jusqu'à Bâle et même Genève, se dirigeant sur la capitale, les armées défensives peuvent être réduites à abandonner au plus vite la frontière ainsi que les pays intermédiaires, et à se concentrer autour de Paris, pour tenter de sauver ce point capital, en courant les risques d'une unique et dernière bataille. Ainsi la France entière se trouve délaissée pour un seul point, et le sort de l'État est nécessairement livré à toutes les chances d'une manœuvre et d'une bataille. — Dans la supposition contraire, si Paris est à couvert seulement pour quelques jours, les diverses armées défensives disputent le terrain vers les frontières, manœuvrent dans les diverses directions avec une pleine liberté, se concentrent sur un des points des arrière-lignes de frontière, ou sur un des centres de la défense intérieure. Elles peuvent multiplier leurs combinaisons, hasarder beaucoup de mouvemens et plusieurs

actions, sans compromettre le sort de l'état. Elles sont toujours assurées de trouver sous le canon de la capitale, un dernier refuge, un dernier appui, et des dépôts de toute espèce. Alors les combinaisons sont vastes; l'échiquier stratégique est libre; et pendant un espace de temps plus ou moins long, l'armée défensive peut agir au loin, sans s'occuper de la capitale.

Non-seulement Paris est le centre de l'administration générale, des richesses, du commerce, de toutes les grandes notabilités de la France; mais encore il est la clef, le pivot, l'appui de gauche des lignes défensives du bassin de la Seine. Il est le centre et le nœud de toutes les communications du royaume, et d'après cela, le point le plus stratégique du territoire..... Par la prise de Paris, l'invasion entame toute la France, et tourne toutes les lignes de défense, qui se présentent contre elle..... L'importance de Paris est telle, que sa fortification assure le sort du royaume, comme son abandon le compromet tout entier. Ainsi avant toute autre fortification, nous devons mettre à celle de Paris notre premier et dernier écu, jusqu'à ce qu'elle soit terminée. On pourrait dire même que la seule fortification de cette ville et celle de Lyon, assureraient suffisamment la défense de la France.

De la nécessité de fortifier Paris, il semble qu'on doit en déduire naturellement celle de lui procurer, autant que possible, le principal avantage de la forti-

fication ; c'est-à-dire qu'on doit le mettre à même de se défendre contre des forces très-supérieures, avec un *minimum* de garnison, soit pour le nombre, soit pour la qualité. Car on conviendra que dans de telles circonstances, la France serait obligée de calculer avec la plus stricte économie, l'emploi de ses troupes de ligne, tandis que la coalition pourrait disposer de forces surabondantes.

Telles me semblent être les conditions à remplir dans la fortification de la capitale : 1° Paris doit être défendu avec un système différent de celui d'une place exposée à tous les détails et aux longueurs d'un siége régulier; 2° il doit pouvoir se conserver avec une garnison proportionnée à son développement comme à ce genre de défense, et non avec une armée entière, puisque la force de son enceinte permettrait d'employer à cette garnison le moins possible de troupes de lignes, si nécessaires ailleurs, et une partie de son immense population; 3° ses remparts doivent être portés assez en avant, pour couvrir l'intérieur contre les effets d'un bombardement; 4° il faut en même temps que la ville soit dérobée à l'influence hostile des fortifications, qui doivent être élevées nécessairement contre les dehors, et n'avoir nulle action contre l'intérieur.

On ne peut dire que ces dernières considérations politiques sont étrangères à la question. Si on inquiétait les libertés publiques, en entourant de citadelles

le siége du gouvernement représentatif, la France entière élèverait des réclamations, et les défenseurs volontaires ne se présenteraient pas. D'ailleurs, en nous renfermant dans la question militaire, si un ennemi quelconque s'emparait de la capitale, et s'il y trouvait des citadelles faciles à prendre avec force artillerie, il pourrait contenir cette ville si populeuse, avec du canon et quelques centaines d'hommes. L'armée d'invasion y renfermerait nos trésors de toute espèce. Enfin, lorsque, au jour de la délivrance, l'armée française viendrait chasser l'ennemi de Paris, elle serait réduite à assiéger les citadelles. L'ennemi aurait encore le temps de recevoir des renforts....

Que doit-on se proposer ici, comme dans toutes les défenses des points capitaux? C'est d'abord de conserver aux armées défensives, une entière liberté dans leurs premières manœuvres, sans les affaiblir trop par des garnisons ou des réserves; c'est de pouvoir attendre les secours de la nation armée. Pour cela, il faut mettre Paris en état, non de soutenir toutes les chicanes d'un siége régulier, mais de résister à une attaque violente, à un coup de main, avec une garnison renforcée par ses gardes-nationales; il faut donner de la confiance à ceux qui sont dans la place, et ôter l'espoir d'un facile succès à l'assaillant, de manière que tout homme capable de tirer son coup de fusil ou de canon, vienne tranquillement exécuter son feu derrière les parapets. En parlant aux sens,

en frappant l'imagination de la multitude, les moins hardis et les moins habiles seront rassurés par un rempart élevé, un fossé profond avec quelques parties pleines d'eau, et surtout par une enceinte également forte, quoique simple par son tracé; car sans cela tout le monde saura bien vite découvrir que s'il y a des points forts, il y en a de faibles. Il faut enfin que Paris, au moyen d'une forte division de réserve en bonnes troupes, au moyen de ses tirailleurs volontaires et de sa garde-nationale, puisse désormais refuser d'ouvrir ses portes à l'ennemi.

Ces diverses conditions une fois posées, on a plusieurs manières de défendre Paris : elles peuvent se réduire à deux, soit par une enceinte continue et régulière, soit par des ouvrages détachés, de diverse nature, plus ou moins avancés hors de la place.

Examinons rapidement le premier projet. Une *enceinte continue* et simplement bastionnée, enveloppant entièrement cette grande ville, aura 79 fronts ou 15,000 toises et coûtera 50 millions tout compris (1). Elle aura 40 pieds d'escarpe, avec un fossé large et des places d'armes rentrantes, sans demi-lunes, sans revêtemens de contrescarpes et sans aucuns dehors, excepté sur deux ou trois points. Elle

(1) Les calculs ont été faits, et dans tous les détails, par un maître de l'art : ils se trouvent en appendice à la suite de cette note, page 339.

contournera extérieurement les hauteurs, et s'avancera de manière à préserver la ville des feux à longue portée de l'ennemi, et à n'avoir aucune influence sur l'intérieur. Que feraient d'ailleurs contre celui-ci des fronts bastionnés, développés en ligne, très-ouverts à leur gorge, et qui en seront pour la plupart dominés ?

Cette enceinte pourrait passer par les points suivans : l'extérieur de Bercy ; la barrière de Saint-Mandé ; l'extérieur du cimetière de Mont-Louis, des villages de Ménil-Montant, de Belleville, du bassin de La Villette, de La Chapelle, de Clignancourt (au pied septentrional de Montmartre), de Mousseaux ; le coteau en avant des barrières de Neuilly et de Long-Champ ; le moulin au Clerc ; le pavillon de La Muette ; l'extérieur de Passi et de Vaugirard ; le moulin de Vanvres ; les dernières maisons de Montrouge ; la mire de l'Observatoire ; le moulin des Couronnes ; les hauteurs de la Maison-Blanche, d'où la ligne regagne la Seine en face de Bercy. Ainsi cette fortification passerait au-delà des hauteurs qui ont vue ou action sur Paris, à onze ou douze cents toises des boulevards intérieurs. Par conséquent, tout le centre de la capitale, et même la majeure partie du beau quartier de la Chaussée-d'Antin, seraient à couvert contre les dangers du bombardement, qui ne peut jamais être que momentané (1).

(1) Il serait aisé, sans augmenter beaucoup la dépense,

En comptant douze cents toises pour la plus grande portée des mortiers que l'ennemi aurait traînés à sa suite, il ne pourra pas les établir à moins de deux cents toises de l'enceinte de la place. Les bombes n'atteindront donc pas les boulevards intérieurs. Les remparts auront assez de commandement et une assez grande quantité d'artillerie, pour gêner ou même détruire ce feu de l'ennemi; il ne portera d'ailleurs que sur les lieux peu habités, qu'on peut lui abandonner pour le moment. L'immense quantité des objets nécessaires pour l'exécution d'un bombardement, le peu de résultat qu'il doit obtenir, les difficultés de ramener les parcs qui y seraient employés; tout se réunit pour faire croire que la fortification projetée doit mettre Paris à l'abri de semblables craintes.

Cette enceinte est en même temps à l'abri de l'escalade et d'une attaque de vive force. Il faut pour l'entamer du gros canon, avec un long cheminement et un établissement régulier de batteries. Il faut beaucoup d'artillerie, à cause de la grande ouverture de l'angle flanqué; celui-ci approchant de la ligne droite, donne un grand développement pour contre-battre l'assaillant, ôte à l'attaque ses avantages sur la défense, et rend presque impossible le tir du ricochet, le plus dangereux contre une telle défense et une telle gar-

de mettre à l'abri les quartiers qui sont au sud des rues Saint-Lazare, de Paradis, de Saint-Maur.

nison. Les habitans de Paris sauront bientôt cela; et jusqu'à ce que l'ennemi tire du canon (ce qui entraîne un certain laps de temps), ils monteront de bonne volonté la garde sur les bastions (1). Il y aura même moyen de les affectionner à cette enceinte et de l'embellir; elle est d'ailleurs tout à leur avantage et nullement contraire à leurs sentimens et à leurs intérêts.

Mais combien faudra-t-il d'artillerie pour armer ces remparts, combien de monde pour les garder...? Je ne demanderai qu'une pièce chargée à mitraille sur chaque flanc; et on conviendra facilement que dans le premier instant, elle peut suffire pour balayer les fossés et le pied des remparts, en attendant les pièces mobiles qui arriveront au galop. Je ne demanderai pour la garde habituelle de guerre, que trente-cinq à quarante hommes de troupes de ligne par bastion, et là-dessus on pourra trouver encore des réserves à placer, pour la garde des portes, dans les points principaux, et pour renforcer ceux qui sont menacés. Voilà 158 pièces et environ 3000 hommes de garde. Si on place encore une pièce sur cha-

(1) Dans une place assiégée, le bruit et l'effet de son canon rassurent singulièrement ses défenseurs. Pendant les premiers jours, ils n'ont guère à craindre que des coups de fusil tirés sur les embrasures. Cette position est toute différente après l'établissement des batteries de l'assiégeant.

que face, et une seconde pièce sur les flancs les plus importans, aux bastions les plus exposés et les plus isolés, près des portes, des poternes, etc., on trouve que le premier armement d'une telle place ne va pas au-delà de 400 pièces. Si nous ajoutons 100 bouches à feu de plus pour les porter sur les points attaqués ou menacés, avec une cinquantaine de pièces d'artillerie mobile pour le même objet (1), ce sera moitié moins d'artillerie et de canonniers qu'il n'en faudrait pour une enceinte de fortification passagère, insultable partout. Avec cela on peut être tranquille sur le sort de Paris; et si l'ennemi faisait quelque démonstration sérieuse, on serait en mesure de s'y opposer, en tenant dans cette ville une réserve de douze à quinze mille hommes de troupes de ligne, dépôts ou vétérans, pour agir avec les volontaires de la garde-nationale. Avec la garnison seule, la première défense est assurée; elle sera passive et toute intérieure; mais l'ennemi n'entrera pas. Avec la garde-nationale, la défense

(1) On pourrait porter ce dernier nombre à cent pièces d'artillerie de campagne, moitié canons de 12, moitié obusiers, et les diviser en douze batteries, placées sur l'enceinte, à un millier de toises l'une de l'autre. Elles arriveraient par conséquent en peu de minutes sur les points menacés. On pourrait avoir aussi une réserve de grosses pièces, attelées et placées au centre de la ville. En tout il faudrait alors six cents bouches à feu : nombre qui peut facilement s'augmenter.

peut être active, extérieure et même brillante; il suffirait de pouvoir doubler la division de troupes avec des tirailleurs volontaires. Cependant on doit espérer que le nombre des hommes fournis par la ville de Paris, serait beaucoup plus considérable, puisqu'on a compté parmi ses habitans, 60 mille hommes non mariés, de vingt-cinq à cinquante ans.

On objectera peut-être que l'armée retirée dans cette enceinte, y serait gênée dans ses mouvemens. Mais elle le serait avec une enceinte quelconque, et moins avec celle-ci qu'avec toute autre. Sa nature permet d'y multiplier les portes et les poternes, ce qui ne pourrait avoir lieu avec des retranchemens. D'ailleurs les cas seront nécessairement bien rares, dans lesquels l'armée devra se retirer dans Paris ou le traverser.

Napoléon a dit que dans la défense des places, on a grand tort de *confondre un soldat* avec un *homme*: mot simple et profond toutefois, qui comprend les secrets et l'essence du véritable système défensif, car tout y consiste à savoir tirer parti du *citoyen* comme du *soldat*, et à mettre chacun à sa place. Napoléon se déclare pour la fortification de Paris, au moyen d'une enceinte continue; il entre dans les principaux détails de celle-ci, et de son armement. Il compte sur 80 à 100 fronts bastionnés. Il ajoute qu'après la mémorable bataille d'Austerlitz, il avait songé à fortifier Paris. On ne saurait trop méditer et étudier le livre IXe de ses Mémoires, qui sera le manuel de tous

ceux qui voudront s'occuper réellement de la défense de la patrie, contre les plus grands dangers de l'invasion.

Ainsi ce système d'enceinte bastionnée assure la défense de la capitale, au moyen de tous les hommes quelconques, qui voudront contribuer à sauver presque sans périls, leurs biens, leurs familles, l'honneur, la liberté et même la patrie, car son salut peut être dans Paris. Ce système n'exclut pas la défense avancée de la capitale, au moyen d'un corps d'armée établi sur des positions retranchées, couvertes par des inondations, comme je l'ai proposé en 1815.

La fortification de Paris, *en ouvrages détachés*, peut s'exécuter avec divers forts de plusieurs fronts, comme autant de citadelles, plus ou moins espacées, nécessairement fermées à leur gorge. Elles seront d'autant plus multipliées, laisseront des intervalles d'autant plus considérables, qu'on les établira sur une circonférence plus étendue et plus éloignée du centre de Paris. Cette sorte d'enceinte devrait être complétée par des lignes de retranchemens, dans les intervalles des ouvrages permanens.

Ce n'est point le lieu d'examiner les défauts de ce système en détail, et par des calculs ou des discussions de projets; il suffit de les considérer en masse. Ces intervalles présenteraient au moins des parties très-faibles, et même de véritables *trouées*. Pourquoi élever des défenses vers l'intérieur, lorsqu'on laisse

ouverts des intervalles qui ne peuvent qu'être fort dangereux? Par la nature de ces ouvrages, la population de Paris ne peut concourir à leur défense, et encore moins à celle de ces retranchemens si minces, qui n'inspireront ni confiance au dedans, ni terreur au dehors. Il faudra donc composer ces garnisons entières avec des troupes de ligne : il en faudra aussi pour défendre les retranchemens. Il faudra une forte réserve centrale, sans laquelle on n'aura nulle assurance, pour les parties faibles d'une telle enceinte. Toutes ces troupes s'élèveront à un nombre assez considérable; et cependant elles seront sans consistance, ne pouvant ni se réunir, ni se séparer momentanément de chacune de ces défenses plus ou moins exposées..... Il y aura des parties de ces retranchemens tracées au milieu de la plaine : si toutefois on parvient à les élever et à les armer pendant l'invasion; car nous avons assez vu en 1815, combien peu il faut compter sur ces ouvrages du moment. Le 3 juillet, à Mont-Rouge, nous dûmes établir notre ligne de bataille, obliquement, au travers de la ligne des fortifications à demi-tracées. Qu'arrivera-t-il cependant au jour de danger? Nous aurons autour de Paris six ou huit bastilles, qui auront fait beaucoup de mal, et aliéné beaucoup de cœurs en temps de paix, qui seront peu utiles en temps de guerre, et entre ces bastilles, de grandes *trouées*, par où entrera l'ennemi, soit avec ses masses, soit avec

des détachemens et des obus pour incendier la capitale.....

Ce système de fortification mixte me paraît non-seulement fort dangereux, mais encore inutile. En effet, si on n'a pas une armée entière pour la défendre, cette enceinte sera faible dans toutes ses parties, et ne pourra résister nulle part. Même avec une armée, ses retranchemens représenteront à peu près les lignes d'Arras, de Valenciennes, de Turin, etc. L'ennemi, manœuvrant pendant la nuit autour d'elle, la forcera sur quelque point des intervalles, et pourra entrer pêle-mêle avec les défenseurs dans la capitale. Or on sait tout ce qu'on a à craindre dans de semblables extrémités. Deux siècles d'expérience ont assez accrédité cette maxime : *ligne attaquée, ligne forcée.* — De plus, cette sorte d'enceinte me paraît inutile, ou du moins elle ne remplit pas son but. Celui qu'on se propose doit être de rendre Paris défendable avec une forte division et ses gardes-nationales, pour laisser toute liberté aux manœuvres des armées défensives. Or celles-ci se trouvent affaiblies par le corps d'armée qu'il a fallu en détacher pour Paris ; lorsqu'elles ont le moindre sujet de craindre pour cette capitale, elles sont toujours obligées de courir à son secours, ou d'y envoyer des forces à peu près égales à celles que l'ennemi pourrait y diriger. Alors se trouvent détruits l'ensemble et l'avantage des moyens défensifs, ainsi que les combinaisons stratégiques par les lignes intérieures.

Enfin ce système me semble présenter un dernier inconvénient extrêmement grave. Les garnisons isolées dans ces forts ne peuvent se réunir pour agir ensemble; la réserve qui est au centre ne peut s'éloigner à cause des intervalles. Alors quelques régimens de troupes légères, battant la campagne, interceptant la navigation des rivières, bloqueront et affameront la capitale, les forts et l'armée qui s'y trouve disséminée. Mais, dira-t-on, cet inconvénient n'est-il pas le même avec l'enceinte continue? Non, car s'il n'y a que des cosaques ou de mauvaises troupes, enfin des corps peu forts ou peu nombreux, la moitié ou les deux tiers de la réserve marcheront contre eux et les disperseront bien aisément. La réserve sortira même tout entière, pour tenir la campagne ou pour faire une *pointe*, abandonnant pour quelques instans à la garde nationale, la défense de ces remparts inaccessibles.

Si on voulait considérer cette question sous le rapport de l'économie, on trouverait qu'avec bien moins d'avantages de toutes sortes, la dépense d'une enceinte par ouvrages détachés serait à peu près la même, sinon plus élevée que l'autre, à cause des dehors, des contrescarpes, des bâtimens à l'épreuve, etc.; objets qui sont tous nécessaires dans ces petits forts, et dont la masse de la grande enceinte proposée peut se passer.

D'après ce qui précède, il me semble suffisamment démontré que non-seulement Paris doit être entouré

par une enceinte continue, et également forte à peu près sur tous les points. S'il restoit quelques doutes sur la deuxième partie de la proposition, qui n'est pour moi que la conséquence nécessaire de la première, je proposerais encore le même argument qu'au commencement, c'est-à-dire l'établissement de deux systèmes de défense pour les deux suppositions de Paris fortifié par une enceinte continue, ou par des ouvrages détachés. Dans le second cas, on trouverait une diminution de forces défensives assez considérable, on éprouverait tant d'embarras dans les manœuvres, une telle gêne dans les combinaisons, qu'on se verrait bientôt déterminé en faveur du premier projet....

Note sommaire des dépenses d'une enceinte continue à établir autour de Paris, jointe à un projet fait par M. le général. Haxo.

L'enceinte bastionnée dessinée sur la carte ci-jointe, équivaut à soixante et dix-neuf fronts de 380 mètres de côté extérieur (*en tout* 15402 *toises*).

Le développement du cordon de l'escarpe serait, pour un front, de 445 mètres, et pour toute l'enceinte, de 35,155 mètres.

La superficie du terrain occupé par la fortification serait, pour un front de 80,000 mètres carrés (8 hectares), et pour toute l'enceinte, 632 hectares.

Le volume de terre à remuer serait, pour un front, de 162,000 mètres cubes, et pour toute l'enceinte, de 12,798,000 mètres cubes.

Le volume des déblais serait pour un front, de 148,500 mètres cubes, et pour toute l'enceinte, de 11,731,500 mètres cubes.

L'escarpe seulement étant revêtue, et le revêtement étant supposé avoir une hauteur de 12 mètres, le volume de maçonnerie serait, en admettant le profil employé par Vauban, pour un front, de 17,600 mètres cubes, et pour toute l'enceinte, de 1,390,400 mètres cubes.

La construction de ladite enceinte coûterait environ cinquante millions, savoir :

Pour les terrassemens.	13,500,000 f.
Pour le revêtement d'escarpe.	25,000,000
Pour achat du terrain à occuper par la fortification, 632 hectares à 4,000 fr.	2,500,000
Pour indemnités à payer à quelques particuliers.	2,000,000
Pour la construction de trente portes ou barrières sur le pourtour de l'enceinte, et pour les logemens nécessaires aux employés de l'octroi.	3,000,000
	46,000,000 f.

Report d'autre part	46,000,000 f.
Pour la reconstruction des routes aux abords des nouvelles portes.	1,000,000
Pour frais imprévus.	3,000,000
TOTAL	50,000,000 f.

FIN DES NOTES DU TOME SECOND

PIÈCES

JUSTIFICATIVES.

CORRESPONDANCE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON AVEC LE MAJOR-GÉNÉRAL, LES MARÉCHAUX ET LES COMMANDANS EN CHEF; DIVERS RAPPORTS, ET AUTRES PIÈCES INÉDITES.

Digitized by Google

PIÈCES

JUSTIFICATIVES.

CORRESPONDANCE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON AVEC LE MAJOR-GÉNÉRAL, LES MARÉCHAUX ET LES COMMANDANS EN CHEF; DIVERS RAPPORTS, ET AUTRES PIÈCES INÉDITES.

Instructions pour le major-général.

Paris, le 30 mars 1809.

Les Autrichiens n'ont point déclaré la guerre; croire qu'ils attaqueront sans rappeler leur ambassadeur, ne paraît pas probable, ce qu'ils firent cependant en 1805; mais l'Empereur, comme empereur d'Allemagne, avait un prétexte plausible, celui de prétendre avoir le droit d'entrer en Bavière, et de pouvoir encore négocier à Ulm jusqu'à l'arrivée des Russes. D'ailleurs alors l'armée française était encore à Boulogne, et l'espoir de pouvoir s'emparer de l'armée bavaroise, et de déterminer la cour de Stuttgard, ont pu mo-

tiver la marche qu'a tenue à cette époque, le gouvernement autrichien. Aujourd'hui pourquoi attaquerait-il sans déclaration de guerre? Les troupes françaises sont prêtes; les Autrichiens savent bien qu'ils ne prendront ni l'armée saxonne ni celle bavaroise, qui sont prêtes et réunies; et d'ailleurs ils s'exposeraient à s'attirer la guerre avec la Russie. Cependant la guerre est sans doute imminente avec l'Autriche, qui ne peut nourrir long-temps une si grande quantité de troupes réunies. Tout indique que vers le 15 avril, leur armée sera prête à entrer en campagne; il est donc convenable que nous le soyons aussi à cette époque; et à la direction près, nous le sommes aussi.

Au 15 avril, 1500 chevaux de la garde, seize pièces d'artillerie, 6000 hommes d'infanterie de la garde et mes chevaux, seront à Strasbourg.

Le 1er avril, le duc d'Auerstaedt sera réuni avec ses vingt régimens d'infanterie, entre Nuremberg, Bamberg et Bayreuth, et la division Saint-Hilaire entre Nuremberg et Ratisbonne.

L'armée bavaroise a une division à Straubing, une à Landshut et une à Munich.

Au 1er avril, le général Oudinot aura 18,000 hommes sous les armes, entre Augsbourg et Donawerth.

Le duc de Rivoli se trouve réuni à Ulm, avec plus de vingt-cinq mille Français.

Le contingent de Bade est réuni à Pforzeim, celui de Hesse-Darmstadt à Mergentheim; mais le duc de Rivoli est autorisé à faire venir ces contingens sur Ulm, aussitôt qu'il croira les hostilités imminentes. Ainsi donc du 1er au 15 avril, j'aurai trois corps d'armée qu'il faudra réunir

sur le Danube, soit sur Ratisbonne, soit sur Ingolstadt, soit sur Donawerth..

Alors le corps du duc d'Auerstaedt, composé de quinze régimens d'infanterie et de sept régimens de cavalerie;

Le corps du duc de Rivoli, composé de . . . . . d'infanterie et de quatre de cavalerie;

Le corps composé de la division Saint-Hilaire et du corps du général Oudinot, qui aura douze demi-brigades, six régimens d'infanterie et sept régimens de cavalerie;

Enfin la réserve de cavalerie, composée de 7 régimens de cavalerie légère, de six régimens de grosse cavalerie;

Présentent une force totale de plus de 130,000 Français et de 10,000 alliés; en tout 140,000 hommes (1).

Il faut premièrement qu'Augsbourg soit à l'abri d'un coup de main, et qu'au lieu de ralentir les travaux des fortifications, on redouble d'activité pour les rétablir; que cette place renferme les 200,000 rations de biscuit demandées; qu'il y ait des fours pour cuire 60,000 rations, et des magasins de toute espèce.

2° Toutes les têtes de ponts sur le Lech doivent être palissadées et armées, avec de l'artillerie plus forte que celle de campagne.

Enfin Donawerth doit contenir beaucoup de magasins; car si les Autrichiens attaquent, cette ville sera vraisemblablement le quartier-général de l'armée.

Il faut ajouter à ces dispositions, celle importante de faire bien armer et approvisionner la citadelle de Passau, de manière à ce qu'elle puisse tenir deux ou trois mois.

(1) Dans ce total ne sont pas compris les Bavarois et les Wurtembergeois.

On doit travailler à Ingolstadt, de manière à avoir de bonnes têtes de ponts sur le Danube, afin qu'on puisse déboucher quand on le voudra sur la rive gauche.

J'ai donné l'ordre à l'intendant-général, de faire partir aujourd'hui un commissaire des guerres avec 200,000 francs en or et 800,000 francs de lettres de change, pour réunir à mes frais, un million de rations qu'on ne touchera qu'en cas de réunion de l'armée. Il faut que les Bavarois aient à Augsbourg et à Ulm, deux millions de rations. L'ordonnateur Joinville a dû partir avec l'ordre de louer à Donawerth et à Ulm, un certain nombre de bateaux avec équipages pour un mois, pour pouvoir transporter sur le Danube tout ce dont on aura besoin.

Enfin j'ai donné l'ordre au commandant du génie et à l'intendant-général, d'être rendus à Strasbourg le 1er avril, et d'établir des relais de soixante voitures chacun, entre Strasbourg et Ulm, afin de transporter sur Ulm tout ce dont l'armée aura besoin, et entre autres objets les 3 à 4 . . . . . de cartouches, les 6000 fusils etc., etc., que l'artillerie doit avoir à Ulm,

Les 12,000 outils que le génie doit y avoir,

Enfin les objets d'hôpitaux et les souliers que l'on trouverait à Strasbourg.

J'ai ordonné à l'intendant-général, de faire confectionner à Strasbourg cent mille paires de souliers, cinquante mille à Ulm, cinquante mille à Augsbourg; prenez des mesures pour qu'ils soient bons, et pour éviter les friponneries.

Tous les effets que les régimens voudront envoyer à leurs corps, seront dirigés sur Ulm, et de là, par le Da-

nube, sur Ratisbonne et Passau, suivant le mouvement de l'armée.

Enfin j'ai ordonné à mon ministre du trésor public, de tenir trois millions à Strasbourg, dont un à votre disposition et deux à la disposition de l'intendant-général.

Vous pourvoirez aux dépenses qui sont du ressort du ministre de la guerre, sur ordonnances de l'intendant-général à votre volonté.

L'intendant-général pourvoira à toutes les dépenses qui seront du ressort du ministre directeur de l'administration de la guerre.

Le major-général partira pour être rendu à Strasbourg avec son état-major le . . . . . , de manière à pouvoir être, suivant les circonstances, le . . . . . , soit à Donawerth, soit à Augsbourg; il verra à Metz la division westphalienne en détail.

S'il n'y a rien de nouveau, il séjournera à Strasbourg pour y activer l'organisation, soit de l'artillerie, soit du génie, des administrations, etc.

Il expédiera un officier au duc d'Auerstaedt pour le prévenir qu'il sera le . . . . . à Strasbourg.

Il ordonnera au général Bertrand, commandant le génie, et à M. Daru, intendant-général, d'y être rendus à la même époque, pour y organiser le service. Le général Songis s'y trouve déjà.

Le général Bertrand se rendra de Strasbourg à Augsbourg et Ingolstadt.

Comme il est probable que les Autrichiens ne feront aucun mouvement, le major-général pourra aller à Ulm, où est le corps du maréchal duc de Rivoli, et à Augsbourg

où est le corps du général Oudinot. Il y passera la revue des troupes, afin de me faire connaître les emplois vacans, et de m'envoyer les promotions présentées. Il pourra également voir l'armée bavaroise et le corps de Wurtemberg.

Au surplus si rien ne presse, il ne quittera point Strasbourg sans attendre mes ordres; parce que de là il sera plus à même d'expédier le mouvement général de l'armée que je lui adresserai. Mais je vais lui faire connaître mes projets, afin qu'il puisse les faire exécuter sans attendre mes ordres, si les circonstances étaient pressantes.

Mon but est de porter mon quartier-général à Ratisbonne, et d'y centraliser toute mon armée.

Le quartier-général de Donawerth et la ligne du Lech est une position à occuper, dans le cas où l'ennemi me préviendrait; mais si les Autrichiens ne bougent pas, je désire que le général Oudinot et le général Saint-Hilaire se réunissent à Ratisbonne. D'Augsbourg à cette ville, il y a cinq marches ordinaires, et quatre marches de guerre. En faisant partir le général Oudinot d'Augsbourg le 5 avril, il serait le 10 à Ratisbonne; et en supposant le général Saint-Hilaire rendu à Nuremberg le 5 avril, il serait le 8 ou le 9 à Ratisbonne, où je pourrais avoir, vers le 10 avril, 30,000 hommes d'infanterie et sept régimens de cavalerie.

Le duc d'Istrie y arriverait le même jour, et réunirait toute sa réserve de cavalerie.

Le duc d'Auerstaedt porterait son quartier-général à Nuremberg; il n'occuperait Bayreuth et les débouchés sur Egra, que par l'extrémité de sa gauche; son quartier-général ne serait donc qu'à vingt-quatre lieues de Ratisbonne, c'est-à-dire à trois marches.

Les trois divisions de l'armée bavaroise se trouveraient également autour de Ratisbonne, à un, deux, trois jours de marche au plus.

Le duc de Rivoli porterait son quartier-général à Augsbourg, et ne serait qu'à quatre ou cinq marches de Ratisbonne.

Ainsi le quartier-général se trouverait à Ratisbonne, au milieu de 200,000 hommes, à cheval sur une grande rivière, gardant la rive droite du Danube depuis Ratisbonne jusqu'à Passau; et on serait alors dans une position à l'abri de toute inquiétude des mouvemens de l'ennemi, avec l'avantage du Danube qui rapporterait promptement à l'armée tout ce qui lui serait nécessaire.

Qu'est-ce que l'ennemi qui est prêt pourrait entreprendre aujourd'hui contre l'armée? Ce serait de se porter de Pilsen sur Ratisbonne, par Waldmunchen et Cham. De Pilsen à Ratisbonne, il y a cinq marches; ce cas arrivant, la division bavaroise, qui est à Straubing, se reploierait sur Ingolstadt; la division bavaroise, qui est à Landshut, ferait le même mouvement; le corps du duc d'Auerstaedt se porterait sur Ingolstadt et Donawerth; et alors ce serait le cas de mettre le quartier-général à Donawerth.

Une fois l'armée ainsi cantonnée autour de Ratisbonne, que fera l'ennemi? Se portera-t-il sur Cham? On sera à même de réunir toutes ses forces contre lui, pour l'arrêter sur les positions qu'on aura reconnues sur la Regen.

Se portera-t-il sur Nuremberg? Il se trouvera coupé de la Bohême.

Se portera-t-il sur Bamberg? il sera également coupé.

Enfin prendra-t-il le parti de marcher sur Dresde? alors

on entrera en Bohème, et on le poursuivra en Allemagne.

Agira-t-il sur le Tyrol en même temps qu'il débouchera par la Bohème? Il arrivera sans doute à Inspruck, mais les dix ou douze régimens qu'il aurait à Inspruck, ne se trouveraient pas en bataille sur les débouchés de la Bohème; et les troupes, qui seraient à Inspruck, apprendraient la défaite de leur armée en Bohème par notre arrivée sur Salzbourg.

Enfin si l'ennemi paraît vouloir prendre les extrémités de la gauche et de la droite, pour agir, il faut accepter le centre, ayant pour retraite le Lech, et tenant comme garnison Augsbourg, pour être sûr d'avoir toujours cette ville à sa disposition.

Ainsi donc le service du génie se réduit à fortifier les têtes de ponts sur le Lech, à fortifier Passau, Augsbourg, Ingolstadt.

Le service des vivres a pour objet la réunion de grands magasins à Augsbourg et à Donawerth, où il faut des fours pour cuire trente à quarante mille rations.

Les magasins d'Augsbourg seront faits par la Bavière; ceux de Donawerth seront à mes dépens, afin de pouvoir les transporter où je voudrai marcher, soit par l'une ou l'autre rive. L'intendant-général doit pourvoir à avoir de quoi confectionner à Donawerth deux millions de rations de pain; il prendra donc les mesures pour avoir ce qui sera nécessaire; il en fera connaître la dépense.

J'ai demandé aux Bavarois un million de rations de biscuit.

Quant à tous les biscuits qui viennent de la gauche, ils pourront être dirigés sur Ratisbonne, quand nous y serons; mais dans l'incertitude que nous ne puissions pas arriver à

Ratisbonne avant l'ennemi, tout sera dirigé sur Donawerth, point que nous sommes aujourd'hui en état de défendre.

A l'égard des ingénieurs géographes, ils doivent faire la reconnaissance des positions autour de Ratisbonne, des ponts sur le Danube; et le major-général écrira au général de Wrede pour avoir des renseignemens sur ces ponts et sur les positions. Par exemple pourrait-on défendre le pont de Straubing, dans le cas où l'ennemi arriverait par la rive gauche?

L'intendant-général doit s'assurer de tous les moyens possibles de transport sur le Danube; il doit avoir une compagnie de constructeurs de fours et une compagnie de boulangers.

Aujourd'hui le duc d'Auerstaedt commande toute la première ligne, commandement illusoire puisqu'il ne pourrait pas prévoir à temps ce qui arriverait sur l'Inn; ainsi le major-général ferait les organisations générales suivant les circonstances, telles que de mettre le général Oudinot sous les ordres du duc de Rivoli.

Les vingt régimens d'infanterie qui sont sur la gauche du Danube resteraient sous les ordres du duc d'Auerstaedt.

Le général Oudinot, le corps du duc de Rivoli et tout ce qui serait sur la rive droite du Danube serait aux ordres du duc de Rivoli; mais en résultat, mon intention est qu'aussitôt que la division du général Saint-Hilaire et le général Oudinot pourraient se réunir sur Ratisbonne, les deux corps réunis n'en forment plus qu'un, qui sera appelé le troisième corps de la grande armée commandée par...

Le corps du duc d'Auerstaedt s'appellera deuxième corps de la grande armée.

Le corps du duc de Rivoli s'appellera le quatrième corps de la grande armée.

Quant au corps de cavalerie du duc d'Istrie, il sera composé de deux divisions de grosse cavalerie, chacune de trois régimens; de deux divisions de cavalerie légère, chacune de quatre régimens, dont sept régimens français et un wurtembergeois.

Ainsi le duc d'Istrie aura huit régimens de cavalerie légère, formant 7,000 hommes, six régimens de grosse cavalerie, formant 5,000 hommes; total 12,000. S'il est nécessaire, on pourra retirer un régiment de cavalerie légère bavarois.

J'ai pris des mesures pour que tous les régimens de cavalerie légère soient portés à 1,000 hommes, en faisant marcher tout ce qu'il y a de disponible aux dépôts en France, des régimens qui sont à l'armée d'Espagne.

Quant aux dragons de la division Beaumont, ils forment six régimens provisoires, dont la tête est déjà arrivée à Strasbourg, et qui pourront partir de cette ville vers le 15 avril, forts d'environ 5,000 hommes.

J'ai aussi ordonné qu'il soit formé, des dépôts des régimens de hussards qui sont en Espagne, des compagnies chacune de 80 hommes jusqu'à 150, que je compte destiner à chacun des maréchaux, pour leurs gardes et ordonnances; chaque maréchal veillera à l'administration et à l'entretien de cette compagnie.

J'ai attaché au service du major-général, un régiment provisoire de chasseurs fort de 1,000 hommes, qui se forme à Versailles, composé de deux escadrons du 26e régiment de chasseurs, d'un escadron du 10e, d'un escadron du 22e, un bataillon de Neuchâtel qui se rend à Paris, un bataillon suisse, une compagnie de 100 gendarmes, la compagnie des guides.

Avec ces troupes, le major-général fournira des postes sur les derrières de l'armée, pour assurer les communications et escorter les estafettes.

Le grand-écuyer doit avoir avec lui des postillons des postes de France, et 80 chevaux pour faire toujours les soixante dernières lieues sur les derrières de l'armée.

Ainsi l'armée française en Allemagne sera composée de trois corps :

Le 2e Corps, sous le commandement du duc de Montebello, s'il arrive à temps, ou sous celui du prince de Ponte-Corvo, sera composé des deux divisions du général Oudinot, formant douze demi-brigades, commandées par le général Oudinot et six généraux de brigade;

De la division Saint-Hilaire, composée de six régimens, ayant sous ses ordres trois généraux de brigade;

De trois régimens de cavalerie légère, commandés par un général de brigade;

De la division d'Espagne, composée de quatre régimens, commandés par ce général, ayant sous ses ordres deux généraux de brigade.

Chaque division et chaque brigade de cavalerie légère, auront chacune un adjudant-commandant.

Chacune des divisions du général Oudinot, aura dix-huit pièces de canon.

La division Saint-Hilaire en aura quinze.

La division Espagne six. Ce qui formera trente-neuf pièces en batterie.

Le 3e Corps, aux ordres du duc d'Auerstaedt, sera composé de quinze régimens d'infanterie, divisés en quatre divisions; chaque division commandée par un général de

division, ayant sous ses ordres trois généraux de brigade.

La division Saint-Sulpice composée de..... régimens, commandés par deux généraux de brigade;

Chaque division d'infanterie, ayant au moins quinze pièces de canon, et la division Saint-Sulpice, six : total, soixante-six pièces en batterie.

Chaque division et la brigade de cavalerie légère, ayant un adjudant-commandant et deux adjoints.

Le 4e Corps de la grande armée, commandé par le duc de Rivoli, sera composé de 4 divisions d'infanterie de..... régimens.

Chaque division commandée par un général de division, ayant à ses ordres deux généraux de brigade.

Une division de cavalerie légère, composée de quatre régimens français et deux alliés, commandée par un général de division et deux généraux de brigade.

A chaque division, seront attachés un adjudant-commandant et deux adjoints.

Chaque division d'infanterie ayant douze pièces d'artillerie française : ce qui, avec vingt-huit pièces d'artillerie des alliés, fera 76 pièces.

Quant à la division des troupes des petits princes, commandée par le général Rouyer, forte de 6 à 8,000 hommes, elle sera commandée par ce général et par deux généraux de brigade sachant parler allemand. Cette division restera provisoirement attachée au 3e corps, mais pourra être appelée au quartier-général, pour fournir des garnisons de places et pour l'escorte des prisonniers.

La Réserve de cavalerie commandée par le duc d'Istrie, aura deux divisions de cavalerie légère commandées par

deux généraux de division, et quatre généraux de brigade;

Deux divisions de grosse cavalerie, chacune de trois régimens, commandées par deux généraux de division et quatre généraux de brigade;

La réserve de dragons, formant six régimens commandés par un général de division et trois généraux de brigade.

Chacune des divisions de grosse cavalerie de la réserve, aura six pièces de canon; la division de dragons en aura six : total, dix-huit pièces pour la réserve.

Les troupes de Wurtemberg ne sont attachées à aucun corps d'armée ; je désire les tenir à la main.

Suivant les circonstances, je pourrai les joindre au duc de Dantzick, ou à l'un des trois corps d'armée, si les opérations dont je le chargerai, les rendaient utiles. Si le général Vandamme ne commande pas les troupes de Wurtemberg, on donnera ce commandement au général Demont, qui parle allemand, et le général Vandamme remplacerait le général Demont.

Les troupes du Meklembourg sont destinées à tenir position dans la Poméranie suédoise.

Quant à la Saxe, en cas d'hostilités, on engagerait le roi à se retirer, soit à Erfurth, à Leipsick ou ailleurs. Si la ville de Dresde était à l'abri d'un coup de main, on y laisserait 3,000 hommes de garnison, et le reste de l'armée saxonne marcherait pour gagner le Danube.

Les troupes polonaises doivent garder Varsovie, et inquiéter Cracovie. En cas d'hostilités on préviendrait le prince Poniatowski, commandant le duché de Varsovie, qu'il doit organiser les gardes-nationales, pour garder les places de Praga, Modlin, et avec les troupes tâcher d'insurger la Gallicie.

Le major-général travaillera avec le général Bertrand pour tout ce qui regarde le génie, les sapeurs, et avec l'intendant-général pour tout ce qui tient aux équipages militaires; ayant soin de consulter ce qui existe pour ne pas faire de faux mouvemens.

GÉNIE.

Chacun des trois corps d'armée aura une compagnie de pontonniers, deux compagnies de sapeurs, et 6000 outils.

Le parc du génie aura un bataillon d'ouvriers de la marine de 800 hommes, un .... de marins de 1200 hommes;

Le ministre de la marine leur fera fournir neuf chirurgiens;

Neuf compagnies de sapeurs, 900 hommes, deux chirurgiens;

Trois compagnies de mineurs, 300 hommes, un chirurgien;

Trois compagnies de pontonniers, 300 hommes, un chirurgien;

Quatre compagnies de pionniers, 600 hommes, un chirurgien;

Deux compagnies d'artillerie et six pièces de canon.

Les sapeurs et mineurs formeront deux bataillons.

Les pionniers formeront un bataillon.

Les pontonniers formeront un bataillon.

Ces quatre bataillons seront sous le commandement d'un major du génie.

Les 800 ouvriers de la marine et les 1200 marins, formeront trois bataillons, commandés par le colonel Baste, capitaine de vaisseau.

Ce qui formera sept bataillons, dont quatre de l'armée de terre, et trois de la marine.

Ce corps du parc du génie formera une réserve, qui sera commandée par le général Hastrel, pour les marches et la police militaire.

On y attachera un commissaire des guerres, un adjoint et quatre caissons d'ambulance.

Cela formerait un corps de réserve, qui serait utile un jour d'affaire. Le général Hastrel veillera à ce que ce corps marche dans le plus grand ordre, soit pourvu de vivres et de munitions, et bien armé.

Dès aujourd'hui, les sapeurs de Wurtzbourg, des quatre régimens des maisons de Saxe, de Nassau, formeront un petit bataillon de trois à quatre cents hommes, qui suivra la réserve du parc du génie. Le major-général fera expédier tous les ordres pour l'organisation de cette réserve.

Les magasins d'artillerie, du génie et des vivres, doivent d'abord être dirigés sur Ulm, où ils seront embarqués sur le Danube, pour suivre les mouvemens de l'armée.

J'ai donné l'ordre de diriger de Strasbourg sur Ulm,

6000 fusils;
6000 baïonnettes;
6000 pièces de rechange;
2000 sabres, des trois armes;
2000 paires de pistolets;
20,000 épinglettes;
et 1000 tire-bourres.

L'intendant-général préviendra les corps, que les effets d'habillement et autres effets, doivent être dirigés sur Ulm, où on les embarquera sur les bateaux conduits par les marins.

Quant aux bataillons des équipages militaires, le deuxième bataillon et le cinquième sont déjà à l'armée du Rhin; le douzième se forme à Commercy. 200 caissons des dépôts des bataillons, qui sont à l'armée d'Espagne, sont dirigés sur Joigny, où ils formeront deux bataillons destinés à la réserve. Ce sera donc cinq bataillons d'équipages militaires à l'armée, formant 700 caissons, ce qui paraît convenable.

Quant aux hôpitaux, ils doivent être concentrés à Amberg, Ingolstadt et Passau, en cas qu'on marchât en avant; ces trois points devant être approvisionnés et mis à l'abri d'un coup de main.

J'aurai de ma garde, à l'armée du Rhin,

4 régimens à cheval;
48 pièces de canon;
1 compagnie de marins;
1 compagnie de pontonniers;
2 régimens de tirailleurs; (infanterie),
2 régimens de fusiliers;
1 régiment de chasseurs à pied;
1 régiment de grenadiers à pied.

ÉTAT de la composition des divisions et brigades des différens corps de la grande armée.

DÉSIGNATION des corps d'armée.	Désignation des divisions.	Généraux qui les commandent.	Désignation des brigades.	Généraux qui les commandent.	DÉSIGNATION DES RÉGIMENS.
A l'état-major général.					1er rég. pr. de chas. (des 10e, 22e et 26e rég.) Le bataillon de Neuchâtel. Un bataillon suisse. Une compagnie de cent gendarmes.
2e corps d'armée. Le maréchal duc de Montebello, ou le prince de Ponte-Corvo.	Oudinot. 1re	Claparède.	1re	Conroux.	1re 1/2 brigade d'infanterie légère. 3e *idem.*
			2e	Albert.	1re 1/2 brigade de ligne. 2e *idem.*
			3e	Jarry.	3e *idem.* 4e *idem.*
	Oudinot. 2e	Tarreau.	1re	Cohorn.	2e 1/2 brigade d'infanterie légère. 4e *idem.*
			2e	Lesuire.	5e 1/2 brigade de ligne. 6e *idem.*
			3e	Ficatier.	7e *idem.* 8e *idem.*
	3e	St.-Hilaire.	1re	Pouset.	10e régiment d'infanterie légère.
			2e	Dupelin.	3e de ligne. 57e *idem.*
			3e	Strabenrath.	72e *idem.* 105e *idem.*
					22e reste dans les places.
	Cavalerie légère.			Colbert.	9e régiment de hussards. 7e de chasseurs. 20e *idem.*
	Division de cuirassiers.	Espagne.	1re	Reynand.	4e régiment de cuirassiers. 6e *idem.*
			2e	Fouler.	7e *idem.* 8e *idem.*

DÉSIGNATION des corps d'armée.	Désignation des divisions.	Généraux qui les commandent.	Désignation des brigades.	Généraux qui les commandent.	DÉSIGNATION DES RÉGIMENS.
3e corps d'armée. Le maréchal duc d'Auerstaedt.	1re	Morand.	1re	Barbaoègre.	13e régiment d'infanterie légère.
			2e	Lacour.	17e de ligne.
					30e *idem.*
			3e	L'Huillier.	61e *idem.*
					65e *idem.*
	2e	Friant.	1re	Girard dit Vieux.	15e régiment d'infanterie légère.
			2e	Grandeau.	33e de ligne.
					48e *idem.*
			3e	Gauthier.	108e *idem.*
					111e *idem.*
	3e	Gudin.	1re	Petit.	7e régiment d'infanterie légère.
			2e	Lorencez.	12e de ligne.
					21e *idem.*
			3e	Gilly.	25e *idem.*
					85e *idem.*
	4e	Demont.	1re		4e bataillon du 17e de ligne.
					4e du 30e
					4e du 61e
					4e du 65e
			2e		4e du 33e
					4e du 111e
			3e		4e du 7e légère.
					4e du 12e de ligne.
					4e du 21e
					4e du 85e
	Cavalerie légère.			Jacquinot.	1er régiment de chasseurs.
					2e *idem.*
					12e *idem.*
	Division de cuirassiers.	St-Sulpice.	1re	Clément.	1er régiment de cuirassiers.
					5e *idem.*
			2e	Guiton.	10e *idem.*
					11e *idem.*
	Division Allemande.	Rouyer.	1re		Régiment n° 2 (Nassau.)
					idem. n° 5 (Lalippe et Anhalt).
					idem. n° 6 (Schwarzbourg, Reus, Waldeck).
			2e		*idem.* n° 4 (des 5 maisons ducales de Saxe).

DÉSIGNATION des corps d'armée.	Désignation des divisions.	Généraux qui les commandent.	Désignation des brigades.	Généraux qui les commandent.	DÉSIGNATION DES RÉGIMENS.
4e corps d'armée. M. le maréchal duc de Rivoli.	1re	Legrand.	1re	Ledru.	26e régiment d'infanterie légère. 18e *idem* de ligne.
			2e	Kister.	Brigade de Bade. — 1er régiment de ligne. 2e *idem*. 3e *idem*. Bataillon de chas. à pied.
	2e	Carra Saint-Cyr.	1re	Cosson.	24e régiment d'infanterie de ligne.
			2e	Dalesme.	4e d'infanterie de ligne. 46e *idem*.
			3e	Schiner.	Brigade de Hesse-Darmstadt. — bataillon des gardes. bataillon du corps.
	3e	Molitor.	1re	Leguay.	37e régiment d'infanterie de ligne. 2e *idem*.
			2e	Viyiez.	16e *idem*. 67e *idem*.
	4e	Boudet.	1re	Fririon.	3e régiment d'infanterie légère.
			2e	Valory.	56e régiment de ligne. 93e *idem*.
	Division de cavalerie légère.		1re		19e régiment de chasseurs. 23e *idem*.
			2e		3e *idem*. 14e *idem*.
			3e		Régiment des dragons de Bade. Régt. des chev.-lég. de Hesse-Darmstadt.

DÉSIGNATION des corps d'armée.	Désignation des divisions.	Généraux qui les commandent.	Désignation des brigades.	Généraux qui les commandent.	DÉSIGNATION DES RÉGIMENS.	
Réserve de cavalerie. M. le maréchal duc d'Istrie.	1re division de cavalerie légère.	Montbrun.	1re	Pajol.	5e régiment de hussards.	
					11e do chasseurs.	
			2e	do Piré.	8e de hussards.	
					16e de chasseurs.	
	2e division de cavalerie légère.		1re	Bruyère.	24e de chassours.	
					13e *idem.*	
			2e		7e do hussards.	
					1er de caval. légère de Wurtemb.	
	Division de dragons.	Beaumont.	1re		1er régt. provis. de dragons.	Se formont à Strasbourg.
					2e *idem.*	
			2e		3e *idem.*	
					4e *idem.*	
			3e		5e *idem.*	
					6e *idem.*	
	Division de grosse cavalerie.		1re	Defrance.	1er do carabiniers.	
					2e *idem.*	
			2e	Doumerc.	2e do cuirassiers.	
	Division de Cuirassiers.		1re	St-Germain.	9e de cuirassiers.	
			2e	Davenay.	3e *idem.*	
					12e *idem.*	

DÉSIGNATION des corps d'armée.	Désignation des divisions.	Généraux qui les commandent.	Désignation des brigades.	Généraux qui les commandent.	DÉSIGNATION DES REGIMENS.
Corps bavarois de la grande armée. M. le maréchal duc de Dantzick.	1re	Deroi.	1re	Rechberg.	1er régiment de ligne. 2e *idem.* 1er bataillon d'infanterie légère.
			2e	Raglovich.	4e régiment de ligne. 8e *idem.* 3e bataillon d'infanterie légère.
			Cavalerie.	Zendt.	1er régiment de dragons. 1er de chevau-légers.
	2e	Wrede.	1re	Minucci.	3e de ligne. 13e *idem.* 6e bataillon d'infanterie légère.
			2e	Beckers.	6e régiment de ligne. 7e *idem.* 4e bataillon d'infanterie légère.
			Cavalerie.	Preysing.	2e régiment de chevau-légers. 3e *idem.*
	3e	Siboen.	1re	Vincenty.	9e de ligne. 10e *idem.* 5e bataillon d'infanterie légère.
			2e	Schlosseberg.	5e régiment de ligne. 14e *idem.* 7e bataillon d'infanterie légère.
			Cavalerie.	Seidwitz.	2e régiment de dragons. 4e de chevau-légers.

NAPOLÉON.

Lettre du ministre de la guerre au maréchal Mortier.

Paris, le 2 avril 1809.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Dans la circonstance où se trouvent en ce moment la France et l'Espagne, Sa Majesté l'Empereur désire que le cinquième corps d'armée que vous commandez, puisse se réunir soit à Logrono, soit à Burgos, afin de pouvoir, après s'y être rassemblé et reposé, offrir une réserve pour le nord de l'Espagne, ou même rentrer en France, si la guerre qui paraît imminente avec l'Autriche le rendait nécessaire.

Le premier objet, c'est-à-dire l'indispensabilité de former une réserve pour le nord de l'Espagne, étant de l'intérêt le plus immédiat, doit être aussi le premier rempli. Si les Asturies persistent dans la révolte, si La Romana se renforce, et que le duc de Dalmatie ne parvienne pas entièrement à le détruire, si les Anglais viennent augmenter les difficultés par des débarquemens sur la côte de Saint-Ander ou partout ailleurs; le cinquième corps occupant la position de Logrono ou de Burgos, et après que les troupes qui le composent se seront rafraîchies dans de bons quartiers, se trouvera en mesure de parer à tous les inconvéniens.

En aucun cas, l'Empereur ne veut que le cinquième corps aille sur Madrid; et son intention est, monsieur le maréchal, qu'aussitôt que vous pourrez le réunir à Logrono, sans trop nuire aux opérations déjà commencées, vous l'y réunissiez. S'il ne peut l'être sur-le-champ, faites en sorte de réunir l'artillerie, la cavalerie et une des divisions.

Écrivez-moi fréquemment; et envoyez-moi la situation du cinquième corps tous les cinq jours. Faites-moi connaître le

moment où vous comptez être à Logrono, qui est un point de rassemblement convenable, tant à cause du voisinage de Vittoria, qui est sur la principale route de communication de l'armée, que parce que le pays est abondant, surtout de Logrono à Burgos.

L'Empereur désire que vous vous mettiez en correspondance avec le général Kellermann qui commande à Valladolid et dans la plaine, ainsi qu'avec le commandant de Burgos.

Vous devez également continuer de correspondre avec M. le duc d'Abrantès, qui commande en Aragon.

Il est facile de voir qu'on a pour but d'assurer la tranquillité du nord de l'Espagne; et lorsque les rassemblemens de La Romana seront détruits, que les Asturies seront soumises, que le duc de Dalmatie sera à Lisbonne et aura établi ses communications avec Madrid, l'Empereur pourra disposer du cinquième corps.

L'Empereur veut, monsieur le maréchal, que vous m'écriviez une fois chaque jour. Dès que vous serez rendu à Logrono, vous établirez des postes de correspondance entre cette ville et Vittoria, afin que vos dépêches puissent être remises régulièrement à l'estafette qui passe par Vittoria, pour se rendre en France.

Agréez, monsieur le maréchal, l'assurance de ma considération distinguée.

Le ministre de la guerre : *Signé*, comte d'Hunebourg.

Lettres du major-général au maréchal Masséna.

Strasbourg, le 4 avril 1809.

L'Empereur a pris connaissance, monsieur le maréchal, de la dépêche que vous m'avez adressée sous la date du 25

mars. Sa Majesté a vu avec peine que la division du général Carra Saint-Cyr n'a aucune cartouche. Cette division a cependant passé par Strasbourg, où elle avait dû s'en pourvoir. En général, il paraît, monsieur le duc, que votre corps d'armée, fort d'environ 30,000 hommes, est parti de France sans cartouches; ensorte que pour en donner 50 à chaque homme, il vous en faudrait environ 1,500,000. Je donne l'ordre au général Songis de faire partir sur-le-champ ces 1,500,000 cartouches pour Ulm, indépendamment d'un pareil nombre, qui doit rester en dépôt dans cette place.

Sa Majesté n'approuve pas, monsieur le maréchal, que vous ayez envoyé les douze caissons attelés de la division Saint-Cyr à Strasbourg. Sa Majesté a vu également avec peine que vous ayez renvoyé les caissons de la division Legrand; attendu que si votre corps venait à faire un mouvement, vous seriez privé de ces caissons. Sa Majesté vous recommande de ne plus donner de pareils ordres, et de vous tenir prêt à chaque instant à partir. Je charge le général Songis d'envoyer sur-le-champ un officier, pour donner l'ordre à ces caissons, de prendre des cartouches au premier convoi qu'ils rencontreront en route, et de rétrograder de suite sur leurs divisions. Ayez soin de ne pas renvoyer le parc de la division Molitor. Vous ne devez pas non plus prendre de cartouches au parc général; il y en a à Wurtzbourg et dans toutes les places de la Bavière; mais indépendamment de cela, le général Songis, comme je vous l'ai dit, en envoie trois millions à Ulm. L'intention de Sa Majesté, monsieur le maréchal, est que vous veilliez à ce que vos troupes ayent 50 cartouches par homme dans les caissons, outre les 50 que chaque homme doit avoir dans le

sac. Ordonnez au commandant de votre artillerie, de correspondre avec M. le général Songis pour l'exécution de ces dispositions; mais ayez bien soin de ne pas renvoyer vos caissons, si ce n'est à une où deux journées, vu qu'il faut toujours être sur le qui-vive et prêt à marcher.

Je donne l'ordre au général Marulaz, qui est à Strasbourg, de partir sur-le-champ pour aller prendre le commandement de votre cavalerie. Mettez-le en possession de ce commandement à son arrivée. ALEXANDRE.

Strasbourg, le 4 avril 1809.

Je vous préviens, monsieur le duc, que je viens d'arriver à Strasbourg, où je m'établis pour quelque temps, à moins que les circonstances ne m'obligent à me porter en avant. Je vous prie donc de me tenir au courant de tout ce qui se passe, surtout des nouvelles de l'ennemi.

ALEXANDRE.

Ordre du jour.

1° Il sera attaché à chaque bataillon d'infanterie de ligne ou légère français, faisant partie des armées du Rhin, un caisson qui sera exclusivement destiné au transport du pain ou du biscuit, soit de la manutention jusqu'au lieu où la troupe sera stationnée, soit à la suite de la troupe lorsqu'elle sera en marche.

2° Ces caissons seront construits sur le modèle de ceux des équipages militaires, à quatre roues, attelés chacun de quatre chevaux, enharnachés comme ceux des équipages, et conduits par deux hommes.

3° Immédiatement après la publication du présent ordre du

jour, les commissaires ordonnateurs en chef de chaque corps d'armée, adresseront à l'intendant-général des armées en Allemagne, l'état des bataillons d'infanterie de ligne ou légère français, présens à chaque corps d'armée.

L'intendant-général expédiera, en faveur des conseils d'administration de chaque bataillon, si le bataillon est isolé, ou en faveur des conseils d'administration de chaque régiment, si plusieurs bataillons de même régiment sont réunis, une ordonnance de la somme de 2300 francs, à titre de prêt de première mise, pour l'achat d'un caisson, de quatre chevaux et de leurs harnais.

4° Les conseils d'administration prendront les mesures les plus promptes pour être pourvus d'un caisson, des quatre chevaux, des harnais et des conducteurs dans le délai de quinze jours.

5° L'existence du caisson en état de marcher, sera constatée par une revue de l'inspecteur aux revues.

6° A dater du jour où l'existence du caisson aura été constatée, il sera payé aux conseils d'administration, pour chaque caisson, une somme de 50 francs par mois, laquelle servira à acquitter la paie du conducteur et à l'entretien du caisson, des chevaux et des harnais, ainsi qu'il est déjà réglé pour les caissons d'ambulance.

7° Cette somme de 50 francs par mois, sera acquittée, à la fin de chaque trimestre, sur les ordonnances qu'expédiera l'intendant-général, d'après les revues de l'inspecteur, constatant l'existence et le bon état des caissons.

ALEXANDRE.

Strasbourg, 5 avril 1809.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Paris, le 6 avril 1809.

Mon cousin,

Vous devez avoir reçu l'ordre de faire diriger de Hanovre sur Wurtzbourg la division Dupas; si vous ne l'aviez pas encore expédié, ne perdez pas un moment à le faire. Vous avez dû donner l'ordre à la division Saint-Hilaire, à la division de cavalerie légère du général Montbrun et à la division de grosse cavalerie du général Nansouty, de se porter sur Ratisbonne. Vous avez dû donner l'ordre au duc d'Auerstaedt de porter son quartier-général à Nuremberg; mandez-lui d'approcher sa division de cuirassiers et une ou deux de ses divisions, de Ratisbonne, de manière qu'elles puissent s'y réunir en un jour. A cet effet la division Saint-Hilaire aura tous ses postes sur la rive droite du Danube, ainsi que les divisions Montbrun et Nansouty. La division Saint-Hilaire n'en aura sur la rive gauche, que tout au plus à deux ou trois lieues autour de Ratisbonne. Les Badois et les Hessois doivent avoir rejoint leurs divisions respectives. J'attends avec impatience de savoir quand ce mouvement aura eu lieu. Vous ferez connaître au général Dupas, que la division Rouyer, composée des contingens des petits princes, formant 6000 hommes, est sous ses ordres. Ainsi le général Dupas aura une belle division de deux brigades, une française de 5000 hommes, et l'autre allemande de 6000 hommes, formant 11,000 hommes et douze pièces de canon. Vous donnerez l'ordre que les sapeurs de Wurtzbourg soient dirigés sur le parc général du génie à Ingolstad. Aussitôt que vous serez informé de l'arrivée à Ratisbonne, de la division Saint-Hilaire et des divi-

sions Montbrun et Nansouty, vous donnerez l'ordre au quartier-général et au parc du génie et de l'artillerie, de se rendre à Donawerth et Ingolstadt. NAPOLÉON.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Strasbourg, le 7 avril 1809.

D'après la demande de l'Empereur, monsieur le duc, les souverains de la confédération du Rhin ont dû organiser des gardes-nationales pour le maintien de la police et du bon ordre, dans les principales villes de leurs états. Prescrivez aux commandans des troupes sous vos ordres, d'avoir pour ces gardes-nationales les égards convenables.

ALEXANDRE.

Lettres de l'empereur Napoléon au major-général.

Paris, le 8 avril 1809.

MON COUSIN,

A dater du 1er avril toutes les troupes que j'ai en Allemagne seront connues sous le titre d'Armée d'Allemagne, dont je me réserve le commandement en chef. Vous en êtes le major-général; le général Songis, commandant l'artillerie; le général Bertrand, le génie; le duc d'Istrie, commandant la cavalerie; le conseiller d'État Daru, intendant-général; le sieur Villemanzy, chargé de la perception des revenus et contributions des pays qui m'appartiennent, et inspecteur en chef aux revues de l'armée; le sieur Roguin, payeur-général. Ainsi dès à présent le payeur du corps du duc de Rivoli doit correspondre avec le payeur-général Roguin, et recevoir ses ordres pour le service. Le

sieur Roguin doit donc se rendre à Donawerth, où est le quartier-général. Le dépôt de l'armée en France est à Strasbourg; c'est à Strasbourg qu'on passera le Rhin; on ne doit plus le passer ni à Mayence ni sur aucun autre point. La route doit être désormais par Stuttgard et Ulm; de là elle doit passer par Nuremberg pour le corps du duc d'Auerstaedt, et par Augsbourg pour les autres corps. Après Strasbourg le premier dépôt de l'armée sera Ulm, le deuxième dépôt sera Augsbourg, le troisième Donawerth, le quatrième Ingolstadt. Augsbourg et Ingolstadt doivent être mis à l'abri d'un coup de main. — L'armée doit être composée, du deuxième corps commandé par le duc de Montebello; ce corps est composé du corps du général Oudinot, formé de trois divisions; la première commandée par le général Thareau, la deuxième par le général Claparède, et la troisième par le général Grandjean. Chaque division est composée de trois demi-brigades, commandées par trois généraux de brigade. Il doit y avoir un adjudant-commandant à chaque division. Le général Grandjean est arrivé à Paris. Chaque division aura douze pièces de canon, et sera portée à 8000 hommes. Le corps du général Oudinot n'aura que deux divisions jusqu'au 1er mai, à laquelle époque se fera l'organisation de la troisième division. La division Saint-Hilaire fera partie du deuxième corps; elle est de cinq régimens, dont un d'infanterie légère, et commandé par trois généraux de brigade; elle aura quinze pièces de canon. Une brigade de cavalerie légère de trois régimens, la division de cuirassiers Espagne de quatre régimens et six pièces de canon, seront attachés au deuxième corps; ce qui le portera à 40,000 hommes d'infanterie,

6000 de cavalerie ; et avec l'artillerie et les sapeurs, à près de 50,000 hommes, ayant cinquante-sept pièces de canon. — Le Troisième corps sera commandé par le duc d'Auerstaedt, et composé de quatre divisions, dont trois de cinq régimens chacune ; et la quatrième composée de quatorze quatrièmes bataillons. Chaque division commandée par trois généraux de brigade, et ayant quinze pièces de canon. Une division de cavalerie légère de . . . . . régimens. La division de cuirassiers Saint-Sulpice de quatre régimens, et six pièces de canon seront attachées à ce corps ; ce qui le portera à 45,000 hommes d'infanterie, 6000 de cavalerie ; et avec l'artillerie les sapeurs et mineurs, à près de 60,000 hommes, ayant soixante-six pièces de canon. — Le Quatrième corps sera commandé par le duc de Rivoli, et composé de quatre divisions françaises formant 30,000 hommes, de 10,000 hommes d'infanterie alliée, d'une division de cavalerie légère, de quatre régimens français et de deux régimens alliés, formant plus de 5000 hommes, et de soixante-huit pièces de canon françaises ou alliées : total près de 50,000 hommes. — Le Septième corps sera commandé par le duc de Dantzick et composé du corps bavarois, fort de 30,000 hommes d'infanterie et de 4000 chevaux, avec près de soixante pièces de canon.—Le Huitième corps, qui sera composé de la division Dupas, forte de cinq bataillons français, formant 4000 hommes, et de quatre régimens des princes confédérés, formant plus de 6000 hommes, total 10,000 hommes d'infanterie et douze pièces de canon ; et d'une division wurtembergeoise commandée par le général Vandamme, forte de 10,000 hommes d'infanterie et de 3000 de cavalerie : total 20,000 hommes d'infanterie et trente-six pièces de canon. Ce corps

sera commandé par le duc de Castiglione. — Le Neuvième corps sera formé par l'armée saxonne aux ordres du prince de Ponte-Corvo, composée de trois divisions réunies à Dresde, et de deux du duché de Varsovie, formant près de 50,000 hommes; le prince de Ponte-Corvo aura sous ses ordres l'armée saxonne, toutes les troupes du duché de Varsovie et la garnison de Glogau et de Dantzick. — Le Dixième corps sera formé par la réserve que commandera le roi de Westphalie, composée des troupes Westphaliennes, de 8000 Hollandais *qui sont à Hambourg*, et des troupes qui seront à Magdebourg, Stettin, Custrin et Hambourg. — La Réserve de cavalerie sera commandée par le duc d'Istric; composée de deux divisions de cavalerie légère, commandées l'une par le général Lasalle et l'autre par le général Montbrun, ayant deux généraux de brigade chacune; de la division Nansouty, formant six régimens, et ayant douze pièces de canon; et de la division des six régimens provisoires de dragons, formant 6000 hommes et ayant six pièces de canon. — La Garde impériale sera composée de dix régimens d'infanterie chacun de 1600 hommes, de quatre régimens de cavalerie et de soixante pièces de canon; formant un présent sous les armes de plus de 22,000 hommes. *Donnez tous les ordres en conséquence.* NAPOLÉON.

Paris, le 8 avril 1809.

MON COUSIN,

J'ai reçu vos lettres du 4 et du 5. Je vois avec plaisir par celle du 4 que les divisions du troisième corps auront quinze pièces de canon chacune; ce qui fait soixante pièces de canon, et avec l'artillerie de la division de cuirassiers Saint-Sulpice, soixante-six pièces de canon

pour le corps aux ordres du duc d'Auerstaedt. Je vois que la division Nansouty sera le 5 avril à la hauteur de Donawerth. Je pense que vous avez donné ordre au régiment de marche de grosse cavalerie, de se diriger sur Donawerth, pour y être dissous et incorporé. Je suppose qu'aussitôt que le 1er détachement de ma garde et de mes chevaux seront arrivés à Strasbourg, vous les aurez passés en revue, et qu'après avoir fait donner à ma garde ce qui lui aurait manqué, vous l'aurez dirigée avec mes chevaux sur Stuttgard, où je désire qu'ils restent jusqu'à nouvel ordre. Il n'y a aucune espèce de doute que le bataillon de marche du 19e, qui est dans la citadelle de Wurtzbourg, doive être incorporé dans ce régiment, et le cadre retourner au dépôt. — Donnez ordre au général Beaumont d'envoyer tous les jours un état pareil à celui qui était joint à vos lettres du 5, sur la formation de six régimens provisoires de dragons. Je vois qu'ils ont déjà 1200 chevaux; je suppose qu'avant le 15 ils auront 4000 chevaux; je n'ai pas besoin de recommander qu'on les exerce fréquemment. — J'ai vu avec plaisir que les fours d'Augsbourg ont été réparés, et que 25,000 quintaux de farine vont être réunis dans cette place. Je vois par les états qu'il y a à Augsbourg une pièce de vingt-quatre, six pièces de dix-huit, vingt de douze, ce qui fait vingt-sept pièces de gros calibre; quarante-cinq de six, neuf obusiers et six mortiers; en tout quatre-vingt-sept pièces de canon. Si tout cela est approvisionné, c'est déjà beaucoup; cependant il est bon de faire venir, soit du côté de Nuremberg, soit de Munich, quelques pièces de vingt-quatre. Je me souviens qu'il y en avait beaucoup et de très-belles du côté de Cronach; vous pouvez aussi en tirer de Wurtzbourg et de

Forcheim. — Il faut qu'il y ait dans cette place (Augsbourg) beaucoup de cartouches et d'approvisionnemens. Donnez ordre qu'on palissade les demi-lunes, qu'on emplisse d'eau les fossés, et qu'on travaille avec la plus grande activité; car mon intention est de rester maître d'Augsbourg, et d'y appuyer ma droite, laissant les Autrichiens faire ce qu'ils voudront dans le Tyrol, vu que je ne veux point m'engager dans une guerre de montagnes. — Ecrivez à Varsovie que tous les Saxons doivent être concentrés autour de Dresde, que cependant le roi peut laisser deux ou 300 hommes d'artillerie saxonne dans le grand-duché. Quand je dis de réunir tous les Saxons à Dresde, je ne veux point parler de ceux qui sont à Dantzick et dans les places de l'Oder, qui doivent rester dans ces places. Ecrivez au prince Poniatowski qu'il doit former la garde à cheval polonaise, qui doit lui fournir une dixaine de mille hommes; ce qui, avec l'armée polonaise, fera beaucoup plus de monde qu'il ne faut. — J'approuve que tous les corps renvoient leurs aigles en France, hormis une qu'ils garderont. En attendant qu'ils aient des enseignes, vous les autoriserez à faire faire pour chaque bataillon des enseignes très-simples, sans devise, et le tiers de celles qu'ils avaient autrefois. Ces enseignes sont pour leur servir de ralliement; elles n'auront aucune décoration de bronze, elles porteront seulement le numéro du régiment et du bataillon. Quant aux corps du général Oudinot, il faut que chaque bataillon fasse faire un petit drapeau, d'un simple morceau de serge tricolore, portant d'un côté le numéro de la demi-brigade, et de l'autre, le numéro du bataillon. Comme par exemple: 4e bataillon du 6e d'infanterie de ligne d'un côté; et de l'autre, 1re demi-brigade de

ligne, etc. Il faut faire pour cela très-peu de dépense. J'en ferai faire de très-belles, que je donnerai moi-même aussitôt que possible.

Sur ce, je prie Dieu, etc. NAPOLÉON.

Lettre du maréchal Lefèvre au major-général.

Munich, le 9 avril 1809, huit heures du soir.

MONSEIGNEUR,

Un aide-de-camp de l'archiduc Charles, vient de me remettre une déclaration officielle, portant qu'il a ordre d'avancer avec les troupes sous ses ordres, et de traiter en ennemies toutes celles qui lui opposeront résistance. Voilà donc la guerre commencée; car il est vraisemblable qu'au moment où j'ai l'honneur d'écrire à Votre Altesse, les Autrichiens auront passé leurs frontières. Je me hâte de transmettre cette nouvelle à S. M. l'Empereur; et j'en communique également l'avis à messieurs les commandans des différens corps d'armée, qui se trouvent en Bavière, afin qu'ils puissent prendre, dans cette circonstance, les mesures les plus utiles et les plus convenables.

Lettres de l'empereur Napoléon au major-général.

Paris, 10 avril 1809.

Je pense que l'empereur d'Autriche doit bientôt attaquer. Rendez-vous à Augsbourg, pour agir conformément à mes instructions; et si l'ennemi a attaqué avant le 15, vous devez concentrer les troupes sur Augsbourg et Donawerth, et que tout soit prêt à marcher. Envoyez ma garde et mes chevaux à Stuttgard. NAPOLÉON.

Paris, 10 avril 1809, à midi.

Mon Cousin,

Je vous ai écrit par le télégraphe la dépêche ci-jointe. Des dépêches interceptées, adressées à M. de Metternich par sa cour, et la demande qu'il fait de ses passeports, font assez comprendre que l'Autriche va commencer les hostilités, si elle ne les a déjà commencées. Il est convenable que le duc de Rivoli se rende à Augsbourg avec son corps; que les Wurtembergeois se rendent également à Augsbourg, et que vous vous y rendiez de votre personne. Ainsi vous aurez en peu de temps réuni à Augsbourg beaucoup de troupes. Communiquez cet avis au duc de Dantzick. La division Saint-Hilaire, les divisions Nansouty et Montbrun doivent être à Ratisbonne depuis le 6; le duc d'Auerstaedt doit avoir son quartier-général à Nuremberg. Prévenez-le que tout porte à penser que les Autrichiens vont commencer l'attaque; et que, s'ils attaquent avant le 15, tout se reploie sur le Lech. Vous communiquerez tout cela confidentiellement au roi de Bavière. — Ecrivez au prince de Ponte-Corvo que l'Autriche va attaquer; que si elle ne l'a pas fait, le langage et les dépêches de M. de Metternich font juger que cela est très-imminent; qu'il serait convenable que le roi de Saxe se retirât sur une de ses maisons de campagne du côté de Leipsick. — Prévenez le général Dupas pour qu'il ne se trouve point exposé, et pour qu'en cas que l'ennemi attaque avant que son mouvement ne soit fini, il se concentre sur Augsbourg. — Comme les Autrichiens sont fort lents, il serait possible qu'ils n'attaquassent pas avant le 15; alors ce serait différent, car moi-même je vais partir. Dans tous les cas il n'y aurait

pas d'inconvénient, que la cour de Bavière se tienne prête à faire un voyage à Augsbourg. Si l'ennemi ne fait aucun mouvement vous ferez toujours faire celui du duc de Rivoli sur Augsbourg; celui des Wurtemburgeois sur Augsbourg ou Raïn, selon que vous le jugerez convenable, et celui de la cavalerie légère, de la *division Nansouty et Saint-Hilaire*, sur Landshut ou Freysing, selon les événemens. Le duc d'Auerstaedt aura son quartier-général à Ratisbonne, et *son armée se placera* à une journée autour de cette ville, et cela dans tous les événemens. Les Bavarois ne feront aucun mouvement, *si l'ennemi n'en fait pas*. Quant à la division Rouyer, elle se rapprochera de Donawerth, si elle ne peut pas attendre la division Dupas. NAPOLÉON.

Paris, le 10 avril 1809.

MON COUSIN,

Je réponds à votre lettre du 7; j'ai arrêté le travail proposé par le ministre de la guerre, parce qu'enfin on ne peut pas faire des choses impossibles. On doit trouver en Bavière des munitions de guerre; on doit en envoyer de Mayence, Neufbrisach, Huningue, par le charrois du pays, et d'Ulm sur Passau, par le Danube. Toute l'artillerie de l'armée est approvisionnée de cartouches d'infanterie. La proposition de ne mettre que vingt-cinq forges au lieu de quarante-cinq, et de ne pas donner d'approvisionnement attelé au parc général, afin d'obtenir une réduction de deux cents voitures, m'a paru raisonnable; cela épargnera des attelages et des hommes du train. Si l'armée d'Allemagne a un double approvisionnement attelé, se aux divisions,

soit au parc du corps d'armée, soit au parc général; elle est bien. Avec double approvisionnement, il y a de quoi soutenir trois grandes batailles comme celle d'Austerlitz; en porter davantage est un embarras inutile; mais il n'est pas douteux qu'un double approvisionnement ne serait pas suffisant, si l'on n'en avait un troisième en dépôt, à quatre ou cinq journées sur les derrières de l'armée. Ainsi, dans la situation actuelle, on doit avoir une réserve de cartouches entre Ulm, Donawerth et Ingolstadt, dans des caisses, qui se portent sur des charrettes. Si l'armée marche du côté de l'Inn, par exemple, cet approvisionnement de réserve devra venir à Passau; et l'armée qui serait en avant de l'Inn, aura ses deux approvisionnemens et un troisième à Passau. Si l'armée se portait sur Vienne, elle ne se trouverait éloignée que de huit ou dix jours de son troisième approvisionnement. Sans doute il en faudrait alors un quatrième, pour remplacer le troisième, et pour que l'armée pût le trouver en cas d'événement de retraite. Un principe que le général Songis ne doit pas perdre de vue, c'est qu'il n'y a rien de pire que d'avoir des voitures non attelées; ce n'est qu'un embarras. Il faut avoir des caisses, qu'on transporte sur des charrettes du pays, à cinq ou six jours derrière l'armée, et dans des lieux désignés pour servir de dépôt. Il n'y a point de division de l'armée, qui n'ait soixante cartouches par homme portant fusil, attelées à sa suite. Il n'y a point de corps d'armée qui n'en ait à son parc, soixante autres attelées; ainsi il y a seulement à la suite de chaque corps d'armée, 100 à 120 cartouches. Le parc général en a quelques-unes à sa suite, le soldat en a 50 dans le sac, et il y en a 60 dans les dépôts qui peuvent arriver à quatre ou cinq

jours de distance, pour renouveler celles consommées. Ainsi donc 150 cartouches attelées, soit à la division soit au corps d'armée, soit au parc général, feraient pour l'armée, 15 millions de cartouches ou 900 caissons; 50 cartouches dans le sac feraient 5 millions, et 5 millions dans les dépôts sur les derrières en échelons, feraient 25 millions de cartouches, ou 200 par homme. Les dépôts doivent être à Ulm, Donawerth, Passau, Ingolstadt, et faire leur mouvement en échelons. En résumé, je suis satisfait si les corps d'armée ont 10 millions de cartouches, soit à la division, soit au parc du corps d'armée; je le suis, si l'armée a cinq millions pour les soldats, 5 millions au parc général, 5 millions en réserve, à transporter par eau ou par les voitures du pays; enfin je le suis, s'il y a un approvisionnement simple de coups de canon, reparti dans les différens dépôts en échelons, et se remplaçant successivement.

Sur ce, je prie, etc. NAPOLÉON.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Strasbourg, 10 avril 1809.

Je vous préviens, monsieur le maréchal, que la division Saint-Hilaire est réunie à Ratisbonne avec la division de grosse cavalerie du général Nansouty. Le maréchal duc d'Auerstaedt a son quartier-général à Nuremberg, et le corps du général Oudinot est sur le Lech à Augsbourg. Il faudra voir ce que va faire l'ennemi et quels sont ses projets. ALEXANDRE.

Rapport du général de division Michaud sur l'affaire de Katt.

Magdebourg, le 10 avril 1809.

Mon cher général,

Vous aurez remarqué par les rapports que je vous ai adressés les 4 et 5, que dans le moment même que vous m'écriviez pour me faire part des différens renseignemens parvenus à Son Excellence, et pour me prémunir contre les projets des malveillans, ces derniers les mettaient à exécution. La Vieille Marche qui n'avait pas de troupes depuis long-temps, leur a donné plus de facilités que tout autre pays. De Katt et ses principaux agens avaient su endormir les autorités civiles, et conserver leur influence sur les anciens militaires. Cette influence était en proportion du plus ou moins de rapprochement de lieux qu'ils habitaient. Stendal et les environs ont fourni la plupart des hommes qui ont composé les rassemblemens, tandis que les anciens militaires qui habitaient des bourgs et villages plus éloignés n'ont pas répondu aux appels qui leur avaient été faits, et en ont donné connaissance aux maires. L'interception des routes et l'enlèvement des dépêches des messagers, avaient empêché que l'avis donné par les maires ne parvînt à Magdebourg..... Il paraît qu'au premier bruit de l'événement, le commandant de Bourg avait envoyé à la découverte huit hussards, les seules troupes qu'il ait. Il s'y porta de suite. Arrivé aux brigands, il leur ordonna avec fermeté de le suivre à Bourg, et éprouva de la résistance; il

fut même mis en joue. Mais il finit par en imposer à ces hommes qui, abandonnant les armes, se jetèrent sur les sacs à argent, qu'ils crevèrent avec des couteaux; ils en pillèrent une partie, et se dispersèrent. Il paraît que de Katt s'était approprié personnellement l'or. Des renseignemens particuliers font croire que le même jour 3, il y a réellement eu quelques autres rassemblemens partiels sur la rive droite. Un des émissaires envoyés de ce côté, a entendu parler de 200 hommes avec du canon, vus du côté de Pahun, et qui se seraient ensuite dirigés du côté de Coeten. J'ai écrit à tous les princes régnans de la maison d'Anhalt, en les informant sommairement de ce qui était arrivé, et des recherches que faisaient faire les Prussiens, qui avaient déjà arrêté plusieurs brigands..... Une commission militaire assemblée depuis ce matin cinq heures, juge les onze hommes arrêtés à Wilmorstadt. Le commandant de la gendarmerie et le commissaire de la haute police, que j'ai envoyés à Bourgstadt et à Stendal, ont déjà fait conduire à Magdebourg 30 personnes, dont quelques unes marquantes, impliquées dans cette affaire, et en annoncent encore d'autres..... Le 1er régiment de Westphaliens, fort d'environ 1900 hommes, dont un tiers conscrits, étant arrivé la nuit et le matin du 5, après avoir fait trois marches d'étape sans s'arrêter, je n'ai pas cru devoir retenir le 16e de chasseurs. Le 6e régiment westphalien est arrivé le 8; il est fort de 13 à 1400 conscrits non habillés, et à demi-armés.... Les émissaires que j'ai envoyés sur la rive droite, représentent les habitans, particulièrement ceux qui sont isolés, comme ayant des inquiétudes sur les nombreux prisonniers rentrés depuis peu; mais ces inquié-

tudes sont relatives à leur sûreté particulière, qu'ils croient menacée par ces hommes sans emploi... MICHAUD.

Lettre de l'Empereur Napoléon au major-général.

Paris, le 12 avril 1809.

MON COUSIN,

Je reçois vos lettres du 8. Je trouve fort ridicule qu'on envoie des farines de Metz et de Nancy, sur Donawerth; c'est le moyen de ne rien avoir, d'écraser le pays de transports, et de faire de très-grandes dépenses. Je ne m'attendais pas à de pareilles mesures. Il était bien plus simple de faire passer des marchés, dans un pays aussi abondant en blé que l'Allemagne. On aurait eu en vingt-quatre heures, tous les blés et farines qu'on aurait voulu. Vous ne me mandez pas si les boulangers et les constructeurs de fours, dont j'ai ordonné la réquisition à Metz, Strasbourg et Nancy, sont arrivés. Je suis fâché que vous ne m'ayez pas écrit là-dessus. Cela est très-important. Faites lever une compagnie de maçons bavarois à Munich. Je les prendrai à mes frais; vous savez qu'on ne saurait trop en avoir. Je vous ai écrit hier matin par le télégraphe; à midi, par l'estafette : en réfléchissant sur les pièces que j'ai dans les mains, je me confirme dans l'idée que l'ennemi veut commencer les hostilités du 15 au 20. Je suppose que le duc de Rivoli arrivera le 15 sur le Lech, à Landsberg ou à Augsbourg. Il me tarde de savoir le jour positif où le duc d'Auerstaedt arrivera à Ratisbonne avec son armée; quand la cavalerie légère du général Montbrun et la grosse cavalerie du général Nansouty arriveront entre Ratisbonne,

Munich et le Lech, de manière à pouvoir se porter sur le Lech, si l'ennemi prenait l'offensive avant que nous fussions prêts. Il me tarde aussi de vous savoir à Augsbourg. Je suppose que, sans s'arrêter aux mesures prises, le commissaire que j'ai envoyé à Donawerth, aura fait des marchés, ou requis le blé et la farine nécessaires. J'ai envoyé à Inspruck mon officier d'ordonnance, Constantin; dépêchez-lui un courrier, pour qu'il vous donne l'itinéraire des 4000 hommes qui arrivent d'Italie par le Tyrol, et des nouvelles de ce que l'ennemi fait de ce côté. Donnez ordre au général Moulin, qui est à Strasbourg, de se rendre à Augsbourg, pour prendre le commandement de la ville.

Sur ce, etc.

P. S. Je vous prie de bien dire à Daru, que mon intention est de ne rien tirer de France, de tout ce qu'on peut se procurer en Allemagne; qu'on n'aille pas traîner à la suite de l'armée, un tas de couvertures, de matelas, de linge, ce qui occasionne d'immenses dépenses, et fait qu'on manque de tout; tandis qu'avec l'argent qu'on y emploierait, à Munich, à Augsbourg, et partout où nous serons, on sera abondamment pourvu de tout. NAPOLÉON.

Lettre du major-général à l'empereur Napoléon.

Donawerth, le 11 avril 1809.

SIRE,

A l'instant je reçois une lettre du duc de Reggio, qui en contient une du 9 avril du duc de Dantzick, par laquelle le maréchal dit : « Je m'empresse de vous donner avis, mon cher général, que l'ennemi a déclaré la guerre, et

qu'il est sur le territoire bavarois. Il a commencé ce matin le passage de l'Inn près de Braunau. Je vais me replier sur Munich, Dachau et Augsbourg. Je compte toujours, mon cher général, sur votre cavalerie en arrière de Dachau.» — L'ennemi, sire, en passant l'Inn à l'improviste, nous a prévenus; dans la situation des choses, voici où je m'arrête. — Je donne au prince d'Essling le commandement du corps du duc de Reggio, des Bavarois, des Wurtembergeois et de toutes les troupes sur la rive droite du Danube; je lui ordonne de porter son corps sur le Lech. Je préviens le duc de Dantzick que la division bavaroise, qui est à Straubing, doit faire son mouvement sur Ingolstadt. Quant aux deux autres divisions, leur mouvement est déjà commencé sur le Lech, conformément à vos premières intentions. — Je donne au prince d'Eckmühl le commandement de toutes les troupes qui sont sur la rive gauche du Danube. Je lui ordonne de se réunir sur Ingolstadt, où se replieront aussi la division du général Saint-Hilaire et la cavalerie, si les circonstances l'exigent. — Je préviens le prince d'Eckmühl du commandement que j'ai donné au prince d'Essling; je lui annonce que le quartier-général sera à Donawerth, et que c'est sur ce point que les armées se réuniront. — J'expédie un courrier au prince de Ponte-Corvo, pour le prévenir que la réunion de l'armée se fait sur Ingolstadt et Donawerth. J'écris au roi de Westphalie, pour le mettre au fait de tout ce qui se passe. — Dans deux heures je pars pour Donawerth. Je donne l'ordre à l'intendant-général et au commandant en chef de l'artillerie de m'y suivre. C'est donc là que j'attendrai les ordres de Votre Majesté.

ALEXANDRE.

Lettres du major-général au maréchal Masséna.

Strasbourg, le 11 avril 1809, six heures du matin.

Je reçois à l'instant, monsieur le duc, une lettre du duc de Dantzick, qui annonce que l'ennemi est sur le territoire bavarois, et qu'il a passé l'Inn le 8 près de Braunau. Le duc de Dantzick annonce qu'il fait son mouvement sur Munich, et de là sur Augsbourg. Dans la situation des choses, monsieur le duc, voici les ordres que je vous donne au nom de Sa Majesté. — Vous prendrez le commandement supérieur de toutes les troupes à la rive droite du Danube, c'est-à-dire des Bavarois, du corps du général Oudinot et de votre corps d'armée. — Je vous envoie la copie de la lettre que m'écrit le général Oudinot, vous verrez les dispositions qu'il fait, et dont il vous a sûrement instruit. Vous devez, sans perte de temps, monsieur le duc, porter votre corps d'armée sur le Lech, pour prendre cette ligne. — Je pars dans deux heures pour Donawerth, où sera le grand quartier-général. — J'écris au duc d'Auerstaedt pour le prévenir qu'il a le commandement de toutes les troupes qui se trouvent à la rive gauche du Danube. La division bavaroise, qui est à Straubing, se reploie sur Ingolstadt. La division Saint-Hilaire et la réserve de cavalerie sont à Ratisbonne. J'ordonne au duc d'Auerstaedt de se réunir sur Ingolstadt; et je le préviens que, suivant les circonstances, et conformément aux instructions du 21, données par Sa Majesté, la réunion de l'armée se fera sur Donawerth. — Telles sont les dispositions générales; vous agirez au surplus, suivant les

circonstances. Vous aurez soin d'écrire au duc de Dantzick. Vous donnerez vos ordres au général Oudinot, et vous m'écrirez à Donawerth, où je me rends. Vous m'écrirez par duplicata à Gmünd, d'où, si je n'étais pas encore passé, on viendrait au-devant de moi sur la route de Strasbourg, ou bien on me suivrait sur Donawerth. ALEXANDRE.

Strasbourg, le 11 avril 1809, dix heures du soir (1).

J'ai reçu, monsieur le duc, la lettre par laquelle vous me mandez que vos dernières troupes seront le 13 ou le 14 sur le Lech, et que vous comptez prendre position sur la droite d'Augsbourg. Je vous observe que l'intention de l'Empereur est qu'Augsbourg soit sa droite; il faut donc bien couvrir Donawerth. La division bavaroise qui est à Straubing, doit s'être reployée sur Ingolstadt, où elle prendra position; la division Saint-Hilaire et toute notre cavalerie sont à Ratisbonne; il faut donc que l'ennemi ne puisse arriver ni à Ingolstadt, ni à Neubourg, ni à Donawerth. Augsbourg est votre extrême droite; il faut terminer son armement, et le mettre en état de défense. Vous savez que l'Empereur ne veut pas s'engager dans les montagnes, et qu'il laissera faire à l'ennemi ce qu'il voudra dans le Tyrol. Son projet est de réunir toute son armée d'Allemagne. C'est donc toujours par votre gauche qu'il faut manœuvrer, de manière à nous trouver tous réunis sur Donawerth, le Lech, et le long du Danube. L'Empereur sera dans quatre ou cinq jours à son armée, qu'il désire trouver en position pour

(1) Le 11, le major-général écrivait encore, au maréchal Masséna, deux lettres copiées sur celles de l'Empereur du 8 avril, pages 370 et 373.

pouvoir se réunir. — Je pars à minuit pour Donawerth, où je serai sûrement le 13, de très-bonne heure. — Je pense que le corps de Wurtemberg doit rester en arrière de Donawerth. Ne croirez-vous pas devoir porter les trois divisions bavaroises, sur Ingolstadt et Neubourg? Il faut un bon commandant de place à Augsbourg; ce doit être un homme vigoureux; car lorsque l'Empereur manœuvrera, il voudra être sûr de la possession de cette place. Éclairez-vous le plus loin possible, et ayez des nouvelles de l'ennemi.

ALEXANDRE.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Paris, le 12 avril 1809.

MON COUSIN,

Il est huit heures du soir, et le télégraphe me donne la moitié de votre dépêche, d'où il résulte, par une lettre d'Otto, que les Autrichiens auraient passé l'Inn et déclaré la guerre. Je suppose que vous êtes à Augsbourg, et que vous avez centralisé toute mon armée sur le Lech. Il faut envoyer des ordres à la division Dupas, de se rendre en droite ligne et à grandes marches sur Donawerth, ainsi qu'au général Rouyer. Je me mettrai en route dans deux heures; je serai le 14 à Strasbourg. NAPOLÉON.

Lettre du major-général au maréchal Lefebvre.

Donawerth, le 13 avril 1809, à minuit.

Je viens de faire un changement, monsieur le duc, aux deux duplicata des ordres que je vous ai envoyés ce soir.

Reportez une de vos divisions à Landshut, si l'ennemi n'y est pas; s'il y est, placez votre division à une marche en arrière, du côté du Lech. Faites bien observer l'ennemi, pour me donner des nouvelles, et au moindre mouvement qu'il fera, reployez-vous sur le Lech, sans vous compromettre. La division qui est à Munich, fera la même chose, c'est-à-dire qu'elle se repliera de Munich sur Augsbourg. Je porte mon quartier-général dans cette ville, où, avec vos trois divisions, j'aurai plus de 100,000 hommes. J'ai fait avancer les 13,000 Wurtembergeois sur le Lech, à Rhain, position intermédiaire entre Donawerth et Augsbourg. J'ai donné ordre au duc d'Auerstaedt de porter son quartier-général à Ratisbonne, et de placer ses 120,000 hommes autour de lui. Dans cette position, nous pouvons attendre tranquillement l'Empereur; et si les Autrichiens veulent en tâter, ils seront les maîtres. ALEXANDRE.

Lettres du major-général au maréchal Masséna.

Donawerth, 13 avril 1809, huit heures du soir.

Je vous préviens, monsieur le maréchal, que je donne l'ordre au général Oudinot de partir, avec tout ce qui compose son corps, pour se rendre à Ratisbonne. Vous resterez seul, pour garder Augsbourg et le Lech. La division wurtembergeoise arrive demain, mais je la garde jusqu'à nouvel ordre ici. Donnez-moi de vos nouvelles, et dites-moi comment vous gardez Ulm.

Donawerth, le 13 avril 1809, onze heures du soir.

Je vous préviens, monsieur le maréchal, que l'Empereur

a changé ses dispositions. J'écris en conséquence au général Oudinot de regarder comme nul et non avenu, l'ordre, que je lui avais adressé ce soir, de partir à la pointe du jour. Il continuera d'occuper la gauche d'Augsbourg, et vous, monsieur le duc, la droite. Je compte me rendre demain ou après-demain à Augsbourg. ALEXANDRE.

Lettres du major-général au maréchal Davout.

Gmünd, le 13 avril 1809, à sept heures du matin.

J'ai reçu sur la route, hier, monsieur le duc, vos dépêches du 10. Le duc de Dantzick avait d'autres instructions qu'il a suivies, et qui étaient pour le cas où nous ne serions pas maîtres de Ratisbonne. Mais je ne conçois pas que le général de Wrède ait quitté Straubing, sans y être forcé par l'ennemi, et qu'il ne se soit pas arrêté sur Ratisbonne. Dans la circonstance actuelle, le plan de l'Empereur, de se concentrer dans cette ville, me paraît d'une exécution impossible, vu que le général Saint-Hilaire et la cavalerie se seront sûrement retirés de Ratisbonne. J'arriverai ce soir à Donawerth, et je verrai quelles sont les nouvelles de l'armée. Je me porterai avec le général Oudinot sur Neubourg. Maintenant il faut penser à réunir l'armée, pour donner bataille à l'ennemi, s'il n'attend pas l'arrivée de l'Empereur. Je suis bien impatient de savoir si nous sommes toujours à Ratisbonne. Comme nous allons nous trouver en ligne, monsieur le duc, correspondez souvent avec moi, afin que nous nous entendions sur ce qu'il y aura à faire. J'espère que les dispositions auront été faites pour que

notre cavalerie suive le mouvement de la division Saint-Hilaire. Il faut, si nous avons une affaire, qu'elle soit décisive. N'aurions-nous pas une bonne position entre Neumarck et Beilngries ? Dites-moi où est Saint-Hilaire et toute notre cavalerie.

Donawerth, le 13 avril 1809, à huit heures et demie du soir.

J'arrive dans l'instant ici, monsieur le duc; je viens d'ordonner au général de Wrède de reprendre la position sur Sraubing; et au duc de Dantzick de reprendre celle de Landshut, qu'ils doivent défendre. Le général Saint-Hilaire, avec la division et la réserve de cavalerie, doit rester à Ratisbonne, ainsi que le corps du général Oudinot, qui part demain à la pointe du jour, pour s'y rendre en quatre jours.—Occupez vos positions, comme je vous l'ai dit par ma lettre du 9, et suivant les circonstances, tâchez d'avoir des nouvelles de l'ennemi. Il paraît que c'est sur nos ailes qu'il manœuvre. Sa Majesté veut centraliser ses troupes à Ratisbonne; elle a même le projet d'y établir son quartier-général, pour, de là, manœuvrer l'ennemi; elle porte un grand intérêt à l'occupation de cette place. Une de vos lettres, qui m'a été expédiée par M. le général Monthion, m'a passé en route, en sorte que j'ignore ce que vous m'y dites. Après-demain, le grand quartier-général se transportera à Ingolstadt; il faut être à l'armée pour savoir la vérité, car les rapports divaguent suivant la tête des gens.—Le roi de Bavière m'a dit que la division Morand avait eu une affaire. Est-ce vrai? Aussi je suis fort aise d'être au milieu de l'armée.

ALEXANDRE.

Lettres du major-général au maréchal Masséna.

Donawerth, le 14 avril 1809, dix heures du matin.

Je reçois votre lettre du 13, monsieur le duc de Rivoli, par mon aide-de-camp, M. de Saint-Agnan. Je vous ai prévenu hier que la division Oudinot doit rester à Augsbourg. Il n'y a pas de doute qu'il ne faille continuer à travailler à la tête de pont de Landsberg; il n'y a pas un instant à perdre. On peut faire venir du canon de Munich, parce que bientôt l'ennemi y sera. Le corps du duc de Dantzick se reploiera sur Augsbourg. Je viens d'ordonner au duc d'Auerstaedt, de porter la division Saint-Hilaire et la réserve de cavalerie sur Landshut et Fraising, d'où, si l'ennemi marche, ils gagneront Augsbourg, pour se mettre en bataille avec nous. — La division de Wurtemberg est arrivée avec le général Vandamme. Je la charge d'occuper la tête de pont de Rhain, et de lier ses postes avec ceux de la gauche du général Oudinot. Je viens de donner l'ordre à la division bavaroise du général de Wrède, qui est à Biburg, d'en partir, pour se rendre directement à Augsbourg. Envoyez des espions, et tâchez de savoir ce qui se passe du côté de Fuessen et Schongau. — En général, il faut tâcher d'être éclairci très au loin de ce qui se passe, car les Autrichiens, comme à leur ordinaire, font de grands mouvemens. J'imagine que vous vous êtes occupé de faire reconnaître les positions sur votre droite, car si l'ennemi ne peut pas forcer le Lech devant nous, il viendra par le haut Lech. J'arriverai dans la nuit à Augsbourg. Faites passer la lettre ci-jointe à Munich. ALEXANDRE.

Donawerth, le 14 avril 1809.

L'intention de l'Empereur, monsieur le duc, est qu'on ne se serve des outils attachés aux corps d'armée que devant l'ennemi. Les travaux d'Augsbourg et des têtes de pont, doivent être faits avec des outils du pays, ou des outils de réserve. Il faut faire reposer les chevaux des voitures qui portent les 6000 outils du corps. Il est bon qu'il y ait sur ces voitures quelques câbles, pour faciliter le raccommodage des ponts et le passage des rivières. Sa Majesté veut que ces 6000 outils partent toujours avec l'armée, et en suivent le mouvement. ALEXANDRE.

Lettre du maréchal Davout au major-général.

Ingolstadt, le 14 avril, à sept heures et demie du soir.

MONSEIGNEUR,

Au moment où je me rendais chez Votre Altesse, pour conférer avec elle, j'ai trouvé mon aide-de-camp Fayelle, qui m'a remis vos ordres, pour le général Saint-Hilaire et pour le général de Wrède. Je partirai cette nuit pour Ratisbonne; je ferai ce que je pourrai pour y réunir l'armée demain. Je vous envoie des rapports du général Saint-Hilaire, du général Pajol et d'un officier que j'ai près du général de Wrède. Si ces rapports sont vrais, je crains beaucoup pour la marche du général de Wrède; je vais lui envoyer un officier. Je ne puis vous dissimuler que je crains bien d'arriver lorsque Ratisbonne sera évacué. Je laisse ici l'adjudant-général Romeuf, au château,

et j'établis une ligne de correspondance. Il me fera passer les instructions de Votre Altesse. — Il me semble que la meilleure manœuvre à faire, était de déboucher par Ingolstadt; je penche plus pour l'opinion du général Pajol que pour celle du général de Wrède. Les Autrichiens n'attaqueraient pas depuis plusieurs jours le général Friant et le général Saint-Hilaire, s'ils n'avaient pas quelque plan : dans cet état de choses, je crois que ce qu'il y aurait de mieux à faire, serait de déboucher par Ingolstadt; et il serait facile d'y réunir promptement toute l'armée. Les divisions de grosse cavalerie sont en face des ponts de Wobourg et Neustadt. — Les chemins pour arriver à Ratisbonne sont détestables; il n'y en a qu'un seul qui débouche sur la ville, et qui n'est qu'un défilé dans les deux lieues qui la précèdent. J'aurai le temps de recevoir encore la réponse de Votre Altesse. En attendant, j'envoie votre ordre au général Saint-Hilaire, en lui prescrivant de tenir, le plus longtemps possible, la ville et les hauteurs qui l'environnent. Enfin ici, je suis, dans les deux suppositions, sur les derrières de l'armée qui se porterait sur Ratisbonne ou sur Augsbourg. Ensuite si Votre Altesse persiste dans l'exécution de ses ordres, je les exécuterai et n'en craindrai pas du tout le résultat. — J'observe que le général Friant, qui est à Neumarck, est plus près d'ici, que les troupes qui sont ici, ne le sont de Ratisbonne, surtout à cause de la nature des chemins. J'envoie à Votre Altesse les derniers rapports du général Friant et du colonel Méda. Je termine par supplier Votre Altesse de nous envoyer du pain. J'attends avec impatience la réponse de Votre Altesse. Enfin, dans l'hypothèse où l'ennemi déboucherait par plusieurs points, et

en grande force sur l'Iser, comme on l'annonce, je prie Votre Altesse de me faire connaître ce que je dois faire. — Il est impossible que l'armée soit réunie à Ratisbonne avant 48 heures; et avant cet espace de temps, elle peut être prête à déboucher par Ingolstadt, occupant tous les passages de l'Altmuhl. Votre Altesse se rappellera qu'en me réunissant à Ingolstadt, je me suis conformé aux dispositions qui m'avaient été prescrites. Dans le cas où les renseignemens sur les mouvemens de l'ennemi, seraient inexacts, je demande à pouvoir aller à Ratisbonne par la rive droite.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé maréchal duc d'Auerstaedt.

Lettres du major-général au maréchal Masséna.

Donawerth, le 15 avril 1809, à deux heures du matin.

A l'instant où j'allais partir pour Augsbourg, monsieur le duc, j'apprends que la ville de Ratisbonne est attaquée. Le duc d'Auerstaedt, qui s'en était un peu éloigné, marche, pour soutenir le général Saint-Hilaire, par la rive droite et par la rive gauche. Je fais placer la brigade Cohorn à Ingolstadt. J'ordonne au général Oudinot de se porter sur Aicha, parce qu'en cas d'événement, nous nous reploierons sur Ingolstadt. Vous, monsieur le maréchal, veillez bien à ce qui se passe devant vous; avec les deux divisions du duc de Dantziek, vous aurez 70,000 mille hommes, sans compter le général Vandamme et ses 13,000 Wurtembergeois, qui occupent Rhain et la ligne du Lech. Envoyez des officiers, pour savoir ce qui se passe de notre

côté. Ouvrez les lettres qui m'arrivent à Augsbourg, même celles que pourrait adresser l'Empereur. ALEXANDRE.

Le 15 avril 1809.

Vous voyez, monsieur le duc, que j'ai jugé indispensable d'aller voir l'état des choses, et de jaser avec M. le maréchal duc d'Auerstaedt, auquel j'ai donné rendez-vous à Neustadt. J'ai mis le général Oudinot en avant, de manière que de là il peut être utile à vous et à moi. Il me faut vingt-quatre heures pour aller et être de retour ici. J'espère que l'Empereur arrivera dans la journée.

P. S. Il y a telles circonstances où vous donneriez des ordres au général Oudinot. ALEXANDRE.

Le 15 avril 1809.

Le maréchal Lefebvre a mal entendu ses ordres; il évacue Munich en se portant sur Lansdhut. Envoyez vite à Landshut et Freysing, pour qu'il se reploie sur Augsbourg. J'avais ordonné à la division Oudinot de se porter sur Aicha; il faut au contraire vous resserrer, car l'ennemi va se porter sur Augsbourg. ALEXANDRE.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Louisbourg, le 16 avril 1809.

MON COUSIN,

Je reçois votre lettre par laquelle vous m'annoncez que vous faites partir le corps d'Oudinot pour Ratisbonne; vous ne me faites pas connaître ce qui nécessite une mesure si extraordinaire, qui affaiblit et dissémine mes troupes.

Je pense que si vous n'avez pas été porté à cette décision par des motifs extraordinaires, vous ordonnerez au général Oudinot d'arrêter son mouvement, et de se placer entre Ratisbonne et Augsbourg, afin d'être en mesure de se porter sur cette dernière place, si le cas l'exigeait. — Quant à l'ordre d'occuper Straubing par le général Wrède, je ne le comprends pas, parce que j'ignore pourquoi il l'a évacué. Quant à l'ordre d'occuper Landshut, je ne le trouve pas raisonnable. Le maréchal Lefebvre avait bien fait de concentrer ses forces à Munich; deux divisions sont plus fortes qu'une. Je ne comprends pas bien l'esprit de votre lettre du 13 au soir, et j'aurais préféré savoir mon armée concentrée entre Ingolstadt et Augsbourg, les Bavarois en première ligne, comme s'était placé le duc de Dantzick, jusqu'à ce que l'on sache ce que l'ennemi veut faire. Il me tarde d'avoir des nouvelles du duc d'Auerstaedt. — Il faut se conformer à mon instruction, qui est de rallier mon armée, et de l'avoir dans la main. Si l'ennemi devait déboucher par le Tyrol, et que l'on fût dans le cas de donner bataille à Augsbourg, sans que le général Oudinot y fût, ce serait un grand malheur; si, d'un autre côté, on était obligé d'abandonner Augsbourg, qui n'est pas encore en état de se défendre, et de livrer ainsi nos magasins d'Ulm, ce serait encore un grand malheur. — Tout était parfait, si le duc d'Auerstaedt eût été près d'Ingolstadt, le duc de Rivoli avec les Wurtembergeois et le corps d'Oudinot auprès d'Augsbourg. Puisque l'ennemi a attaqué, il faut savoir quel est son plan. Le principal est qu'Oudinot soit à Augsbourg avant l'ennemi, et qu'il ait les yeux bien ouverts. Quant au duc d'Auerstaedt, aux divisions Saint-Hilaire, Nansouty et Montbrun, l'instruc-

tion est pour eux, comme pour tout le monde : se concentrer entre Ratisbonne, Ingolstadt et Augsbourg; de sorte qu'il fallait faire juste le contraire de ce que vous avez fait. Il est possible que je parte d'ici aujourd'hui, de manière à arriver ce soir à Dillingen. Ecrivez-moi par cette route.

Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Masséna.

Stuttgard, le 16 avril 1809, quatre heures du matin.

MON COUSIN,

Je suis arrivé à Stuttgard. Je suppose que vous occupez la tête du pont de Landsberg par un détachement, et que vous faites faire des patrouilles sur votre extrême droite. J'ai appris qu'on avait envoyé le général Oudinot sur Ratisbonne; j'ai donné l'ordre qu'il arrêtât son mouvement, et se tînt à portée de vous, afin qu'il pût vous rejoindre avant l'ennemi, sur Augsbourg, et que si les Autrichiens tentaient quelque chose, votre corps, celui d'Oudinot, celui du général Vandamme et celui du duc de Dantzick, soient réunis. — Faites reconnaître une belle position qui est assez loin derrière Munich, celle de Dachau. J'attends de savoir ce que l'ennemi aura fait du côté de la Bohème. Il est à penser que les bataillons qui devaient venir d'Italie pour vous renforcer, en auront été empêchés par l'insurrection du Tyrol, et auront rétrogradé sur Trente. Ecrivez-moi par Dillingen, où il est possible que j'aille ce soir. — *P. S.* Mettez-vous en communication avec le général Oudinot.

Sur ce, je prie Dieu, etc. NAPOLÉON.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Augsbourg, 16 avril 1809, cinq heures du matin.

Je vous envoie, monsieur le maréchal, un ordre pour le général Oudinot; quand bien même l'ennemi marcherait sur Augsbourg, il se trouverait à Aicha en position de défendre le Lech. Quant à vous, occupez Augsbourg et la ligne. — Je pense que vous avez des coureurs sur Dachau; je vous prie de me le dire. ALEXANDRE.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Donawerth, le 17 avril 1809.

MON COUSIN,

J'arrive à Donawerth. J'aurais bien désiré vous y trouver; mais dans l'idée que j'allais à Augsbourg, vous étiez parti pour cette ville. J'ignore absolument où se trouve le duc d'Auerstaedt, et je vois que personne ne sait précisément où il est. Le général Vandamme m'assure que l'ennemi est *à Ratisbonne;* cela étant, il me semble que ma position est plus naturellement établie ici qu'à Augsbourg, Donawerth étant le quartier-général et le point de réunion des deux corps. *J'aurais désiré* qu'allant à Augsbourg, vous eussiez laissé ici Monthion. Rendez-vous le plus tôt possible ici. Il paraît que le duc de Dantzick s'est retiré sur Geisenfeld; il me semble qu'il se replie beaucoup sur sa gauche. NAPOLÉON.

Lettres de l'empereur Napoléon au maréchal Massena.

Donawerth, le 17 avril 1809.

Mon cousin,

Je reçois vos deux lettres des 15 et 16 avril. Je ne fais que d'arriver à Donawerth; il est possible qu'avant d'aller à Augsbourg, je me porte au corps du duc d'Auerstaedt. Tenez-vous toujours en mesure, avec quatre jours de pain, afin de pouvoir marcher, du moment que l'ennemi s'approchera un peu, et qu'on connaîtra bien ses dispositions.

Sur ce, je prie Dieu, etc. Napoléon.

Donawerth, le 17 avril 1809, une heure après midi.

Mon cousin,

Vous recevrez dans la nuit l'ordre de partir demain à trois heures du matin, avec votre corps et celui du général Oudinot. Le major-général fait dans ce moment vos instructions; mais vous devez de suite faire vos dispositions. Préparez-vous quatre jours de biscuit, quatre jours de pain, et organisez Augsbourg comme s'il devait être assiégé. Laissez-y un général, commandant les dépôts français des deux corps, les malades, un régiment badois, un hessois, quatre officiers du génie, deux commissaires des guerres, et quatre officiers d'artillerie. Deux compagnies d'artillerie qui sont ici, vont partir pour se rendre à Augsbourg. Toutes ces troupes occuperont la tête de pont et la ville. Faites fermer toutes les portes d'Augsbourg; que personne n'entre ni ne sorte, afin qu'on ignore désor-

mais votre mouvement; que les corps de cavalerie que vous avez, empêchent d'aller sur Munich. — Le général Moulin, que j'avais destiné au commandement d'Augsbourg, va s'y rendre; instruisez-le de ce qu'il a à faire. Cerné par toute l'armée ennemie, il faut qu'il s'y défende et s'y maintienne, jusqu'à ce que les pièces de siége soient arrivées, et la brèche faite. Donnez les derniers ordres pour que les fossés soient remplis d'eau. Tout ce qui arrivera à Augsbourg de Français isolés, de compagnies de marche, de bataillons de marche, accroîtra la garnison. Il ne devra sortir d'Augsbourg que des convois de pain, par suite des ordres que vous donnerez, et sous escorte; que les bagages, les embarras, femmes, etc., restent à Augsbourg. Le général qui commandera à Augsbourg, indépendamment que la communication sera libre par la rive droite du Lech, communiquera avec Ingolstadt par la rive gauche. — Votre marche est destinée pour se combiner avec celle de l'armée, prendre l'ennemi en flagrant délit, et détruire ses colonnes. Il faut donc que vous soyez léger, que vous n'ayez pas de queue, que le parc d'artillerie soit avec le corps d'armée, que deux heures après qu'il aura débouché, il n'y ait plus rien sur la route. Répondez-moi dans la nuit, et faites-moi connaître s'il y a suffisamment de munitions, vivres et approvisionnemens à Augsbourg; vous sentez que je parle dans le cas de siége. Mais s'il y a en munitions et approvisionnemens, de quoi tenir dix-huit à vingt-cinq jours, c'est tout ce qu'il faut. En partant, vous mettrez la place en état de siége; et dès ce moment, tout doit obéir au commandant. Tous les bagages qui se trouveront entre Ulm et Augsbourg, doivent être renfer-

més dans Augsbourg, de sorte que, lors même que les partis viendraient entre Ulm et Augsbourg, ils ne nous enlèvent rien. Quant aux voyageurs qui ne voudraient pas être renfermés dans Augsbourg, ils peuvent passer par Landsberg, quoique dans les cinq ou six premiers jours, il vaut mieux que rien ne passe. — Répandez le bruit que vous marchez partie en Tyrol, et partie sur Munich. Votre payeur peut vous suivre, pourvu que son argent soit attelé par ses chevaux. Quant aux dépôts de cavalerie et chevaux éclopés, on peut les tenir paître sur les remparts d'Augsbourg. Donnez déjà vos dispositions, pour qu'à quatre heures du matin, la queue de votre colonne ait dépassé Friedberg. Poussez de fortes reconnaissances sur Dachau, afin d'être assuré quand vous partirez, que l'infanterie ennemie n'est pas arrivée dans cette position. Faites en sorte que je reçoive cette nuit, l'état de situation de votre corps, en hommes, chevaux, cartouches d'infanterie et de canon. — Préparez tout; ne faites aucun éclat prématuré; et que ces dispositions ne soient connues du public que lorsque vous serez parti. — Je prie Dieu, etc.

NAPOLÉON.

Par ordre de l'empereur Napoléon, au général de Wrède.

Donawerth, le 17 avril 1809, à midi.

Sa Majesté étant arrivée elle-même sur la ligne de son armée, a ordonné au duc de Dantzick de réunir tout son corps sur votre avant-garde, et de manœuvrer entre l'Iser

et Neustadt, pour contenir la colonne ennemie, favoriser la réunion du duc d'Auerstaedt, qui a ordre de se rendre demain à Neustadt, afin que l'armée se trouve réunie entre Ingolstadt et Augsbourg.

Ecrivez au duc d'Auerstaedt qu'il a reçu l'ordre directement de l'Empereur, par un officier d'ordonnance parti à onze heures du matin, de se rendre avec tout son corps à Neustadt; que s'il n'avait pas reçu cet ordre, vous êtes autorisé par moi à lui en écrire, parce que l'ordre aurait pu être intercepté; que l'ordre de quitter Ratisbonne et de se rendre à Neustadt, doit être considéré comme un ordre de l'Empereur, signé de lui, et dont vous êtes chargé de transmettre le duplicata. Cela tient aux intentions de l'Empereur, qui veut avoir toute son armée dans la main.

Il est possible que le retour brusque du duc d'Auerstaedt, qui a avec lui plus de 60,000 hommes, joint avec le corps bavarois que vous commandez, vous mette à même d'écraser le corps ennemi qui a débouché par Landshut. Vous recevrez des ordres du duc de Dantzick; mais je vous écris directement, afin que vous manœuvriez en conséquence, indépendamment des autres corps bavarois.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Donawerth, le 17 avril 1809. à sept heures du soir.

L'Empereur vous a prévenu, monsieur le duc, que vous feriez un mouvement demain. L'intention de Sa Majesté est que vous partiez demain avant le jour, en vous dirigeant sur Aicha et sur Pfaffenhofen. De la cavalerie, quelque in-

fanterie la plus à portée, quelques pièces d'artillerie, pourront former l'avant-garde, et être rendues le soir à Pfaffenhofen. Tout ce que vous avez de vos troupes les plus éloignées, auront dans la journée dépassé Aicha, et vos six divisions d'infanterie se trouveront ainsi en échelons entre Aicha et Pfaffenhofen. Ordonnez que de fortes patrouilles de cavalerie se portent sur Dachau, pour avoir des nouvelles de l'ennemi, que l'on vous fera passer à Aicha. L'Empereur sera probablement à Ingolstadt. Il sera cependant nécessaire que vous lui envoyiez des nouvelles de l'ennemi, par la route d'Aicha à Rhain. Les Bavarois seront entre Pfeffenhausen et Bibourg. Nous nous y sommes battus hier avec l'ennemi, qui a débouché par Landshut et Freysing. Le duc d'Auerstaedt part à la pointe du jour de Ratisbonne, et se porte sur Neustadt. Ainsi notre armée sera réunie pour manœuvrer de concert, contre les corps ennemis qui ont débouché par Freysing et Landshut. Vous marcherez, monsieur le duc, immédiatement après votre avant-garde, afin de pouvoir manœuvrer suivant les circonstances. Emmenez vos pontonniers, vos sapenrs et vos outils, et qu'ils ne restent pas en arrière, comme d'ordinaire. L'Empereur n'a pas besoin de vous observer que dans cette marche, vous devez vous éclairer au loin sur votre droite, afin d'être prévenu à temps de tout ce qui se passe. Sa Majesté vous a écrit directement, pour vous faire connaître la garnison qui doit rester à Augsbourg, et pour les précautions à prendre pendant votre absence. Emmenez avec vous le plus de pain et de biscuit qu'il vous sera possible. Faites-moi connaître l'heure à laquelle vous pensez être de votre personne, rendu à Aicha, et le lieu où sera votre quartier-général.

Aussitôt que l'Empereur aura passé le Lech à Rhain, je vous dépêcherai un officier, qui rencontrera l'officier que vous aurez envoyé par cette direction, et le conduira à l'Empereur, s'il avait déjà passé. Sa Majesté pense qu'il faut rapporter à Augsbourg les pièces d'artillerie qui se trouvent dans la tête de pont de Landsberg.

ALEXANDRE.

Lettre du maréchal Lefebvre au maréchal Davout (1).

Vous saurez, mon cher maréchal, que je suis ici pour vous soutenir, et attirer à moi une partie des forces ennemies, si vous étiez attaqué. J'ai fait partir à cet effet une division à Siegenbourg et à Bibourg; deux autres sont toutes prêtes à suivre et à marcher sur le flanc gauche de l'ennemi, si vous étiez attaqué. Donnez-moi de vos nouvelles, et croyez qu'en bon voisin, je ferai tout mon possible pour vous renouveler l'assurance, etc.

Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Masséna.

Donawerth, le 18 avril 1809.

MON COUSIN,

Je reçois votre lettre; la division que vous avez à Landsberg et les quatre régimens de cavalerie légère, doivent tâcher de gagner Aicha, ou au moins faire ce qu'ils pour-

(1) Lettre écrite de Neustadt à Ratisbonne, enlevée dans la nuit du 18 au 19 par l'ennemi, et consignée dans l'ouvrage du général Stutterheim.

pourront sur la route d'Augsbourg à Aicha; mais il est indispensable que le général Oudinot, avec son corps et vos trois autres divisions, que vos cuirassiers et ce que vous avez d'autre cavalerie, couchent à Pfaffenhofen. Dans un seul mot vous allez comprendre ce dont il s'agit. Le prince Charles, avec toute son armée, a débouché hier de Landshut sur Ratisbonne; il avait trois corps d'armée, évalués à 80,000 hommes. Les Bavarois se sont battus toute la journée avec son avant-garde, entre Siegenbourg et le Danube. Cependant aujourd'hui 18, le duc d'Auerstaedt, qui a 60,000 hommes français, part de Ratisbonne, et se porte sur Neustadt; ainsi lui et les Bavarois agiront de concert contre le prince Charles. — Dans la journée de demain 19, tout ce qui sera arrivé à Pfaffenhofen de votre corps, auquel se joindront les Wurtembergeois, une division de cuirassiers et tout ce qu'on pourra, pourra agir, soit pour tomber sur les derrières du prince Charles, soit pour tomber sur la colonne de Freysing et de Maubourg, et enfin entrer en ligne. Tout porte donc à penser qu'entre le 18, le 19 et le 20, toutes les affaires d'Allemagne seront décidées. — Aujourd'hui 18, l'armée bavaroise peut encore continuer à se battre sans grand résultat, puisqu'ils cèdent toujours du terrain, ce qui harcèle et retarde d'autant la marche de l'armée ennemie. Le duc d'Auerstaedt est prévenu de tout, et le général Wrède lui envoie tous les prisonniers. Aujourd'hui, il est possible que l'on tire quelques coups de fusil; entre Ratisbonne et le lieu où était le prince Charles, il n'y avait encore que neuf lieues. — Ce n'est donc que le 19, qu'il peut y avoir quelque chose; et vous voyez actuellement d'un coup d'œil, que jamais circonstance ne voulut

qu'un mouvement soit plus actif et plus rapide que celui-ci. Sans doute que le duc d'Auerstaedt, qui a près de 60,000 hommes, peut, à la rigueur, se tirer honorablement de cette affaire; mais je regarde l'ennemi comme perdu, si Oudinot et vos trois divisions ont débouché avant le jour, et si dans cette circonstance importante, vous faites sentir à mes troupes ce qu'il faut qu'elles fassent. Envoyez des postes de cavalerie au loin. Il paraît que les Autrichiens ont à Munich et sur cette direction, un corps de 12,000 hommes. L'importance de votre mouvement est telle, qu'il est possible que je vienne moi-même joindre votre corps. Votre cavalerie, qui était à Dachau, peut en partir, se diriger et venir vous rejoindre à Pfaffenhofen. Quant au général qui est à Landsberg, il forme avec son corps notre arrière-garde, qui sera à six à sept lieues de distance. Cela peut être utile et n'a pas d'inconvénient. S'il le faut, il aura toujours rejoint le deuxième ou le troisième jour. Enfin les quatre régimens de cavalerie légère peuvent même, au plus tard après demain, avoir rejoint votre tête. Sur ce, etc.

Activité, activité, vitesse, je me recommande à vous.

NAPOLÉON.

Ingolstadt, le 19 avril 1809, à midi.

MON COUSIN,

Je reçois votre lettre de ce matin à six heures. Je suppose que vous aurez fait pousser les 4000 hommes que vous aviez devant vous, de manière qu'ils n'échappent pas. A Au et à Freysing il n'y a pas grand-chose; peut-être le reste du corps que vous avez battu, et qui en entier était de cinq régimens. Nos opérations se dessinent.

Voici le véritable état des choses : le prince Charles, avec toute son armée, était ce matin à une journée de Ratisbonne, et a sa ligne d'opérations sur Landshut. Le duc d'Auerstaedt, cette nuit et ce matin, a évacué Ratisbonne, pour se porter sur Neustadt, et se joindre avec les Bavarois. Je m'attendais donc aujourd'hui à une affaire; cependant il est midi, et le canon ne s'est pas encore fait entendre. — Vous voyez que par cette manœuvre, je refuse ma gauche, voulant avancer ma droite, que vous formez, et qui dès aujourd'hui commence à rentrer en jeu. Ce soir ou demain, on se battra peut-être à la gauche. Poussez le corps d'Oudinot sur Au *et* sur Freysing; poussez des postes sur Munich, pour savoir ce qu'il y a. Les habitans du pays étant pour nous, vous pouvez envoyer des estafettes partout. De Freysing et d'Au, selon les renseignemens que je recevrai aujourd'hui, *je vous dirigerai* sur Landshut; et alors le prince Charles se trouverait avoir perdu sa ligne d'opérations, sa protection, qui est l'Iser, et serait attaqué par sa gauche. Je vous dis de porter une division à Au, et pas toutes à Freysing, parce que si la gauche était engagée plus que je ne désire, la division qui sera à Au, *aura* fait une marche pour *aller au secours de la gauche*. Tout ceci doit s'éclaircir aujourd'hui, et les momens sont précieux.—Tenez le corps d'Oudinot disponible, et placez le vôtre *autour de Pfaffenhofen*, en plaçant vos quatre divisions sur ces trois directions, de Neustadt, Freysing et Au, afin que, selon les circonstances, une d'elles marche la première et dirige les colonnes sur les points où il faudra marcher. Ici tout est calcul d'heure. Du reste, 12 à 15,000 de cette canaille *que vous avez battue ce matin*, doivent être atta-

ques tête baissée par 6000 de nos gens. — Sur ce, je prie Dieu, etc.

Post scriptum dicté par Sa Majesté, au moment où elle montait à cheval :

« Au lieu de placer une division d'Oudinot à Au, ainsi » qu'il est dit dans le primata porté par mon officier d'or- » donnance, vous la porterez sur Neustadt, ce qui lui fera » gagner une marche pour soutenir la gauche. L'autre di- » vision, vous la placerez à Freysing, ainsi qu'il est dit plus » haut. »

Nota. Sa Majesté montant à cheval, a ordonné que ce duplicata non signé fût expédié à M. le duc de Rivoli, par le retour de l'aide-de-camp de M. le duc.—Le 19, à une heure après midi.

A M. Bourgoing, ministre plénipotentiaire à Dresde.

Ingolstadt, 19 avril 1809.

Monsieur Bourgoing,

Le ministre d'Autriche à Dresde doit être chassé sans délai; celui de Saxe à Vienne, rappelé, et la guerre déclarée. Le roi doit, je pense, quitter Dresde pour se rapprocher du Rhin. Je n'ai pas besoin de vous dire que tous mes palais de France sont à sa disposition. Toutefois, son absence de la capitale ne sera pas longue. Depuis deux jours que je suis arrivé à l'armée, tout est en mouvement. Il n'y a encore rien d'important. Avant sept ou huit jours, il se passera des événemens qui confondront l'orgueil et l'ingratitude de l'Autriche. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Napoléon.

Digitized by Google

Rapport du maréchal Masséna sur l'affaire de Landshut.

Landshut, le 21 avril 1809.

A mon arrivée à Freysing, je détachai toute ma cavalerie légère avec la division Claparède, pour se porter, dans la nuit même, sur Mosbourg. Le général Marulaz, commandant la cavalerie légère, trouva un escadron de cavalerie et 400 hommes d'infanterie placés sur la route de Freysing à Mosbourg, gardant le pont de l'Iser. Ce général, avec son audace ordinaire, les chargea avec le 23e, les culbuta et les fit prisonniers. Il empêcha par son impétuosité que le pont ne fût brûlé. Il marcha droit ensuite sur Landshut; il chassa ce qu'il trouva en route, et fit prisonnier un capitaine de hussards avec son détachement, et une compagnie de Croates, et se plaça à un quart de lieue de la ville de Landshut, qu'il fit reconnaître. Le général Claparède le suivait de près avec sa division. Un bataillon de tirailleurs fut détaché sur les hauteurs, la fusillade s'engagea; ce bataillon fut soutenu par la brigade du général Cohorn. J'étais arrivé, de ma personne, dans les faubourgs de Landshut, le 21 avant midi. C'est alors que je fis donner sur tous les points, et mon avant-garde de cavalerie entra dans la ville. L'ennemi évacua Landshut, et je le fis poursuivre, conjointement avec les troupes arrivées par la rive gauche. Les résultats de cette journée sont 500 prisonniers; nous avons eu quelques hommes blessés. L'ennemi a abandonné dans sa fuite beaucoup de bagages, des caissons pleins de munitions et une pièce de canon.

Le maréchal duc de Rivoli, Masséna.

Lettres du major-général au maréchal Masséna.

Landshut, le 22 avril 1809, trois heures du matin.

L'Empereur, monsieur le duc, ordonne que vous fassiez réunir entre Landshut et Ergolting, dans la plaine, trois de vos divisions avec leur artillerie et la division Espagne. Vous réunirez là les divisions les plus près d'ici. Il faudrait que la 1re division pût être réunie sur la rive gauche à six heures du matin, pour pouvoir partir sur-le-champ. L'intention de Sa Majesté est que vous vous mettiez en marche avec ces trois divisions, pour vous diriger sur Eckmühl, et cerner l'ennemi. L'Empereur marchera avec ces troupes. Votre 4e division se réunira à Landshut pour en garder la position, et appuyer au besoin le maréchal duc d'Istrie, qui est entre l'Inn et l'Iser, avec la division bavaroise et la cavalerie légère. ALEXANDRE.

Au château d'Eglofsheim, le 23 avril 1809.

L'intention de l'Empereur, monsieur le duc, est que vous vous dirigiez avec les trois divisions qui sont ici, sur Straubing. Vous vous emparerez du pont de bateaux que l'ennemi aurait pu y jeter. Vous pousserez des reconnaissances dans toutes les directions, pour arrêter, sur les deux rives du Danube, les bagages et les colonnes ennemies. Le maréchal duc d'Istrie a ordre de passer l'Inn aujourd'hui, avec la division Molitor et la division de Wrède, pour s'emparer de Braunau.

A la Chartreuse de Proill, le 23 avril 1809.

L'ennemi, monsieur le duc, a eu la sottise de défendre

les approches de la ville, sur laquelle il a été culbuté par des charges successives de notre cavalerie. Il a aussi fait la sottise ordinaire aux Autrichiens, de laisser 8000 hommes dans la place, qui ont tous été pris. Sa Majesté, monsieur le duc, désire que vous marchiez sur Passau, que vous en fassiez lever le siége, et que vous passiez l'Inn, si, comme tout porte à le penser, vous avez trouvé le pont de Straubing coupé, et que vous n'ayez plus l'espoir de faire du mal à l'ennemi. La division de Wrède et la réserve de cavalerie, aux ordres du duc d'Istrie, seront aux vôtres, du moment que vous arriverez sur l'Inn; et cela, pendant le temps que l'Empereur ne sera pas lui-même sur l'Inn. L'Empereur étant fatigué ce soir, ne s'occupera de vos instructions que demain, et vous aurez le temps de les recevoir avant que vous ne soyez sur l'Inn. ALEXANDRE.

Extrait du rapport du troisième corps.

19 avril. M. le maréchal duc d'Auerstaedt ayant reçu l'ordre de partir de Ratisbonne, pour venir à Abensberg, se réunir au reste de l'armée d'Allemagne, commandée par l'Empereur; toutes les dispositions furent faites pour assurer cette marche de flanc, que la présence de toute l'armée ennemie rendait très-délicate. Le corps marche sur quatre colonnes. — La 1re, composée de l'avant-garde, aux ordres du général Montbrun, partit d'Eglofsheim, se dirigea sur Luckpoint et Disling. — La 2e, composée des 3e et 2e divisions, partit de Veinting et se dirigea par.... — La 3e, composée de la 1re et 4e division, se dirigea par Unter, Hohengebraching, Peising et Zeingen. Enfin la

4e, composée des équipages, suivit la grande route de Ratisbonne à Abensberg. Les régimens de cavalerie légère, présens au corps d'armée, et la 2e division de grosse cavalerie, furent répartis à la gauche et à la droite des 2e et 3e colonnes, pour éclairer le pays où elles entraient, et les garder vers celui qu'elles venaient de quitter. Un bataillon du ..... d'infanterie ..... gardait le défilé d'Abach.

Les 1re et 3e divisions, formant avec les 1er et 2e de chasseurs, la tête des 2e et 3e colonnes, arrivèrent à Post-Saal, sur la grande route de Ratisbonne à Abensberg, sans avoir rencontré l'ennemi; les cuirassiers y arrivèrent également, mais la 4e division fut attaquée à la hauteur de Tengen; la 2e, retenue en arrière par les mauvais chemins, entra en ligne à la gauche de la 4e. Ces deux divisions réunies, non-seulement soutinrent l'effort de toute l'armée de l'archiduc Charles, et maintinrent la position sur laquelle elles s'étaient rapidement formées, malgré les attaques réitérées de l'ennemi; mais elles le chassèrent de celle qu'il avait prise, le repoussèrent à une lieue en avant de leur front, et couchèrent sur le champ de bataille. Le fruit de cette journée fut la réunion du 3e corps, avec le reste de l'armée d'Allemagne, et environ 2000 prisonniers de vingt-trois régimens autrichiens différens, contre lesquels les dix régimens des deux divisions françaises, avaient combattu. — L'avant-garde avait rencontré l'ennemi à Luckpoint, et l'avait poussé jusqu'à Disling. Elle se maintint dans cette position jusqu'au soir; mais dépourvue d'artillerie, et l'ennemi ayant, à la fin de la journée, établi dix-huit pièces en batterie contre elle, elle se retira à Peising sans être poursuivie.

20 avril. Les 1re et 3e divisions passent sous les ordres du duc de Montebello.

21. M. le maréchal, avec les deux divisions qui lui restaient, secondant à l'aile gauche, le mouvement que Sa Majesté faisait sur Landshut, attaqua l'avant-garde autrichienne à....., la chassa devant lui en appuyant constamment sa droite à la grosse Laber, et prolongeant sa gauche dans les montagnes situées à la rive gauche de cette rivière. Tous les villages et toutes les positions que l'ennemi voulut défendre, furent emportés à la baïonnette avec la plus grande bravoure. Vers midi, les deux divisions se trouvèrent en face de forces autrichiennes, très-supérieures en nombre. Elles étaient postées sur les hauteurs qui bordent la rive gauche du petit affluent de la Laber, lequel, descendant des montagnes par les villages d'Ober et de Nieder Leuchling, vient se jeter dans la Laber, au-dessus d'Eckmühl; elles occupaient même, avec une artillerie considérable, un plateau à la rive droite de cet affluent. Se fiant à sa supériorité, l'ennemi osa porter en avant des colonnes d'attaque qui, soutenues de l'artillerie du plateau, gravirent la pente boisée de la rive droite du ruisseau, sur laquelle les divisions commencèrent à se former. Une d'elles fut reçue à quinze pas, au sortir du bois, par l'artillerie, et forcée à la retraite. L'ennemi, toute la soirée, renouvela plusieurs fois ses attaques, et fit constamment du plateau, un feu d'artillerie terrible. Epuisé par ses propres efforts, et rebuté par la résistance opiniâtre des deux divisions, l'ennemi cessa le feu à dix heures du soir. Depuis une heure, les feux des bivacs de la ligne française étaient allumés, pour prouver à l'ennemi que l'on était résolu de

maintenir la position. — Cette affaire, dont on n'a point parlé, est une des plus chaudes de la guerre, et fait le plus grand honneur au 3e corps.

22. Le général Montbrun manœuvra toute la journée, tant pour se mettre en communication avec la 2e division, que l'ennemi menaçait, que pour défendre le défilé d'Abbach, vers lequel l'ennemi faisait des mouvemens. — Toute la matinée se passa à observer l'ennemi, qui, dans la nuit, avait apporté quelque changement à sa position de la veille, et semblait manœuvrer sur l'aile gauche de la 2e division. Tout l'intervalle compris entre notre aile droite et la Laber, avait été rempli par les Bavarois, sous les ordres du duc de Dantzick, en arrière desquels la 2e division de cuirassiers s'était postée. Vers midi, le canon, grondant sur la route de Landshut à Ratisbonne, annonce l'approche de l'aile droite de l'Empereur. M. le maréchal duc d'Auerstaedt ordonne sur-le-champ l'attaque. Dès les premiers coups de canon, l'ennemi évacua le plateau, d'où il avait tant canonné la veille. Le 10e régiment d'infanterie attaqua avec la plus grande vigueur le village d'Unter-Laïchling et le petit bois en arrière. En vain l'ennemi essaya, sur la droite, quelques charges de cavalerie; il fut constamment poussé, de position en position, jusqu'au-dessus du village d'Ober-Laïchling. A la nuit, il tenta une nouvelle charge, mais la fermeté des carrés du 33e déconcerta toutes ses mesures.

23. L'ennemi ayant effectué pendant la nuit sa retraite par Ratisbonne, laissa une garnison dans la ville, jeta beaucoup de cavalerie au dehors de la plaine, à la rive droite du Danube, et prit position sur les hauteurs de la gauche, à cheval sur la Regen. Il n'y a eu dans la matinée, en avant de

Ratisbonne, que des charges de cavalerie. La division Montbrun seconda celles de la cavalerie française, qui, arrivée par la grande route, avait pris l'avance sur l'infanterie, et rejeté l'ennemi dans Ratisbonne. Le soir, la ville fut prise d'assaut par les divisions du 3e corps, qui en avaient été momentanément détachées pour être aux ordres du duc de Montebello.....

Lettre du major-général à S. A. I. le prince Eugène.

Ratisbonne, le 24 avril 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Altesse impériale l'ordre du jour de l'armée d'Allemagne. L'Empereur, dans les journées des 21, 22 et 23, a battu et mis dans la déroute la plus complète, l'armée du prince Charles; il fuit dans la Bohème; le corps du duc d'Auerstaedt le poursuit. Le prince de Ponte-Corvo, avec l'armée saxonne, prend l'offensive. L'avant-garde de notre armée est sur l'Inn; bientôt nous aurons débordé Salzbourg, et l'Empereur s'avancera dans le cœur de la monarchie autrichienne. Sa Majesté pense que vous devez concentrer vos troupes, ne les point disséminer, et les conserver pour l'attaque. — Les troupes autrichiennes n'ont jamais été aussi mauvaises, elles ne tiennent pas; la moitié des soldats n'a jamais tiré. Partout où nos troupes ont marché, l'ennemi a été culbuté; quand il a voulu attaquer, il a toujours été repoussé par des forces inférieures. Enfin les troupes françaises sous vos ordres, ne peuvent qu'obtenir les plus grands succès, si, en suivant la maxime de l'Empereur, vous les réunissez toutes pour l'attaque. Sa Majesté se porte bien, et soutient comme

à l'ordinaire, le travail de la pensée et celui des fatigues physiques. ALEXANDRE.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Ratisbonne, le 25 avril 1809.

L'Empereur me charge du vous prévenir, monsieur le duc, que nous recevons la nouvelle qu'hier 24, la cavalerie légère du maréchal Bessières a été attaquée à Neumarkt, que la division bavaroise du général de Wrède a soutenu un engagement contre un corps de 25,000 hommes, et s'est reployée sur Wilsbiburg, où elle a pris position avec la division Molitor. Le duc de Montebello part demain de Landshut avec 25,000 hommes, pour battre et rosser d'importance cette colonne. Soit que vous ayez passé l'Inn à Passau, soit que vous soyez seulement à Wilshoffen, faites ce que vous pourrez pour manœuvrer cette colonne. Si vous avez passé l'Inn et que vous soyez maître de Scharding, vous pourriez avoir la facilité de prendre en flanc cette colonne, qui déboucherait de Braunau. Ce que je vous dis, monsieur le duc, ne doit être regardé que comme une supposition, et un avis subordonné à la position où vous vous trouvez; car nous ne savons pas ce que vous avez devant vous. L'Empereur sera demain à neuf heures du matin à Landshut. ALEXANDRE.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Landshut, le 26 avril 1809.

MON COUSIN,

Le bulletin, n'étant qu'une esquisse légère des événemens,

ne peut pas satisfaire l'amour-propre des officiers; il est donc nécessaire que vous fassiez un relevé des rapports des généraux, pour en faire un canevas, dans lequel on fera connaître les faits particuliers. Je vous envoie à cet effet, un rapport du duc de Dantzick. Proposez-moi également les récompenses à accorder à chaque corps, les avancemens et les distinctions demandés par les généraux.

Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Lettres du major-général au maréchal Masséna.

Landshut, le 27 avril 1809, à une heure du matin.

Je vous ai expédié, monsieur le duc, plusieurs officiers, et nous n'avons pas de vos nouvelles. L'Empereur est ici depuis hier au soir. Répondez-moi également par l'estafette; je vous envoie le double de ma dernière lettre. Le duc d'Istrie est à Neumarkt. Le maréchal duc de Montebello marche sur Mülldorf. La division Boudet se trouve à Straubing. Êtes-vous à Passau? Avez-vous passé l'Inn? Avez-vous des nouvelles de l'ennemi? Voilà ce qu'il est important de savoir. ALEXANDRE.

Burckhausen, le 28 avril 1809.

J'ai reçu, monsieur le duc, vos lettres du 27 et du 28; Sa Majesté en a pris lecture. Nous sommes occupés à réparer le pont de Burckhausen, qui ne sera prêt que demain vers midi. Je pense que Sa Majesté vous enverra des ordres dans la nuit. ALEXANDRE.

Burckhausen, le 28 avril 1809.

Le bulletin n'étant qu'une esquisse légère des événemens, Sa Majesté a jugé convenable, monsieur le maréchal, de m'autoriser à faire un relevé général des rapports de messieurs les maréchaux, qui fera connaître les faits particuliers, et d'après lequel je pourrai lui proposer les récompenses à accorder à chaque corps, les avancemens et les distinctions qui sont demandés. Il m'est parvenu quelques rapports partiels, mais cela est incomplet. Je désirerais, monsieur le maréchal, que vous m'envoyassiez directement la totalité de vos rapports, depuis le commencement de la campagne. Je serai alors à même de soumettre à l'Empereur la conduite de ceux qui se sont distingués, et de faire une relation détaillée des affaires. ALEXANDRE.

Le général Chambarlhiac à l'empereur Napoléon.

Passau, le 28 avril 1809, huit heures du soir.

J'ai l'honneur de prévenir Votre Majesté que M. le général autrichien Richter commande un corps de 8 à 9000 hommes, y compris un régiment de hussards, qui est au bivouac, à un quart de lieue en avant de Wegscheid. Ce général a fait arrêter trois messagers dans la nuit du 27 au 28; et, après avoir lu les ordres dont ils étaient porteurs, il les a remis ce matin en liberté, en leur disant qu'il apporterait lui-même à Passau la réponse à leur missive. Je vais en conséquence, remonter au fort de Passau avec M. le général-lieutenant de Montigny, en y ramenant les troupes qui

étaient en ville, et reprendre de suite la plus grande surveillance, nécessaire pour empêcher un coup de vive force contre la citadelle..... *Signé* CHAMBARLHIAC.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Burckhausen, le 29 avril 1809.

MON COUSIN,

Mon intention est de former dans le comté de Hanau, un corps d'observation qui sera commandé par le duc de Valmy, qui aura sous ses ordres les généraux de division Rivaud et Beaumont, le général de brigade Boyer, et deux autres généraux de brigade, que nommera le ministre de la guerre. Ce corps sera composé 1° de trois régimens provisoires de dragons, les plus en état des six qui se forment à Strasbourg, au choix du général Beaumont, qui partira avec ces trois régimens; 2° de quatre quatrièmes bataillons des 75e, 36e, 46e et 50e qui sont à Paris, et qui reçoivent l'ordre de se porter sur Mayence; 3° des demi-brigades provisoires de réserve, qui se réunissent à Mayence, à Metz et à Sedan, formant 8000 hommes; 4° de douze pièces d'artillerie, qui seront organisées à Mayence. Tout cela formera un corps de 14,000 hommes, qui portera le nom de corps d'observation de l'Elbe. Donnez des ordres directement pour ce qui fait partie de l'armée, c'est-à-dire pour les trois régimens provisoires de dragons, au général Beaumont. Si sa division était déjà partie, il se porterait sur Hanau avec ses trois meilleurs régimens; et les trois autres continueraient leur route sur Augsbourg, sous les ordres du général de brigade Picard. Pour les troupes qui sont

dans l'intérieur de la France, transmettez les ordres au ministre de la guerre. — Recommandez au duc de Valmy de porter, aussitôt que possible, son quartier-général à Hanau, d'y réunir ses troupes, et surtout de les faire donner ensemble, et de ne pas les éparpiller; enfin de faire grand bruit de la formation de son corps, et de répandre qu'il est fort de 50,000 hommes, avec lesquels il devra se porter partout où il serait nécessaire. NAPOLÉON.

Lettre du major-général au maréchal Lefebvre.

Burckhausen, le 29 avril 1809.

Sa Majesté pense, monsieur le maréchal, que vous serez aujourd'hui à Salzbourg, et que vous aurez de suite envoyé un détachement pour délivrer le fort de Kufstein, que les rebelles tiennent bloqué. Occupez-vous de faire désarmer les habitans du Tyrol; punissez sévèrement tout ce qui serait enclin à la révolte; envoyez de forts partis sur le chemin de Spithal en Carinthie, afin d'avoir des nouvelles d'Italie. Il est important que vous soyez éclairé à quinze ou dix-huit lieues sur cette route, parce que sans cette précaution, des colonnes ennemies venant d'Italie, pourraient se porter sur vous, avant que vous n'en fussiez instruit. Envoyez également des détachemens d'une force respectable du côté d'Inspruck, avec de l'artillerie. Publiez une proclamation qui fasse sentir aux Tyroliens leur égarement et les malheurs qui les menacent, s'ils continuent de prêter l'oreille aux suggestions de l'Autriche. — Dirigez le général de Wrède sur Strasswalchen, et que de là il pousse des recon-

naissances sur Lambach. Je vous préviens que l'intention de l'Empereur est d'occuper Salzbourg comme une place forte. Il faut la mettre en état de défense, et y former des magasins pour nourrir 3000 hommes pendant trois mois. L'Empereur voudrait que d'ici à huit jours, la citadelle fût à l'abri d'un coup de main, et armée au moins de douze pièces en batterie. ALEXANDRE.

Lettres du major-général au maréchal Masséna.

Burckhausen, le 30 avril 1809, à cinq heures du matin.

Vous trouverez ci-joint, monsieur le duc, la lettre que l'Empereur reçoit du général Chambarlhiac. Sa Majesté est étonnée que ce général ne se soit pas adressé directement à vous. Si le général autrichien Richter, dont il parle, est effectivement aussi près que le dit le général Chambarlhiac, et qu'une bonne division puisse l'atteindre pour le battre et le disperser, faites-le. Voilà deux jours que nous sommes arrêtés ici par la Salza. Cette rivière a tellement grossi, et le pont était si fort endommagé, que ce n'est qu'aujourd'hui que nous espérons pouvoir passer. — L'Empereur voudrait de vos nouvelles deux fois par jour, surtout que vous lui disiez ce que l'ennemi fait sur votre gauche et votre droite, et ce que vous avez devant vous. ALEXANDRE.

Burckhausen, le 30 avril 1809, à six heures du matin.

Le corps du duc de Montebello, monsieur le duc, finit de passer la Salza et se porte sur Lambach. L'intention de

l'Empereur est qu'avec votre corps d'armée, vous vous portiez sur Lintz, et que vous tâchiez de surprendre le pont. Le quartier-général sera demain matin à Braunau. Nous sommes maîtres de Salzbourg. Donnez-nous de vos nouvelles à Braunau.

ALEXANDRE.

Rapport sur les opérations du corps d'armée de Wurtemberg.

Le corps de Wurtemberg, composé d'une brigade d'infanterie légère, de deux de ligne et d'une division de cavalerie, ainsi que de 22 pièces d'artillerie, a reçu l'ordre le 20 d'avril de se porter en avant d'Abensberg. Il se trouvait, détaché dudit corps, le régiment des chevau-légers du Roi, qui fut mis aux ordres de M. le maréchal Bessières; celui de chasseurs du duc Louis, qui avait l'honneur de servir d'escorte à Sa Majesté l'Empereur et Roi; celui de chasseurs du roi, commandé par le général Lebrun.

Le général de Hugel quitta le 20 avec sa brigade, sa position près de Siegenburg, pour prendre part à l'attaque d'Abensberg. Vers deux heures après midi, les bataillons de chasseurs à pied du Roi et de Wolff arrivèrent en colonnes près d'Abensberg, et avancèrent vers le village de Bergeken, qui fut attaqué par l'ennemi avec une force tellement supérieure, que les Bavarois qui l'occupaient, se voyaient près d'être forcés à l'abandonner. Les deux bataillons se formèrent sous le feu de l'ennemi : le major de Stokmeyer, commandant le bataillon de chasseurs à pied du Roi, attaqua avec la plus grande vigueur, à la tête de son bataillon, la droite; et le colonel de Wolff, à la tête de son bataillon,

la baïonnette croisée, le centre. L'ennemi, quoique supérieur, vu l'énergie avec laquelle ces chefs conduisirent l'attaque, se vit obligé de céder, et fut repoussé de position en position, et suivi la baïonnette dans les reins, jusqu'à la nuit tombante. A la fin du jour, les bataillons de Neuffer et de Brusselle arrivèrent sur le champ de bataille, et finirent cette journée par une attaque sur Kupfelsbourg, qui fut exécutée avec beaucoup d'ordre. Le colonel de Wolff et le major Stokmeyer se sont particulièrement distingués. Le général de Hugel, qui était à la tête de ces deux bataillons, eut un cheval de blessé et perdit son aide-de-camp.

L'infanterie de ligne suivit tous les mouvemens de l'infanterie légère, mais n'eut point occasion de donner. Le régiment de chevau-légers du duc Henri, soutenait les mouvemens de l'infanterie légère; ce régiment eut quelques tués et quelques blessés par l'artillerie de l'ennemi. L'artillerie légère se comporta avec sang-froid, mit beaucoup de célérité dans ses manœuvres ; elle méprisa le feu de l'infanterie ennemie, dont elle a eu beaucoup de canonniers et chevaux blessés; elle contribua particulièrement au succès de cette journée.

M. le maréchal Bessières, sous les ordres duquel le régiment de chevau-légers du Roi, se trouvait à l'affaire du 20, fait les plus grands éloges du lieutenant de Blucher, déjà décoré de la Légion-d'Honneur, et a ordonné au général de Roeder de noter cet officier, tant pour la bravoure que l'intelligence, qu'il a développées sous ses ordres, dans les divers emplois qu'il a fait de lui.

Le 21, ce corps se mit en marche de Siegenburg, pour se porter vers Laudshut. L'avant-garde, conduite par le major Spizemberg, eut une rencontre avec des Uhlans, en avant de

Oberneuhausen, qui les suivit après les avoir chargés; il y eut à cette escarmouche quelques hommes de tués, de part et d'autre. Après la prise de Landshut, la brigade d'infanterie légère reçut l'ordre de Sa Majesté l'Empereur, de se porter sur Ebersbach, à cinq lieues de Landshut, pour faire un coup de main dans ce lieu qui, d'après des rapports, devait être occupé par les Autrichiens. Cette brigade parvint avec les plus grands efforts, après vingt-quatre heures de marche, à arriver le lendemain, 22, à quatre heures du matin dans ledit bourg. L'attaque se fit en deux colonnes; le bataillon des chasseurs à pied du Roi, à la tête, entra dans le bourg, et fit prisonnier un officier, 40 hussards du régiment de l'archiduc Ferdinand, qui occupaient ledit lieu. Après trois heures de repos, cette brigade d'infanterie légère fit l'avant-garde du corps, et se rendit sur le champ de bataille d'Eckmühl; à deux heures après midi, le bataillon de chasseurs du Roi attaqua le village de Buchausen, et avança en première ligne, avec le bataillon de Brusselle et de Wolff, et une partie du bataillon de Neuffer. Le bataillon de chasseurs du Roi, aux ordres du major de Stokmeyer, attaqua avec franchise le château d'Eckmühl, et contribua beaucoup à l'enlèvement de ce point important.

Le chasseur Seiffer prit un drapeau ennemi qu'il présenta à S. M. l'Empereur et Roi, qui, outre les dix napoléons d'or qu'il lui fit donner, lui promit la décoration de la Légion-d'Honneur. La brigade d'infanterie légère, sous les ordres du général Hugel, se battit toute la journée, et vit finir l'action avec sa munition. Le colonel de Brusselle s'est distingué ici comme en Silésie.

L'infanterie de ligne, à l'exception du 2e bataillon de

Camrer, se trouvait, par ordre de S. M. l'Empereur et Roi, sur différens points en arrière, et ne prit point part aux travaux de cette journée. Les deux batteries d'artillerie légère ont servi dans la bataille, comme il convient à de braves soldats. La cavalerie, qui prit part à la victoire de cette journée, se distingua partout où elle en a eu l'occasion. Le régiment du duc Henri, qui, à la fin du jour, poursuivait l'ennemi, eut l'occasion de charger plusieurs fois les Autrichiens; devant Ratisbonne, il eut encore l'occasion de se distingner.

Au quartier-général, Berach, ce 30 avril 1809, le chef d'état-major, colonel, chevalier, KERNER.

Lettres du prince Bernadotte au major-général.

Plaven, 30 avril 1809.

PRINCE,

L'officier que Votre Altesse a chargé de me remettre sa dépêche du 26 avril, m'a trouvé à Plaven, sur le point d'entrer en Bohême par Egra. Mon avant-garde était déjà sur la frontière de ce royaume en avant d'Adorf. — D'après les nouvelles instructions de Votre Altesse, je change ma direction, et je vais marcher sur Ratisbonne, passant par Hof, Vonsiedel, Kemnat, Amberg et Burg-Lengenfeld. Mes flanqueurs longeront la Naab, par Neuhaus, Welder, Nabnrg et Schwandorf. — Les avis que j'ai, font monter le corps de M. de Bellegarde à trente à quarante mille hommes; sa cavalerie était encore le 26 dans les environs de Schwarzenfels, et son infanterie à Neunburg. — L'armée saxonne n'a

point d'artillerie légère, et l'artillerie à pied qu'elle a, est extrêmement défectueuse. Je crois devoir observer à Votre Altesse, que la division hollandaise restée à Hambourg, a deux compagnies d'artillerie légère, parfaitement organisées; l'une d'elles pourrait être disponible pour l'armée d'Allemagne. J. Bernadotte.

Retz, le 6 mai 1809.

Prince,

J'ai reçu la lettre que Votre Altesse m'a écrite de Burckhausen, sous la date du 30 avril. Votre Altesse ne me parlant plus de rester entre Ratisbonne et la Bohème, je suis venu de Nabburg à Retz, et je me dispose à entrer en Bohème par Wadmünchen. — Le commandant du petit corps, laissé à Cham par le général Montbrun, me marque qu'avant hier, ses postes à Neumarkt et Waldmünchen, ont été attaqués et forcés de se replier sur Furth et Schontal. Il me marque aussi que les avant-postes autrichiens sur ce point, sont forts de deux bataillons et six escadrons, et qu'ils ont en outre quatre mille hommes campés à Klatau.—Votre Altesse m'avait autorisé à appeler à mon corps d'armée, la division Dupas; mais elle a reçu le même jour un ordre contraire. Depuis, Votre Altesse m'a annoncé que je trouverais, en marchant sur Ratisbonne, des troupes françaises et des renforts. Je n'ai cependant encore aucun avis que des troupes doivent se joindre à moi; et chaque jour, j'éprouve de plus en plus, combien il serait essentiel que l'armée saxonne fût appuyée et stimulée par l'exemple de troupes un peu plus aguerries qu'elles; cela me paraît indispensable, surtout étant destinée à opérer isolément, sur le flanc de la grande

armée. J'invite Votre Altesse à rappeler à l'attention de Sa Majesté, cet objet qui intéresse réellement le bien de son service, et de me dire si je dois compter ou non sur quelques renforts de troupes françaises. J. BERNADOTTE.

Au camp devant Lintz, le 28 mai 1809.

PRINCE,

M. Deveau vient de me remettre la lettre que Votre Altesse m'a écrite d'Ebersdorf, sous la date du 26 mai. — Votre Altesse a maintenant reçu ma dernière lettre, par laquelle je lui exposais l'impossibilité où je me trouve, d'attaquer l'ennemi. J'ai l'honneur de lui répéter que je croirais commettre une faute militaire très-grave, si je sortais de mes positions devant Lintz. L'ennemi est sur mon front et sur mes deux flancs, le long du Danube. Le général Kollowrath a reçu, depuis l'affaire du 17, des renforts de la Bohème, et il vient encore d'arriver à Zwettel, dix mille hommes détachés de l'armée du prince Charles. — Si je marche en avant, je ne puis pas répondre qu'une colonne ennemie ne pénètre, par la droite ou par la gauche, jusqu'au pont de Lintz. Votre Altesse peut vérifier ma position sur la carte. J'ai devant moi un pays hérissé de montagnes, où l'ennemi, retranché et barricadé, peut avec peu de monde, disputer long-temps le passage. Il faudrait donc, pour déboucher d'ici avec quelque espérance de succès, un corps plus nombreux que le mien, et surtout des troupes aguerries, et des généraux expérimentés pour diriger les diverses colonnes. — Les Saxons, je le répète, sont hors d'état d'agir isolément; et il n'y a aucun de leurs généraux, à qui j puisse confier une opération détachée. Je prie Votre Al-

tesse de mettre ma situation sous les yeux de l'Empereur. Il m'est impossible, pour le moment, de rien entreprendre d'offensif, sans compromettre le pont de Lintz, auquel je pense que Sa Majesté tient avant tout. Si j'avais huit à dix mille Français, je pourrais encore tenter quelque chose; sans garantir de grands succès, j'aurais du moins à compter sur l'énergie et sur l'expérience de ces troupes; mais, je le répète, avec les Saxons, je ne puis rien. Si l'ennemi vient à m'attaquer avec les forces qu'il a, de beaucoup supérieures aux miennes, je me regarderais comme fort heureux de pouvoir maintenir ma position. Dans tous les cas, Sa Majesté peut être certaine que je ferai mon devoir.

J. Bernadotte.

P. S. On a trompé Votre Altesse, quand on lui a dit que le général Kollowrath n'était pas devant moi ; il n'a pas cessé d'y être; il a aujourd'hui son quartier-général à Leonfelden, en arrière de ses camps d'Hirschlag et d'Helmansed. Il se lie avec les troupes qui sont à Haslach. Quant au général Jellachich, que Votre Altesse croit sur la rive gauche du Danube, il était ces jours derniers en Styrie, et a dû se retirer par le Buren.

Ordre de l'Empereur concernant la place de Passau.

Braunau, le 1er mai 1809.

Le point de dépôt principal de l'armée, est Passau. C'est là, où, en cas de retraite, mon intention est de passer l'Inn ; et c'est autour de Passau que j'ai le projet de constamment manœuvrer, en cas d'un mouvement rétrograde de l'armée.— Braunau, Scharding, Burckhausen, sont pour moi des points

indifférens. Mon intention est de laisser constamment à Passau, au moins 10,000 hommes de garnison. Passau doit donc être le centre de toutes mes munitions de guerre, magasins de réserve, et de tous mes hôpitaux.—Communiquez la copie de cette dépêche au général d'artillerie, au général du génie et à l'intendant de l'armée, pour que chacun s'y conforme dans les détails de son service.

Génie.

Passau a un fort sur la rive gauche du Danube, à l'abri d'un coup de main; il faut qu'il soit constamment approvisionné pour 1000 hommes pendant quatre mois. — Passau est un isthme de 400 toises, ayant ancienne enceinte, fossé et contrescarpe. Il est nécessaire que cette enceinte soit armée, le fossé nettoyé, et une demi-lune établie devant la porte, qui flanque toute l'enceinte. Par ce moyen cette place sera à l'abri d'un coup de main, même avec une petite garnison. — Mais cette enceinte est dominée par une hauteur, sur laquelle il sera établi un fort revêtu en bois, comme l'est celui de Praga: mais en attendant il aura toute la force d'un ouvrage de campagne. Enfin, lorsque ces premiers ouvrages seront avancés, on fera sur la rive gauche du Danube, un ouvrage qui augmentera la solidité et la force de ce fort. L'on prendra tous les moyens pour remplir les trois buts suivans: — 1° Se rendre maître absolu du cours de l'Inn et de celui du Danube, de manière que rien ne puisse passer sans être coulé bas; — 2° Etre maître du pont du Danube, et pouvoir manœuvrer sur les deux rives, sans que l'ennemi puisse l'empêcher; — 3° Etre maître du pont de l'Inn, de manière à pouvoir manœuvrer sur les deux rives, sans que l'ennemi

puisse l'empêcher. Comme il n'y a point de temps à perdre en discussion, vous ferez connaître au général du génie, que je lui donne plein pouvoir pour commencer les travaux, en remplissant ces différens buts.

Comme je suis dans l'intention de laisser une garnison à Passau, il y aura suffisamment d'hommes pour sa défense. La place sera inattaquable, parce que l'ennemi devra ouvrir la tranchée contre l'ouvrage en terre situé favorablement, avant d'approcher l'enceinte de la place. On déblaiera le pourtour de la ville, sur le côté qui fait face à l'Inn, et sur celui qui fait face au Danube, et l'on cherchera à placer des pièces sur l'enceinte, et là où cela pourrait être favorable à la défense de la place. — On établira sur la rive droite de l'Inn un camp retranché et un réduit, de manière que le pont soit à l'abri de toute attaque, et que 2000 hommes puissent le défendre contre 20,000, et de manière aussi que douze à quinze mille hommes puissent y trouver refuge et s'y battre avec avantage.

Ordonnez au général du génie qu'il y ait deux compagnies de sapeurs. Le général Chambarlhiac sera chargé en chef de conduire ces travaux. Il faut qu'il ait suffisamment d'officiers du génie, pour travailler à tous les ouvrages à la fois.—Qu'il donne au général Chambarlhiac l'argent nécessaire pour les travaux. Comme je laisse là 10,000 hommes de garnison, ils pourront fournir 5000 travailleurs par jour, indépendamment de 5000 paysans. — On reconnaîtra bien les routes qui arrivent à Passau, et particulièrement celle de la rive droite du Danube, qui le descend sans passer à Scharding, et qui remonte du côté de Straubing; de manière que si l'ennemi était maître de l'Inn, on pût se retirer sans lui prêter le flanc.

Artillerie.

Le travail de l'artillerie pour Passau, doit être considéré sous deux points de vue : comme devant contribuer à la défense de la place, et comme dépôt de l'armée. — Comme contribuant à la défense de la place, on fera venir toute l'artillerie prise à l'ennemi sur le champ de bataille de Ratisbonne; les douze pièces du pont de Rhain, dont j'ai ordonné que six fussent à Scharding; enfin, on fera venir des pièces de vingt-quatre et des obusiers, soit d'Augsbourg, Wurtzbourg et du haut Palatinat; mais il faut que l'artillerie soit en grande quantité; l'isthme ayant 400 toises, le pourtour autour de la rivière, les ouvrages, tout cela doit demander l'emploi au moins de cent pièces de canon. — On y placera un colonel d'artillerie, deux officiers en résidence, deux compagnies d'artillerie, une escouade d'ouvriers, une d'artificiers et en outre, trois compagnies d'artillerie bavaroise. — Comme dépôt de l'armée, c'est là que doivent être les armes de rechange, les ateliers d'armuriers, les cartouches de canon, et d'infanterie qui doivent être en première ligne. On fera venir d'Ulm et d'Augsbourg, les munitions qui s'y trouvent, sauf à remplacer à Augsbourg les munitions qui doivent être en deuxième ligne. On observera que tout le pays entre Vienne et Passau, peut être franchi en peu de jours, que Passau n'est qu'à quatre-vingts lieues de Vienne, que l'on peut faire en dix jours; il n'y aura plus aucun transport d'artillerie sur Burckhausen, Braunau ou Scharding; que tout doit être à Passau et à Augsbourg.

Intendant-général.

Le service de l'intendant-général se considère également

sous deux points de vue : pour la défense de Passau, il faut des magasins en biscuit, farine et eau-de-vie pour 10,000 hommes, pendant quarante jours, des hôpitaux pour 3000 malades, et enfin tous les dépôts de l'armée. — On maintiendra toujours comme magasin de réserve, un million de rations de biscuit, deux millions de rations de farine, et de l'eau-de-vie en proportion, deux cent mille rations d'avoine, de manière à avoir pour toute l'armée pendant trente jours; et que 150,000 hommes puissent manœuvrer autour pendant quinze jours. Un événement peut me forcer à évacuer Vienne; mon intention est de manœuvrer autour de Passau. — Le dépôt général de la cavalerie sera établi le long de l'Inn et du Danube; Passau sera le quartier-général; c'est là où seront les selles, brides, pour remonter la cavalerie. — Vous ferez comprendre aux trois chefs d'administration, combien le point que je leur donne, est favorable pour le transport et les arrivages; au commandant du génie, combien ce point lui est favorable, puisqu'il a à sa disposition les bois de l'Inn et du Danube. — Mon intention est que sur les 840 marins du bataillon qui est en marche, 240 restent à Passau pour activer les travaux; et que l'on fasse dans le pays des réquisitions d'ouvriers; enfin que l'on n'épargne rien pour activer les travaux.

Marins.

A la position de Passau est aussi attachée la navigation du Danube. Le bataillon de marins qui est à la hauteur d'Augsbourg, se dirigera sur Passau. Vous donnerez l'ordre au général du génie, sous les ordres de qui il sera, de faire faire, en s'entendant avec les ingénieurs de la marine, et le capitaine Basté, six barques bastinguées et armées, pour être

maître du Danube. On achètera pour mon compte, des barques pour le double objet de transporter des troupes, et de construire des ponts sur le Danube et sur l'Inn. On aura soin d'enrôler des pilotes, que l'on conservera en les payant bien.

NAPOLÉON.

Lettre de Napoléon au major-général.

Le 1er mai 1809.

MON COUSIN,

Donnez l'ordre qu'il soit formé à Braunau un dépôt de cavalerie et un d'infanterie, et que tous les hommes fatigués des deux armes y soient laissés. Mettez à la tête du dépôt de cavalerie, un officier de cavalerie. Donnez l'ordre que tous les petits dépôts formés entre l'Iser et le Danube soient réunis à Landshut; et que ceux formés entre l'Iser et l'Inn, soient laissés à Braunau. NAPOLÉON.

Lettres du major-général au maréchal Masséna.

Braunau, le 1er mai 1809, deux heures après midi.

Le quartier-général, monsieur le duc, sera ce soir à Ried, et vraisemblablement demain à Lambach. — L'intention de l'Empereur est que vous vous portiez en toute diligence sur Lintz; emparez-vous d'un pont sur la Traun, et s'il est possible d'un pont sur le Danube, que vous feriez raccommoder, en faisant travailler de suite à une tête de pont. Une division du duc d'Auerstaedt sera demain à Passau; le 3 tout son corps y sera réuni. Le duc de Dantzick occupe Salzbourg.

Si l'ennemi veut défendre la Traun, il prendra la position d'Ebersberg qui est à son avantage; mais il en sera chassé, parce que l'Empereur fera passer cette rivière à Lambach, où la position est à l'avantage de la rive gauche. Ayez soin, monsieur le duc, d'envoyer des partis sur Wels, afin d'opérer notre jonction. Nous avons trouvé à Braunau des magasins assez considérables; vous en trouverez de même à Lintz et à Wels. L'armée de l'archidue Charles s'est toute jetée en Bohème, et se dirige sur Budweiss; mais elle ne peut pas arriver vis-à-vis Lintz, avant le 7 mai; ce qui porte à penser que le prince Charles cherchera à faire sa réunion sur Krems. Vous n'aurez sûrement pas manqué de faire réunir et prendre à Passau le plus de bateaux que vous aurez pu, tant pour porter des subsistances, que pour pouvoir jeter un pont. ALEXANDRE.

Braunau, le 1er mai 1809, deux heures après midi.

Je vous renvoie, monsieur le duc de Rivoli, le duplicata de la lettre que je vous ai écrite il y a deux heures. Rappelez à vous la division Boudet, afin de marcher sur Lintz avec toutes vos forces. Une division du duc d'Auerstaedt doit être demain sur Passau. ALEXANDRE.

Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Masséna.

Wels, le 3 mai 1809, deux heures après midi.

MON COUSIN,

Je vous envoie un aide-de-camp, pour savoir ce qui s'est passé, et avoir des renseignemens sur l'ennemi. Je désire

qu'il soit de retour dans la nuit, afin que je puisse arrêter mon opération de demain. Donnez-lui tous les renseignemens et avis que vous aurez, et les lettres saisies à la poste, pour connaître les informations qu'elles donnent. Sur ce, etc.

NAPOLÉON.

Lettres du major-général au maréchal Masséna.

Wels, le 3 mai 1809, trois heures après midi.

L'Empereur attend à chaque instant, monsieur le duc, des détails sur l'affaire d'hier. Il est indispensable que vous poursuiviez l'ennemi vigoureusement sur Ens, où l'Empereur espère que votre avant-garde sera ce soir, pour y déposter l'ennemi et y rétablir le pont. Le duc de Montebello est en marche sur Steyer, où son avant-garde sera ce soir. Le duc d'Auerstaedt doit être aujourd'hui 3, avec tout son corps, à Passau; demain il se portera sur Lintz. — Envoyez prendre les lettres à la poste, et prenez tous les moyens pour avoir des nouvelles certaines des mouvemens de l'ennemi. Faites-nous connaître quels sont les moyens de réparer le pont de Lintz, et envoyez-nous les députés de la province.

ALEXANDRE.

Ens, le 4 mai 1809.

Aussitôt que le pont de bateaux sera jeté sur l'Ens, monsieur le duc, le maréchal Bessières a l'ordre de faire passer la rivière à sa cavalerie légère et à la division Espagne. Vous donnerez l'ordre à la division Oudinot, de suivre le mouvement de la cavalerie, et de passer le pont; et vous prescrirez au général Oudinot de prendre les ordres de

M. le maréchal Bessières, pour le soutenir dans sa marche, et de prendre position où il lui ordonnera. — L'Empereur, monsieur le duc, passera demain la revue de la division Saint-Cyr et de la division Molitor. Ordonnez que chacun des régimens qui les composent, prépare le travail des nominations à tous les emplois vacans. ALEXANDRE.

Rapport sur les différentes affaires qu'a eues la 2e division bavaroise sous les ordres du lieutenant-général baron de Wrède, depuis le commencement des hostilités.

Le 16 avril, les postes les plus avancés sur la route de Rottenburg et de Pfeffenhausen, furent vivement attaqués l'après-midi, à la même heure où le général Deroy a fait son mouvement rétrograde sur Landshut. L'ennemi avait envoyé de forts détachemens par la route de Mosburg à Pfeffenhausen, ainsi que par Menkofen et Au, pour tomber sur les derrières du général Deroy, et lui couper la retraite.

Le 17 avril, à peine l'arrière-garde de la 3e division eut-elle dépassé, au point du jour, les postes avancés de la 2e division, que l'ennemi s'avança de vive force vers Schwambach, et attaqua la cavalerie du lieutenant-général de Wrède, qui était placée en échelons sur la route de Siegenburg. Il y eut des engagemens très-sérieux de cavalerie; le 2e et le 3e de chevau-légers chargèrent chacun à leur tour, et le résultat fut que l'ennemi a été repoussé, et qu'il a été pris 62 uhlans. — La division reçut du maréchal duc de Dantzick, dans la journée, l'ordre de se retirer pendant la nuit sur Vohburg. Le pont sur l'Abens, près Siegenburg,

fut détruit, et le mouvement rétrograde commencé, lorsqu'un courrier de S. M. l'Empereur apporta, près de Neustadt, au lieutenant-général commandant, l'ordre d'aller reprendre position derrière l'Abens; ce qui fut exécuté dans la journée du 18.

Le 18 avril, le général se mit à la tête de sa cavalerie, des tirailleurs du 12e de ligne, et de la batterie légère du capitaine Caspers; il rencontra l'ennemi qui, dans l'entre-temps, avait réparé et passé le pont de l'Abens, près Siegenburg, sur la hauteur de Mulhausen. Le général le fit vigoureusement attaquer par les tirailleurs, et le fit mitrailler par sa batterie légère; de manière que l'ennemi abandonna subitement la rive gauche, et se retira à Siegenburg. Après s'être rendu maître du pont, le général commandant s'établit à Biburg, et fit filer toute la division, qui n'eut dans cette action que 5 blessés, tandis que les Autrichiens ont laissé beaucoup de morts sur le champ de bataille. — Dans la nuit l'ennemi fit des mouvemens vers Abensberg, et attaqua à différentes reprises cette ville; mais il fut chaque fois repoussé par le premier lieutenant Stingel, commandant les tirailleurs du 3e de ligne.

Le 19, l'ennemi fit de grands mouvemens sur toute la ligne, devant le front de la division, et le long de la rive droite de l'Abens. Il s'engagea une forte canonnade, et lorsque le général-commandant se fut aperçu que l'ennemi portait de grandes forces devant Abensberg, où la 1re et la 3e division avaient filé, il crut à propos de passer l'Abens près Biburg, pour attirer davantage à lui l'attention de l'ennemi. La canonnade devint de plus en plus vive; mais l'ennemi ne put pas plus être délogé de sa position, qu'il ne lui fut

possible de faire taire le feu de la division. Cette canonnade se prolongea tard dans la nuit, et toutes les troupes sans exception, la soutinrent avec beaucoup de sang-froid. — Le 6e régiment de ligne, que le duc de Dantzick avait pris avec lui pour soutenir l'attaque qu'il a faite près d'Abensberg, avec les 1re et 3e divisions, a eu l'avantage de prendre un canon à l'ennemi.

Le 20, jour heureux et remarquable, où S. M. l'Empereur et Roi rejoignit son armée, et résolut, dans son bivouac près d'Abensberg, d'attaquer le même jour l'ennemi! le lieutenant-général commandant la division fut appelé auprès de Sa Majesté qui lui donna l'ordre d'établir un pont sur l'Abens, de passer cette rivière, d'attaquer le centre de l'ennemi, de le rompre, et de manœuvrer sur la droite de sa gauche. — Cet ordre de l'Empereur fut exécuté à deux heures après midi; la ligne de l'ennemi qui faisait une forte résistance, a été rompue, puis chassée de l'un à l'autre bois et de l'une à l'autre hauteur; enfin la division s'avança tellement sur ses derrières, que, malgré ses forces, il a été obligé de faire un mouvement rétrograde, mouvement qu'il n'aurait pu effectuer, si, contre toute attente, le général Vandamme n'eût fait arrêter la première brigade de la division, et si les munitions n'avaient pas manqué pendant quelque temps. — Les Autrichiens, après avoir éprouvé une perte très-considérable par le feu meurtrier de l'artillerie bavaroise, qui les prenait toujours en flanc, et qu'il leur fut fait 500 prisonniers, se retirèrent précipitamment derrière Schwambach vers Pfeffenhausen. — A peine arrivé à Schwambach, le lieutenant-général commandant reçut l'ordre de S. M. l'Empereur, de pousser les Autrichiens

jusqu'à Pfeffenhausen, et de s'emparer de ce bourg. L'ennemi, ayant pris poste derrière Schwambach, sur les hauteurs dans le bois, le général choisit le 6e bataillon léger et le 2e du 7e de ligne pour l'attaquer et le chasser. L'ennemi fit un feu très-vif; mais il lui fut répondu par un feu de bataillon; et se voyant attaqué à la baïonnette, il céda et se retira de hauteurs en hauteurs, pour opposer encore de la résistance; mais il fut chassé de partout, et toujours avec de grandes pertes. — A une lieue de Pfeffenhausen, le général-commandant laissa le 2e bataillon du 7e de ligne en réserve, se mit à la tête du 6e léger, avança près de Pfeffenhausen, attaqua au pas de charge l'ennemi, qui était occupé à brûler le pont, et entra pêle-mêle avec lui dans le bourg; lui fit quelques centaines de prisonniers, parmi lesquels s'est trouvé l'aide-de-camp du général autrichien Bianchi; et prit une quantité de chariots de munitions et de bagages.

Le 21, au point du jour, le général reçut l'ordre de marcher sur Landshut, ce qu'il effectua sur-le-champ. N'ayant plus trouvé que des petits postes ennemis dans les défilés, il déboucha à Aldorf, vers les neuf heures du matin. — L'ennemi se trouvait avec beaucoup de cavalerie dans la plaine entre ce village et Landshut; mais aussitôt que le général-commandant l'eut fait canonner par sa batterie légère, il le vit fuir devant les colonnes françaises qui débouchaient des routes de Rottenburg et d'Au, dans le plus grand désordre vers Landshut, abandonnant son artillerie et ses bagages. La division lui prit onze pièces de canon, et une grande quantité de munitions et d'équipages. — Le lieutenant-général se porta de suite en avant, avec une division du 3e de chevau-légers, mais il ne put entrer en ville que lorsque,

par la bravoure incomparable d'un régiment français, l'ennemi en fut chassé et le pont sauvé. C'est alors qu'avec cette division de cavalerie, il gagna les hauteurs derrière Landshut, afin d'appuyer l'attaque des braves régimens français, qui, sous les ordres du duc d'Istrie, culbutaient l'ennemi, et le repoussaient vers Geisenhausen. Le général mit à la disposition de M. le maréchal, cette division de chevau-légers pour poursuivre l'ennemi, et se rendit de sa personne auprès de l'Empereur pour prendre ses ordres.

Le 22, Sa Majesté lui ordonna de marcher au point du jour sur Geisenhausen, afin d'appuyer le mouvement du duc d'Istrie, et jeter l'ennemi le plus loin possible, vers l'Inn. — La division arriva le même jour près de Neumarkt, et resta au bivouac derrière la Rott.—Le général comte de Preysing fut détaché avec six escadrons de chevau-légers, par Mosburg sur Munich, pour en chasser l'ennemi, s'il était possible.

Le 23, sur la demande du maréchal duc d'Istrie, le 6e bataillon léger fut détaché à Rohrbach, sur la route de Neuoetting, pour appuyer les avant-postes de deux régimens de chasseurs français. Vers le soir, ces avant-postes furent vivement attaqués par l'ennemi et repoussés vers Stotten; le 6e bataillon léger, qui s'est bien conduit, a éprouvé une perte de quarante hommes, tant tués que blessés ou pris. Aussitôt que le général-commandant eut reçu le rapport de cet engagement, il fit avancer le 13e de ligne sur les hauteurs en avant de Neumarkt, pour y bivouaquer; et le général comte Minucci s'y rendit lui-même. — Le duc d'Istrie retira les avant-postes des chasseurs français, der-

rière Sottten, et le gros de ses régimens en avant du bivouac du 13e de ligne.

Le 24, vers sept heures du matin, les avant-postes ennemis attaquèrent les nôtres, et commencèrent à tirailler vivement. Le général monta à cheval avec le duc d'Istrie, fit marcher le 6e bataillon léger dans le bois, à la gauche du 2e bataillon du 13e de ligne, envoya la demi-batterie légère sur la grande route, au général Minucci, et plaça l'autre demi-batterie à la droite du 6e bataillon léger. — La nuit d'auparavant, le général comte de Preysing, n'ayant pu pénétrer jusqu'à Munich, avait rejoint la division, et occupait les villages derrière Neumarckt, avec sa cavalerie; seulement la division de chevau-légers du major Hascher, observait la route d'Eggenfeld, où elle avait pris deux jours auparavant, cent bœufs à l'ennemi. — Après les huit heures du matin, l'ennemi déploya trois fortes colonnes, mit plusieurs pièces de canon en batterie, et appuya son attaque avec 3000 chevaux. Le général-commandant, après avoir pris les ordres du maréchal duc d'Istrie, fit monter le 3e de ligne sur les hauteurs, et peu de temps après, toute la brigade du général comte Beckers, ainsi que neuf pièces de canon de renfort. — L'attaque devint générale, et tous les efforts de l'ennemi pour repousser la division, furent vains; mais ayant déployé de nouvelles forces, et mis au moins trente-six mille hommes en bataille, le maréchal duc d'Istrie qui, pendant le combat, avait eu la précaution de faire avancer sur la hauteur, un régiment français de la division Molitor, crut lui-même qu'il était nécessaire d'abandonner le champ de bataille à l'ennemi. — Le mouvement rétrograde fut donc commencé à midi et demi, et

exécuté dans le plus grand ordre; et cet ordre n'a été qu'un moment interrompu, lorsque la cavalerie et l'infanterie arrivèrent en même temps sur le pont de la Rott, pour passer cette rivière; ce fut là que la perte devint plus considérable, l'ennemi suivant de très-près, et chaque balle atteignant son homme. La division se retira à Aich, et le corps du général Molitor fit l'arrière-garde, avec le plus grand sang-froid et dans le plus grand ordre. — La division comptait en ce jour, cinquante-sept bas-officiers et 591 soldats, tant tués que blessés, près de 200 égarés ou pris, trente-huit officiers tués ou blessés. Trois officiers ont été faits prisonniers; mais par contre, elle a pris à l'ennemi sept officiers et 400 hommes; et un bien plus grand nombre est resté tué ou blessé sur le champ de bataille.

Le 25, la division bivonaqua le soir près de Vilsbibourg, et y resta toute la journée. — Le 26, elle avança par Neumarkt vers Rohrbach, où elle reprit l'avant-garde, après avoir établi le pont sur la Rohr, et marcha sur Mülldorf, où elle arriva à huit heures du soir. Son avant-garde prit dans cette ville deux hussards de Kienmer. L'ennemi avait brûlé plusieurs arches du pont de l'Inn; le général-commandant, reconnaissant ce pont, les piquets de l'ennemi tirèrent vivement sur lui, et blessèrent son officier du génie, le premier lieutenant Hazzi. Le général fit venir aussitôt deux pelotons de tirailleurs du 6e léger qui, après quelques décharges, mirent les piquets de l'ennemi en fuite. Aussitôt le pont fut rétabli.

Le 28, à six heures du matin, l'avant-garde de la division passa, et s'établit sur la rive droite de l'Inn. — L'Em-

pereur arriva à Mülldorf à quatre heures après midi, reconnut les environs de la rive droite et le pont. Le général-commandant, qui avait l'honneur d'accompagner Sa Majesté, en reçut l'ordre de marcher sur le champ avec toute la division sur Wald, pour y passer l'Alza, et se diriger de là sur Tittmaning, et de passer la Salza près de cette ville où à Lauffen. — La division arriva à minuit à Garching, vis-à-vis de Wald, mais elle ne put y passer l'Alza, parce qu'il n'y avait aucun moyen d'établir un pont. Elle continua donc sa marche sur Trosburg, où elle arriva à six heures du matin, chassa l'ennemi de la rive droite, y fit rétablir le pont, le passa à huit heures, et se dirigea par des chemins de traverse sur Tittmaning, où elle entra à une heure, et où elle trouva des magasins assez considérables. — Le général-commandant, ayant appris là que l'ennemi occupait encore Lauffen, envoya un escadron du 3e de chevau-légers pour le reconnaître. Celui-ci le trouva à Friedling, le chargea et lui prit vingt et un hommes de chevau-légers d'Orelli et vingt et un chevaux. Sur le rapport qui en fut fait au général-commandant, le général comte de Preysing reçut l'ordre de soutenir avec quatre escadrons ledit capitaine, et de chasser encore dans la journée, l'ennemi de Lauffen. Le comte de Preysing s'acquitta parfaitement de cette commission. Ayant repoussé l'ennemi dans Lauffen, celui-ci en ferma les portes; mais il les fit enfoncer, et prit possession de la ville; cependant il arriva trop tard pour sauver le pont, que l'ennemi brûla tout entier. — Dans la nuit, le général-commandant ayant reçu l'ordre de S. A. le major-général, par lequel elle l'informait que S. M. l'Empereur le laissait maître de prendre dans la journée, la

direction qu'il jugerait la plus convenable avec sa division.

Le 29, au point du jour, il se mit en marche sur Lauffen, à l'exception du 6e de ligne, qu'il avait fait passer dans la nuit, à Tittmaning, sur la rive droite de la Salza, sous les ordres du général comte Beckers, pour remonter cette rivière vers Lauffen. L'avant-garde de la division arriva à huit heures du matin dans cette ville; un pont de bateaux y fut établi à onze heures, et la division y passa et se dirigea de suite sur Salzbourg, pour s'emparer encore, s'il était possible dans la journée, de cette place. A moitié chemin, elle trouva l'ennemi qui parut vouloir tenir ferme. Un escadron du 2e de chevau-légers en chargea un des chevau-légers d'Orelli. Un premier lieutenant, une vingtaine de chevau-légers ennemis furent pris, et plusieurs autres tués ou blessés. — L'ennemi, chassé de son premier poste, fit une plus vive résistance au second. Alors le général-commandant fit avancer son infanterie et sa batterie légère, et l'attaqua sérieusement; le chassa de poste en poste jusque sur le glacis de Salzbourg, où l'ennemi tint derechef assez ferme; mais il ne put résister à la bravoure et à l'intrépidité du 6e régiment de ligne, du 6e bataillon léger, des 2e et 3e régimens de chevau-légers, et de la batterie légère, qui seuls furent employés à l'attaque. Enfin le général entra pêle-mêle avec l'ennemi dans la ville, lui prit 13 officiers, près de 600 hommes, quatre pièces de canon et beaucoup de munitions, d'équipages et des magasins considérables. — Dans la nuit, le lieutenant-général reçut l'ordre de marcher le lendemain, sur Strasswalchen, et de se lier par sa gauche avec la grande armée.

Le 30 au matin, il effectua ce mouvement; il arriva à trois

heures après midi, dans la position de Strasswalchen, où il s'est établi militairement, après avoir fait dans la journée une soixantaine de prisonniers. — Ayant envoyé des partis vers Mattikofen, à Franckenmarck et Monsée, où ils ont trouvé des magasins assez considérables en fourrages, il est resté le 1er mai dans ladite position; et ayant eu le 2 l'ordre de pousser des partis vers Gmünd, il s'est établi de sa personne avec son avant-garde, à Franckenmark. A cet ordre, ayant succédé celui de ne pas dépasser, en attendant, Voklabruck. Le général-commandant a dirigé le 3 la division sur ce dernier endroit, et à Timelkam, où elle s'est établie militairement.—Fait à Voklabruck, le 4 mai 1809.

Le lieutenant-général commandant la division, *signé* WRÈDE.

Ordre pour l'armée.

Du 5 mai 1809.

Le nommé Chadeler, soi-disant général au service d'Autriche, moteur de l'insurrection du Tyrol, et auteur des massacres commis sur les prisonniers bavarois et français, arrêtés et pris par les insurgés contre le droit des gens, sera mis à une commission militaire, aussitôt qu'il sera fait prisonnier, et passé par les armes dans les vingt-quatre heures qui suivront sa saisie; et ce, comme chef de brigands.

NAPOLÉON.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Au quartier-général impérial d'Ens, le 5 mai 1809.

Je vous renouvelle, monsieur le maréchal, la demande

que je vous ai déjà faite, du précis des opérations militaires, depuis l'époque de l'entrée en campagne jusqu'à ce jour; et dans le cas où vous me l'auriez adressé, vous regarderez cette lettre comme nulle. — Je vous prie de prévenir les généraux de division et de brigade de votre corps d'armée, de donner des ordres pour qu'on laisse passer dans les colonnes, le service de l'Empereur et le mien, portant les porte-feuilles. Il est essentiel qu'ils puissent gagner la tête des colonnes.

ALEXANDRE.

Rapport de l'affaire d'Ebersberg.

Conformément aux ordres que S. A. le prince major-général m'avait transmis, je suis parti à deux heures après midi, le 1er mai, de Scharding, pour me rendre en toute hâte à Lintz, m'emparer des ponts du Danube et de la Traun, et chasser l'ennemi des belles positions d'Ebersberg.

Le 2, la division Saint-Cyr qui tenait la tête de la colonne, a rencontré l'ennemi en arrière d'Efferding, au nombre de 16,000 hommes, qui ne l'ont pas attendue. On les a poursuivis et on leur a fait 300 prisonniers.

Le 3, le corps d'armée se mit en marche pour Lintz. J'y suis arrivé vers les dix heures du matin, avec l'avant-garde. Les rapports reçus m'annonçaient que l'ennemi se retirait vers le pont d'Ebersberg. Je donnai ordre au général Marulaz, commandant la cavalerie légère, de se porter en avant, et à l'avant-garde du général Claparède, de la suivre. J'y arrivai en même temps. L'ennemi avait quelque cava-

lerie dans la plaine, et de l'infanterie dans les bois. La cavalerie fut chargée et poursuivie par le général Marulaz. Je fis attaquer le bois par la brigade Cohorn; le tout s'exécuta avec beaucoup de vigueur, et l'ennemi fut chassé. Lorsque le général Marulaz continuait à charger l'ennemi, et au moment où il entrait dans le village, S. Exc. le duc d'Istrie y arriva avec le général Piré, par la route de Wels. Le général Cohorn trouva une grande résistance sur le pont : l'ennemi y avait un obusier; mais les braves de la brigade Cohorn, sans calculer le nombre d'ennemis qui le défendait, ni les dangers qu'un pont d'une si grande longueur présentait, s'y lancèrent au pas de charge. Le pont fut pris; l'ennemi poursuivi dans les rues. Lorsque la brigade du général Cohorn y arriva en entier, l'affaire devint générale. Les Autrichiens furent poursuivis; ils se réfugièrent dans le château, qui était préparé d'avance pour faire une vigoureuse défense. Ils gagnèrent les hauteurs qui commandaient le pont, et bordèrent toute la rive gauche de la Traun d'infanterie et d'artillerie. Le général Cohorn les poursuivait avec avantage; mais il était trop inférieur en nombre, puisqu'on estimait que les forces de l'ennemi étaient de 40 à 50,000 hommes. La 2e brigade, commandée par le général Lesuire, eut donc l'ordre de passer le pont, et de prendre part à l'action. La brigade Ficatier arriva ensuite; je lui ordonnai de suivre la 2e et de passer le pont. Par le moyen de ces renforts que la 1re brigade avait reçus, l'ennemi fut chassé du château et des hauteurs. Le général Hiller, qui commandait l'armée ennemie, connaissant l'importance de la conservation du pont et des positions qu'il venait de perdre, fit arriver des renforts de troupes fraîches, qu'il faisait

relever successivement par d'autres, et obligea les nôtres à lui céder le château et les hauteurs. Quinze pièces de canon étaient en batterie pour battre le pont et la plaine. Je ne perdis pas un instant; j'en fis placer vingt sur les points les plus avantageux; et j'envoyai l'ordre à la division Legrand d'arriver en toute hâte, m'apercevant que la division Claparède avait déjà beaucoup perdu, et n'était plus à même, sans renfort, de résister au secours que recevait successivement l'ennemi. La canonnade fut terrible de part et d'autre; mais enfin il fallait de l'infanterie pour décider l'affaire. Le 26e d'infanterie légère et le 18e de ligne, à la tête desquels étaient le général de division Legrand, et le général de brigade Ledru, arrivèrent; je leur donnai l'ordre de passer le pont, en prescrivant au général Legrand de diriger un régiment sur la droite, où l'ennemi réunissait beaucoup de forces. Le général Legrand exécuta mes ordres avec infiniment de précision. Ces deux régimens changèrent, en moins d'une demi-heure, l'affaire à notre avantage. La victoire fut fidèle aux aigles de Sa Majesté, et l'ennemi fut chassé de toutes ses positions, et poursuivi à plus d'une lieue et demie sans pouvoir se rallier. Si un accident qui n'arrive malheureusement que trop souvent, n'eût mis le feu dans le village, la cavalerie légère aurait passé le pont, et aurait achevé la perte de l'armée du général Hiller; mais il fallut penser à éteindre le feu des maisons qui avoisinaient le pont, pour le préserver d'un incendie. Le général Pernety, commandant l'artillerie du corps d'armée, le colonel Aubry, son chef d'état-major, et le colonel Flayel du génie, accoururent vers les premières maisons incendiées, firent ôter les madriers du pont qui avoisinaient la porte, pour les garantir des

flammes; et afin que la brigade badoise pût continuer de passer la Traun, les généraux et officiers établirent un passage par le moyen de planches; alors l'infanterie continua de filer et de se porter sur le plateau que l'ennemi se disposait à reprendre. Les généraux Claparède et Legrand réunirent leurs divisions, afin d'en imposer à l'ennemi. — Le général Legrand, au commencement de l'action, avait fait passer le pont au 19e de chasseurs; ce général en fait le plus grand éloge; mais lorsque les flammes eurent embrasé la ville, ce régiment fut obligé de le repasser.

Les troupes de S. M. l'Empereur et Roi, employées dans l'action, ont montré, comme à leur ordinaire, le dévoûment le plus vif pour leur auguste souverain. Il serait impossible de donner à V. A. le détail de toutes les belles actions qui ont eu lieu dans cette journée. Le général Claparède a constamment été à la tête de ses troupes. Le général Legrand a dirigé les siennes avec tout le sang-froid d'un militaire consommé. Mon chef d'état-major, le général Beckers, s'est porté partout, et a eu son habit percé d'une balle. Mes aides-de-camp ont rempli des missions pénibles et difficiles. Un d'eux, le capitaine Pelet, a reçu une balle au bras, et ne s'est retiré du champ de bataille que le soir. Le général de division Claparède a eu le bras effleuré d'une balle. Le général Cohorn, commandant la 1re brigade formant l'avant-garde, a eu un cheval tué sous lui. Le général Lesuire, commandant la 2e, a eu le sien blessé; et le général Ficatier, commandant la 3e, a eu son chapeau percé d'une balle. Tous ont très-bien fait, ont montré beaucoup de sang-froid et d'activité, et sont dignes des bontés de Sa Majesté.

Le général Claparède se loue beaucoup de l'adjudant-commandant Normand, son chef d'état-major, qui a eu un cheval tué sous lui; des colonels Robin, Clouard, Lenty, tous trois blessés, Salmon, qui a été aussi blessé, et a eu un cheval tué sous lui; des chefs-de-bataillon, Presat, Achard, Gossa, Bouson et Cabaret; des capitaines Pairard, Parnazat; des lieutenans Calba et Luker; des sous-lieutenans Ricard, et du sieur Courbaty, sergent des tirailleurs du Pô. Le général demande des récompenses pour les braves, dont il est fait mention dans l'état ci-joint. Le colonel Cardeneau a été tué. — Le général Legrand cite avec avantage le général Ledru, qui a été parfaitement secondé par le colonel Pouget et le chef-de-bataillon Boudinot du 26e léger; il fait un éloge particulier du colonel Ravier, commandant le 18e de ligne, et du capitaine Gènevois, qui a été blessé d'un coup de boulet, à la tête de sa compagnie, après avoir montré la plus grande audace dans l'instant le plus difficile.

Ces généraux me feront passer un état plus détaillé des sous-officiers et soldats qui ont fait des traits de bravoure, et que j'enverrai aussitôt à Votre Altesse.

Le 5 mai 1809.

Le maréchal duc de Rivoli, MASSÉNA.

Lettre du major-général au prince Bernadotte.

Ens, le 6 mai 1809.

Le duc de Rivoli est à Ens; les cuirassiers sont derrière lui. Le duc de Montebello, à Steyer avec la cavalerie légère de la réserve. Le Duc d'Auerstaedt est à Lintz, ayant

le 8e corps auprès de lui, sous ses ordres. Le duc de Dantzick est à Lambach et Salzbourg. L'archiduc Charles n'a pas pu se réunir à Lintz, aux débris des corps des généraux Hiller et archiduc Louis, dont nous avons achevé la défaite à Ebersberg. Il est à présumer que l'ennemi va manœuvrer, pour opérer sa réunion à Krems; mais nous espérons y être avant lui. Il n'aura plus de ressource que Vienne. Quant à vous, Prince, l'intention de l'Empereur est que vous arriviez le plus promptement possible à Passau. Alors réuni à la division Dupas, vous seriez tout-à-fait en ligne et formeriez la gauche de l'armée. ALEXANDRE.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Ens, le 6 mai 1809, à neuf heures du soir.

L'intention de l'Empereur, monsieur le duc, est que vous mettiez demain matin tout votre corps en mouvement, assez de bonne heure, pour qu'à huit heures du matin, tout ce qui le compose, artillerie, infanterie, cavalerie, bagages, aient passé le pont : vous continuerez votre marche sur Amsteten.

ALEXANDRE.

Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Masséna.

Ens, le 7 mai 1809, à dix heures du matin.

MON COUSIN,

Envoyez un officier intelligent pour commander la place de Valdsée, avec un piquet de cinquante chevaux, une com-

pagnie de 80 à 100 hommes d'infanterie, et une pièce de canon des troupes alliées. Vous commanderez de surveiller la rive droite du Danube, surtout d'être aux aguets pour que pas un seul bâtiment ne passe, s'il n'est destiné pour l'armée. 3 à 400,000 rations de pain et de biscuit partent de Lintz et de Passau. Je leur donne l'ordre de mouiller à Valdsée, et d'y prendre langue pour continuer leur route. Vous ferez le même détachement pour Ips, où les bateaux prendront également langue. Les deux commandans correspondront entre eux, et avec celui qui sera placé à Melk. Les patrouilles sur la rive droite du Danube, se croiseront avec les différens postes, et vous instruiront de tout ce qu'elles apprendront de nouveau de la rive opposée. Elles ne laisseront passer aucun bateau de commerce, s'il n'est pour l'armée. Elles réuniront tous les bateaux qu'elles pourront rassembler, pour pouvoir faire un pont sur Vienne, au moment où on le demanderait. Envoyez tous les jours un rapport sur ce qui se passera de Lintz à Melk, et sur les mouvemens du Danube. Ordonnez aux commandans de faire faire du pain, et de vous l'envoyer.

Sur ce, etc. NAPOLÉON

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Melk, le 7 mai 1809, neuf heures du soir.

L'Empereur, monsieur le duc de Rivoli, ordonne que vous mettiez votre corps d'armée en marche, demain au jour, pour vous rendre à Melk. Sa Majesté ordonne que vous fassiez mettre tous les embarras, bagages, voitures,

derrière votre corps d'armée, de manière qu'il n'y ait en avant que les troupes et leur artillerie, et qu'il n'y ait aucun encombrement de bagages. ALEXANDRE.

Saint-Polten, le 9 mai 1809.

L'Empereur, monsieur le duc de Rivoli, ordonne que vous portiez de suite votre quartier-général à Saint-Polten, et que vous placiez vos divisions en échelons; celle qui est en tête, aux portes de Saint-Polten, et celle qui est en queue, à Melk. Sa Majesté me charge de vous recommander de faire bien surveiller les points d'Ips et de Melk, où aboutissent les routes de Bohême. Vous donnerez l'ordre au général qui commandera la division qui restera à Melk, d'avertir de tout ce qui se passerait de l'autre côté du Danube. Vous chargerez cet officier-général de recevoir les rapports du poste de Vadsée, et de le renforcer, si cela était nécessaire. Sa Majesté m'autorise à mettre à cet effet sous ses ordres, un régiment de cavalerie wurtembergeoise.

ALEXANDRE.

Lettres de l'empereur Napoléon au major-général.

Saint-Polten, le 9 mai 1809.

MON COUSIN,

Ecrivez au duc de Dantzick que j'espère que, dans la journée d'hier, il aura marché sur Kufstein, et culbuté tous les Tyroliens; que cela est de la plus grande nécessité; que jusques à cette heure, il n'a fait que des petits paquets,

qui n'ont point réussi, et qui n'ont fait que compromettre les choses; qu'il doit se mettre en correspondance avec Munich et Augsbourg, et que, s'il apprenait qu'il se fait des incursions en Bavière, il marche sur Inspruck, en laissant non-seulement une forte garnison à Salzbourg, mais même un corps d'observation, pour tenir en respect ce qui serait à Rastatt; que son opération est de débloquer Kufstein, d'en imposer aux Tyroliens; que voilà quatre ou cinq jours qu'il est là, et que ce but n'est pas encore rempli.

NAPOLÉON.

Saint-Polten, le 9 mai 1809, à quatre heures du matin.

MON COUSIN,

Faites connaître au duc d'Auerstaedt que, conformément à mes derniers ordres, deux de ses divisions doivent être en ce moment, en marche de Lintz sur Melk; qu'il est trop éloigné pour que je lui puisse donner des ordres jour par jour; qu'il serait convenable qu'une de ses divisions arrivât à Melk aussitôt que possible, et que l'autre également en approchât; qu'il est maître, avec sa 3e division, de se porter sur Ens, ou de rester encore à Lintz, selon les nouvelles qu'il aura; que l'important est de nous faire filer beaucoup de pain; que j'ai placé à Ips et à Vadsée des commandans; qu'il est nécessaire que le général Vandamme corresponde avec ces commandans, pour être instruit de ce qui se passerait de nouveau; qu'il sera convenable qu'il fasse filer de sa cavalerie légère dans cette direction, pour surveiller la rive du Danube; qu'il envoie un parti de cavalerie de 200 cavaliers

wurtembergeois, avec des Français, sur Steyer, pour savoir s'il n'y a rien de nouveau de ce côté; qu'il place un bataillon wurtembergeois avec un officier intelligent, à Ens, et ait toujours des postes au confluent de l'Ens et du Danube, afin de surveiller Mauthausen et la route de Bohème qui aboutit à ce point; qu'il instruise, en cas de mouvement sur la rive gauche, les commandans de Lintz, de Valsée, d'Ips, et de Melk, le quartier-général et toute la ligne.

Vous ferez connaître au duc d'Auerstaedt la situation de tous les corps d'armée. NAPOLÉON.

Saint-Polten, le 9 mai 1809.

MON COUSIN,

Donnez ordre au duc de Rivoli de porter son quartier-général à Saint-Polten, et de placer ses divisions en échelons; celle qui est en tête, aux portes de Saint-Polten, et celle qui est en queue, à Melk. Recommandez qu'on continue de surveiller les points d'Ips et de Melk, où aboutissent les routes de Bohème; et chargez le général de division qui commandera ces postes, d'avertir de ce qui se passerait de l'autre côté du Danube. Chargez-le de recevoir les rapports du poste de Valsée, et de le renforcer, si cela était nécessaire; et mettez à cet effet sous ses ordres, un régiment de cavalerie wurtembergeoise. — Donnez ordre au duc de Montebello de placer les divisions Claparède et Demont en colonne sur la route de Vienne, entre Saint-Polten et Deckendorf; afin de faire place, entre Saint-Polten et Melk, au corps du duc de Rivoli. — Donnez ordre au général Nansouty de faire mou-

ter sa division à cheval, aujourd'hui à huit heures du matin, d'arriver jusqu'aux portes de la ville, et de venir prendre des ordres.

NAPOLÉON.

Saint-Polten, le 9 mai 1809.

MON. COUSIN,

Écrivez au général Moulin que j'approuve le parti qu'il a pris, de retenir à Augsbourg tout ce qui arriverait pour l'armée, jusqu'à ce que les incursions des Tyroliens aient été arrêtées. Il doit y avoir aujourd'hui près de 6000 hommes. Le général de division Beaumont, avec ses dragons, ne doit pas tarder d'y arriver. Je ne doute pas non plus que l'artillerie de la garde, si elle est arrivée, n'ait mis en déroute ces Tyroliens; si elle ne l'avait point fait, le général Beaumont le fera. Aussitôt que les troupes désignées pour l'armée, pourront rejoindre, c'est-à-dire qu'on sera sans alarmes sur les incursions des Tyroliens, il les dirigera par masses de 4 à 5000 hommes. Les accidens sont à craindre; il est donc bon de présenter toujours une masse imposante. Il est convenable qu'il fasse connaître au prince de Ponte-Corvo, qui se trouve soit à Ratisbonne, soit entre cette ville et Passau, la situation de ses environs; car si cela était urgent, ou s'il était en danger d'être cerné, le prince de Ponte-Corvo pourrait le dégager. Dites-lui que j'ai ordonné au duc de Dantziek de se porter sur Inspruck, pour dissiper les rassemblemens des Tyroliens. Écrivez également au roi de Bavière, que j'ai donné au duc de Dantziek l'ordre de se porter sur Inspruck; qu'à tout événement, on aurait bientôt à Augsbourg 10 à 12,000 hommes de troupes; que même dans

ce moment, on peut y rassembler 7 à 8000 hommes; que le général Beaumont doit y arriver avec 3000 hommes de cavalerie; qu'enfin, en cas de nécessité, le prince de Ponte-Corvo se porterait à Augsbourg. Faites-lui connaître la situation des choses ici. Sur ce, je prie Dieu, etc.

NAPOLÉON.

Saint-Polten, le 9 mai 1809.

MON COUSIN,

Il est nécessaire que vous fassiez placer au village de Materhoffen, en avant de Melk, un parti de cavalerie avec un officier intelligent, pour faire débarquer les convois de pain, et les faire venir par terre à Saint-Polten. Il serait même convenable d'y mettre un commissaire-des-guerres. Il faut choisir un officier d'état-major actif et intelligent, qui rendrait compte de tout ce qu'il apprendrait du Danube, des barques qui arriveraient, etc. Il aurait soin de faire filer le pain, et de cacher les barques dans les îles du Danube, afin que, lorsque l'on en aurait une quantité suffisante, on puisse, le plus à l'improviste possible, faire un pont du côté de Melk, si on le jugeait nécessaire. NAPOLÉON.

Saint-Polten, le 9 mai 1809.

MON COUSIN,

Donnez ordre au duc d'Istrie de se rendre avec les cuirassiers Espagne et la brigade Jacquinot, sur Deckdorf. De là, selon les nouvelles qu'il recevra du général Colbert, il se dirigera sur Siegartskirchen. — Recommandez au maré-

chal Bessières de laisser à Mautern la valeur d'un escadron de cavalerie, indépendamment du bataillon de voltigeurs, et deux pièces d'artillerie de la division Espagne, et de reconnaître si l'ennemi a beaucoup de bâtimens et s'il a laissé des forces. Dans ce cas, il faut brûler le pont. Si au contraire l'ennemi avait tout-à-fait abandonné l'autre rive, il faudrait se contenter d'enlever deux travées de notre côté, de manière que l'ennemi, en le raccommodant de son côté, ne pût passer le pont. NAPOLÉON.

Saint-Polten, le 9 mai 1809.

MON COUSIN,

Ecrivez au duc de Rivoli que je lui ai donné ordre de mettre un commandant d'armes à Ips et un à Vadsée, avec une compagnie d'infanterie, un piquet de soixante chevaux, et une pièce de canon; qu'il n'a pas fait connaître si cette disposition avait été exécutée; qu'il charge un officier de son état-major, avec une centaine de chevaux, de se placer entre ces deux postes, et d'avoir l'œil sur la rive du Danube, afin de reconnaître l'ennemi, et l'empêcher de jeter des partis sur la droite de ce fleuve; qu'il est nécessaire que ses commandans fassent des rapports journaliers; qu'il faut mettre à cet effet des Français, pour commander ces postes; que j'ai mis un commandant à Melk; qu'il y laisse un dépôt d'une centaine d'hommes les plus fatigués, qui en même temps se reposeront; que des bateaux chargés de pain doivent arriver; comme ils ne doivent pas passer à Krems, ils débarqueront au village de Materhoffen, en avant de Melk. NAPOLÉON

Saint-Polten, le 9 mai 1809.

Mon cousin,

Ecrivez au général Beaumont, commandant le corps de réserve d'Augsbourg, que je suppose qu'il est arrivé à Augsbourg, où il a sous ses ordres 3000 chevaux et 6 à 7000 hommes d'infanterie, que le général Moulin y a retenus; que j'ai ordonné au duc de Dantzick d'entrer à Inspruck; que je suppose que cela en imposera aux Tyroliens; mais qu'enfin si l'on continuait à avoir des inquiétudes dans la plaine, il va bientôt avoir des moyens d'y mettre ordre; que le prince de Ponte-Corvo doit être arrivé à Passau avec son corps; qu'aussitôt que les inquiétudes seront dissipées, et tous les détachemens réunis, il les fasse filer sur l'armée par colonnes de quatre à cinq mille hommes, mêlés d'infanterie et de cavalerie, qui porteraient le titre de colonne de . . . . . , avec le nom de l'officier qui la commanderait. Par ce moyen, les événemens inattendus qui pourraient survenir sur la route, seraient au-dessous de la force de cette colonne. Mandez-lui que vous espérez qu'il correspondra fréquemment avec vous.

Napoléon.

Saint-Polten, le 9 mai 1809.

Mon Cousin,

Envoyez trente Wurtembergeois sur la route de Vienne qui passe par Boheinkirchen et Neulengbach, pour observer si quelque chose a passé par cette route, et en même temps y commander du pain, qu'ils feront conduire à Saint-Polten.

Napoléon.

Lettre du major-général à l'archiduc Maximilien.

10 mai 1809 (1).

MONSEIGNEUR,

Le duc de Montebello a envoyé ce matin à Votre Altesse, un officier parlementaire, accompagné d'un trompette. Cet officier n'est pas revenu; je la prie de me faire connaître quand elle est dans l'intention de le renvoyer. Le procédé peu usité qu'on a eu dans cette circonstance, m'oblige à me servir des habitans de la ville, pour communiquer avec Votre Altesse. — S. M. l'Empereur et Roi, mon souverain, ayant été conduit à Vienne par les événemens de la guerre, désire épargner à la grande et intéressante population de cette capitale, les calamités dont elle est menacée. Elle me charge de représenter à Votre Altesse, que si elle continue à vouloir défendre la place, elle occasionnera la destruction d'une des plus belles villes de l'Europe, et fera supporter les malheurs de la guerre à une multitude d'invidus, que leur état, leur sexe ou leur âge, devraient rendre tout-à-fait étrangers aux maux causés par les armes. — L'Empereur mon souverain a manifesté, dans tous les pays où la guerre l'a fait pénétrer, sa sollicitude pour éviter de pareils désastres aux populations non armées. Votre Altesse doit être persuadée que Sa Majesté est sensiblement affectée de voir toucher au moment de sa ruine, cette grande ville qu'elle regarde comme un titre de gloire d'avoir déjà sauvée. — Cependant, contre l'usage établi dans les forteresses, Votre Altesse a fait tirer le canon du côté des faubourgs, et ce

(1) Cette copie authentique est un peu différente de celle qui est ajoutée aux bulletins.

canon pouvait tuer non un ennemi de votre souverain, mais la femme ou l'enfant d'un de ses plus zélés serviteurs. J'ai l'honneur d'observer à Votre Altesse, que pendant cette journée, l'Empereur s'est refusé à laisser entrer aucune troupe dans les faubourgs, se contentant seulement d'en occuper les portes, et de faire circuler des patrouilles, pour maintenir l'ordre. Mais si Votre Altesse continue à vouloir défendre la place, Sa Majesté sera forcée à faire commencer les travaux d'attaque; et la ruine de cette capitale sera consommée en trente-six heures, par le feu des obus et des bombes de nos batteries, comme la ville extérieure sera détruite par l'effet des vôtres. Sa Majesté ne doute pas que toutes ces considérations n'influent sur Votre Altesse, et ne l'engagent à renoncer à un projet qui ne retarderait, que de quelques momens, la prise de la ville. Je prie Votre Altesse de me faire connaître sa dernière résolution.

ALEXANDRE.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Schonbrun, le 11 mai 1809, six heures du matin.

L'intention de l'Empereur, monsieur le duc de Rivoli, est que votre dernière division s'arrête à Siegartskirchen, que l'avant-dernière s'arrête à Burkersdorf, à quatre lieues d'ici, et que vos deux premières arrivent sur Schonbrun. Vous voudrez bien envoyer un officier de votre état-major en avant, pour connaître la position qu'elles doivent occuper. J'ai donné l'ordre au général Marulaz de se rendre au village de Simmering. ALEXANDRE.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES DU TOME SECOND.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

LE 20 AVRIL, NAPOLÉON, A LA BATAILLE D'ABENSBERG, ROMPT LA LIGNE DE L'ARCHIDUC, ET MENACE SA BASE.

Pages.

L'INFLUENCE de Napoléon sur son siècle, se fait principalement remarquer dans a guerre de 1809. 1

Le 19 avril, il étudie son terrain, et rentre le soir à Vohbourg. 4

Ses prédictions se justifient; il va séparer Charles d'Hiller, et prévenir celui-ci sur Landshut, où il s'emparera des magasins et de la base de l'ennemi. 6

Le 20, Napoléon annonce aux confédérés, qu'il va combattre au centre avec eux; Lannes marche à la gauche par Rohr; la droite, formée par Wrède, est refusée. 8

Les corps s'engagent près d'Offenstetten, à Kirchdorf, Siegenbourg, Rohr, Rottembourg, Langquaid et Pfeffenhausen. 13

A l'aile gauche, Davout contient le prince Charles. . . . 21

A l'aile droite, Masséna arrive sur Freysing. 23

Hiller se retire; Charles ne s'occupe que de Ratisbonne . . 24

Bellegarde et Kollowrath se portent sur Eichstedt : celui-ci est rappelé sur Ratisbonne. 25

Cette ville, sommée sur les deux rives, se rend. 27

Pages.

Ainsi, faute de quelques heures de résistance, est ouverte la porte, par laquelle s'échappe le prince Charles. 30

L'Archiduc n'en profite pas pour réunir son armée 31

CHAPITRE II.

LE 21 AVRIL, AU COMBAT DE LANDSHUT, NAPOLÉON OCCUPE LA BASE DE L'ENNEMI, ET MET SA GAUCHE EN FUITE.

La conduite des Autrichiens devient de plus en plus inexplicable. 33

L'Empereur donne des ordres pour compléter la séparation des armées ennemies, et enfermer Charles entre l'Iser et le Danube. 35

Il pare d'avance à toutes les manœuvres de l'Archiduc. . . 38

Il poursuit vivement Hiller, et le culbute dans la plaine de Landshut, embarrassée par les parcs de l'Archiduc. . . 40

Masséna arrive de Mosbourg; son avant-garde n'est pas soutenue par l'infanterie 43

Le général Mouton force le pont de Landshut, et enlève la ville; Masséna attaque de son côté. 45

La droite et le centre opèrent sur l'Iser, la seconde réunion de l'armée 48

A la gauche, Davout déploie beaucoup de talent et de vigueur, pour contenir le prince Charles; Lefebvre se porte près de Davout, et attaque les Autrichiens. 49

L'Archiduc est trompé sur la force des troupes qui sont devant lui. 53

Le combat s'anime vers le milieu de la journée; l'ennemi fait des pertes assez fortes en hommes 55

Pages.

Il est difficile de connaître le but et l'époque des dispositions prescrites par l'Archiduc 59

Ce prince perd à Landshut sa base, ses magasins, ses parcs; sa gauche fuit en désordre sur l'Inn, et il va être resserré sous Ratisbonne 61

CHAPITRE III.

LE 22 AVRIL, NAPOLÉON BAT A ECKMUHL, L'ARCHIDUC AVEC LA MAJEURE PARTIE DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE.

Napoléon change sa base et sa ligne d'opérations; il donne à Davout, à Lannes et à Masséna, ses ordres pour la bataille. 63

L'Archiduc, d'abord sur la défensive, attaque le 22. 68

Il croit Napoléon encore à Landshut, et porte ses forces trop à droite, en dehors du champ de bataille. 70

Davout et Rosemberg s'observent; le canon annonce l'Empereur 74

Des hauteurs de Lintach, l'état-major reconnaît le terrain . 77

Napoléon commence l'attaque à Eckmühl, par la droite et le centre; un simple officier se met à la tête de l'avant-garde de Gudin, à l'extrême droite. 80

Morand marche à sa hauteur; Davout attaque à la gauche; la cavalerie, au centre. 82

Napoléon dirige les mouvemens de sa ligne. 85

L'Archiduc donne ses ordres trop tard, et place ses troupes en colonne, parallèlement à la route. 87

Ce prince fait des dispositions, pour conserver son armée. . . 88

Les Français culbutent de nouveau Rosemberg; celui-ci ramène son infanterie en désordre. 89

Pages.
A la nuit, se livre un violent combat de cavalerie. 91
L'Empereur arrête la poursuite, malgré la proposition de pousser jusqu'à Ratisbonne. 93

CHAPITRE IV.

LE 23 AVRIL, NAPOLÉON ENLÈVE RATISBONNE; L'ARCHIDUC SE RETIRE EN BOHÈME.

La retraite de l'ennemi en désordre, est favorisée par la nuit; l'Archiduc peut heureusement se réfugier dans Ratisbonne. 95
L'ennemi fait une perte considérable : la nôtre est moindre; les généraux Cervoni et Hervo sont tués. 97
Pendant la nuit, l'Archiduc construit un second pont, et fait filer son armée avec ses bagages. 99
Napoléon fait ses dispositions pour les corps dirigés sur Vienne, et pour marcher à la poursuite de l'Archiduc. . 100
Le 23, notre cavalerie culbute celle des ennemis; Lannes presse leur infanterie au pont de bateaux. 102
L'Empereur dirige les attaques contre Ratisbonne; il est blessé au pied, et va tranquilliser les inquiétudes de l'armée. . . 103
Ratisbonne est escaladé sous un feu très-violent; Lannes pénètre dans la ville; mais il ne peut enlever le pont. . . 106
L'Archiduc se retire par Cham et Waldmünchen, sur la Bohême. 110
L'Empereur passe les corps en revue, et distribue les premières dotations aux soldats. 111
Il accueille avec bonté le 65e régiment, et adresse des remercîmens à l'armée victorieuse, en lui promettant de la conduire à Vienne avant un mois. 113

CHAPITRE V.

OBSERVATIONS SUR CES CINQ JOURS DE BATAILLE, ET SUR LA CONDUITE DES DEUX GÉNÉRAUX.

Pages.

L'histoire doit constater la justice des guerres et la réalité des triomphes. 117
Ici l'Europe entière est sous les armes, ou en présence. . . 118
Napoléon qui a tout préparé, trouve l'armée en désordre. . 120
Il livre sur le plus vaste théâtre, une bataille de cinq jours, qu'il ne faut pas confondre avec les opérations décousues et excentriques 121
Jamais on ne vit mieux ce que peuvent le coup d'œil et l'activité; jamais succès ne coûta moins à l'humanité . . . 125
Ces manœuvres offrent des leçons et non des modèles . . . 128
Avec d'autres généraux, les résultats eussent été bien différens. 129
Les champs de la Laber seront visités par les militaires de tous les pays. 130
L'Empereur a été parfaitement secondé par son armée. . . 132
La Coalition entière a été vaincue à Eckmühl. 134
L'histoire doit aussi caractériser les actions, et juger les théories des généraux. 136
L'Archiduc combattu entre sa gloire, son patriotisme; et sa politique, a sauvé l'armée, l'Autriche, et même la Coalition. 140
Il lui reste encore une belle place au-dessous de Napoléon. 145
L'auteur ne veut pas déduire maintenant de ces batailles, des principes de stratégie 146

CHAPITRE VI.

NAPOLÉON PRÉPARE SA MARCHE SUR VIENNE; CHARLES S'ARRÊTE A CHAM, POUR COUVRIR LA BOHÊME.

Pages.

D'après les circonstances et le terrain, Napoléon devait marcher sur Vienne; Charles ne pouvait que se réfugier dans la Bohême. 148

De là, il aurait dû se porter sur Mauthausen ou Krems; il paraît vouloir défendre les montagnes, où il reçoit ses renforts. 154

Le 26, il détache Klenau sur le Böhmer-Wald, et Stutterheim sur Mauthausen 158

Davout observe l'Archiduc; celui-ci se met en marche le 28. 159

Bessières et Masséna s'avancent sur l'Inn ; Hiller se retire à Braunau. 161

L'Autriche devait réunir toutes ses forces, pour couvrir Vienne; mais la cour donne l'ordre aux landwehrs de se rapprocher, et à Hiller de se porter en avant : elle se retire de Scharding sur Lintz. 163

Le 24, Hiller attaque Bessières à Neumarck; le maréchal reploie ses troupes; le général ennemi retourne sur l'Inn . . . 166

L'Empereur donne le 24, ses ordres à l'armée et aux corps éloignés. 170

Il établit des réserves sur les derrières, et fait ses dispositions pour marcher sur Vienne. 173

L'Archiduc propose à l'empereur François de demander la paix, et écrit à Napoléon 176

Cette lettre court après l'Empereur, qui ne pouvait traiter dans de semblables circonstances 179

CHAPITRE VII.

LE 26 AVRIL, L'EMPEREUR S'AVANCE SUR L'INN ET LA TRAUN; LE 3 MAI, MASSÉNA BAT HILLER A EBERSBERG.

Pages.

Le 26, Napoléon marche sur l'Inn; Hiller renonce à défendre cette rivière 181

L'armée la traverse le 27; elle est arrêtée par la Salza 183

Napoléon et Lannes la passent, le 30 au soir; Masséna atteint Passau dès le 26 185

La Bavière est délivrée des Autrichiens, qui l'ont traitée fort durement 190

Napoléon donne ses ordres à Braunau; il établit un système de défense autour de Passau. 193

L'armée se porte en avant; le 2, Masséna bat l'ennemi à Efferding; Lannes, en deçà de Wels. 195

Les rapports faits à Masséna, lui annoncent les dispositions de l'ennemi à Mauthausen, et sur les deux rives du Danube; il doit nécessairement attaquer la position d'Ebersberg. . . 197

Observations sur cette position, et description du terrain. . 199

Le 3 au matin, Masséna attaque le pont d'Ebersberg, défendu par 40,000 Autrichiens. 205

Le maréchal, avec les divisions Claparède et Legrand, force cette position formidable, et culbute les corps d'Hiller. . . 206

Napoléon, arrivant dans l'après-midi à Wels, envoie Molitor, Nansouti et Durosnel, par la rive droite de la Traun. . . 213

Il vient à Ebersberg à la nuit tombante. 216

Lannes fait ce jour-là sur Steyer, un mouvement qui n'a rien de décisif contre Hiller. 217

CHAPITRE VIII.

NAPOLÉON MARCHE D'ENNS, A SAINT-POLTEN ET A VIENNE; IL PRÉVIENT PARTOUT L'ARCHIDUC.

Pages.

Il faut rectifier quelques erreurs sur le combat d'Ebersberg, dont le bulletin a été fait avant le rapport de Masséna. . 220

Hiller vivement poursuivi, ne peut passer le Danube à Mauthausen : qu'a fait ce général et que devait-il faire? . . . 225

Napoléon mesure sa marche sur celle de l'Archiduc, et le prévient partout 231

Une partie des pays abandonnés par l'ennemi, est incendiée. 235

Charles, se dirigeant sur Budweiss et sur Zwettel, n'arrive à temps nulle part. 236

L'Empereur croit à une bataille à Saint-Polten, jonction de toutes les routes; il fait marcher son armée en colonne, au fond de la vallée du Danube; il est prêt à faire face partout. 237

Le prince Bernadotte se plaint vivement des Saxons. . . . 240

Napoléon presse l'arrivée du 9e corps; il va le 7 mai d'Ens à Melk, où il interroge trois Autrichiens enlevés à la rive gauche du Danube 242

Hommage rendu à la vertu de l'un des prisonniers . . . 245

Paroles de Napoléon, en voyant la tour de Richard, à Dirnstein. 246

Le 8, Napoléon donne ses ordres à Saint-Polten; il fait occuper Mautern, forcer le défilé de Siegartskirchen, et serrer la gauche de sa colonne. 248

Il fait ses derniers préparatifs pour se porter sur Vienne. . 251

Il organise les réserves du Lech, et les détachemens sur les derrières 252

Les méthodistes n'ont fait que copier ses dispositions . . . 253

CHAPITRE IX.

L'EMPEREUR PREND VIENNE EN TROIS JOURS; MAIS LES PONTS SONT BRULÉS, ET L'ARCHIDUC ARRIVE.

Pages.

Les capitales doivent être à l'abri de l'invasion; Paris devrait être fortifié. 255

Vienne est le but des deux armées; de toutes les capitales de l'Europe, c'était la plus capable de se défendre. 261

Elle avait de grands moyens de résistance; mais on y commet beaucoup de fautes. 262

Charles aurait dû se hâter de profiter des avantages de la position de Vienne; il eût empêché Napoléon d'avancer. 268

Une résistance de quelques heures produit de grands résultats 272

Le 10, Napoléon envoie dans Vienne, des officiers qui y sont maltraités 274

Alors il fait tourner par le Prater, le faubourg de Léopoldstadt, et battre la place; Marie-Louise s'y trouvait. . . 276

Maximilien évacue Vienne, dont il devait mieux assurer la défense. 279

La différence dans la conduite du gouverneur et des habitans en 1805 et 1809, fait voir celle des plans de la coalition. . 281

Le 12, Vienne capitule; mais l'entrée des Français aura été retardée de quatre jours. 285

Le 13, les corps d'armée sont établis autour de Vienne. . . 286

Le 8 avril, l'archiduc Jean envahit l'Italie et le Tyrol; il est forcé à les évacuer le 30 289

Le 14 avril, l'archiduc Ferdinand envahit la Pologne, et se rapproche de la Prusse; le prince Poniatowski entre en Gallicie; Schill réunit un corps de 5000 hommes. . . . 293

Pages.

Napoléon adresse une proclamation, et donne des ordres à l'armée 295

C'est peu d'avoir pris la ville sans les ponts, pour l'Empereur, qui voulait surtout terminer la guerre. 300

NOTES.

Note première. Sur la stratégie du général Moreau, et ses opérations en 1796 et 1800. 307

Note deuxième. Sur la fortification de Paris. 316

PIECES JUSTIFICATIVES.

Instructions pour le major-général. . . . . 30 mars 1809. 343

Lettre du ministre de la guerre au maréchal Mortier. . . . . 2 avril 1809. 364

Lettre du major-général au maréchal Masséna, 4 avril 1809. 365

Idem. . . . . . 4 avril 1809. 367

Ordre du jour. . . . . 5 avril 1809. *ibid.*

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. . . . . 6 avril 1809 369

Lettre du major-général au maréchal Masséna. 7 avril 1809. 370

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. 8 avril 1809. 370

Idem. . . . . . 8 avril 1809. 373

Lettre du maréchal Lefebvre au major-général. 9 avril 1809. 376

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général . . . . . 10 avril 1809. *ibid.*

Idem. . . . . . 10 avril 1809. 377

Idem. . . . . . 10 avril 1809. 378

Lettre du major-général au maréchal Masséna, 10 avril 1809 380

Rapport du général de division Michaud sur l'affaire de Katt. . . . . 10 avril 1809. 381

Pages.
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général, 12 avril 1809. 383
Lettre du major-général à l'empereur Napoléon, 11 avril 1809. 384
Lettre du major-général au maréchal Masséna, 11 avril 1809. 386
Idem. . . . . . 11 avril 1809. 387
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général, 12 avril 1809. 388
Lettre du major-général au maréchal Lefebvre, 13 avril 1809. 388
Lettre du major-général au maréchal Masséna, 13 avril 1809. 389
Idem. . . . . . 13 avril 1809. *ibid.*
Lettre du major-général au maréchal Davout, 13 avril 1809. 390
Idem. . . . . . 13 avril 1809. 391
Lettre du major-général au maréchal Masséna, 14 avril 1809. 392
Idem. . . . . . 14 avril 1809. 393
Lettre du maréchal Davout au major-général, 14 avril 1809. *ibid.*
Lettre du major-général au maréchal Masséna, 15 avril 1809. 395
Idem. . . . . . 15 avril 1809. 396
Idem. . . . . . 15 avril 1809. 396
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général, 16 avril 1809. *ibid.*
Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Masséna. . . . . 16 avril 1809. 398
Lettre du major-général au maréchal Masséna, 16 avril 1809. 399
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. . . . . 17 avril 1809. 399
Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Masséna. . . . . 17 avril 1809. 400
Idem. . . . . . 17 avril 1809. *ibid.*
Par ordre de l'empereur Napoléon, au général de Wrède. . . . . 17 avril 1809. 402
Lettre du major-général au maréchal Masséna, 17 avril 1809. 403
Lettre du maréchal Lefebvre au maréchal Davout. 405
Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Masséna. . . . . 18 avril 1809. 405
Idem. . . . . . 19 avril 1809. 407
Lettre de l'empereur Napoléon à M. Bourgoing, 19 avril 1809. 409

Pages.

Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Masséna. . . . . 20 avril 1809. 410
Lettre du major-général au maréchal Masséna, 19 avril 1809. 410
Idem. . . . . 20 avril 1809. 410
Idem. . . . . 20 avril 1809 411
Rapport du maréchal Masséna sur l'affaire de Landshut. . . . . 21 avril 1809. 412
Lettre du major-général au maréchal Masséna, 22 avril 1809. 413
Idem. . . . . 23 avril 1809. *ibid.*
Idem. . . . . 23 avril 1809. *ibid.*
Extrait du rapport du troisième corps. 414
Lettre du major-général au prince Eugène, 24 avril 1809. 418
Lettre du major-général au maréchal Masséna, 25 avril 1809. 419
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général, 26 avril 1809. *ibid.*
Lettre du major-général au maréchal Masséna, 27 avril 1809. 420
Idem. . . . . 28 avril 1809. *ibid.*
Idem. . . . . 28 avril 1809. 421
Lettre du général Chambarlhiac à l'empereur Napoléon. . . . . 28 avril 1809. 421
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. . . . . 29 avril 1809. 422
Lettre du major-général au maréchal Lefebvre, 29 avril 1809. 423
Lettre du major-général au maréchal Masséna, 30 avril 1809. 424
Idem. . . . . 30 avril 1809. *ibid.*
Rapport sur les opérations du corps d'armée de Wurtemberg. . . . . 30 avril 1809. 425
Lettre du prince Bernadotte au major-général, 30 avril 1809. 428
Idem. . . . . 6 mai 1809. 429
Idem. . . . . 28 mai 1809. 430
Ordre de l'Empereur concernant la place de Passau. . . . . 1er mai 1809. 431
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. . . . . 1er mai 1809. 436

Pages.

Lettres du major-général au maréchal Masséna, 1er mai 1809. 436
Idem. . . . . . 1er mai 1809. 437
Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Masséna. . . . . 3 mai 1809. 437
Lettre du major-général au maréchal Masséna, 3 mai 1809. 438
Idem. . . . . . 4 mai 1809. *ibid.*
Rapports sur les différentes affaires qu'a eues la 2me division bavaroise, sous les ordres du lieutenant-général baron de Wrède, depuis le commencement des hostilités. . . . . 4 mai 1809. 439
Ordre pour l'armée. . . . . 5 mai 1809. 448
Lettre du major-général au maréchal Masséna, 5 mai 1809. *ibid.*
Rapport de l'affaire d'Ebersberg. . . . . 5 mai 1809. 449
Lettre du major-général au prince Bernadotte, 6 mai 1809. 453
Lettre du major-général au maréchal Masséna, 6 mai 1809. 454
Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Masséna . . . . . 7 mai 1809. *ibid.*
Lettre du major-général au maréchal Masséna, 7 mai 1809. 455
Idem. . . . . . 9 mai 1809. 456
Lettres de l'empereur Napoléon au major-général, 9 mai 1809, 456, 457, 458, 459, 460, *ibid*, 461, 462. 462
Lettre du major-général à l'archiduc Maximilien, 10 mai 1809. 463
Lettre du major-général au maréchal Masséna, 11 mai 1809. 464

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

Digitized by Google

ERRATA DU DEUXIÈME VOLUME.

Page 45, ligne 16. *Séparez* Scharlach *de* et.

Page 70, ligne 4. Pendant le 20 et 21; *lisez :* pendant les 20 et 21.

Page 113, ligne 11. Funestes Allemands; *lisez :* funestes aux Allemands.

même page, ligne 18. Par leur conduite effacèrent; *lisez :* effacèrent par leur conduite.

Page 117, ligne 7. A tout prévu; *lisez :* à tout préparé.

Page 149, ligne 7. Ou Cham; *lisez :* ou Krems.

Page 220, ligne 22. Sur les rivières; *lisez :* sur les derrières.

Page 367, ligne 17. Ordre du jour; *ajoutez :* 5 avril 1809.

Page 369, ligne 3. *Les mots* MON COUSIN *doivent rentrer en ligne à cette lettre et à toutes celles qui suivent.*

Page 376, ligne 5. Lefèvre; *lisez :* Lefebvre.

Page 437, ligne 16. Deux heures; *lisez :* six heures.

582932
SBN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google